

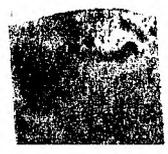
Jean-Pierre Digard

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran



Cambridge University Press
Editions de la Maison des sciences de l'homme Paris

Institut kurde de Paris



Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Collection **Production pastorale et société**

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

Institut kurde de Paris

Collection Production pastorale et société

Sous la direction de l'Equipe écologie et anthropologie des sociétés pastorales de la Fondation de la Maison des sciences de l'homme, Paris.

Cette série se compose de monographies présentant des recherches originales, fondées sur de nouvelles données et de nouvelles analyses sur les rapports du milieu naturel, des techniques et de l'organisation sociale chez les pasteurs nomades.

This series consists of monographs presenting original research data and analyses of the relationship of natural environment, techniques and social organisation in nomadic pastoral societies.

Dans la même collection/In the same collection :

Pierre Briant, *Etat et pasteurs au Moyen-Orient ancien.*

Cet ouvrage est publié dans le cadre de l'accord de co-édition passé en 1977 entre la Fondation de la Maison des sciences de l'homme et le Press Syndicate of the University of Cambridge. Toutes les langues européennes sont admises pour les titres couverts par cet accord, et les ouvrages collectifs peuvent paraître en plusieurs langues.

Les ouvrages paraissent soit isolément, soit dans l'une des séries que la Maison des sciences de l'homme et Cambridge University Press ont convenu de publier ensemble. La distribution dans le monde entier des titres ainsi publiés conjointement par les deux établissements est assurée par Cambridge University Press.

This book is published as part of the joint publishing agreement established in 1977 between the Fondation de la Maison des sciences de l'homme and the Press Syndicate of the University of Cambridge. Titles published under this arrangement may appear in any European language or, in the case of volumes of collected essays, in several languages.

New books will appear either as individual titles or in one of the series which the Maison des sciences de l'homme and the Cambridge University Press have jointly agreed to publish. All books published jointly by the Maison des sciences de l'homme and the Cambridge University Press will be distributed by the Press throughout the world.

LIV. FRE. 407
09/05/2017
320 DIG TEC

Jean-Pierre Digard

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

Institut kurde de Paris

Publié avec le concours du CNRS

Cambridge University Press

Cambridge

London New York New Rochelle Melbourne Sydney

Editions de la Maison des sciences de l'homme

Paris



Publié par les Editions de la Maison des sciences de l'homme
54, boulevard Raspail, 75270 Paris Cédex 06

et

The Press Syndicate of the University of Cambridge
The Pitt Building, Trumpington Street, Cambridge CB2 1RP
32 East 57th Street, New York, NY 10022, USA,
296 Beaconsfield Parade, Middle Park, Melbourne 3206, Australia

Copyright 1981 Fondation de la Maison des sciences de l'homme, Paris
et

Cambridge University Press

British Library Cataloguing in Publication Data

Digard, Jean-Pierre

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

(Production pastorale et société)

I. Bakhtiari—Industries

I. Title II. Series

305.8'9159 DS269.B3

ISBN

0 521 24375 0 relié (CUP)

2 901725 41 4 relié (MSH)

2 901725 30 9 broché (MSH)

*Vous m'avez rarement compris
Et je vous compris bien rarement aussi
Ce n'est que quand ensemble
 nous roulâmes dans la boue
Que nous nous comprîmes aussitôt.*

H. Heine, *Die Heimkehr*

*Pour vivre, il faut avant tout boire,
manger, se loger, s'habiller et quel-
ques autres choses encore. Le premier
fait historique est donc la production
des moyens permettant de satisfaire
ces besoins, la production de la vie
matérielle elle-même, et c'est même
là [...] une condition fondamentale
de toute histoire, que l'on doit au-
jourd'hui encore, comme il y a des
milliers d'années, remplir jour par
jour, heure par heure, simplement
pour maintenir les hommes en vie.*

Marx / Engels, 1968, p. 57

Institut kurde de Paris

Avant - propos

Les matériaux ethnographiques qui font l'objet de ce livre ont été recueillis – non sans quelques difficultés (d'ordre administratif et policier surtout) – au cours de trois séjours effectués en Iran : de juillet 1969 à juillet 1970 (plus précisément sur le terrain d'août à décembre 1969 puis de mai à juillet 1970), d'avril à juillet 1972 et enfin d'août 1973 à février 1974¹. Ce travail, qui constitue le premier volet d'une étude ethnologique (ou anthropologique, comme l'on voudra) des Baxtyâri, est consacré aux techniques. Ce choix pourra paraître à certains inintéressant ou insuffisant : il n'y a pas si longtemps, dans les milieux ethnologiques français, la technologie n'était guère à la mode. Je n'ai pas à m'excuser de m'intéresser aux techniques – on pourrait plutôt déplorer que trop d'ethnologues les délaissent (voir Digard 1979b) –, mais simplement à expliquer pourquoi j'en traite en premier et pourquoi je ne traite, ici, que d'elles.

Il y a à cela des raisons théoriques et des raisons pratiques. De même que les hommes ne pensent pas indépendamment d'un langage, aucune société n'existe ni ne s'organise indépendamment des ressources qui s'offrent à elle pour assurer sa subsistance et des moyens techniques dont elle dispose pour les exploiter. On oublie trop souvent cette vérité première. Or elle trouve aussi bien son application au niveau de la recherche sur le terrain. De même qu'un ethnologue ne saurait se dispenser d'apprendre (à moins de la savoir par ailleurs) la langue de ses hôtes aussitôt arrivé parmi eux, c'est par l'étude des techniques que son travail devrait commencer. Les deux démarches – enquête linguistique et enquête technologique – sont d'ailleurs étroitement liées pour d'évidentes raisons de commodité. La priorité accordée à l'une comme à l'autre se justifie d'autre part par le peu de méfiance qu'elles éveillent généralement : le temps qui leur est consacré permet de mieux lier connaissance avec les informateurs avant d'aborder les sujets plus délicats que sont l'économie, l'organisation sociale, la religion, etc. (Digard 1976a). C'est en tout cas ainsi que j'ai procédé, si bien que les informations concernant les techniques ayant été parmi les premières à être recueillies, il est normal qu'elles soient prêtes avant les autres pour une présentation des résultats qu'il est souhaitable de ne pas reporter indéfiniment.

Cela dit, je ne considère pas la technologie comme une fin en soi (Digard 1979b), mais comme un des angles d'attaque possibles de la réalité sociale globale, et comme un palier nécessaire de la démarche anthropologique. Or pour intégrer, comme il eut été légitime de le faire, données techniques, économiques et sociales, il m'aurait fallu, soit allonger démesurément ce travail, soit m'en tenir à un niveau de généralité des faits qui ne me semblait pas souhaitable dans l'état actuel des connaissances sur les Baxtyâri. J'ai donc préféré réserver cette entreprise pour un ouvrage ultérieur, qui réunira dans un même ensemble les présents matériaux et d'autres, concernant notamment l'économie et l'organisation sociale de la tribu, et me limiter pour l'instant à faire modeste-ment, pour un domaine précis de l'activité sociale, oeuvre d'ethnographe. Je n'en éprouve d'ailleurs pas de honte particulière car je ne vois pas qu'il y ait — quoi qu'on dise — à faire de l'ethnographie, c'est-à-dire à décrire avant d'interpréter, rien de si négligeable ou de si détestable : on sait encore trop peu de choses des Baxtyâri² et des tribus iraniennes en général³ pour qu'une information neuve ne constitue pas déjà un grand progrès et pour qu'on puisse s'exposer à déformer les faits en cherchant à les faire trop parler, et trop tôt. Je m'y suis senti d'autant moins autorisé que, précisément, les faits dont je traite ici sont empruntés à un seul «sous-système de la vie sociale», selon l'expression de G. Gurvitch.

Néanmoins, j'ai essayé de ne pas pratiquer une technologie désincarnée, qui aurait masqué les hommes et leurs préoccupations, ou une anthropologie culturelle derrière laquelle risquaient de disparaître la société et ses conflits. C'est pour répondre en partie à ce souci que je donne en tête de ce travail, dans un chapitre intitulé «Cadres généraux de l'action technique», quelques indications sur le milieu naturel et l'utilisation de l'espace, sur l'organisation de la société baxtyâri et ses rapports avec la société globale. Ces indications constituent évidemment une anticipation sur le travail d'ensemble annoncé précédemment, mais elles me semblent nécessaires pour une meilleure compréhension des chapitres qui suivent. Certaines ont d'ailleurs été déjà publiées dans des travaux antérieurs⁴ qui seront cités au fur et à mesure des besoins de l'exposé ; les autres sont inédites et ont été recueillies entre-temps sur le terrain.

C'est le même souci que traduisent d'autre part le choix des techniques étudiées et le point de vue adopté pour leur présentation. Ce travail se limite en effet aux techniques employées habituellement, sinon quotidiennement par les nomades baxtyâri pour assurer *matériellement* leur subsistance et la vie du groupe en général. Seront donc laissées de côté, au moins provisoirement, les techniques ludiques, magiques, etc., qui ne présentent pas chez les Baxtyâri d'*intérêt économique* dans la mesure où elles ne visent pas à la production ou à l'acquisition de biens matériels.

Corollairement, le point de vue adopté ici est fonctionnel (satisfaction des besoins) plutôt que dynamique (technologique). Ainsi, par exemple, l'araire ne sera pas considéré comme percussion oblique posée à transmission rectiligne directe adaptée au travail des plastiques de faible cohésion⁵, mais comme outil utilisé pour labourer la terre en vue d'en obtenir des denrées nécessaires à l'alimentation humaine. Il n'y a là qu'une simple différence de point de vue, mais qui a son importance notamment en vue de l'utilisation ultérieure de ces matériaux dans une perspective économique et sociologique.

Pour ce qui est du vocabulaire descriptif (à moins d'indication contraire donnée dans le texte) et de la classification des techniques, je m'inspire largement des travaux de A. Leroi-Gourhan (1943, 1945). J'ai simplement été amené, pour des raisons de commodité dans la description, à placer les techniques de fabrication, suivies des transports, après les techniques d'acquisition. Cet ordre — il en faut bien un — n'est ni plus ni moins arbitraire qu'un autre : tout se tient dans la réalité, et il me paraît vain d'espérer la rendre parfaitement tant que l'on ne disposera pour ce faire que du discours linéaire. En particulier, ce serait peine perdue d'essayer de trancher à qui, des techniques de fabrication ou de celles d'acquisition, doit revenir la première place du point de vue de la systématique : on ne peut pas fabriquer d'outil sans avoir acquis préalablement de matières premières, ni (dans la majorité des cas) acquérir de matières premières si l'on ne dispose pas déjà d'outils.

Plus sérieux me semble être le problème de l'emploi de termes et de catégories sur la valeur desquels la technologie et l'économie ne s'accordent pas. Ainsi, pour les économistes, la *production* recouvre l'ensemble des processus techniques d'acquisition et de fabrication, mais également tous ceux, dits de consommation par les technologues, qui servent à la fabrication des biens de consommation : habitation, aliments, vêtements. De même, et surtout, le domaine de la *consommation* au sens où l'entendent les économistes, c'est-à-dire la destruction par l'usage des produits *et des moyens de production* (consommation productive) s'étend à toutes les activités techniques, d'acquisition et de fabrication comprises, et non seulement à celles de consommation. Cette interférence des champs sémantiques me semble constituer pour l'instant l'un des principaux obstacles au rapprochement, souhaitable pour l'anthropologie, des vues de la technologie et de celles de l'économie. La solution de ce délicat problème est encore lointaine. Mais il est néanmoins possible, par des précautions particulières de vocabulaire et par quelques astuces de classification, de ne pas en obstruer davantage l'accès, toujours dans la perspective d'un travail ultérieur. Par exemple, s'agissant des points qui viennent d'être soulevés, je m'efforcerai de proscrire l'emploi des termes d'acquisition,

de fabrication et surtout de consommation pour désigner des catégories systématiques. De même, s'agissant de l'habitation, de l'alimentation et du vêtement, je distinguerai autant que possible la production des biens de consommation de leur utilisation : construction/occupation, préparation/absorption, confection/port. Cette distribution donne lieu à des rubriques plus nombreuses, mais qui ne s'en trouvent pas plus équilibrées pour autant. Le fait que l'élevage ou le tissage occupe ici une place beaucoup plus importante que d'autres techniques correspond chez les Baxtyâri à une réalité profonde ; je n'ai pas cru bon de la sacrifier à une coquetterie de mise en page.

Il faut insister encore une fois sur le fait que ce travail s'intéresse aux techniques. Ainsi, par exemple, à propos de la reproduction des animaux, c'est des procédés employés pour assurer le succès de la gestation, de la parturition, de la croissance des jeunes, etc., dont il sera question, et non des spéculations auxquelles les éleveurs doivent se livrer pour savoir combien de bêtes il leur faudra ne pas vendre pour remplacer celles à réformer — ceci devant faire ultérieurement l'objet d'une analyse plus proprement économique. Autrement dit, pour reprendre le langage de l'économie (Godelier 1973:17 ss.), mon point de vue, au moins provisoirement, sera substantiviste plutôt que formaliste. Je ne donne donc ici, dans le texte ou en annexe, que les informations chiffrées qui sont nécessaires pour éclairer tel ou tel point. On trouvera également en annexe : les notes, les indications bibliographiques, le système de transcription utilisé, une liste des principales unités de poids et de mesure, et en règle générale, tous les documents appelés à être consultés plus d'une fois au cours de la lecture. Enfin, considérant qu'un document photographique ou un dessin, même sans art, pourvu qu'il soit clair et bien placé, pouvait parfois avantageusement remplacer un long discours, j'ai fait une large utilisation de l'iconographie, en incluant, pour plus de commodité dans la lecture, figures, photographies, cartes, tableaux dans une même numérotation (les chiffres correspondant à l'iconographie sont en italiques pour les distinguer plus clairement des renvois aux notes).

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

Institut kurde de Paris

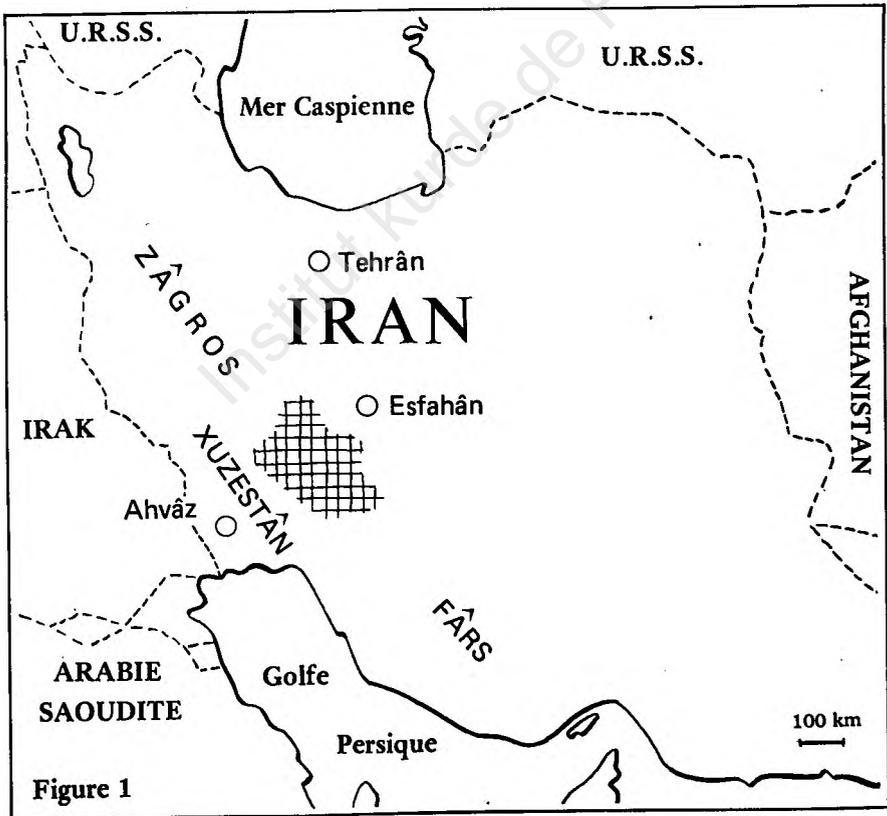
Institut kurde de Paris

I

Cadres généraux de l'action technique

L'organisation sociale des Baxtyâri

Les Baxtyâri, au nombre d'environ 600 000⁶, forment l'une des plus importantes tribus d'Iran. Leur territoire, d'une superficie approximative de 75 000 km², est situé dans la partie méridionale des chaînes du Zâgros entre Esfahân et Ahvâz (1). Ils sont de religion musulmane ši'ite et parlent le lori, langue iranienne du sud-ouest, commune, à quelques variantes près, à plusieurs tribus de cette région (Mamasani et Boyr-Ahmad au sud, Lor au nord).



La tribu baxtyâri, *il-Baxtyâri*, est divisée en deux fractions : *baxš* ou *qesmat* (Haft-Lang et Câr-Lang), elles-mêmes subdivisées en plusieurs *bâb* ou *buluk* (Dureki, Bâbâdi, Behdârvand, etc.), puis en *tâyefa* (Zarâsvand, Gand'Ali, Bâbâ-Ahmadi, etc.), en *tira*, en *taš*, en *owlâd*, en *fâmil* et en *xunevar* (voir 3 ; il faudrait plusieurs dizaines de pages pour donner l'organigramme complet de la tribu : je n'ai donc fait figurer sur ce tableau que les groupes correspondant aux campements étudiés plus particulièrement, notamment ceux de Farâmarz Mahmudi, Bâbâ-Ahmadi (4,5), et de Ja'far Qoli Rostami, Bâbâdi (2), dont on trouvera la composition détaillée en annexe).

Cette segmentation est censée correspondre à une organisation lignagère de type patrilinéaire. Un premier dépouillement portant sur 141 mariages a donné les résultats suivants : 61 unions (43,3 %) ont été contractées entre des cousins parallèles paternels dont 23 (16,3 %) entre des cousins au premier degré – Fs(Fe)FP ou, ce qui revient au même du point de vue de la structure, Fs(Fe)FsFP ou Fs(Fe)FPP – et 38 (27 %) entre des cousins à deux degrés et plus. Ces proportions peuvent être considérées comme assez élevées, compte tenu du fait que l'homme ne possède pas chez les Baxtyâri de droit de préemption (comme chez les Bédouins arabes par exemple) sur sa cousine parallèle paternelle (*dodar-*



Figure 2

âqâ) et qu'il n'est nullement dispensé, s'il épouse celle-ci, du paiement du «prix de lait» (*šir-bâhâ*). D'autre part, sur les 141 mariages considérés, 16 (11,3 %) ont eu lieu entre des membres du même *tira*, mais de *owlâd* différents ; 42 (29,8 %) entre membres du même *tâyefa*, mais de *tira* différents ; enfin, 11 (7,8 %) entre des hommes de la tribu et des femmes étrangères. En fait, dans ces quatre derniers types d'union (80 au total, soit 56,7 %), la parenté des conjoints (lorsqu'elle est possible) est invérifiable. Par conséquent, seuls les premiers niveaux de la segmentation sont bien conformes au modèle lignager : le *xunevar* correspond en gros à la famille conjugale, le *fâmil* à la famille consanguine, le *owlâd* à la famille étendue ; et à l'intérieur de chacune de ces unités, tous les individus (à l'exception des épouses qui proviendraient d'autres groupes) peuvent se situer relativement les uns aux autres en termes de filiation. Par contre, il est généralement impossible d'obtenir des généalogies cohérentes dépassant et même atteignant les limites du *taš*. Au-delà, elles sont largement manipulées et ne révèlent plus que le souci de traduire *a posteriori* des alliances politiques en termes de filiation, et cela d'autant plus qu'on s'élève vers le sommet de la pyramide. C'est ainsi que les Baxtyâri expliquent par une tradition (invérifiable évidemment) leur division en Haft-Lang et Câr-Lang (litt. «sept-jambes» et «quatre-jambes», à rapprocher de la terminologie tribale bédouine : *faxz*, «cuisse») : le fondateur de la tribu aurait laissé en mourant deux familles issues de deux femmes différentes, l'une de sept fils, l'autre de quatre. Un exemple d'un autre genre n'est pas moins significatif : les Astaraki, connus vers 1330 (Mustawfi-i Qazwini 1910, p. 550) comme une tribu indépendante et, semble-t-il, rivale des Baxtyâri (Baxtyârvand), constituent maintenant un *tâyefa* des Dureki. Une étude comparative des tableaux des subdivisions de la tribu donnés par plusieurs auteurs à des époques différentes⁷ permet d'avoir une idée de l'importance de ces remaniements. Cela nous amène à nous demander si, au lieu d'une tribu, on ne devrait pas plutôt parler d'une confédération baxtyâri (cf. Garthwaite 1978). Malheureusement, la documentation historique fait défaut pour donner une réponse véritablement satisfaisante à cette question. Il est probable que les modes différents de structuration correspondant à ces deux termes sont intervenus à la fois : segmentation interne de type lignager d'une part, et adjonction d'éléments étrangers d'autre part : Arabes (Kamari), Turcs (Cehrâzi), Kurdes (Lak), etc. En tout cas, ces groupes étrangers se sont assimilés culturellement (bien que certains parlent encore leur langue), mais surtout politiquement puisque tous, Baxtyâri de souche et d'adoption, reconnaissent l'autorité des mêmes chefs. Cette situation est très différente en tout cas de celle des Xamse, étudiés par F. Barth (1964), qui représentent le type même de la confédération. Les cinq tribus (Arab, Nafar,

Bâseri, Bâhârlu, Inânlû) qui les composent sont associées politiquement, mais se reconnaissent étrangères les unes aux autres. Elles ont toutes conservé leur langue propre ; chacune possède ses chefs particuliers, mais la confédération ne présente pas de pouvoir central unique. C'est pourquoi, par souci de précision, il est préférable de continuer à employer, s'agissant des Baxtyâri, le terme de tribu.

Quel qu'ait pu être le processus historique de la formation du système baxtyâri, le point important pour ce qui concerne le présent travail reste le fonctionnement de ce système. Or la segmentation très poussée qui vient d'être décrite ne doit pas, de ce point de vue, faire illusion : tous les niveaux ne sont pas significatifs, ni surtout fonctionnels au même titre. Ainsi, le *tâyefa* privilégie avant tout le politique et surgit en tant que groupe uni en cas de conflit grave et finalement assez exceptionnel. Les membres de chaque *tâyefa* se reconnaissent en principe un certain nombre d'intérêts communs, territoriaux surtout ; cette attitude peut se traduire par des positions de défense ou même par des manifestations d'agressivité vis-à-vis des autres *tâyefa*. La collectivité nominale se trouve être ainsi définie dans l'espace : précédemment unité sociale, elle devient unité territoriale, l'étendue de la seconde correspondant à l'aire d'influence de la première. Mais, encore une fois, il faut des circonstances graves et exceptionnelles, mettant en cause des intérêts considérés comme communs, pour faire jouer les grandes unités politiques du sommet de l'édifice (Digard 1979a).

Dans la vie courante, au contraire, les petites unités seules apparaissent comme fonctionnelles. Le milieu géographique et le genre de vie ne font sans doute qu'accentuer cette tendance : afin d'éviter l'encombrement des itinéraires de parcours et la surcharge des pâturages, les nomades ont intérêt à se constituer en groupes de taille limitée, capables de se déplacer séparément et de stationner en ordre dispersé. Fonctionnellement indépendants et livrés à eux-mêmes, ces groupes affirment leur exclusivisme économique et leur autonomie politique. Mais, intérieurement, leur cohésion est d'autant plus grande qu'elle repose sur des liens de parenté. En effet, ces groupes correspondent généralement à des segments de lignage. Pour les déplacements saisonniers, le regroupement maximum s'effectue au niveau du *taš* ou du *tira* : en période de stationnement, la taille des groupes correspond au *fâmil* ou au *owlâd*. La nécessité pour les nomades de vivre en petits groupes capables d'autonomie économique s'exprime particulièrement clairement dans la notion de *mâl*. Ce terme, qui signifie « bien » (matériel) en général, désigne en l'occurrence le campement et l'ensemble des moyens nécessaires à l'activité des membres de ce campement en tant que collectivité, biens personnels et de consommation exclus. Le campement regroupe de 20 à 60 personnes, réparties en 5 à

15 tentes ; il correspond généralement à l'unité de production, la tente représentant l'unité de consommation. La plupart du temps, toutes les personnes d'un même campement sont parentes. De ce point de vue, le campement de Farâmarz Mahmudi (voir annexe, campement 1) est caractéristique : il correspond à un *owlâd* ; c'est un campement pauvre à l'intérieur duquel il n'existe pas d'inégalités importantes dans la répartition des moyens de production entre les tentes.

Le campement de Ja'far Qoli Rostami (campement 2) est très différent et représentatif d'une autre tendance de regroupement des nomades. Ja'far Qoli Rostami est un homme riche et l'un des chefs principaux (*kalântar*) du *tâyefa* Bâbâdi qui regroupe environ 20 000 personnes ; cela explique que son campement soit plus important et composé de familles venues de divers *tira* du *tâyefa* Bâbâdi. Ces familles ont été attirées là par les possibilités de travail qui s'offrent dans l'entourage d'un homme riche et fournissent la main-d'oeuvre nécessaire pour l'exploitation des biens de Ja'far Qoli Rostami ; certaines sont attachées depuis fort longtemps à son service et liées à lui par des dettes, mais les autres sont libres de le quitter lorsqu'elles le désirent (dans la mesure où elles peuvent trouver ailleurs et autrement leur subsistance).

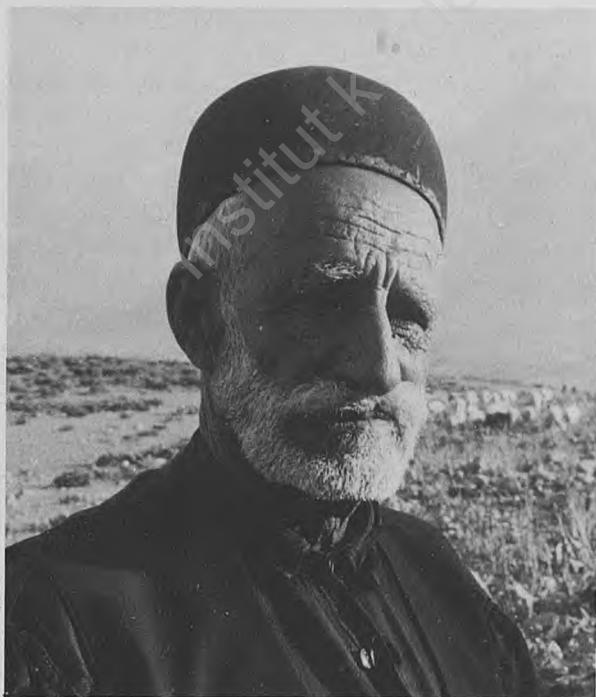


Figure 4



Figure 5

Donc, au système lignager s'associe ou se substitue tout un réseau de liens (ou d'oppositions) économiques, territoriaux, politiques, dans lequel chaque lignage, chaque groupe de lignages, suivant son importance et sa position par rapport à l'axe généalogique (réel ou fictif), s'intègre et peut se définir. Du point de vue de l'organisation politico-juridique, la tribu Baxtyâri peut être considérée comme la plus large communauté au sein de laquelle les différends peuvent être réglés par arbitrage. En cas de meurtre, par exemple, la famille du coupable pourra couper court à toute poursuite en versant le «prix du sang» (*bin-bâbâ*) à la famille de la victime ou/et en lui donnant une fille pour conclure avec elle un «mariage de sang» (*bin-bast*). Mais si l'arbitrage échoue, la vengeance (*qesâs*) doit s'exercer, pouvant entraîner la guerre (*jang*). Dans ce cas, c'est la solidarité (*ta'avon*) qui joue de façon à entraîner, en principe, l'opposition de forces équivalentes. Mais cette solidarité n'est pas exactement ou pas forcément celle du sang (*bin-cu*, litt. «sang du bâton»), ainsi que le montre un point très important du droit baxtyâri : la règle (*qânôn*) du *kam-zur* (litt. du «moins fort»). Soient quatre groupes A, B, C et D. Si un conflit éclate entre A et B, et que C prend parti pour A, *D est obligé d'entrer lui aussi en lice, et du côté de B* ; on dit que B est le *kam-zur* de D. Les forces complémentaires susceptibles de rétablir un équilibre menacé se trouvent ainsi appelées, non seulement à intervenir, mais sur-



Figure 6

tout à intervenir immédiatement si elles veulent bénéficier du choix de leurs alliés (en effet, dans notre exemple, D est obligé de se prononcer pour B ; s'il avait voulu se trouver avec A, il lui aurait fallu devancer C). Mais cette «règle» ne doit pas faire illusion. Son rôle de dissuasion n'est certes pas négligeable, mais elle n'entraîne pas toujours l'opposition de forces égales (bien souvent *tâyefa* contre *tira*, *bâb* contre *tâyefa*, etc.) et, surtout, l'histoire récente de la tribu prouve qu'elle n'est pas infaillible. Ainsi, jusqu'au début du XIXe siècle, Dureki et Bâbâdi d'une part, Behdârvand et Câr-Lang d'autre part (voir 3) étaient *hin-cu* (alliés par le «sang du bâton») deux à deux. Mais vers 1829, il semble que les Behdârvand aient failli à la règle du *kam-zur* et soient passés du côté des Dureki et des Bâbâdi, entraînant la ruine définitive des Câr-Lang ; moins de dix ans plus tard (1837 ?), les Behdârvand devaient d'ailleurs être dispersés à leur tour dans des circonstances semblables. Tout ceci prouve — s'il en était encore besoin — que le maintien de l'équilibre des systèmes segmentaires par opposition de segments équivalents cher aux ethnologues est extrêmement précaire et n'a rien en tout cas d'un mécanisme automatique (Digard 1973b, 1978b). Chez les Baxtyâri au moins, il est largement supplanté par un appareil politique reposant dans une large mesure sur des bases économiques.

Chez les Baxtyâri, le pouvoir politique était détenu pour l'ensemble de la tribu par un *ilxâni* unique («khan de la tribu») et réparti ensuite pyramidalement aux divers niveaux de la segmentation, entre les *kalântar* des *tâyefa*, les *katxodâ* des *tira* et des *taš* (à ne pas confondre avec les *katxodâ* des villages qui sont nommés par le propriétaire ou l'administration) et les *riš-safid* (litt. «barbe-blanche») des *owlâd*. Ce système politique, calqué étroitement sur l'organisation lignagère, conduit à une hiérarchisation plus ou moins formulée des lignages : ceux des *xân* (chefs) en général qui s'opposent à ceux, plus nombreux, des simples nomades désignés par le terme générique de *lor* (le mot *ra'yat*, «sujet», désignait plutôt, autrefois, les paysans sédentaires cultivant les terres des *xân*). Les chefs des échelons inférieurs sont des patriarches (6) qui ne disposent souvent que de l'autorité que leur confère leur âge ou leur expérience. Il en est tout autrement aux échelons supérieurs. Les *ilxâni* étaient des personnages très importants, reconnus par le gouvernement central, disposant de pouvoirs très étendus, de biens considérables et de tout un appareil d'état (garde du corps, administration, etc.) (Garthwaite 1972). Inquiet de leur puissance, Rezâ Sâh (1925-1941) les combattit très durement et réussit pratiquement à les éliminer. Mais il ne fit ainsi que décapiter la pyramide hiérarchique de son sommet. Subsistaient en effet tous les *kalântar* et *katxodâ*. Ceux-ci étaient à l'origine les chefs patriarcaux de groupes dont les autres groupes reconnaissent, de bon ou de mauvais gré, la suprématie. Mais ils étaient devenus peu à peu des intermédiaires au service des *ilxâni*, rendant la justice en leur nom, collectant leurs impôts, levant leurs troupes, etc., et recevant en retour des privilèges importants. J'ai essayé ailleurs (Digard 1973b, 1979a) de montrer comment un appareil étatique fort et centralisé a pu s'instaurer chez les Baxtyâri. Il suffira ici de savoir que la distinction *lor/xân* repose finalement et essentiellement sur des différences d'accès aux ressources naturelles et à la terre comme moyen de production. Les terres tribales proprement dites sont exploitées collectivement ou en indivision (Karimi 2537) et sont vouées à l'utilisation pastorale. L'agriculture, au contraire, n'est possible en droit que sur des terres privées situées à l'extérieur du territoire de la tribu ou, exceptionnellement, à l'intérieur et résultant de spoliations. Les *lor* ne disposent que des premières, tandis que les secondes se trouvent concentrées entre les mains des *xân* qui s'assurent, de ce fait, le quasi-monopole de la production agricole.

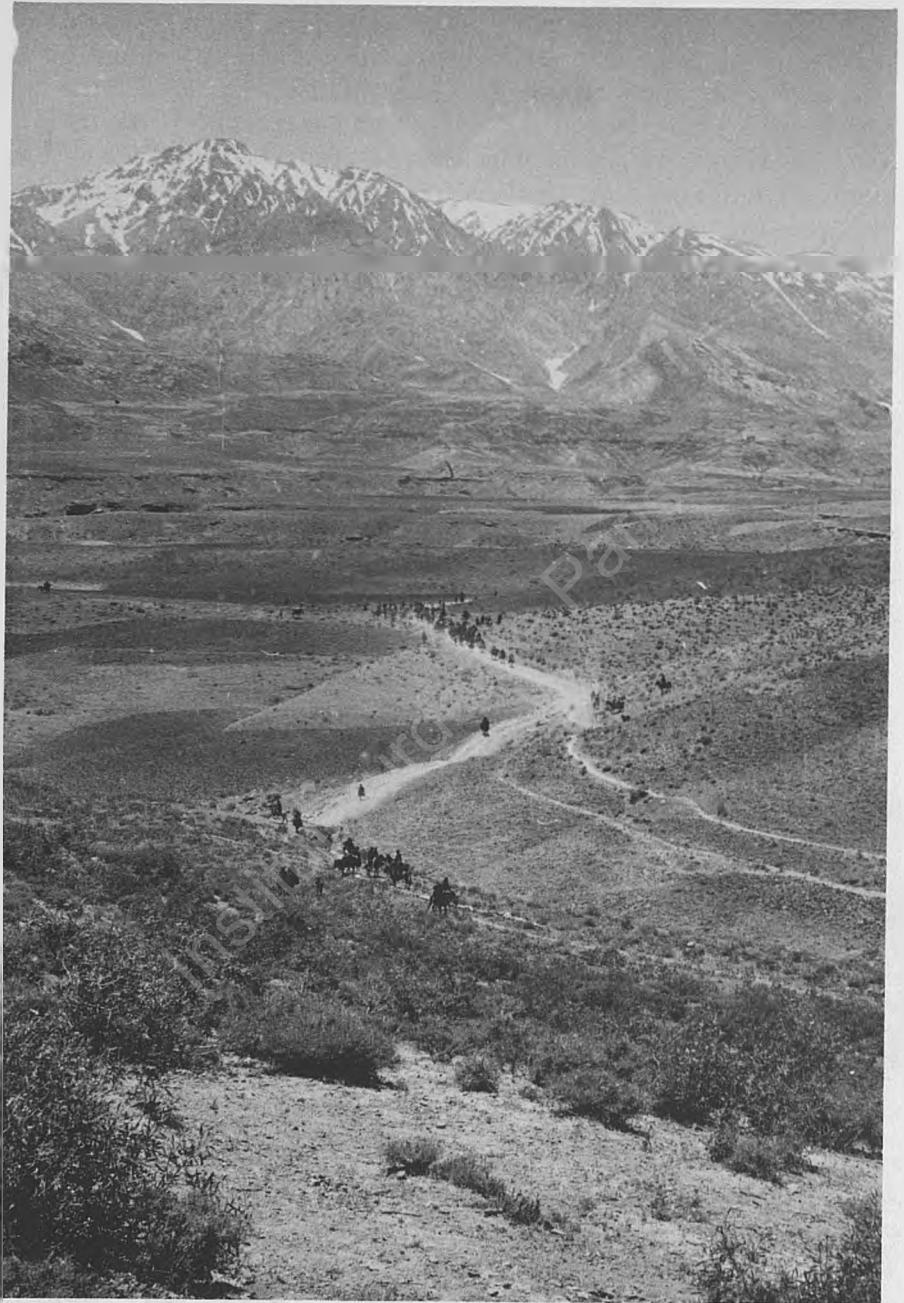


Figure 7

Le nomadisme et l'utilisation de l'espace

Les limites du territoire tribal des Baxtyâri (Digard/Karimi 1974) sont souvent imprécises, sauf au nord-ouest où le cours de l'Ab-e Dez offre une frontière naturelle avec le Lorestân. Ailleurs, il s'agit de frontières politiques qui séparent les Baxtyâri des autres tribus (Boyr-Ahmad au sud, Qaşqâ'i au sud-est) ou des communautés villageoises sans appartenance tribale qui composent la population du Xuzestân au sud-est et du Câhâr-Mâhâl à l'est (voir en annexe une carte détaillée). Entre ces deux régions, le territoire baxtyâri comprend une série de chaînes parallèles orientées nord-ouest-sud-est (point culminant : 4548 m au Zarde-Kuh) au relief très accidenté. Ces montagnes sont abondamment drainées, principalement par le Kârûn et ses affluents sur le versant occidental, et par le Zâyande-Rud sur le versant oriental. La courbe de niveau 2000 m et l'isohyète 400 mm, qui coïncident à peu près, représentent la limite entre deux régions naturelles réparties altitudinalement, entre deux mondes différents, du point de vue des Baxtyâri : en haut, le *sardsîr* (litt., «lieu froid» en persan) ou *yeylâq* (les Baxtyâri emploient plutôt ce deuxième terme, qui est turc) ; en bas, le *garmâsîr* («lieu chaud»). Ce dernier est situé sur les pentes occidentales du Zâgros, à la limite du Xuzestân. Le climat, subissant l'influence de la région sub-tropicale du Golfe Persique, y est chaud et sec en été : la température atteint son maximum (45° et plus) en juillet et les chutes de pluie sont pratiquement nulles de mai à octobre. L'hiver est doux (température minimum : 8° en moyenne, en janvier, à Lâli) et pluvieux (300 à 400 mm de novembre à avril). On y trouve une végétation de maquis (chêne, pistachier) et des pâturages d'hiver à stade de dégradation steppique. Le *yeylâq* est réparti également sur les deux versants du Zâgros au-dessus de 2000 m. L'été y est tempéré. A Cel-Gerd en juillet, la température atteint rarement 30° ; les pluies sont rares de juin à août. Par contre, l'hiver est extrêmement rigoureux : les températures descendent en janvier à plusieurs dizaines de degrés en dessous de zéro ; la neige recouvre tout, interdisant notamment tout passage entre les deux versants pendant cinq ou six mois de l'année. Le printemps et l'automne sont des périodes de pluie. Cet étage se caractérise par une végétation d'alpage et par quelques étendues boisées (chênes). B. Grué (1958) rapporte des témoignages selon lesquels «il y a un siècle, le voyageur pouvait se rendre de Tchoughâ-Khor [Ardal] à Ize sans quitter la forêt» ; depuis, le déboisement de la région (pour la fabrication de charbon de bois surtout) n'a cessé de s'aggraver et il ne subsiste plus aujourd'hui de forêt que dans la région de Bâzof. Le pays baxtyâri présente donc une assez grande variété, et faute de bénéficier, sur toute son étendue et d'un bout à l'autre de l'année, de conditions na-

turelles optimales (auquel cas on n'y trouverait vraisemblablement pas de nomades), il offre toujours aux hommes une zone hospitalière quand le reste du territoire ne l'est pas.

Les nomades passent l'été au *yeylâq* en altitude et l'hiver au *garmasir* ; les déplacements (*bâr*) ont lieu au printemps dans le sens ascendant et en automne (7) dans le sens inverse (je parle bien ici de nomadisme, préférant réserver le terme de transhumance aux mouvements de troupeaux appartenant à des sédentaires : ces troupeaux ne sont accompagnés que des seuls bergers, alors que chez les Baxtyâri tout le groupe se déplace). Chaque groupe, chaque famille occupe traditionnellement, au *yeylâq* comme au *garmasir*, les mêmes terres d'une année sur l'autre ; les tentes elles-mêmes sont dressées aux mêmes emplacements (*jâvârga*) marqués par des alignements de pierres. Les itinéraires de nomadisation sont eux



Figure 8

aussi rigoureusement invariables et chaque groupe possède les siens (*ro*). Cette stricte répartition est très complexe et témoigne bien de l'étroite imbrication géographique et politique des différentes unités de la tribu ; elle exige de la discipline, plusieurs groupes pouvant être amenés à se succéder dans un temps relativement court sur les mêmes pâturages et, en partie, sur les mêmes itinéraires (Digard/Karimi 1977-1978; Digard 1979a). Les départs doivent être régulièrement espacés afin d'éviter l'encombrement des cols (*kalang*) (8) qui s'offrent pour le passage d'un versant à l'autre : il n'en existe que dix (treize en automne) dans cette partie du Zâgros pour une centaine de milliers de nomades et le bétail correspondant — d'où la configuration particulière de ce nomadisme (« constricted oscillatory » selon Johnson 1969, pp. 59-64) et surtout, ainsi que F. Barth (1964) l'a montré, la nécessité d'une autorité capable d'en assurer la coordination.

L'amplitude et la durée des déplacements saisonniers sont variables selon les groupes. Par exemple, les Mowri de Bâzoft, dont les terres d'estivage et d'hivernage sont adjacentes, n'ont que quelques dizaines de kilomètres à parcourir, ce qui n'occupe que deux ou trois jours. Les Bâbâdi chez lesquels j'ai vécu doivent se déplacer de 170 km ; la nomadisation de printemps dure de 30 à 40 jours, celle d'automne une vingtaine de jours. Le départ de la première coïncide généralement — cela n'est pas sans signification — avec les fêtes du *now-ruz* (nouvel an iranien, le 21 mars) ; mais il peut avoir lieu bien plus tard si les conditions climatiques sont mauvaises (en 1972, au début du mois de juin, tous les nomades n'étaient pas encore parvenus au *yeylâq*). Les Baxtyâri, par petits groupes, commencent la lente ascension des pentes du Zâgros. Chaque soir, un camp sommaire est dressé. Les troupeaux repartent tôt le matin afin de brouter en chemin sous la garde des bergers. Les autres hommes, les femmes et les enfants rangent le matériel de la nuit et chargent les animaux de bât. Partis les derniers, ils arriveront les premiers à l'étape suivante pour installer le campement en attendant l'arrivée des troupeaux. On ne couvre chaque jour que de petites distances : 5 à 10 km (soit 1 à 2 heures de marche, le total des 150 km représentant une soixantaine d'heures de marche). Parfois, quand l'herbe est particulièrement abondante, certaines groupes stationnent plusieurs jours au même endroit, mais ils en sont vite chassés par ceux qui les suivent et que la sécheresse du *garmâsir* encore proche talonne et pousse vers l'altitude. Aucune halte prolongée n'est donc possible en cours de route.

Cette progression constante, même lente, éprouve parfois durement bêtes et gens. Il arrive que dans certains passages particulièrement difficiles, les hommes soient obligés de « faire la chaîne » pour se passer un par un, de rocher en rocher, les moutons et les chèvres, et de hisser les gros

animaux à l'aide de cordes. La circulation deux fois par an, depuis plusieurs siècles, de dizaines de milliers d'hommes et d'animaux aux mêmes endroits a poli la pierre et supprimé de sa surface toute aspérité où le pied pouvait trouver appui ; certaines déclivités sont ainsi rendues très glissantes et d'un accès particulièrement périlleux (comme à Kuh-Monâr, par exemple). Des cours d'eau barrent aussi la route aux nomades. Souvent encaissés au fond d'une gorge (*tang*), leur abord même est déjà malaisé ; mais leur traversée l'est bien plus encore. Celle du Kârûn est particulièrement spectaculaire : femme et enfants sont juchés sur des radeaux, mais les animaux sont poussés à l'eau et rattrapés de l'autre côté, plusieurs centaines de mètres en aval tandis que, de la rive, les hommes les encouragent par des cris à lutter contre le courant. Aux plus hauts cols, l'obstacle est de neige et de glace et il faut parfois y tailler des marches pour passer. On pourrait multiplier les exemples de difficultés⁸. Finalement, chaque nomadisation se solde inévitablement par des pertes de bétail. Les animaux de bât ne sont pas non plus à l'abri d'un faux-pas et d'une chute ; semblable accident survenant en cours de route représente, outre une perte économique, un grave surcroît de peine pour les femmes et les hommes qui devront se charger des bagages abandonnés par l'animal et qui, malgré leur fatigue, devront tenir en éveil une vigilance de tous les instants pour ne pas risquer d'en perdre plus encore.

Enfin, vers fin avril-début mai, les nomades parviennent au *yeylâq* et ne le quitteront plus avant fin août-début septembre. Entre temps, les campements ne changent qu'une ou deux fois de place dans un rayon de quelques kilomètres, au fur et à mesure de l'épuisement des pâturages et des nécessités du travail agricole. Quatre mois après être arrivés, les nomades doivent repartir impérativement s'ils veulent pouvoir passer avant la fermeture des cols. La nomadisation d'automne est considérée comme « plus facile » (on emprunte le lit des rivières à sec) mais « moins agréable » : les pâturages sont pauvres, l'eau manque et il faut souvent griller des étapes pour trouver chaque jour un point d'abreuvement. La durée du séjour au *garməsir* est d'environ six mois, qui correspondent à la période de dispersion maximum des nomades. Les pâturages sont maigres, les troupeaux souffrent de la pluie et du froid. Les hommes attendent avec une impatience grandissante le moment de la nomadisation de printemps : tous les nomades préfèrent le *yeylâq* (sauf pour s'y sédentariser, car l'hiver y est plus dur que l'été du *garməsir*) et en parlent comme d'une terre de délices. Il faut comprendre que cette vie périodiquement itinérante imprègne tout l'univers baxtyâri : elle est le support de l'économie et l'origine de tout un échafaudage de moeurs et d'idées auxquelles les nomades sont extrêmement attachés. *Yeylâq* et *garməsir* représentent finalement moins des lieux que d'authentiques modes de

vie, les nomadisations d'équinoxe apparaissant comme des rites de passage saisonniers : «the whole migration is the central rite of nomadic society», écrivait déjà F. Barth à propos des Bâseri (1964, p. 153).

Nomades et sédentaires

Les relations des nomades et des sédentaires constituent un aspect extrêmement important de la sociologie du pays baxtyâri, et peut-être même de tout le Zâgros si on le compare, par exemple, aux zones de grand nomadisme du Moyen-Orient arabe. Aussi affirmée soit-elle dans son identité et son exclusivisme, la tribu bédouine (arabe) n'est pas, non plus, il s'en faut de beaucoup, une société autarcique. Souvent plus exclusivement pastorale que ses homologues iraniennes ou turques, elle est aussi plus étroitement tributaire d'une production agricole dont elle se décharge la plupart du temps sur la population sédentaire des oasis ou des marges des déserts, se liant du même coup à celle-ci par tout un réseau de relations économiques et politiques qui prennent souvent la forme d'une domination («impôt de fraternité», *xuwwa*). Chez les Baxtyâri, les rapports des nomades avec les villageois (*debâti*) n'ont pas ce caractère de prépondérance. Cela résulte en partie des conditions naturelles particulières de la vie pastorale dans le Zâgros qui se trouve entièrement confinée dans la montagne, en-deçà de la limite des cultures sèches (cf. Planhol 1968, pp. 199 ss.). Les nomades évoluent donc sans cesse autour de nombreux noyaux de population sédentaire ; ils ne connaissent pas, comme les Bédouins du désert de Syrie par exemple, ces immenses étendues vides de toute présence humaine (hormis celle des nomades) et de toute agriculture. De plus, ils ne sont pas astreints à des déplacements constants et de grande amplitude, mais seulement à deux nomadisations annuelles qui ne durent qu'une trentaine de jours chacune et qui les conduisent invariablement par les mêmes itinéraires aux mêmes emplacements où ils stationnent plusieurs mois. Ainsi, chez les Baxtyâri, chaque groupe traverse toujours, en automne et au printemps, les mêmes villages, et se retrouve, à l'estivage et à l'hivernage, au contact avec les mêmes sédentaires que les années précédentes. Il existe donc ici entre nomades et sédentaires une promiscuité de fait qui serait intolérable sans une entente minimum — ceci n'excluant pas, par ailleurs, la mise en place de rapports d'exploitation (dans les deux sens) ni les frictions qui ne manquent pas de se produire, surtout avec les habitants des villages situés le long des parcours de nomadisation, à qui le passage des troupeaux cause quelques dégâts.

Les masses les plus considérables de villageois sédentaires se trouvent dans deux régions agricoles, parmi les plus importantes d'Iran, qui encadrent le pays baxtyâri, de part et d'autre du Zâgros : le Xuzestân au sud-ouest, correspondant au bassin inférieur du Kârûn, le Câhâr-Mâhâl, correspondant au bassin moyen du Zâyande-Rud, à l'est, et le Feridân au nord-est (voir carte en annexe). Ces deux dernières régions sont en contact avec le *yeylâq*. Leur population est en majorité persane (de langue fârsi) ; mais on y trouve d'importants noyaux turcophones et encore quelques communautés arméniennes (surtout dans le Feridân). Le Xuzestân, adjacent au *garmâsir*, est peuplé surtout d'arabophones. En fait, la situation ethnique est assez complexe, le développement de l'industrie pétrolière aux limites et sur le territoire même des Baxtyâri (Lâli, Masjed-Soleymân, Haft-Kel, etc.) ainsi que l'aménagement agricole du Xuzestân ayant suscité d'importants courants de main-d'oeuvre et contribué au brassage géographique des populations de cette région et d'autres (voir Vieille 1965).

Mais la population sédentaire n'est pas composée que d'étrangers à la tribu Baxtyâri, ni confinée à l'extérieur du territoire de cette tribu. Il est impossible de dire avec exactitude combien il existe de Baxtyâri sédentaires : peut-être 400 000 ou 500 000, si les nomades sont 200 000 ou 100 000. Cette impossibilité résulte en partie du fait que bon nombre de ces sédentaires sont dispersés parmi d'autres éléments de la population en dehors des limites du territoire de la tribu : on en trouve beaucoup dans le Xuzestân et dans le Câhâr-Mâhâl, comme ouvriers agricoles sur les terres des anciens *ilxâni* dont ils étaient les *ra'yat*. Sur le territoire de la tribu, ils sont nombreux également ; mais il existe entre ces communautés de sédentaires (anciens ou de fraîche date) et les groupes nomades une constante circulation de personnes. Cet aspect, capital à mon sens, de la sociologie de cette région demanderait une étude approfondie, avec d'autres moyens que ceux de l'artisanat ethnographique individuel ... On doit donc se satisfaire pour l'instant de suppositions fondées sur des observations empruntées à des domaines voisins. Le premier point est l'existence aux confins des zones de nomadisme d'un mouvement de sédentarisation spontanée⁹ plus ou moins régulier et permanent. Les partisans des politiques de fixation des nomades n'ont pas manqué de tirer argument de cette constatation : elle démontrerait, selon eux, que la solution qu'ils préconisent n'est que l'aboutissement inévitable d'un long processus d'évolution historique, processus qu'il s'agirait simplement d'accélérer. Mais, pour juger de l'évolution démographique d'une population, il faut certes évaluer ses pertes, mais aussi tenir compte de ses gains. Or des recherches récentes montrent précisément que le taux d'accroissement démographique des nomades est bien supérieur à celui des séden-

taires (voir par exemple Muhsam 1951). Mais, pour si peu qu'elles soient peuplées, les zones de nomadisme sont déjà tout près d'être *surpeuplées* : tout excédent humain et, par conséquent, de bétail provoque, malgré les institutions (pré-héritage, etc.) qui visent à assurer sa dispersion, une surcharge des pâturages et met en péril la survie du groupe entier. Il en résulte un courant démographique de la société nomade vers les communautés sédentaires qui correspond, non pas à un mouvement général de sédentarisation mais simplement (*en temps normal*) à la sédentarisation d'un « surplus » de nomades, non pas à une hémorragie mais au contraire, ainsi que F. Barth l'a montré (1964, pp. 103-122), à un dispositif de sécurité permettant au système de subsister.

A défaut de certitude, rien n'autorise à penser qu'il en soit autrement chez les Baxtyâri. Mais, après avoir pris acte du phénomène et de sa « fonction » sociologique, il reste à définir les modalités pratiques de sa réalisation, c'est-à-dire les raisons objectives qui poussent tel Baxtyâri plutôt qu'un autre à abandonner la vie nomade. Ces raisons — paradoxalement en apparence — sont la fortune et la ruine (encore une fois, il n'est question pour l'instant que de la sédentarisation spontanée). La notion de fortune, chez les Baxtyâri, est associée à la disposition de terres privées à vocation agricole, ou à la possibilité d'en acquérir, la plupart des nomades préférant généralement convertir en investissements fonciers tout excédent de bétail. Ceci n'implique en aucun cas l'obligation de se sédentariser, mais simplement la faculté de le faire confortablement si on en a le goût. Ce processus touche donc surtout les *xân* pour qui les occasions d'apprécier les avantages d'une vie villageoise ou citadine facile auront été plus nombreuses. La ruine, par contre, ne laisse pas de choix. Pour qui ne dispose que du minimum vital, il suffit de peu de chose — un vol, une période de sécheresse, une nomadisation malheureuse — pour provoquer un renversement de situation, surtout ici en l'absence — exceptionnelle dans les sociétés de pasteurs nomades — d'institution (prêts, etc.) permettant aux éleveurs sinistrés de se reconstituer un troupeau (Digard 1973a, pp. 48-49). De plus, les offres d'emploi (sauf pour les bergers spécialisés) sont rares chez les nomades. C'est pourquoi la ruine entraîne le plus souvent la sédentarisation et l'exil vers le domaine sédentaire, le *lor* échouant parfois comme ouvrier agricole (*ra'yat*) sur les terres de son *xân*, ancien nomade lui aussi. Mais nomades et sédentaires ne laissent pas se relâcher les liens tribaux, de parenté et d'alliance. Ni les uns, ni les autres n'y auraient d'ailleurs intérêt : ceci permet en effet à chaque communauté de disposer dans l'autre de partenaires (commerciaux notamment) d'autant plus sûrs qu'ils sont proches parents.

Cette double proximité — géographique et généalogique — des nomades et des sédentaires se traduit par tout un système d'échanges et de presta-

tions. Les échanges de services jouent un rôle — on pourrait dire technique — considérable ; les chapitres qui suivent en fourniront plus d'un exemple. Les échanges de biens sont également très importants puisque les nomades baxtyâri sont dépendants de l'extérieur à la fois pour l'écoulement de leur production pastorale et pour leur approvisionnement en produits exogènes (thé, sucre, riz, tabac, étoffes, etc.). Autrefois, on ne trouvait de *bâzâr* (marché) qu'à Ali-Gudarz, Dârân et surtout Sahr-Kord du côté du *yeylâq*, Dezful et Šuštar du côté du *garmæsir*, et il fallait de longs déplacements en caravane pour se ravitailler. Depuis une dizaine d'années, avec la modernisation des moyens de transport, les marchandises pénètrent plus profondément à l'intérieur du territoire de la tribu et des *bâzâr* assez importants se sont créés à Ardal, à Cel-Gerd pour le *yeylâq*, à Lâli, à Masjed-Soleymân, à Ize pour le *garmæsir*. Les Baxtyâri



Figure 9. *dokon*

font une plus grande consommation de produits venant de l'extérieur, sans d'ailleurs trouver toujours à écouler plus facilement leur propre production. Néanmoins, cette évolution a amené en quelques années le développement d'un «secteur intermédiaire» d'activité qui détient pratiquement le monopole de toutes les transactions commerciales entre la ville et la tribu. Ce secteur repose principalement sur les *dokondâr*, tenanciers des boutiques (*dokon*) des villages, qui fournissent aux nomades les articles et les denrées qui leur sont nécessaires. Les achats sont parfois payés au comptant, mais le plus souvent à crédit en produits pastoraux, à des taux usuraires. Les *dokondâr* viennent généralement du Câhâr-Mâhâl ou du Xuzestân, et le rôle des Baxtyâri se limite à leur procurer les locaux nécessaires à leur activité. Ainsi, par exemple, le *bâzâr* de Cel-Gerd (9) comprend 115 *dokon* qui appartiennent presque tous à des Baxtyâri. Le *katxodâ* du village en possède quatre qu'il loue chacun 500 *tomân* par an — en fait pour quatre mois, car les *dokondâr* quittent les lieux avec les nomades (la population de Cel-Gerd passe de 520 familles en été à 40 en hiver).

Une dernière catégorie socio-professionnelle mérite une attention particulière en raison, non seulement de son importance économique, mais aussi de son statut par rapport à la tribu. Si l'agriculture et le commerce ne répugnent point aux Baxtyâri, il en va tout autrement des techniques de fabrication (tissage excepté). Celles-ci, on le verra, constituent le secteur pauvre par excellence de la culture baxtyâri ; certaines sont même totalement absentes de l'activité des nomades — qui, pourtant, en utilisent quotidiennement les produits — et laissées aux soins d'artisans spécialisés : tailleurs (*xayyât*), menuisiers (*taxt-kaš*), savetiers (*give-kaš*), feutriers (*nemet-mâl*), forgerons (*âhangar*). Les Baxtyâri les désignent par le terme générique de *qorbati* (litt. «étrangers [à la tribu]») et les tiennent, ainsi que les techniques dont ils ont le monopole, dans le plus grand mépris. Certains de ces artisans arrivent avec les *dokondâr* du Câhâr-Mâhâl ou du Xuzestân, en même temps que les nomades. D'autres — les forgerons surtout — vivent en groupe sous des tentes et suivent les déplacements des nomades, mais par d'autres itinéraires et souvent par la route, en voiture, par Dârân et Golpâyegân. Ils stationnent au *yeylâq* et au *garmâsir* aussi longtemps que les nomades, si possible au contact des mêmes groupes. Les *kowli* («tsiganes») procèdent différemment : ils ne s'arrêtent qu'un jour ou deux pour vendre leurs produits et repartent aussitôt ; leur activité consiste surtout en fabrication de tamis (*ârbiz*, *qalbâr*), peignes à tissage (*kalkit*), couteaux à laine (*ronjok*), etc. Les *kowli* et les forgerons travaillent des matériaux de récupération ; les feutriers utilisent des matières premières fournies par les nomades. Leur travail leur est payé en numéraire ou en nature. Mis à part le mépris

dont ils sont l'objet, ces différents groupes d'artisans ne semblent pas entretenir avec les nomades d'autres relations que celles de clientèle, et ils sont libres de quitter la région quand ils le désirent. Il faudrait une étude approfondie pour faire le tour de la question (voir déjà Digard 1978a). Néanmoins, cette énumération suffit pour faire apparaître que les nomades ne sauraient être dissociés d'un ensemble social et économique plus vaste et finalement seul cohérent.

II

L'élevage

Importance et composition du cheptel, caractéristiques du bétail

Parmi les techniques d'acquisition, c'est à l'élevage (*galledâri* en lori, plutôt que *dâmdâri*) que revient, et de loin, la première place. Tous les voyageurs l'ont noté, comme H.R. d'Allemagne (1911, vol. 4, p. 177), chez les Baxtyâri : «la pâture est la principale occupation des nomades [sic], les moutons et les bêtes à cornes leur principale source de richesse». Cette constatation garde toute son actualité. Directement lié au nomadisme, l'élevage (contrairement à l'agriculture) s'exerce sur les terres collectives de la tribu, c'est-à-dire sur des terres auxquelles tous ont accès (dans les limites imparties à chaque groupe). Tous les Baxtyâri font un tant soit peu d'élevage ; tous ne font pas d'agriculture. La dominance de cette technique se traduit par une place privilégiée de l'élevage tribal dans la production nationale iranienne, indépendamment des difficultés de la liaison entre marché global et marchés sectoriels. Voici, à titre indicatif, quelques estimations du cheptel de l'Iran (chiffres cités par N. Afshar-Naderi, 1971, p. 11) sauf pour bovins, équidés et camélidés (Sattari 1969, p. 5).

sources	ovins	caprins	petit bétail total	bovins	équidés	camélidés
F.A.O., 1961	30 000 000	12 500 000	42 500 000	5 000 000	1 200 000	70 000
Plan Organisation, 1966	44 585 098	22 292 549	66 867 657	—	—	—
National Statis- tical Center, 1968	28 381 014	19 736 727	48 117 741	—	—	—
Veterinary Center, 1962	40 690 593	22 542 318	63 232 914	—	—	—

Rien que pour le petit bétail, en prenant pour base les estimations du National Statistical Center (total corrigé et porté à 57 616 051), N. Afshar-Naderi estime la part revenant aux tribus nomades à 35 000 000 de têtes (soit environ 62 % du total), dont 35,6 % de chèvres et 64,4 % de

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

moutons, pour 2 000 000 de nomades sur une population tribale totale de 4 500 000 personnes. Pour les seuls Baxtyâri, un autre document (Daftar ... 1348), portant sur le recensement du bétail de vingt-six sections de la tribu, donne les chiffres suivants (chiffres vraisemblablement un peu faibles) :

	ovins	caprins	petit bétail total	bovins	chevaux	ânes	mulets	gros bétail total
nombre de familles	377 226	251 484	628 710	91 050	18 210	27 315	45 525	182 100
61 102								
%	60	40		50	10	15	25	
nombre par famille de 5 personnes			10,3					7

Ces chiffres sont ensuite élargis à l'ensemble de la tribu (à tort puisque les sédentaires n'ont pas autant de bétail que les nomades) et donnent les totaux suivants :

Familles	ovins	caprins	petit bétail total	bovins	chevaux	ânes	mulets	gros bétail total
Haft-Lang 86 563	534 960	356 639	891 599	129 845	25 969	38 953	64 922	259 689
Câr-Lang 48 792	307 536	195 022	502 558	73 188	14 638	21 956	36 594	146 376
Baxtyâri 135 355	842 496	551 661	1 394 157	203 033	40 607	40 607	101 516	406 065

Pour le seul *tâyefa* Bâbâdi, l'un des plus importants de la tribu (5000 familles environ), le Dr Moridi, vétérinaire (le seul à ma connaissance) vivant à Cel-Gerd l'été et à Lâli l'hiver, évalue le cheptel à 100 000 têtes de petit bétail (dont 15 000 chèvres) et à 40 000 têtes de gros bétail (dont 5000 buffles). Plus précisément, le décompte que j'ai effectué dans deux campements (voir le détail en annexe) donne les résultats suivants :

	ovins	caprins	petit bétail total	bovins	chevaux	ânes	mulets	gros bétail total
127 pers. en 22 tentes	905	239	1144	96	17	36	18	167
%	62	38		56	11	22	11	
par tente			49,9			3,2		7,6

Pour les Bâseri du Fârs, Barth (1964, pp. 113 ss.) indique comme étant nécessaire à une unité domestique pour vivre une centaine de têtes de petit bétail et 5 ou 6 montures ou animaux de bât (équidés ou dromadaires). Ces chiffres seront analysés plus loin en détail ; ils sont assez irréguliers, mais donnent néanmoins une idée des tendances générales de l'élevage dans la région.

Ovins

Le cheptel des Baxtyâri se compose d'herbivores domestiques (*heyvon*) parmi lesquels les nomades distinguent du petit bétail (*gusfand*) et du grand bétail (*cârbon*). Le petit bétail est le plus important par le nombre : 1144 têtes, dont 905 moutons et 239 chèvres, pour l'ensemble des deux campements étudiés, soit 22 tentes. Presque toutes les tentes possèdent des moutons (*miš*) ou des chèvres (*boz*), sinon des deux. L'une des caractéristiques, et non des moindres, du cheptel ovin baxtyâri est d'être très inégalement réparti socialement : à côté d'un propriétaire de 600 moutons et d'un autre de 100 — il existe même dans la tribu quelques propriétaires de plus de 1000 moutons —, on trouve 14 tentes qui n'en possèdent pas un seul. Cette situation provient du fait que le troupeau ovin fournit des produits qui sont destinés au commerce plutôt qu'à l'autoconsommation ; comme tel, il est à la fois la source et le reflet des inégalités sociales, et le centre de l'activité pastorale.

Les Baxtyâri élèvent une race de moutons « à queue grasse », dite race lori, qui est répandue dans tout le Zâgros (Kordestân excepté) jusqu'au Fârs (Qasqâ'i inclus). Bien que cette race ne figure pas parmi les neuf races actuellement standardisées en Iran¹⁰, il est possible de donner quelques-unes de ses caractéristiques les plus constantes (10). La taille est moyenne : 60 à 65 cm au garrot chez la femelle, 65 à 75 cm chez le mâle. Le poids de l'adulte varie entre 60 et 80 kg pour le mâle, mais ne dépasse guère 50 kg chez la femelle. La précocité s'exprime par un gain journalier voisin de 270 mg pendant les deux ou trois premiers mois, l'agneau de six mois pouvant atteindre 42 kg pour les mâles, 28 kg pour les femelles. La tête est fine, le chanfrein busqué. Généralement la tête n'est pas armée, les oreilles sont longues et tombantes. Le dos est plat. La croupe est tombante, mais son sommet est plus haut que le garrot. La côte est plate et longue, la poitrine moyennement développée. Les membres sont forts, le gigot est plat mais bien descendu. Chez la brebis, la mamelle et les trayons sont bien développés. La laine est grossière, peu ondulée, à mèches longues (20 cm) ; la toison, plutôt ouverte, couvre tout le corps en descendant bas sur le front et les membres. La robe est

généralement blanche, mais cette caractéristique et certaines autres sont susceptibles de variations.

Ces variations donnent lieu à autant de termes qui permettent de désigner les animaux avec une grande précision. Suivant la couleur de la toison : un animal blanc est dit *safid* ; gris : *kewu* (litt. «bleu») ; beige, «café-au-lait» : *halo* ; brun clair : *kâl* ; brun foncé : *bur* ; noir : *kabar* ; pie (deux couleurs) : *pisa* ; pie (trois teintes) : *cel-gol* (litt. «quarante-fleurs»). Suivant les caractères des oreilles : un animal à oreilles longues est dit *bal* ou *dâlguš* ; à oreilles courtes : *kari* (litt. «sourd») ; à une seule oreille (de naissance ou par accident) : *towis* ; sans oreilles : *kella* ; à oreilles tachetées : *owza*. Si l'animal présente des cornes (ce qui rappelle, est exceptionnel) : *qesî*¹¹.

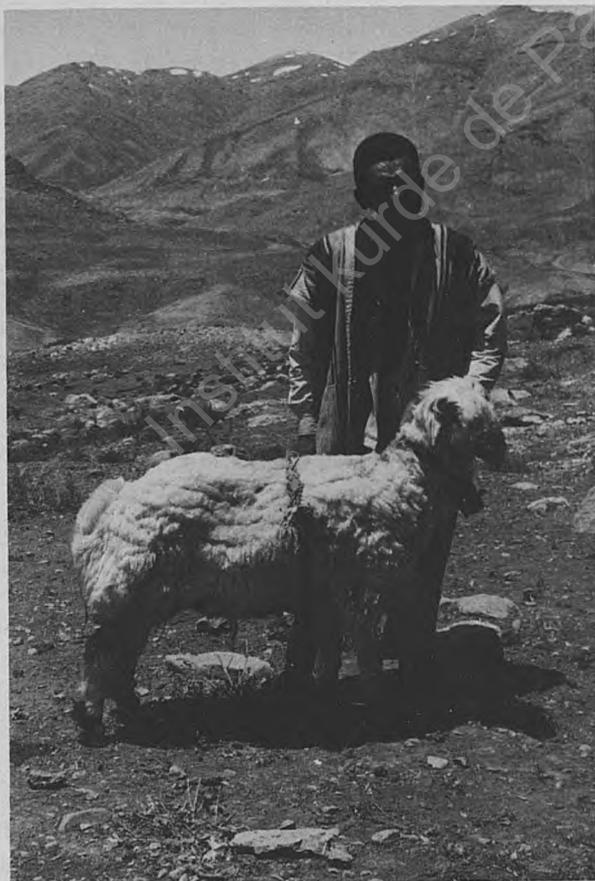


Figure 10



Figure 11

La caractéristique permanente et évidente entre toutes de la race ovine lori est la présence chez les deux sexes d'un appendice caudal d'un type particulier. La plupart des moutons d'Iran (sauf sur le littoral de la Caspienne et dans l'Alborz) présentent cette «queue grasse» caractéristique des zones arides du Moyen Orient et de l'Afrique du Nord (jusqu'à la Tunisie). Il s'agit de réserves accumulées sous forme de graisses par l'animal lorsque sa nourriture est abondante et qui constituent, dans la région fessière et sur les dernières vertèbres coccygiennes, un dépôt de conjonctif adipeux de forme oblongue. Chez le mouton lori, ce dépôt se présente sous la forme de deux longs lobes très nettement séparés qui pendent de chaque côté d'un appendice caudal assez court et relevé (11). Cette sorte de double queue, appelée *domba* par les Baxtyâri, peut atteindre un poids variant entre 2 et 7 kg et une taille de 20 à 50 cm les bonnes années. Je me suis enquis des éventuels inconvénients pour la reproduction de cette impressionnant appendice formant tablier devant les organes génitaux de la femelle. On m'a répondu qu'il n'y en avait pas et que les béliers locaux n'étaient nullement gênés. Les béliers mérinos que quelques gros propriétaires avaient tenté d'introduire pour améliorer leur troupeau s'en seraient, eux, moins bien accommodés et auraient dû être finalement abandonnés pour cette raison. Il y a sans doute là une part de vérité, mais il est probable que cet abandon a été motivé aussi

par le fait que les hybrides issus de croisements entre béliers mérinos et brebis lori perdaient leur *domba* dès la première génération (Farid/Makarechian/Sefidbakht 1976). La présence de cette queue grasse est donc un caractère secondaire hautement récessif mais qui contribue à placer (suivant les critères de goût des Baxtyâri et des Iraniens en général) la race lori parmi les meilleures races de boucherie du pays. Elle est également une des meilleures pour les aptitudes laitières ; mais sa laine, quoique assez abondante, reste assez grossière (pour plus de détails sur les aptitudes à la production, voir plus loin : produits de l'élevage). Enfin, ajoutons que la race est très rustique, sobre et résistante, et excellente marcheuse. Elle est parfaitement adaptée au terrain et à la pratique pastorale des Baxtyâri ; son rendement peut être considéré comme un des meilleurs qui puisse s'obtenir d'une race ovine compte tenu des conditions effectives de son élevage.

Caprins

Moins nombreuses que les moutons (239 contre 905 dans les deux campements étudiés), les chèvres (*boz*) complètent le troupeau ovine — quatre tentes, dont celles des deux plus gros propriétaires, possèdent à la fois des deux espèces — ou le remplacent : parmi les petits propriétaires, huit possèdent seulement des chèvres contre trois seulement des moutons. On pourrait dire que, chez les Baxtyâri, la chèvre est, non pas la vache, mais le mouton du pauvre. Ses produits sont moins facilement commercialisables, la vente des chevreaux (pour la boucherie) et du poil est moins aisée et moins rentable que celle des agneaux et de la laine, mais la chèvre est plus rustique encore que le mouton et fournit pour la consommation courante une quantité de lait supérieure. Les chèvres des Baxtyâri ont à peu près l'aspect (12) de celles que l'on rencontre partout dans les régions montagneuses de l'Iran occidental et septentrional : de taille moyenne, au poil dru et très long, le plus souvent noir, aux cornes bien développées chez les deux sexes. Les variations de robe, de forme des oreilles sont les mêmes que chez les moutons, et l'on utilise les mêmes termes pour désigner les caprins qui en sont porteurs — sauf pour les cornes dont c'est l'absence, ici, qui est exceptionnelle : les animaux qui en sont dépourvus sont dits *hol*. La vivacité et les facéties des chèvres sont un élément permanent de l'animation qui règne dans les campements de nomades. Mais la rusticité de ces animaux est telle qu'il est malaisé de dire si elle est un avantage ou plutôt un inconvénient. Les chèvres se sont acquises une solide réputation — en partie injustifiée (voir plus loin : alimentation) — de destructrices de la végétation, et l'on doit s'attendre

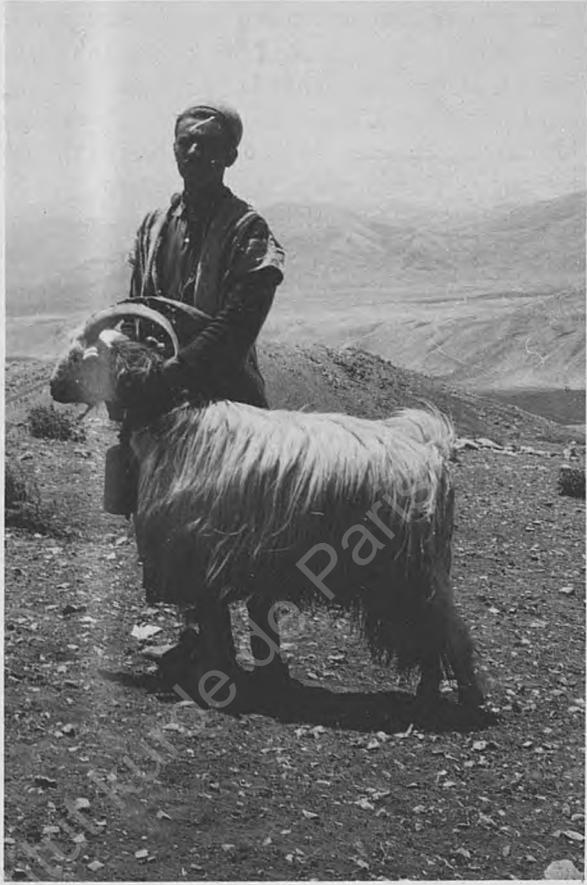


Figure 12

à voir, dans les années à venir, leur nombre diminuer chez les Baxtyâri et dans tout l'Iran. C'est du moins la tendance que le gouvernement du *šâb* cherchait à encourager.

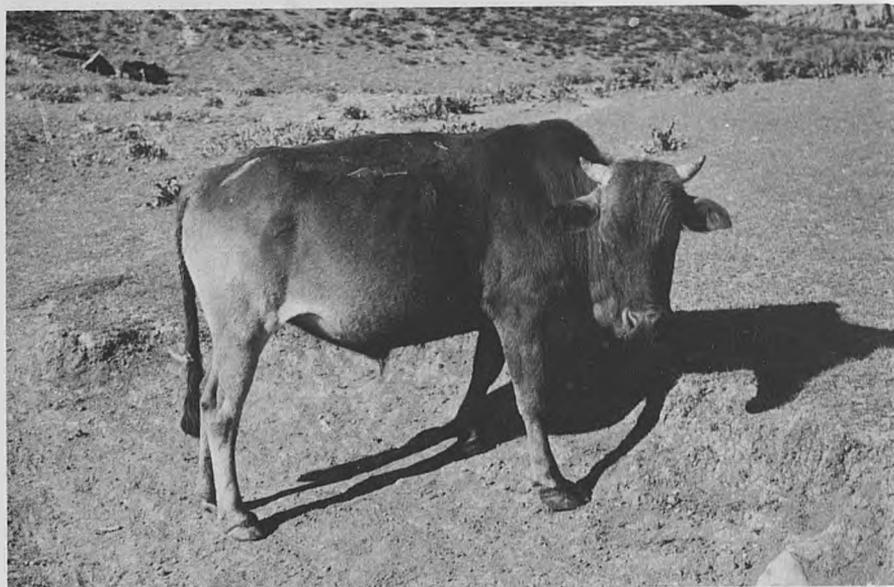
Bovins

Le cheptel bovin des Baxtyâri ne brille guère par sa qualité. L'espèce *Bos taurus* (*gâ*) est représentée par deux races — l'une noire (*šab*), parfois tachée de blanc sur le front, les pieds ou la queue (*šul*) ; l'autre beige ou fauve (*zard*)(13) — également petites, au garrot plus développé et en somme peu productives, au moins dans ce milieu particulier. Pourtant, les bovins sont assez nombreux pour un groupe réputé spécialiste de l'élevage ovin (plus de 200 000 pour l'ensemble de la tribu), et sur-

tout plus également répartis socialement que les moutons et même que les chèvres : sur les deux campements étudiés, quatre tentes seulement ne possèdent pas de vache, la moyenne pour les autres étant de quatre têtes par tente. L'explication est, en partie, la même que celle donnée à propos des chèvres : la vache n'a pas ici d'intérêt commercial, mais elle fournit du lait en quantité relativement plus importante et pendant plus longtemps que le petit bétail. De plus, pour un pauvre obligé pour subsister de travailler chez les autres, le gardiennage de deux ou trois vaches pose incontestablement moins de problèmes que celui d'un troupeau de chèvres. Enfin, les vaches peuvent travailler dans les champs et même porter des charges pendant les déplacements saisonniers.

Il faut mentionner l'existence par endroits chez les Baxtyâri de buffles d'Asie (*Buffelus bubalus*) : *gâ-miš* (litt. «vache-brebis») en lori et en persan, d'où est probablement tiré l'arabe *gamus*). L'arrivée du buffle de l'Inde est liée aux migrations des Tsiganes, notamment des Zott, déportés au VIII^e siècle de la vallée de l'Indus vers les marais de la Basse-Mésopotamie (Lombard 1971, p. 172). L'élevage de ces animaux et sans doute leur introduction chez les Baxtyâri sont liés à la présence de groupes d'origine arabe assimilés à la tribu (voir Digard/Karimi 1977-1978, p. 4). Ja'far Qoli Rostami (campement 2) possède une vingtaine de buffles qui sont confiés toute l'année aux soins de quelques-unes de

Figure 13



ces familles arabes rattachées au *tâyefa* Bâbâdi et installées en permanence près de l'Ab-Şur, près de Lâli. Les buffles ne quittent donc jamais le *garmâsir*, même en été, passant alors les heures les plus chaudes de la journée dans l'eau et ne sortant pour pâturer que tôt le matin et tard le soir. Il y a encore une trentaine d'années, on déplaçait régulièrement quelques-uns de ces buffles vers le *yeylâq* pour les vendre aux Arméniens du Câhâr-Mâhâl et du Feridân qui les utilisaient pour le travail agricole (Digard/Karimi 1977-1978, p. 7). Les Baxtyâri eux-mêmes ne font jamais travailler les buffles, mais ils les apprécient beaucoup pour leur lait abondant et riche en matières grasses.

A noter en passant l'absence de chameaux et de dromadaires. Dans toute la chaîne du Zâgros, ces animaux sont l'apanage exclusif des groupes turcophones : Qaşqâ'i du Fârs, par exemple. Chez les Baxtyâri mais distinct d'eux, existe un groupe d'origine turque, les Laraki, nomadisant dans la partie sud du territoire de la tribu, qui possède des dromadaires (en fait, des hybrides de dromadaire et de chameau ; voir Kolpakof 1935 cité par Planhol 1968, p. 43). D'autres dromadaires, fréquentant saisonnièrement les terres des Baxtyâri (à l'estivage), appartiennent à des semi-nomades turcs étrangers à la tribu ; venant de la région de Riz et de Qolâm-Xâst (près d'Esfahân), ces nomades passent une partie de l'été sur les pâturages du Câhâr-Mâhâl et des Baxtyâri, puis descendent en direction de Şirâz et remontent doucement en automne vers leur point de départ (Digard/Karimi 1977-1978, p. 7). Il y a encore une vingtaine d'années, pour avoir le droit d'utiliser ces pâturages, ces groupes devaient payer aux Baxtyâri — plus précisément aux *xân*, bien qu'il s'agissait des terres collectives de la tribu — une taxe qui avait atteint dans les derniers temps 7 *tomân* par dromadaire et pour 70 jours.

Equidés

Chez les Baxtyâri, les animaux de travail par excellence — et de travail exclusivement — sont les équidés : chevaux, ânes et mulets. Ils sont aussi nombreux que les bovins et plus équitablement répartis encore : toutes les tentes en possèdent, trois en moyenne. Ce nombre correspond aux nécessités du travail et surtout du transport des biens d'une famille moyenne pendant les déplacements saisonniers. Les ânes (*xar* ou *har*), gris plus ou moins clair ou brun foncé, voués aux tâches les plus ingrates, sont les plus économiques et les plus résistants ; ils sont donc les plus nombreux. La répartition des chevaux est plus inégale. Animal noble par excellence, mais relativement fragile, le cheval (*asp*) est quasiment réservé à l'équitation. La race s'y prête d'ailleurs bien, malgré les diffi-



Figure 14

cultés du terrain (14). Fortement mêlée de sang arabe, elle est petite (1,60 m au garrot, parfois moins) mais maniable et généreuse dans l'effort. La tête est fine, les membres secs et vigoureux. Le poitrail manque un peu de largeur ; le ventre est parfois gonflé du fait d'une alimentation trop herbacée. Les robes sont variées et donnent lieu, avec d'autres particularités de l'extérieur, à un vocabulaire assez riche (donné ci-dessous, pour distinguer les termes qui ne s'appliquent pas indifféremment à tous les équidés) :

particularités de la robe

noir	cheval âne, mulet	<i>kabar</i> <i>diza</i>
blanc ou gris à poil blanc dominant	cheval âne, mulet	<i>nila</i> <i>alus</i>
gris à poil noir dominant	cheval, âne, mulet	<i>sabz</i> («vert»)
bai	cheval âne, mulet	<i>komit</i> <i>sorxa</i>
alezan	cheval	<i>samand</i>
alezan clair	cheval, mulet	<i>zard</i>
rouan	mulet	<i>gaza</i>
pie (2 couleurs)	cheval	<i>pisa</i>
balsane		<i>qalam</i>
liste-en-tête		<i>câl</i>

particularités morphologiques

dos ensellé	<i>kacal</i>
membres trop ouverts	<i>sag-das</i>
membres cagneux	<i>šir-das</i>
membres panards	<i>peyxal</i>
croupe basse (« dos de mulet »)	<i>soldom</i>
croupe bien formée, queue portée haute	<i>domkaj</i>
tête basse	<i>meraj</i>
tête haute	<i>xorusi</i> (« de coq »)

(ce dernier port de tête, voisin parfois de notre « col de cygne », est plutôt considéré par les Baxtyâri comme une qualité, de même que le port de la queue haute).

Associé autrefois à tous les actes héroïques, le cheval est devenu moins indispensable que l'âne depuis que les Baxtyâri ne font plus la guerre. Le célèbre élevage chevalin Baxtyâri, tant de fois vanté par les voyageurs¹², connaît actuellement un très net déclin (les Baxtyâri ne disposent pas à proximité de leur territoire d'un hippodrome, comme celui de Tehrân pour les Torkaman, susceptible de fournir à leur élevage un débouché de remplacement). On ne trouve plus guère de très beaux chevaux dans la tribu, à l'exception parfois d'étalons pur-sang achetés *bi-xodi* (« sur un coup de tête », pourrait-on dire) par un amateur baxtyâri aux Arabes du Xuzestân. Mais ces spécimens d'une grande beauté s'habituent difficilement à la montagne à moins d'un régime de faveur qui coûte fort cher à leurs propriétaires. Néanmoins, un beau cheval reste un indiscutable élément de prestige chez les Baxtyâri et vaut bien quelques dettes.

Curieusement, si sa qualité est en baisse, l'élevage chevalin est assuré de subsister, au moins aux taux nécessaires pour assurer une production mulassière concurrente et sans cesse croissante. En effet, le mulet (*qâter*), malgré de gros défauts de « caractère », réunit à des degrés divers les qualités du cheval et les avantages de l'âne : comme le premier, il peut être monté, avec moins de plaisir certes, mais en plus grande sécurité dans les parcours de montagne les plus difficiles en raison de la sûreté de son pied ; comme le second, il est sobre, résistant et propre aux tâches les plus diverses — labour y compris, car il est plus puissant que l'âne sans avoir la fougue du cheval. Cette faveur, méritée à bien des égards, se traduit dans les prix : un beau mulet peut atteindre 5000 *tomân* (environ 1950 F), un étalon rarement plus de 3000.

Poules

Avec les quelques poules qui, dans chaque campement, glanent leur nourriture autour des tentes s'achève la liste des animaux productifs (poule : *morg* ; coq : *xorus* ; poulet : *jija* ; poussin : *til*). D'un point de vue éco-

nomique, ces volatiles sont surtout importants pour leurs oeufs lorsqu'en automne les laitages font défaut. Aux autres périodes de l'année, ils permettent de recevoir dignement, sans toutefois lui sacrifier un mouton, un hôte d'importance moyenne. Pendant les déplacements, les poules sont transportées à dos d'âne ou de boeuf, attachées par la patte au chargement ou enfermées dans un panier de vannerie, le *korok* (voir vannerie). A l'étape, elles sont lâchées pour se nourrir et rattrapées le lendemain matin, au moment du départ, au terme de poursuites tumultueuses et du plus haut effet comique.

Chiens

Les chiens (*say* ; chienne : *lâs* ; chiot : *sayu*) n'ont aucune valeur économique intrinsèque mais tiennent une place importante dans le vie des Baxtyâri. Chaque tente en possède au moins deux ou trois. Il s'agit d'ani-



Figure 15

maux d'assez forte taille, au pelage mi-long, généralement blanc, beige ou fauve (15), parfois noir (ces animaux se reproduisant librement, leur aspect peut varier largement). Les Baxtyâri n'ont jamais de contact direct, manuel, avec les chiens, réputés impurs (*najes*) : il m'est arrivé une fois de me faire rappeler à l'ordre alors que je jouais avec un chien trop jeune encore pour se méfier des hommes. En fait, les chiens apprennent très vite ce qu'ils peuvent attendre de leurs maîtres : un minimum de nourriture (pain grossier, *muwâla* ; reliefs de repas distribués ou dérobes) et des volées de pierres ou de coups de bâton. En échange de quoi ils se montrent d'une férocité à toute épreuve, prompts à bondir sur tous les hommes et les animaux étrangers à leur fief : ils constituent une réelle entrave à la libre circulation des personnes en général, et au travail ethnographique en particulier ! Néanmoins, malgré les mauvais traitements dont ils sont l'objet, les chiens sont les seuls animaux, chez les Baxtyâri, à recevoir individuellement des noms propres : *gallepâ* (« gardien du troupeau »), *xersi* (« ours »), *palang* (« panthère »), *nabang* (« balcine ») que les Baxtyâri confondent régulièrement avec le requin, *kuse-mâbi*. Ces chiens servent exclusivement à la garde des troupeaux et des campements (je reviendrai plus loin sur la distinction qu'il convient de faire entre ces deux usages)¹³.

La reproduction

Petit bétail

Comme presque toujours lorsqu'il s'agit d'animaux grégaires maintenus en communautés importantes (troupeaux), la reproduction du petit bétail est strictement contrôlée dans le temps. Cela permet aux éleveurs de concentrer leurs efforts en certaines périodes de l'année, évitant ainsi une dispersion qui risquerait de compromettre leur disponibilité à d'autres moments pour d'autres travaux. Cela permet aussi de fournir des quantités importantes de produits lorsque le marché est le plus favorable. Quant au « choix » d'un seul cycle de reproduction coïncidant autant que possible avec le cycle annuel des saisons, il répond à la fois aux exigences du milieu et du genre de vie, et au niveau technique des Baxtyâri (élevage extensif, non-recours à la stabulation, à l'ensilage, etc.). Seuls quelques petits troupeaux de chèvres peuvent comporter en permanence un bouc. Dans la majorité des cas, surtout pour l'élevage ovin, les mâles, maintenus séparés pendant tout l'été, ne sont lâchés dans le troupeau des femelles que vers le début du mois de septembre donc peu de temps

avant le départ de la nomadisation d'automne (voir en annexe le calendrier des techniques d'acquisition). Après trois mois passés dans les alpages, les animaux sont en bonne condition pour la lutte. Toutes les femelles sont normalement fécondées en l'espace d'un mois ou un mois et demi. Les mâles sont laissés dans le troupeau jusqu'au début du sevrage des jeunes l'année suivante, sans inconvénient plus grave en tout cas que celui qui consisterait à mobiliser pour les garder un berger supplémentaire. Les Baxtyâri estiment généralement qu'un mâle — bouc ou bélier — suffit pour 30 à 50 mères. Cette proportion est susceptible de variations assez importantes suivant les cas d'espèce. Dans les deux campements étudiés, on trouve 19 béliers pour 886 brebis (soit environ 1 pour 45) et 8 boucs pour 226 chèvres (1 pour 30). Ici, le nombre supérieur de boucs se justifie en partie par le fractionnement supérieur des troupeaux de chèvres. On notera aussi que 10 propriétaires de petit bétail sur 15 ne possèdent pas de mâle. Ils doivent faire appel pour assurer la reproduction aux mâles des autres propriétaires : on procède alors, généralement, par mélange des troupeaux ; c'est là un service qui va de soi chez les Baxtyâri : on ne le refuse jamais et il n'entraîne aucune obligation de compensation.

La sélection des reproducteurs porte surtout sur les mâles, puisque seuls ceux nécessaires sont conservés dans les troupeaux, les autres étant consommés ou vendus pour la boucherie. Par contre, toutes les femelles sont gardées. Mâles et femelles commencent à reproduire dans leur deuxième année, c'est-à-dire à la deuxième saison de monte suivant leur naissance (c'est à partir de cet âge que le vocabulaire distingue les sexes ; voir ci-dessous). Les chèvres, dont le cycle n'est pas toujours aussi strictement contrôlé dans le temps, peuvent reproduire, avec des résultats divers, dès le douzième mois. On attend généralement un peu plus longtemps pour les mâles. Les termes désignant les adultes ne sont appliqués qu'à partir des deux ans révolus. Les mâles sont réformés après 6 ans. Les béliers vont à la boucherie. Les boucs sont castrés et servent à la conduite des troupeaux ; ces animaux portent alors le nom de *sehis*. En cas de besoin, tout mâle peut être castré vers 1 an. Pour castrer un bélier ou un bouc, on écrase les conduits séminaux entre deux pierres, puis on ligature les testicules à leur base et on fend la peau des bourses. Pour les femelles, l'âge de la réforme est généralement plus avancé. Il est de 7 ou 8 ans pour les chèvres. Pour les brebis, qui sont souvent des reproductrices plus inégales que les chèvres, l'âge de la réforme peut varier de 6 à 10 ans, et même 12 ans, d'un animal à l'autre suivant les aptitudes individuelles, mais aussi d'un troupeau à un autre suivant le but recherché par l'éleveur, nombre ou qualité (voir en annexe le détail de l'évolution de deux troupeaux).

L'élevage

	ovins		caprins	
	mâles	femelles	mâles	femelles
jusqu'à 6 mois		<i>barra</i>		<i>big</i>
6 mois à 1 an		<i>káva</i>		<i>tīštar</i>
1 à 2 ans	<i>yaron</i>	<i>šišak</i>	<i>ba'da</i>	<i>tirboz</i>
2 ans et plus	<i>narmiš</i>	<i>miš</i>	<i>narboz</i>	<i>boz</i>
mâles castrés	<i>dobor</i>		<i>sebis</i>	

A partir du moment où elles ont commencé à reproduire, les mères sont désignées par le nombre de leurs parturitions : *dozâ*, *sezâ*, *cârzâ*, etc. Une chèvre peut donner ainsi au total 6 à 10 chevreaux, une brebis 5 à 15 agneaux.

Après cinq mois d'une gestation généralement sans incident, l'agnelage commence au début du mois de février et se terminera dans la meilleure des hypothèses au milieu du mois de mars. La fécondité est moyenne. Pour les deux troupeaux ovins étudiés en annexe, les résultats de la saison de monte 1970-1971 ont été les suivants :

	premier troupeau	deuxième troupeau	total
nombre de brebis livrées à la reproduction	70	89	159
nombre d'agneaux nés vivants	66	86	152
taux de fécondité (agneaux nés vivants pour 100 brebis)	95	97	96

Le nombre des agnelages doubles est très variable d'un troupeau à un autre, mais en tout cas beaucoup moins élevé que les Baxtyâri ne le disent (30 %) :

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

	premier troupeau	deuxième troupeau	total
nombre de mise-bas	65	76	141
nombre d'agnelages doubles	1	10	11
%	1,5	13	7,8

Le maintien en février-mars de la période d'agnelage répond à la nécessité d'éviter aux jeunes les plus durs moments de l'hiver, tout en leur permettant d'atteindre, avant le départ de la nomadisation de printemps, un développement suffisant pour en supporter les épreuves. Mais les premiers-nés connaissent tout de même les derniers froids, malgré les quelques installations destinées à leur protection ; quant aux derniers, ils devront, malgré leur jeune âge, suivre le gros du troupeau — sans toujours y parvenir (16). C'est surtout à cette période et pendant le sevrage que la mortalité est la plus forte. Le tableau suivant compare, sur la base des mêmes données que précédemment, les pertes enregistrées parmi les mères et parmi les jeunes pour la période du printemps 1971 :

	premier troupeau	deuxième troupeau	total
mères	70	89	159
pertes	1	5	6
%	1,4	5,6	3,7
agneaux nés vivants	66	86	152
pertes	12	23	35
%	18	27	23

Le total des pertes parmi les agneaux est cinq fois supérieur à celui des pertes parmi les mères. On compte également plus d'agneaux perdus dans le deuxième troupeau, qui comporte une plus forte proportion d'agnelages doubles (15 agneaux sur 23 perdus par ce troupeau étaient jumeaux) ; ce fait s'explique par les difficultés des mères à nourrir deux agneaux, et en général à se nourrir elles-mêmes, particulièrement à la fin de l'hiver qui reste, même au *garmâsir*, la période noire de l'élevage baxtyâri.

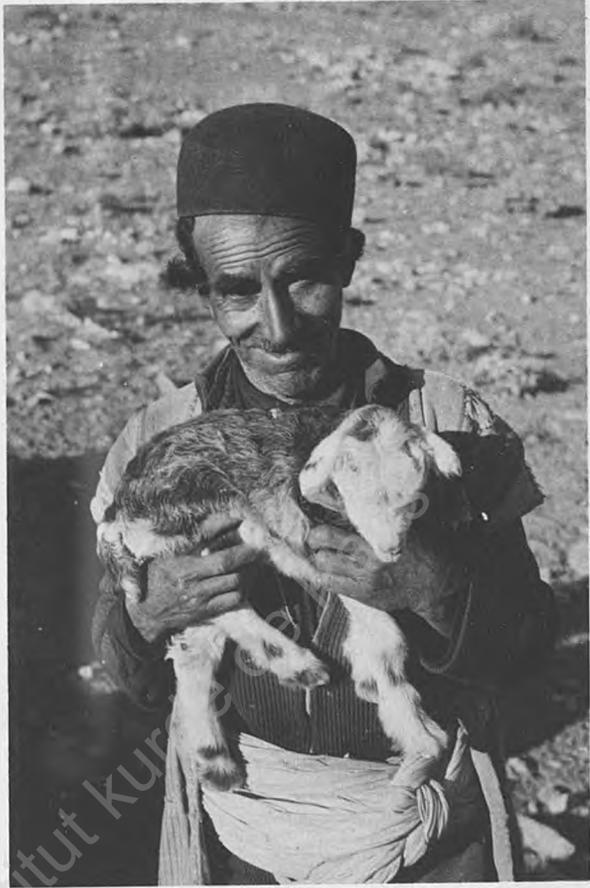


Figure 16

Grand bétail

Les problèmes de la reproduction se posent en termes très différents, chez les Baxtyâri, pour les grands herbivores. D'abord parce que, moins nombreux que les ovins et les caprins, ils ne forment jamais de grands troupeaux ; la nécessité de grouper dans le temps les mise-bas se fait donc moins sentir (dans le cas des bovins, on chercherait même plutôt à les étaler afin d'obtenir une production laitière continue). Enfin, et surtout, le cycle reproductif des grands herbivores n'est pas toujours réductible à un cycle annuel : la gestation seule dure en moyenne neuf mois chez la vache et onze mois chez la jument. Chez les nomades baxtyâri, la formule qui prévaut donc pour le grand bétail est l'accouplement libre, mâles et femelles de chaque espèce formant un troupeau unique. L'in-

convénient majeur de ce système, surtout pour les bovins, est de permettre l'accouplement d'animaux trop jeunes. En effet, dès le 18e mois, c'est-à-dire encore en pleine croissance, le jeune taureau (on l'appelle alors *pel*) commence à lutter et une génisse (*šangol*) peut reproduire. Une première saillie trop précoce porte généralement préjudice au développement ultérieur de la génisse, à moins de laisser s'écouler 6 à 8 mois entre la première mise-bas et la deuxième saillie, ce que précisément l'accouplement libre ne permet pas. C'est là le second inconvénient de la formule. Les Baxtyâri exigent donc beaucoup des femelles de leurs grands animaux. Elles commencent à reproduire très tôt et sont réformées le plus tard possible. Ainsi, la période de productivité d'une vache peut s'étendre pratiquement du 18e mois à la 15e année, donnant au total une douzaine de veaux — à moins d'accident de gestation ou de parturition (les chiffres réels sont en moyenne de 8 veaux entre 2 et 12 ans). Pour les espèces asine et chevaline, on obtient généralement une dizaine de produits entre 3 et 15 ans, mais il n'est pas rare de voir des juments reproduire encore à 20 ans et plus.

Aucune sélection ne s'exerce sur les femelles, qui sont toutes vouées à la reproduction. Les mâles sont l'objet d'une sélection plus stricte¹⁴, et leur nombre est très inférieur à celui des femelles, sans toutefois correspondre à un quota bien défini. Pour l'ensemble des deux campements étudiés, on trouve 1 étalon et 4 ânes pour 12 juments et 16 ânesses, et 5 taureaux pour 71 vaches. Les mâles circulent librement, assurant la reproduction des troupeaux des propriétaires ne possédant que des femelles, sans obligation de compensation de ces derniers vis-à-vis des propriétaires des mâles. Les grands animaux pouvant être utilisés pour le travail et leur viande étant peu ou jamais consommée (équidés), les mâles en surplus ne sont la plupart du temps pas éliminés, mais castrés. Cette opération intervient entre le moment où leur croissance va s'achever et celui où ils commencent à lutter : vers 3 ans pour les équidés (*nuzdin*, *noupâlon*), vers 2 ans pour les bovins (*pel*). La technique est la même que pour le petit bétail, mais les spermiductes ne sont pas écrasés. Du point de vue de la reproduction, on peut dire que les Baxtyâri sous-utilisent les mâles, compte-tenu du fait que, chez ces derniers, la période d'aptitude à la reproduction est généralement plus longue que chez les femelles. En effet, *même les reproducteurs* — sauf pour quelques rares cas d'espèce (étalons d'une beauté exceptionnelle) — sont voués à une castration relativement précoce : les chevaux vers 7 ans, les taureaux vers 4 ou 5 ans (à moins que ces derniers ne soient abattus pour être consommés). Cette pratique n'est pas justifiée par le besoin d'animaux de travail, sauf peut-être pour les ânes castrés qui sont assez nombreux (16 pour les deux campements, contre 16 femelles et 4 étalons)¹⁵.

L'élevage

	cheval		mulet	âne	
	mâles	femelles		mâles	femelles
	<i>kora</i>		<i>qâter-šira</i>	<i>howli</i>	
jusqu'à 12 mois					
1 à 2 ans	<i>kol</i>		<i>qodu</i>		
2 à 3 ans	<i>nuzdin</i>		<i>nowpâlon</i>		
4 ans et plus	<i>asp</i>	<i>mâdyon</i>	<i>qâter</i>	<i>narbar</i>	<i>mâbar</i>
mâles castrés	<i>yâbu</i>			<i>bar</i>	

	bovins	
	mâles	femelles
	<i>gowar</i> (ou <i>gar</i>) <i>pârina, ašva</i> (buffles)	
jusqu'à 10 mois		
10 à 18 mois		
18 à 30 mois	<i>pel</i>	<i>šangol</i>
3 ans et plus	<i>nowand</i>	<i>nowri</i>
boeuf	<i>vârzá</i>	

Mais, en ce qui concerne les autres animaux, on préfère généralement les étalons pour l'équitation, et le faible développement de l'agriculture ne justifie pas la production et l'entretien d'un nombre important de boeufs. La castration précoce correspond plutôt, dans un système où l'accouplement est libre, au souci d'éviter une consanguinité trop étroite entre les animaux d'un même troupeau. En effet, l'âge de la castration des mâles correspond en gros à l'âge d'apparition de leur aptitude à la reproduction ajouté à l'âge moyen d'apparition de l'aptitude à la reproduction des femelles de la même espèce. En d'autres termes, les mâles sont castrés dès qu'ils risquent de commencer à saillir avec succès leurs propres filles. Il semble donc que la castration précoce, jointe à la sur-utilisation des femelles, soit liée techniquement à la pratique de l'accouplement libre des animaux dans le cadre d'une formule extensive d'élevage. Seuls les buffles, élevés par des groupes arabes assimilés à la tribu, ne sont jamais castrés. Ce fait, exceptionnel chez les Baxtyâri, semblerait indiquer que des techniques particulières d'élevage du buffle (qu'il ne m'a d'ailleurs pas été possible d'étudier en détail) auraient pu être introduites dans la région en même temps que l'animal lui-même.

Le cas des mulets est un peu particulier. Tous les mâles sont castrés une fois leur croissance terminée vers 3 ou 4 ans, non dans le but de les éliminer de la reproduction puisque de toute façon ces animaux sont stériles, mais pour les rendre plus aptes à un travail régulier. D'autre part, la production mulassière ne peut s'effectuer sur le mode de l'accouplement libre puisqu'elle requiert à chaque fois le croisement d'un âne et d'une jument et que ces deux animaux ne copulent généralement ni spontanément, ni surtout sans quelques difficultés pratiques. Le succès de l'accouplement est lié au choix d'un âne de grande taille, préalablement familiarisé avec les chevaux¹⁶ — le terme *harama* désigne les ânes voués au rôle d'étalons mulassiers — et d'une jument particulièrement docile, chez laquelle il faut surveiller l'apparition des chaleurs. Le moment venu, on présente l'âne à la jument sur un terrain en pente, celle-ci étant maintenue immobilisée, légèrement en contre-bas par plusieurs hommes. C'est donc à l'occasion de la production mulassière que l'intervention humaine dans le processus de la reproduction animale se manifeste, chez les Baxtyâri, à son plus haut degré. Cependant, nombreux sont ceux qui, reculant devant la complexité des opérations qui viennent d'être décrites, préfèrent acheter leurs mulets à des maquignons qui les amènent, par camion, du Lorestân, du Kordestan et même d'Âzarbâjân.

L'alimentation du bétail

Allaitement et sevrage des jeunes

Petit bétail

La période critique de la saison d'élevage du petit bétail se situe entre le moment où les premières mise-bas ont lieu et celui où le sevrage prend fin. Elle se traduit, nous l'avons vu, par une mortalité de l'ordre de 20 % des agneaux nés vivants ; le taux de mortalité chez les chevreaux est sensiblement équivalent. Dès leur naissance, les jeunes animaux requièrent donc les plus grands soins, particulièrement pour leur alimentation. Les bergers doivent souvent les aider à prendre leur première tétée (*fiya kerden*) et, par la suite, leur fournir une nourriture complémentaire à base de lait de vache. Comme la mortalité est importante, on cherche aussi à faire adopter les survivants jumeaux par des mères étrangères ; cela suppose beaucoup de temps car il faut faire téter individuellement les petits en maintenant les mères d'adoption, au moins au début. En règle générale, au mois de février, les pâturages sont encore pauvres et beaucoup de mères disposent tout juste du lait suffisant pour leurs petits.

C'est pourquoi on laisse à ceux-ci — au moins pour un temps qui varie de quelques jours à deux semaines — tout le lait de leurs mères. Plus tard, les jeunes sont, au moins partiellement, séparés des mères. Le but principal de cette opération est de réserver la quantité de lait nécessaire à l'alimentation humaine. Il s'agit donc, dans une première phase, de limiter dans le temps l'accès des jeunes animaux à la mamelle maternelle, non de les en priver complètement. Cette limitation — qui présente par ailleurs bien des inconvénients — pousse les jeunes à trouver eux-mêmes une nourriture de complément, puis de remplacement, et à faire leur apprentissage du broutage. Car ils devront, dans une seconde phase, être privés complètement et définitivement du lait maternel, soit parce que la lactation est terminée, soit parce que la mère n'est plus disponible ou qu'un allaitement prolongé mettrait sa santé en danger.

Les méthodes de sevrage varient selon les cas. Généralement, pour un sevrage artificiel, et s'agissant du petit bétail, les mères sont menées seules au pâturage, tandis que leurs petits sont maintenus dans les limites ou aux environs immédiats des campements où ils apprennent peu à peu à brouter. Les tétées ont lieu matin et soir, après la traite. Cette technique est presque toujours préférée à l'emploi des dispositifs buccaux de sevrage car ceux-ci interdisent le broutage ou en ralentissent l'apprentissage. On ne recourt à ces instruments qu'avec les caprins, pour les quelques individus déjà âgés et armés de cornes naissantes (*tistar*) qui continuent, même après sevrage, lorsqu'on les inclut dans le troupeau des adultes, à solliciter le pis des chèvres, mettant celui-ci en danger par les coups de tête qu'ils lui donnent pour faire descendre le lait. On leur place donc en travers de la bouche un morceau de baguette de bois muni à ses deux extrémités de boucles en lien souple dans lesquelles on passe les cornes (17). En tirant en arrière sur les commissures des lèvres, ce « mors de sevrage » (*kâwor*) interdit les mouvements de succion de la bouche sans empêcher tout-à-fait l'animal de brouter comme le ferait une véritable muselière. Quant aux moutons, on ne leur applique jamais aucun dispositif de ce genre. On estime en effet qu'en raison de l'absence de cornes

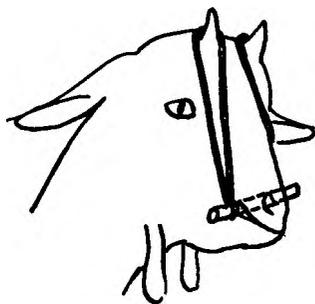


Figure 17. *kâwor*

dans la race ovine lori, les coups de tête des jeunes présentent moins de danger pour les brebis que pour les chèvres.

Pendant la période précédant le sevrage total, les agneaux comme les chevreaux sont maintenus séparés des mères en dehors des heures des tétés. Certains Baxtyâri, sédentaires surtout, qui ne disposent ni du personnel de surveillance, ni de l'espace nécessaire pour garder leur bétail en deux troupeaux séparés, utilisent le *peston-band* («tablier de mamelle»), sorte de sac en toile recouvrant le pis de la brebis et maintenu en place par deux brides nouées sur le dos de l'animal. Cette formule présente évidemment l'avantage de ne constituer aucune gêne pour les animaux, notamment pour les agneaux qui commencent à brouter. Mais elle reste d'un usage très peu répandu chez les Baxtyâri, et serait même, m'a-t-on dit, d'implantation récente dans la région. Les nomades en particulier ne l'emploient presque jamais, arguant, non sans raison, que le *peston-band*, puisqu'il recouvre le pis, ferait perdre trop de temps à la traite. En fait, de plus en plus, les éleveurs d'ovins, soucieux d'obtenir un meilleur rapport de la vente de leurs agneaux de boucherie, s'efforcent de laisser ceux-ci profiter au maximum du lait de leurs mères. Ainsi, au début du mois de juin 1972, Ja'far Qoli Rostami, le plus gros éleveur des deux campements étudiés, n'avait pas encore séparé les agneaux des brebis. Il est évident que cette pratique permet en outre de réaliser une économie de main-d'oeuvre d'autant plus sensible que le bétail est abondant, car, si une dizaine d'agneaux peut rester sans surveillance particulière dans les limites d'un campement pendant que les brebis sont au pâturage, il en va tout autrement dès que ce nombre dépasse la cinquantaine. Les agneaux doivent alors être éloignés du campement tout en restant séparés des mères, mobilisant ainsi une ou plusieurs personnes supplémentaires.

Grand bétail

En ce qui concerne le gros bétail, les dispositions qui sont prises pour éloigner les jeunes de leurs mères répondent en gros aux mêmes préoccupations que pour les ovins et les caprins, consommation de lait exclue pour les équidés. Mais, techniquement, on procède autrement, car tenir systématiquement les jeunes séparés des mères reviendrait à créer un trop grand fractionnement des troupeaux relativement à la masse de main-d'oeuvre disponible pour en assurer la surveillance. Comme les gros animaux ne sont pas très nombreux, on a plutôt recours à des dispositifs de sevrage s'appliquant individuellement à chaque petit et permettant à celui-ci de suivre sa mère au pâturage et de brouter avec elle mais sans la téter. Pour les veaux, on emploie une simple corde qui, à la manière

d'un licol, ceint le mufle et le cou. La corde est croisée sous la gorge et nouée assez serré sur l'encolure, en arrière des oreilles, de façon à produire un effet d'étranglement lorsque le veau cherche à tendre la tête vers le haut pour têter (18, *kâwor*).

Chez les ovins et les caprins, le sevrage des jeunes est largement terminé quand les mères sont remises à la reproduction. Pour les gros animaux, dont les cycles sont plus longs et plus rapprochés (puisque l'accouplement est libre), il n'en est pas de même. Au-delà d'un âge qui varie du 8e au 12e mois, certains jeunes têtent encore, alors que leur mère a déjà été saillie de nouveau. Ils doivent être alors rigoureusement écartés (même chez les équidés dont le lait n'est pas consommé) afin d'éviter que les coups qu'ils donnent en tétant ne mettent en danger l'embryon en cours de gestation. Les moyens mis en oeuvre doivent dans ce cas produire un effet définitif et irréversible chez le jeune. Les nomades maculent le pis des mères avec des excréments de chien dont l'odeur suffit, paraît-il, à dégoûter pour toujours les petits du lait maternel. Ceux des Baxtyâri qui sont plus étroitement en contact avec le monde sédentaire répugnent de plus en plus, semble-t-il, à recourir à ce procédé. Ils préfèrent utiliser le *kor-bor* (19) : il s'agit d'un croisillon de métal armé de quatre pointes acérées, fixé sur la muserolle d'un licol porté par le veau ou le poulain. La douleur provoquée chez la mère par le contact des pointes provoque de sa part des réactions violentes propres à maintenir définitivement le petit à l'écart. Les nomades reprochent à ce procédé, courant dans de nombreuses sociétés sédentaires du Moyen-Orient (cf., par exemple, Klaey 1971, p. 297), de rendre certaines mères méchantes envers tous les jeunes et de diminuer leurs aptitudes maternelles. Et c'est là un très grave reproche dans un système où rien n'est prévu véritablement pour la nourriture des jeunes animaux en dehors du lait des mères.

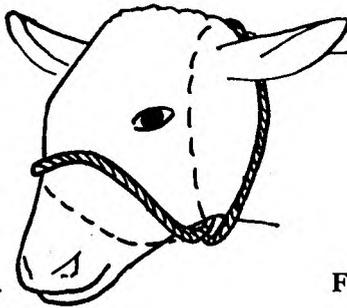


Figure 18. *kâwor*

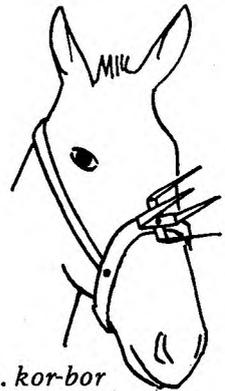


Figure 19. *kor-bor*

Pacage

Chez les Baxtyâri, c'est principalement par le broutage sur les pâturages naturels que les animaux adultes se nourrissent. Cette rubrique devrait logiquement inclure des informations concernant la végétation, le cycle de nomadisme, les techniques de gardiennage des troupeaux, la chasse même, dans la mesure où celle-ci a pour effet, sinon pour but, d'éliminer des lieux où les animaux domestiques paissent leurs concurrents alimentaires : les herbivores sauvages. Je renvoie aux rubriques correspondantes, en me contentant d'indiquer ici quelques problèmes particuliers à chacune des espèces élevées.

L'espèce ovine réclame généralement un climat tempéré mais un terrain assez sec. Les prairies humides des régions très arrosées et dont le sol est imperméable constituent souvent, du point de vue alimentaire, de meilleurs pâturages, mais elles donnent souvent asie à des parasites particulièrement dangereux pour les moutons. Au contraire, les sols calcaires, qui bénéficient de précipitations moyennes mais néanmoins suffisantes pour assurer la croissance d'une végétation herbacée même maigre et peu dense, sont les terres d'élection des ovins. D'ailleurs leur élevage n'est vraiment rémunérateur et d'un bon rendement que dans les régions rendues défavorables à la culture intensive par la nature du sol ou l'insuffisance du peuplement humain. Le territoire des Baxtyâri convient donc parfaitement au mouton, et celui-ci s'y trouve parfaitement à son aise pourvu qu'on ne lui impose pas de séjourner à un endroit donné au moment où les conditions naturelles saisonnières lui sont les plus défavorables. Le nomadisme répond à cette exigence, et le mouton lori est bon marcheur et peut supporter de longs déplacements. Chez les Baxtyâri, l'ampleur des déplacements qui sont demandés aux moutons est fonction d'abord de la taille des troupeaux. Si une dizaine d'animaux peut aisément trouver à paître dans un rayon de quelques kilomètres autour du campement, il n'en est pas de même pour les grands troupeaux. Certains effectuent des déplacements dépassant largement l'amplitude de la nomadisation proprement dite accomplie par les hommes. Ainsi, Ja'far Qoli Rostami doit envoyer ses moutons (600 brebis et leurs agneaux) sur le Zarde-Kuh, à une trentaine de kilomètres de son campement du *yeylâq* (20) passer l'été et, pour l'hiver, jusqu'à Sahibiye, au sud de Suštar, donc à 120 km environ de son campement du Lâmerdon au *garmâsir* — ce qui, s'ajoutant aux 170 km de la nomadisation, porte à quelques 320 km l'amplitude des séplacements saisonniers effectués par les animaux soit un total de 1280 km/an. Il s'agit là, très exactement, de *deux transhumances* (les troupeaux n'étant alors accompagnés que des seuls bergers), *l'une directe* (au Zarde-Kuh), *l'autre inverse, qui se greffent sur le*

cycle de nomadisme. Ces déplacements complémentaires répondent, non seulement à des contrastes naturels, et à des nécessités écologiques, mais aussi à des impératifs sociaux (besoin d'expansion du groupe humain) et économiques (augmentation de la surface des terres disponibles, etc. ; cf. Hornberger 1959). L'ampleur de ces déplacements dépend aussi de la qualité des pâturages. Plus les pâturages sont pauvres, plus grande sera la superficie nécessaire aux moutons. Bien qu'il soit fort difficile d'exprimer ces besoins avec précision, quelques chiffres pourront donner toutefois, pour certaines parties du territoire de la tribu, un ordre de grandeur :

type de pâturage	surface de pâturage (en hectares)	nombre de moutons (par hectare)
alpage (Zarde-Kuh)	1	2
alpage dégradé (Biregon)	1	1
végétation steppique (Lâmerdon)	2	1

Figure 20



Les animaux ne sont pas dispersés au point d'occuper à chaque instant la totalité du territoire qui leur est nécessaire pour vivre pendant toute l'année. Au contraire, ils sont groupés en communautés plus ou moins denses (*rama* pour les équidés, *galla* pour le petit bétail, termes que je traduis provisoirement par celui de «troupeau») qui se déplacent en broutant. Ce sont en partie les nécessités de la marche et du broutage conjugués qui fixent la taille maximum des *galla*. En effet, lorsqu'un troupeau pâture (au moins dans le cas d'une prairie qui n'est pas très riche), les animaux qui ouvrent la marche prélèvent le meilleur de la végétation ; ceux qui les suivent ont donc toujours tendance à se porter au niveau des premiers, en donnant au troupeau un déploiement en ligne ou en arc, perpendiculairement au sens de la marche. Or, au-dessus de 300 têtes, ce déploiement ne peut pas s'effectuer dans des conditions satisfaisantes, compte-tenu de la nature accidentée du terrain. Le *galla* peut donc se définir comme le groupement le plus large au sein duquel les moutons peuvent tirer, sans se gêner mutuellement, le meilleur bénéfice du broutage sur les pâturages naturels. En fait, les *galla* atteignent rarement 300 têtes : les 600 brebis de Ja'far Qoli Rostami sont normalement divisées en trois *galla*, et en cinq après l'agnelage.

Pour les chèvres, le problème du pacage se pose différemment. Moins nombreuses que les moutons, elles constituent rarement des groupes de plus d'une cinquantaine de têtes. De plus, elles sont moins difficiles du point de vue de leur alimentation. Toute nourriture leur est bonne et, semble-t-il, accessible : jusqu'aux feuilles des quelques arbres qui réussissent à subsister dans les zones de pâturage intensif, en passant par les carnets de l'ethnologue malgré une vigilance aussi soutenue que possible. Puisque la chèvre trouve encore de quoi se nourrir là où le mouton a déjà renoncé, on la fait passer derrière celui-ci et séjourner plus longtemps au même endroit. C'est donc moins la chèvre elle-même que l'usage qu'on lui fait faire des pâturages qui est préjudiciable au tapis végétal. Dans le cas particulier du territoire des Baxtyâri, la chèvre peut même présenter, du point de vue d'une utilisation rationnelle des pâturages, un grand intérêt : aucun autre animal domestique, pas même le mouton, ne peut accéder aux pitons escarpés, aux pentes abruptes et en permettre l'utilisation, ne serait-ce que par le broutage. On peut estimer qu'un quart de la superficie du territoire de la tribu resterait, sans la chèvre, inexploité et livré sans partage aux herbivores sauvages, bouquetins notamment¹⁷.

Mis à part les ânes et les mulets qui peuvent s'accommoder des nourritures les plus ingrates (chardons, épineux divers, etc. = *rameron*, pâturage à équidés, 21), les grands animaux sont, chez les Baxtyâri, les moins favorisés du point de vue de la libre pâture. Des ovins aux bovins, par



Figure 21

exemple, les besoins d'entretien augmentent dans la proportion de 1 à 5. De plus, ces derniers ont besoin d'une herbe plus grasse et surtout plus longue. C'est en partie pour augmenter leurs chances de trouver une nourriture qui leur conviennent que les gros animaux sont laissés beaucoup plus libres que les petits. Mais, dès juillet au *yeylâq*, seuls restent encore intacts aux alentours des campements les buissons de *Tamarix* et le *berenj-suri* (?); en automne, il ne reste plus guère que les chaumes. C'est pourquoi il faut parfois fournir, au grand bétail surtout, des aliments d'appoint.

Autres aliments

Pour des raisons aisément compréhensibles, la fourniture au bétail d'une nourriture autre que celle trouvée sur les pâturages naturels est toujours conçue par les nomades comme un complément occasionnel, mais jamais comme un substitut possible du broutage. Elle intervient en automne et en hiver pour le grand bétail (animaux de travail et d'équitation surtout) et beaucoup plus rarement pour le petit bétail (brebis au moment de l'agnelage). A tous ces animaux, on fournit surtout de la paille (*ka*) de blé ou d'orge provenant des récoltes des nomades et hachée au moment du dépiquage (il s'agit donc en réalité d'un mélange de paille hachée et de balle, souvent assez poussiéreux; voir l'agriculture). L'orge (*jow*)

en grains est surtout destinée aux chevaux de selle, à raison de 2 ou 3 *mos* (voir annexe) matin et soir, rarement plus (l'orge en doses irrégulières provoquerait chez le cheval des troubles digestifs et une inflammation de la muqueuse buccale). Le plus souvent, l'orge et la paille sont mélangées. Assez curieusement, l'utilisation de cette vieille plante fourragère moyen-orientale qu'est le sainfoin (*šawdâr*) ne fait, semble-t-il, que commencer chez les Baxtyâri. Quelques nomades en achètent pour donner à leurs vaches, sous forme de fourrage frais. Mais, pour l'instant, elle n'est à peu près cultivée que par les sédentaires. Pour que son usage se généralise et que son utilité apparaisse pleinement, il faudrait qu'elle puisse être conservée d'une année sur l'autre. Or, contrairement aux produits précédents qui sont faciles à emmagasiner du fait notamment de leur faible taux d'humidité à la récolte, les fourrages artificiels herbacés posent des problèmes de séchage et d'ensilage dont le nomadisme n'a pas jusqu'à maintenant favorisé la solution. On peut rappeler à ce propos que l'adoption par les Baxtyâri (ou, plus exactement, par les Lor-Bozorg d'alors) du nomadisme sous sa forme actuelle avait vraisemblablement marqué au XIII^e siècle un progrès considérable par rapport à l'état technique de la société sédentaire de l'époque (Planhol 1968, pp. 210-212 ; Digard 1973b, pp. 1423-1426). Le nomadisme permettait en effet d'assurer toujours au bétail la disposition d'un minimum de nourriture fraîche sur les pâturages naturels. Aujourd'hui, bien entendu, le problème ne se pose plus dans les mêmes termes : les pâturages des nomades se sont beaucoup dégradés, et la société sédentaire s'est transformée, bien plus en tout cas que la société nomade. Actuellement, en l'absence de réserves, les nomades continuent à fournir à leur bétail des chardons, des épineux (*xâr*). Ceux-ci ne sont normalement broutés sur pied que par les ânes et les mulets. Pour les rendre propres à l'alimentation des chevaux et surtout des bovins, les Baxtyâri les prélèvent sur les pâturages au moment de la consommation avec une faucille et un gant de cuir, puis les fouettent longuement avec des bâtons afin de briser les tiges trop ligneuses et les épines. Comme toujours lorsqu'il s'agit d'animaux tirant l'essentiel de leur nourriture de la libre pâture, il est difficile d'évaluer, sinon en temps de broutage, les quantités ainsi absorbées et de juger de l'importance des rations à apporter éventuellement en complément. Chez les Baxtyâri, les rectifications du régime alimentaire sont décidées d'après les seuls indices livrés par l'aspect du poil, l'état de maigreur, la condition physique en général des animaux.

A la fourniture de ces divers éléments fourragers vient s'ajouter celle de chlorure de sodium (sel : *nevek*), en quantités variables suivant les lieux et les saisons. Elle est nulle pendant l'hiver et le premier mois du printemps, en raison de l'humidité due aux pluies mais aussi, par endroits.

de la salinité naturelle des pâturages du Xuzestân (gypses salifères). Par contre, à partir du deuxième mois du printemps, c'est-à-dire à l'arrivée au *yeylâq*, des distributions de sel ont lieu deux fois par semaine, pour retomber à deux par mois en automne. Le sel est acheté par les nomades au *yeylâq* sous forme de blocs de 3 *man* (18 kg) appelés *arâ* (voir plus loin l'acquisition des produits minéraux). A titre indicatif, un troupeau d'une centaine de moutons consomme annuellement environ 1 *arâ* ; les grands animaux exigent 7 à 8 fois plus. Le sel et la plupart des autres aliments complémentaires sont considérés comme précieux par les Baxtyâri. Pour éviter leur gaspillage, on les sert aux animaux le soir dans les campements, au retour du travail ou du pâturage. Dans certains campements, on trouve des mangeoires (*âxor*) surélevées et fixes, constituées d'un petit mur de pierres au sommet duquel on a ménagé un creux tapissé de terre battue. Ailleurs, la nourriture est servie dans des paniers de vannerie grossière (*salab*) d'environ 20 cm de profondeur au centre et de 60 cm de diamètre, au fond recouvert de toile, et qui sont posés à même le sol.

Les besoins des animaux en eau (*âw*) varient en fonction de l'état des pâturages, de la chaleur, des efforts fournis. En principe, il faut compter sur une cinquantaine de litres par tête de gros bétail et par jour ; pour le petit bétail, cette quantité peut être réduite à 5 litres. En aucun cas, l'abreuvement n'est assuré dans les campements car ceux-ci ne sont jamais placés à proximité immédiate des points d'eau. Afin de protéger ces derniers des dégâts causés par les trop grandes concentrations d'animaux, chaque troupeau est mené séparément à l'abreuvoir, parfois deux ou trois fois par jour pour les moutons et les animaux de travail, et pour les autres quand le pâquis est sec. Le plus pratique est un cours d'eau : on peut lorsqu'il fait chaud s'y faire baigner les grands animaux. Si le point d'eau est une source (*cašma*) servant à la fois pour l'alimentation des hommes et pour celle des animaux, on dérive pour ces derniers une partie de l'eau jusqu'à un tronc d'arbre évidé qui sert d'abreuvoir (*but*).

Garde et protection du bétail

L'élevage comme activité économique destinée à la satisfaction d'une partie des besoins matériels de l'homme suppose non seulement qu'on assure aux animaux élevés la possibilité de se nourrir et de se reproduire, mais aussi qu'on les protège contre tous les dangers auxquels ils pourraient se trouver exposés et qui risqueraient d'entraîner leur indisponibilité, leur improductivité ou leur élimination pure et simple.

Ces dangers peuvent se présenter sous les formes les plus variées : excès climatiques, difficultés du terrain pouvant entraîner des chutes,

virus pathogènes, insectes, parasites divers, animaux prédateurs, hommes même (voleurs). Pour parer à tous ces dangers, les éleveurs ont mis au point de nombreuses techniques, efficaces à des degrés divers, mais tout aussi importantes que les techniques de reproduction ou d'entretien alimentaire. Dans aucun ensemble technique peut-être, on ne trouve autant d'éléments à la fois polyvalents individuellement et complémentaires les uns des autres que dans celui-là, de quelque point de vue qu'on veuille se placer. Si c'est le moyen mis en oeuvre que l'on considère — le bâton du berger, par exemple —, on verra que celui-ci est à la fois préventif — il joue un rôle de dissuasion vis-à-vis du voleur — et curatif — il servira à rosser le voleur qui serait passé outre. Si l'on vise au contraire l'intention ou la finalité — écarter les vols —, on découvrira que les chiens, les enclos, les entraves, les marques de propriété, etc., y concourent au même titre que le bâton. Mais en plus de cette action négative, dirigée contre des dangers venant de l'extérieur, chaque technique, chaque outil possède aussi une action positive, à usage interne pourrait-on dire : le bâton, qui écarte les voleurs, sert aussi à guider les animaux, éventuellement à les corriger. Or il n'est pas sans signification que ce soit par les mêmes procédés que l'on assure la protection des animaux et du même coup leur asservissement. Les techniques de garde et de protection des animaux sont d'un intérêt primordial pour l'étude de ceux qui en sont les dépositaires et les agents, car, si elles contribuent à marquer l'animal de l'empreinte humaine, elles permettent également de juger du degré d'intimité, d'attachement de l'homme pour l'animal et de la place du second dans la culture du premier. C'est bien ainsi que j'entends la domestication comme une relation à réciprocité.

Les aspects très divers des techniques de garde et de protection du bétail se traduisent par de grandes difficultés dès que l'on cherche à ordonner les faits les concernant dans un ordre que l'on voudrait logique : j'ai donc finalement opté pour un ordre empirique qui correspond à peu près à celui dans lequel je les ai découverts sur le terrain.

Abris

Venant de régions où la notion d'élevage est associée d'abord à celle de bergerie, d'étable ou d'écurie — la profusion des termes est éloquente en soi —, tout observateur occidental ne manquerait pas d'être frappé, en débarquant chez les Baxtyâri, par l'absence de locaux couverts destinés à la protection des animaux contre les intempéries et les excès climatiques en général. C'est qu'en fait les nomades n'en ont pas besoin puisqu'ils quittent les « lieux froids » (*yeylâq*) avant qu'il ne commence à y faire vraiment froid et qu'ils ne sont pas non plus dans les « lieux chauds »

(*garməsir*) quand il y fait le plus chaud. C'est finalement dans les périodes de transition que le bétail est le plus exposé, mais alors il se déplace et des installations fixes ne conviendraient pas à sa protection.

Contre le froid, la nuit, pendant les nomadisations, on met sur le dos des grands animaux une couverture spéciale, le *šâl*, un tapis de charge (*jol*, voir les transports) ou tout simplement un vieux sac maintenu en place par une corde ou une sangle. Quant au petit bétail, on ne saurait mieux le protéger du froid qu'en lui laissant sa laine ou son poil : la tonte n'a lieu qu'en mai ou en juin, au *yeylâq*. En hiver, au moment des plus grosses pluies, on aménage un coin de la tente pour les agneaux. Contre la chaleur, les Baxtyâri sont plus démunis, mais le danger est moins grand. On se contente d'éviter aux animaux la marche et le travail aux heures les plus chaudes de la journée ; ceux-ci restent alors immobiles, debouts, l'encolure descendue ou couchés à l'ombre d'un rocher, d'une touffe d'épineux ou d'un arbre, s'il s'en trouve.

Finalement, seuls les sédentaires doivent impérativement, au moins une partie de l'année, loger leurs animaux, surtout au *yeylâq* où les hivers sont très rigoureux : ils le font généralement assez mal, dans des locaux de torchis, exigus, insalubres, sans aération, où bovins, équidés, moutons et chèvres s'entassent pêle-mêle. Ces réduits portent le nom unique de *tawila*. Certains nomades en possèdent un, pour le prestige ou en prévision du pire (la sédentarisation), mais n'y mettent jamais leurs bêtes, leur préférant, à l'occasion, des cavernes naturelles (*eškofit*) sommairement aménagées.

Enclos

Dans les campements, d'hiver surtout, on peut trouver des enclos temporaires ou des espaces aménagés de façon plus ou moins permanente destinés au bétail. Mais le but de ces installations est de parquer les animaux pour éviter leur dispersion ou leur vol, et non de les protéger de la chaleur, de la pluie ou du froid. D'ailleurs elles ne sont couvertes qu'exceptionnellement et toujours par un matériau amovible : morceau de toile de tente, par exemple. Il s'agit le plus souvent d'un mur de pierres sèches et de branches d'épineux formant une enceinte circulaire de quelques mètres de rayon destinée surtout aux agneaux (*kola-barra* : «chapeau à agneaux») ou aux chevreaux (*kola-cir*) (22, à gauche). Un résultat identique peut être obtenu avec une palissade de roseaux maintenue par des piquets plantés dans le sol : *cita* (22, devant la tente, à droite). Parfois, on trouve des enceintes de pierres qui délimitent devant la tente ou autout d'elle un espace plus large (*bârband*) où peuvent trouver place tout le cheptel appartenant aux occupants de la tente.

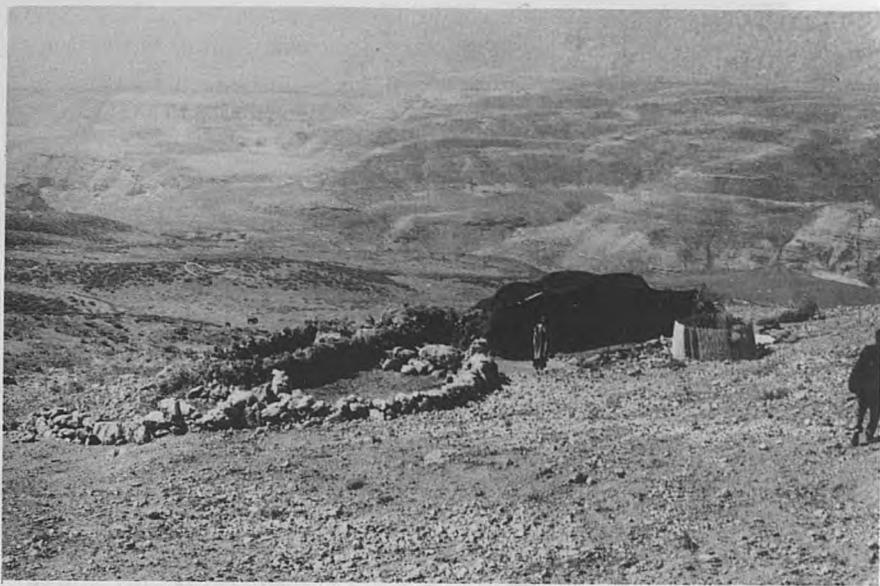


Figure 22

Mais je n'ai jamais vu un campement entier s'inscrire dans une telle enceinte (voir, au chapitre de l'habitation, des informations sur l'organisation générale des campements).

Entraves

En fait, lorsqu'on désire les maintenir dans les campements, tous les animaux peuvent être entravés. Les grands animaux le sont presque toujours (notamment les équidés), les petits beaucoup plus rarement. Je n'ai rencontré qu'une seule fois un dispositif permettant de maintenir ces derniers à l'attache, en batterie : il s'agissait d'une corde tendue horizontalement à une hauteur de 40 cm entre trois piquets plantés dans le sol et disposés en triangle à environ 4 m les uns des autres ; la corde portait sur toute sa longueur des boucles fixes et non réglables, disposées tous les 40 à 50 cm, dans lesquelles on passait la tête des chèvres pour les traire et faire téter les chevreaux. Ce dispositif, appelé *tere*, permettait d'attacher ainsi 8 à 10 chèvres sur chaque côté du triangle, donc 25 à 30 chèvres au total. Mais il semble d'un usage peu répandu, les petits animaux étant, en cas de besoin, parqués plutôt qu'attachés.

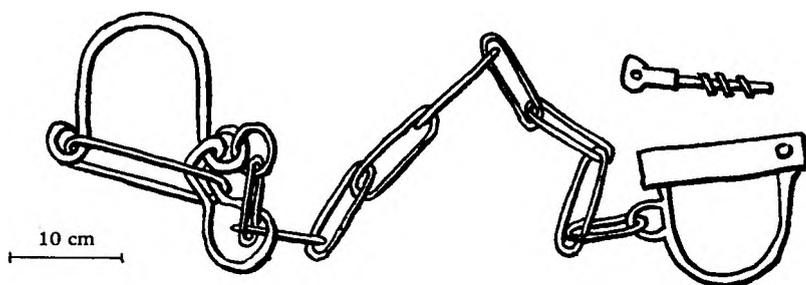


Figure 23. *do-daste bâ qolf*

Les grands animaux sont attachés, soit par un licol (équidés), soit par une corde nouée autour du canon d'un membre antérieur (voir plus haut 14) ; la longe du licol (voir transports) ou la corde est retenue par un *mix-tawila*, piquet muni d'un anneau mobile et enfoncé en terre. La corde, si elle est assez longue, permet à l'animal de se déplacer pour brouter dans un rayon de quelques mètres autour de son point d'attache. On ne retient jamais, chez les Baxtyâri, aucun herbivore par le cou. Il existe un type d'entrave comparable à des menottes (*do-daste bâ qolf*) qui laisse à l'animal une plus grande liberté de mouvement : il consiste en deux arcs en fer forgé (*do-daste*) reliés par une chaîne ; l'un des arcs est muni d'un cadenas à vis (*qolf*), l'autre d'un système d'anneaux emboîtés qui ne peut s'ouvrir qu'en passant la chaîne et le cadenas ouvert dans l'un des anneaux (23). Les deux arcs sont refermés sur les membres antérieurs de l'animal comme le feraient des menottes. Il s'agit donc d'une semi-entrave, sans point d'attache fixe, qui permet à l'animal de brouter en marchant, mais non de courir. Comme, d'autre part, cet appareil est bruyant et qu'il ne peut pas être enlevé sans la clef, il suffit généralement à donner l'éveil en cas de vol et ne laisse guère au voleur d'autre possibilité que de s'enfuir en abandonnant son butin.

L'organisation et la conduite des animaux en troupeaux

Ce dernier type d'entrave fournit une transition entre le maintien à l'attache d'animaux isolés et la constitution de communautés plus ou moins larges d'animaux libres de toute entrave matérielle. C'est le dernier état qui correspond, chez les Baxtyâri, aux conditions normales, ordinaires, de la garde et de l'alimentation du bétail domestique. En effet, le maintien des animaux enfermés ou attachés est d'abord un obstacle au brou-

tage et sa prolongation entraînerait de la part des éleveurs l'obligation de fournir au bétail une nourriture artificielle de remplacement. Les Baxtyâri ne recourent donc à ces procédés qu'occasionnellement et à des fins très précises et limitées : animaux de travail entravés en vue d'une utilisation prochaine, agneaux ou chevreaux parqués pendant la traite, vaches enfermées pour la nuit, etc. Le reste du temps, les animaux sont réunis en groupes ou troupeaux plus ou moins importants, à l'intérieur desquels ils sont individuellement libres, et qui évoluent à distance variable autour des campements.

Le troupeau est l'expression principale du comportement grégaire chez les herbivores, tant domestiques que sauvages. Le principe de l'organisation du bétail en troupeaux, comme technique pastorale, consiste à laisser jouer cette tendance au gréganisme, tout en lui imposant certaines limites fixées en fonction des résultats à atteindre (voir Bonte 1973). L'homme dispose de plusieurs possibilités d'intervention technique, d'autant plus efficaces qu'elles peuvent être combinées, pour éviter que les communautés d'animaux domestiques ne s'organisent sur les mêmes bases que les communautés sauvages. Les interventions concernant la composition des troupeaux, surtout leur composition sexuelle, sont les plus importantes puisqu'elles vont jusqu'à permettre, par sélection et/ou croisement, la création de races différentes. On a vu que les Baxtyâri maîtrisent au moins une partie de ces techniques : élimination des mâles en surnombre, castration, etc. Pour de simples raisons de commodité, on peut être amené aussi à introduire, mais cette fois sans conséquences durables pour le bétail, plusieurs espèces différentes dans un même troupeau. Le principe des troupeaux mixtes consiste à «classer» ensemble les animaux de régimes alimentaires et de caractéristiques physiques voisins dans un but de simplification des problèmes de garde et de nourriture. Ainsi, les Baxtyâri groupent souvent ensemble les vaches et les ânes parce que ces animaux marchent au même rythme ; on fait de même pour les chevaux et les mulets dont la progression est plus rapide. Par contre, moutons et chèvres, qui ne fréquentent pas les mêmes pâturages, restent le plus souvent séparés. D'autres interventions, tout aussi importantes, concernent la taille des troupeaux. On a vu que les moutons sont organisés en *galla* comprenant au maximum 300 têtes, chaque *galla* correspondant à la collectivité la plus large au sein de laquelle les moutons peuvent tirer, sans se gêner mutuellement, le meilleur bénéfice du broutage. D'un autre point de vue, ce chiffre correspond aussi au nombre de bêtes qui peut être gardé à la rigueur par un seul homme et deux ou trois chiens. Chez les grands animaux, qui posent d'autres problèmes, la taille maximum des troupeaux correspond généralement aux capacités génitrices d'un seul mâle. En effet, la présence parmi les femelles

de plusieurs mâles serait, notamment chez les chevaux, une source de désordre et d'accidents.

Ceci nous amène à l'intérêt central que présente pour l'homme l'organisation des animaux en troupeau. Car ce concept, essentiellement «sauvage» à l'origine, portait déjà en lui le germe de la domestication. En effet, le comportement grégaire correspond à l'habitude qu'ont les animaux de se rassembler et de se déplacer ensemble, ceci autour et sous la conduite d'un ou de plusieurs membres implicitement dominants ; donc, si l'on peut obtenir le contrôle des mouvements de ces quelques membres, on s'assure du même coup le contrôle des mouvements du troupeau tout entier¹⁸. C'est autour de ce principe très clair que s'articulent la plupart des techniques de garde et de conduite des troupeaux en liberté, c'est-à-dire non parqués.

Chez les Baxtyâri, on peut distinguer deux façons différentes de mettre ce principe en application. La première méthode consiste à observer un troupeau pour en repérer l'animal dominant, puis à s'assurer le contrôle des mouvements de cet animal, le plus souvent par une semi-entrave. Les troupes de chevaux et de mulets (*rama*) fournissent d'excellents exemples de cette façon de procéder. L'élément dominant est facile à repérer : il marche et broute presque toujours en tête du groupe et distribue généreusement autour de lui coups de botte et de dent ; c'est généralement l'étalon, ou, à défaut, une vieille jument. Il suffit de lui passer un *do-daste bâ golf* (23, ci-dessus) aux membres antérieurs pour éviter que la troupe, même sans surveillance continue, ne s'éloigne trop du campement.

La seconde façon de procéder consiste à imposer à un troupeau un ou plusieurs «leaders» préalablement dressés ou au moins habitués de longue date à l'homme et à la vie des troupeaux. Cette technique est plus délicate mais aussi plus efficace, car on est assuré du haut degré de domestication des animaux dominants (alors que, dans le cas précédent, les qualités qui permettent à un étalon de s'imposer à ses semblables ne correspondent pas toujours à l'usage que les hommes veulent en faire). D'autre part, cette seconde technique convient mieux pour des animaux plus doux, moins fougueux que les chevaux ; elle s'applique donc de préférence au petit bétail. Les animaux conducteurs de troupeaux sont parfois des brebis âgées ou des béliers castrés (*dobor*) mais le plus souvent des boucs. Les boucs conducteurs (*sebis*) sont choisis pour leur aspect physique (taille élevée, poil long, cornes bien développées) et pour les qualités de leur comportement (calme, résistance). Au lieu d'être éliminés à la fin de leur période d'activité génitrice, vers 6 ans, ils sont castrés et dressés. On les habitue notamment à obéir à la voix en leur distribuant de la nourriture à la main (pain, sel dont ils sont très friands).

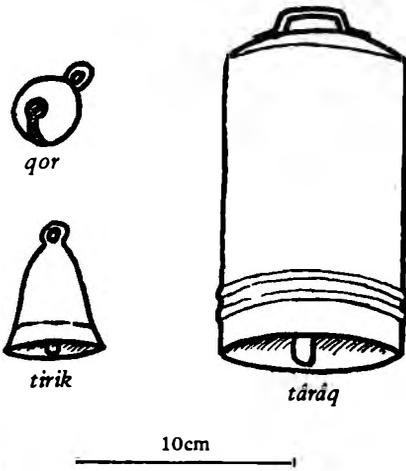


Figure 24

Puis, lorsqu'ils entrent en fonction, on renforce le caractère altier, majestueux (*bâ-gelal*) de leur démarche et de leur port de cornes par divers accessoires et parures : *mangul* (pompoms), *moti* (amulettes), et surtout *târâq*, énorme cloche de bronze (24) accrochée au cou de l'animal par un collier spécial, le *band-zangol*. Beaucoup d'animaux, chez les Baxtyâri, sont porteurs de sonnaillles – grelots (*gor*), clochettes (*tirik*) (24) – destinées, m'a-t-on dit, à mettre de l'animation dans la montagne et, éventuellement, à repérer, surtout la nuit, les animaux égarés et les mouvements anormaux parmi les troupeaux. Mais le *târâq*, par son beau son grave dominant de beaucoup tous les autres tintements, est l'indispensable instrument de la fonction de *sehis*. On compte toujours, pour un *galla* de 200 ou 300 têtes, quatre ou cinq animaux conducteurs qui ne se séparent jamais : leur déplacement ne passe jamais inaperçu et entraîne celui du troupeau tout entier. Ce sont eux qui répondent les premiers aux appels du berger, notamment lorsque celui-ci, sans quitter sa place, crie, siffle et frappe des mains pour faire lever les animaux des points d'ombre où ils se sont assoupis au milieu de la journée et leur faire reprendre le chemin des pâturages. Il existe d'ailleurs, pour chaque espèce domestique, des cris spécifiques, pour commander deux ou trois types de mouvement, qui s'appliquent indifféremment à des animaux séparés ou en groupe :

L'élevage

	appel ou mouvement en avant	mouvement de recul ou d'éloignement	immobilisation pendant le chargement
moutons	<i>pü</i> (<i>p</i> très spirant)	<i>barra</i>	
chèvres	<i>ti-ti</i>	<i>yex</i>	
vaches	<i>pšon</i> (<i>p</i> très spirant)	<i>waba</i>	
chevaux et mulets montés	<i>owab</i>	<i>dab</i>	
ânes et mulets de charge	<i>bron</i>	<i>buš</i> (bref)	<i>báš</i> (très long)
chiens	<i>kucu</i>	<i>diti</i> ou <i>cexe</i>	
poules	<i>bic</i>	<i>kiš</i>	

Ces cris sont répétés avec plus ou moins d'insistance et plus ou moins longtemps jusqu'à ce que satisfaction soit obtenue¹⁹.

Le berger, son matériel, ses auxiliaires

Finalement, les possibilités et les modalités d'intervention technique de l'homme sur la vie des animaux domestiques sont nombreuses et répondent à des préoccupations variées. Mais la fin dernière, le résultat ultime est l'adaptation toujours plus poussée, par la technique de l'homme, aux besoins de l'homme, d'une notion tirée du monde sauvage, d'une « chose de la nature » récupérée : le troupeau, mais le troupeau profondément transformé et embrigadé, qui apparaît comme le lieu, le centre d'un ensemble complexe de techniques et de connaissances dont le berger (*cupon*) est le dépositaire et l'agent. La variété des termes qui s'appliquent au gardien de bétail suivant sa spécialité indique bien d'ailleurs que sa science et son rôle sont reconnus par la société et la culture baxtyâri :

palefrenier	<i>ramaxon</i>	
palefrenier (spécialisé dans les ânes)	<i>bargelon</i>	
bouvier	<i>gâgelon</i>	
berger		
berger proprement dit	<i>šon</i>	} <i>cupon</i>
berger (agneaux)	<i>bargelon</i>	
chèvrier	<i>bozgelon</i>	
chèvrier (chevreaux)	<i>bigelon</i> ²⁰	

En réalité, l'importance de ces différentes catégories de personnel est très inégale. Si leurs connaissances hippologiques confèrent encore aux *ramaxon* un certain prestige, seuls les *cupon* (*şon* et *bargelon* surtout) jouent actuellement un rôle central dans le système techno-économique baxtyâri. En effet, alors que les vaches et les chèvres ne constituent jamais que de petites unités destinées à subvenir surtout aux besoins de la consommation intérieure courante, les moutons sont plus nombreux et, même plus inégalement répartis socialement, fournissent la quasi-totalité des produits commercialisables des nomades. D'autre part, les animaux autres que les moutons ne s'éloignent jamais beaucoup des campements : chèvres et vaches doivent être traites chaque jour pendant une grande partie de l'année, et on doit pouvoir disposer des animaux de travail immédiatement si besoin est ; leur nombre, enfin, ne justifie pas dans la plupart des cas le recours à un personnel spécialisé : toutes les personnes d'un campement — hommes, femmes, enfants même — doivent savoir et pouvoir s'occuper, à tour de rôle, de ces animaux. Les grands troupeaux de moutons, par contre, qui constituent le plus clair du potentiel économique de la tribu, doivent aller chercher plus loin des pâturages convenant à leur élevage et peuvent rester plusieurs mois (parfois d'août à janvier) à plusieurs dizaines de kilomètres des campements, sans jamais y revenir. Les Baxtyâri considèrent donc que ce serait prendre trop de risques que de confier si longtemps un bien aussi précieux à quelqu'un qui ne présenterait pas la garantie de bonnes connaissances techniques et d'une solide expérience.

Ces connaissances se transmettent oralement et par la pratique au contact des bergers. C'est un apprentissage qui doit commencer très tôt, dès 8 ou 9 ans. Les bons bergers sont d'autant plus recherchés qu'ils deviennent rares. La faute en est imputable en partie aux progrès de l'enseignement qui détourne les enfants d'âge scolaire des secteurs d'activité traditionnels. Il faut dire aussi que le travail de berger, malgré un salaire relativement important pour la société baxtyâri (10 % du croît du troupeau en agneaux mâles), est particulièrement ingrat et contraignant ; aussi beaucoup l'abandonnent au moment ou peu après leur mariage (mariage qui intervient souvent assez tardivement — à 30 ans passés — chez les plus pauvres, le temps pour ceux-ci de réunir le montant du *şir-bâhâ*, «prix du lait», i.e. de la fiancée).

Sans exiger d'efforts physiques soutenus comme le travail agricole, la garde des troupeaux requiert une disponibilité de tous les instants et impose des conditions de vie extrêmement inconfortables. Le berger baxtyâri est dehors par tous les temps, exposé au soleil ou à la pluie sans autre protection que celle de ses vêtements. La nuit, il dort la tête posée sur une pierre, recouvert de son seul manteau de feutre (*abâ-nemet* ;



Figure 25

voir le chapitre sur les vêtements) ; tout tintement de cloche, tout aboiement insolite suffit à le réveiller, et il est prêt à la moindre alerte. Mais, dans les alpages, c'est de la solitude que les bergers se plaignent surtout. Aussi est-ce toujours avec allégresse qu'ils parcourent parfois à pied plusieurs dizaines de kilomètres pour aller jusqu'à leur campement, tous les quinze ou vingt jours, chercher du ravitaillement : farine, thé, sucre, oignons. Le tout prend place dans un sac de toile porté sur le dos (*torba* ou *câr-bandî*, 25 ; voir portage), à côté du *maškul*, petite outre de peau pour l'eau, et du *jeva*, étui de feutre qui protège des chocs les objets les plus fragiles (verres à thé, montre éventuellement). Le reste de l'équipement professionnel du berger se compose d'un couteau pliant (*caqu*) porté à la ceinture dans une étui de cuir (*geld-caqu*, 26), d'une fronde et de bâtons. La fronde (*kivom*, 27), maniée avec adresse, peut être une

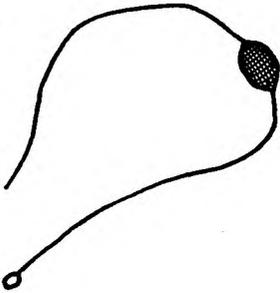
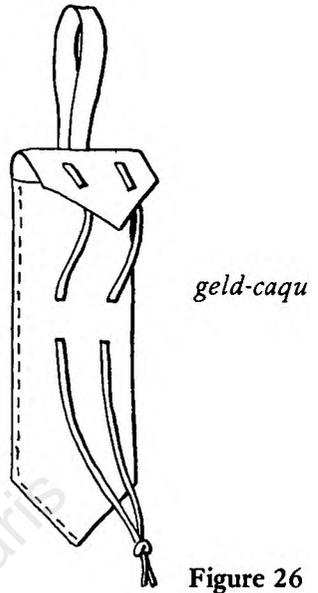
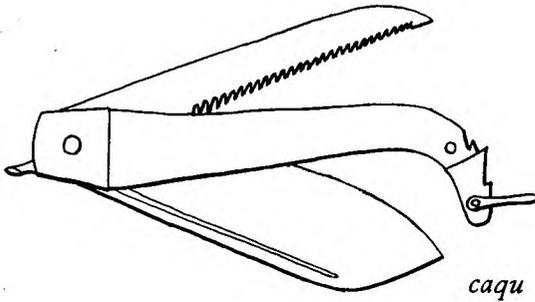


Figure 27. *kivom*

Figure 26



Figure 28. *gorz*

arme redoutable ; mais la plupart du temps, elle joue le même rôle que la houlette des anciens bergers européens et sert à diriger à distance (jusqu'à une centaine de mètres) la marche des troupeaux. Les bâtons (*cuq*) sont au nombre de trois. Au contact des animaux, on utilise le *tarka*, simple badine flexible arrachée sur un arbre. Par contre, le *gorz* est une arme contre les voleurs et les animaux prédateurs : assez court, taillé dans la masse, il présente une extrémité renflée de section polygonale, parfois renforcée de métal, (28). Certains bergers remplacent le *tarka* et le *gorz* par le *kalâk*, bâton d'un modèle intermédiaire permettant à la fois, bien qu'avec des dosages différents, les deux types d'action précédents. Mais la plupart critiquent cette façon de faire, la jugeant trop sévère pour les animaux domestiques et trop peu efficace contre les autres.

Chaque troupeau, enfin, est accompagné de deux à cinq chiens, *gallepâ*, distincts des chiens des campements. Les premiers voient le jour auprès des troupeaux et ne les quittent jamais. Ils ne reçoivent leur nourriture que des bergers. Pourtant, ces chiens n'interviennent jamais dans la conduite des animaux : leur fonction est exclusivement la protection et, éventuellement, la défense active des troupeaux et des bergers (cf. Planhol 1969a). Leur dressage est à peu près inexistant. A la naissance, on leur coupe les oreilles pour donner moins de prise à la dent des loups et, dit-on, pour développer leur acuité auditive (voir plus haut, 15, un chien aux oreilles coupées). Chez les Bâbâ-Ahmadi, on leur coupe aussi, parfois, un bout de la queue, ce qui aurait pour effet (?) de les rendre plus courageux et plus vifs (*zerang*). Il est de fait qu'aucun bruit ne leur échappe ; ils aboient longuement, surtout la nuit, au moindre signe suspect et n'hésitent pas, le cas échéant, à se porter au devant du danger, voleur, loup ou ours. Les bergers eux-mêmes ne sont pas toujours à l'abri de leur férocité : j'en ai vu plus d'un passer à proximité d'un campement ou d'un lieu habité en maintenant un chien attaché au bout d'un bâton afin d'empêcher l'animal, furieux d'être privé de sa liberté, de se retourner contre lui. Mais s'il arrive que cette férocité cause quelque dégât au troupeau, le coupable est immédiatement abattu.

Le marquage du bétail

Malgré toutes ces précautions — parcs, entraves cadennassées, sonnailles, bergers armés, chiens —, les vols sont nombreux chez les Baxtyârî et constituent une des causes principales de disparition du bétail, ovin surtout. Je connais plusieurs éleveurs qui se sont plaints d'avoir ainsi perdu, de 1969 à 1974, plusieurs dizaines de bêtes. Les vols ont surtout lieu de *tâyefa* à *tâyefa*, mais beaucoup moins entre parents ou alliés. Certains *tâyefa* sont réputés, de façon justifiée ou non, pour leur habileté et leur goût pour ce genre d'exercice. Chez les Gand'Ali de Qa'le-Boron, où j'ai séjourné en octobre et novembre 1969, chaque fois qu'un larcin était commis, on en accusait aussitôt les Bâbâdi puisque, c'est bien connu, « tous les Bâbâdi sont des voleurs » ! De retour chez mes amis Bâbâdi peu de temps après, je me suis empressé, non sans malice, de leur rapporter ces propos. Certains s'en indignèrent, voyant dans ces affirmations calomnieuses la preuve de ce que tout le monde savait déjà : « tous les Gand'Ali sont des menteurs ». D'autres, au contraire, ne s'en montraient pas si fâchés et commençaient à évoquer le temps encore tout proche où les brigands célèbres inspiraient un mélange de crainte et d'admiration (le

dernier en date, Ali Morâd des Zarâsvand, a été pris et fusillé en mai 1972, après huit années de maquis ; j'ai entendu bien des Baxtyâri reprocher entre eux aux gendarmes de s'être emparés de lui par surprise et de ne pas lui avoir laissé au moins la possibilité de se défendre (les armes à la main). Mais, même si il y a encore une trentaine d'années, les mérites des voleurs étaient appréciés à leur juste valeur, ceux-ci n'en étaient pas moins sévèrement punis lorsqu'on réussissait à mettre la main sur eux. La justice des *xân* ne badinait pas : B. Grué dit avoir rencontré en 1956 chez les Baxtyâri des vieux à qui il manquait des morceaux d'oreille ; c'était là le châtement minimum. Aujourd'hui, les grands *xân* ne sont plus là et les *kalântar* et *katxodâ* ne sont plus autorisés officiellement à rendre la justice. Toute plainte doit passer par le poste de gendarmerie le plus proche et tout voleur pris sur le fait doit lui être livré. C'est alors le début d'une procédure interminable où plaignant et prévenu s'enlisent également, à moins que ce dernier ne soit tombé — cela s'est vu — sur un gendarme compréhensif qui ait accepté de le laisser fuir moyennant quelque argent. Cela explique en partie pourquoi les petits vols de bétail sont encore très nombreux, bien plus nombreux en tout cas que les plaintes réellement enregistrées dans les postes de gendarmerie. Chez les Baxtyâri, on préfère régler ses affaires entre gens du même monde...

Actuellement, les voleurs opèrent surtout la nuit, à deux ou trois. Ils s'approchent sans bruit d'un troupeau ; puis, pendant que l'un d'eux attire sur lui les chiens et les entraîne sur une fausse piste, les autres emmènent une partie du bétail. Dès que le berger a donné l'alarme et que les pertes sont évaluées, le propriétaire part à la recherche de son bien. Cette tournée peut durer plusieurs jours, voire plusieurs semaines si le vol est important. Il va de campement en campement rapporter, entre autres nouvelles, son histoire dans tous les détails ; partout il est bien reçu, écouté attentivement et, éventuellement, informé (parfois contre quelque argent) de ce qui a pu se savoir ou se voir. Il peut réussir ainsi à parvenir jusqu'au campement du voleur. Là, il doit faire une description exhaustive des animaux dérobés et expliquer comment il est parvenu à retrouver leur trace. Si, par son éloquence et par la précision de ses descriptions, il fait la preuve de la connaissance de ses bêtes, on estime généralement que le voleur ne peut pas, à moins d'être un vaurien (*bi-šaraf*), ne pas reconnaître les faits. Mais si le propriétaire fait fausse piste, il suffira au suspect de jurer de son innocence pour être disculpé. Dans le cas contraire, voleur et volé négocieront la restitution du butin ; généralement, le premier se contentera d'exiger du second qu'il s'abstienne de toute autre poursuite. Finalement, tout le monde est bien d'accord sur l'essentiel, et l'on n'est pas si éloigné, chez les Baxtyâri, de cette coutume du *melki dorrân* qui, dans les tribus du Fârs, permet aux

voleurs de recevoir de leurs poursuivants «une indemnité pour l'usage de leurs chaussures»²¹.

Le marquage du bétail s'ajoute aux précautions prises pour se prémunir contre le vol, avec cette différence toutefois : il n'empêche nullement les voleurs d'opérer, mais facilite le repérage et la récupération du bien dérobé. D'autre part — et cela est très important —, la présence de telle ou telle marque sur un animal donné ne saurait constituer à elle seule la preuve de l'appartenance de l'animal en question à tel ou tel propriétaire ; elle ne fait que s'ajouter aux nombreux éléments de description indispensables pour provoquer l'aveu du coupable et la restitution du butin : âge, sexe, caractéristiques physiques diverses (voir plus haut, le vocabulaire correspondant). En effet, un même propriétaire ne marque pas toutes ses bêtes de la même façon. Ainsi, pour son troupeau ovin, Farâmarz Mahmudi emploie onze marques différentes, chacune n'étant portée que par seulement dix moutons. Chaque marque s'ajoute aux autres caractéristiques de chaque animal et intervient comme *moyen de mémorisation de ces autres caractéristiques*. Par exemple, si après un vol, on constate la disparition de deux des dix brebis portant la marque X et d'une brebis Y, il sera plus rapide et moins incertain d'examiner les brebis X et Y restantes que de passer tout le troupeau en revue pour savoir exactement lesquelles ont disparu. C'est pourquoi j'hésite à parler ici de «marques de propriété» du bétail ; les Baxtyâri eux-mêmes n'emploient pour les désigner que le seul terme d'*alâmat* («signe»).

Quoi qu'il en soit, ces marques doivent être définitives et indélébiles. Les unes sont faites au fer rouge (*alâmat-dâq*), soit avec une tige de fer forgé pour les marques comportant des courbes — *halken-dâq* ou chiffres : *dâq-do* («deux»), *dâq-nob* («neuf»), etc. (29) — soit avec une simple

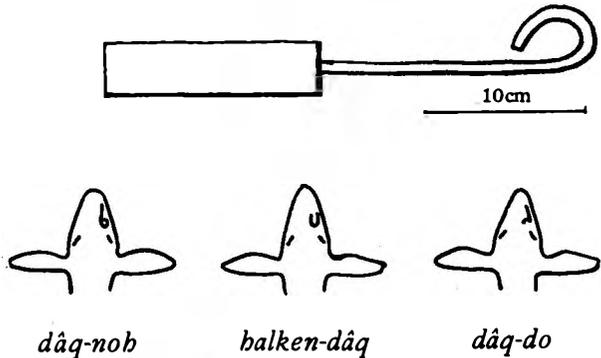


Figure 29

broche à rôtir (*tix-kabâb*) pour les marques composées d'une ou de plusieurs lignes — *alaf-dâq*, *tarke-dâq*, *râs-dâq*, *cap-dâq*, *kalle-dâq* ou chiffres : *dâq-baft* («sept»), *dâq-bašt* («huit») (30). Les marques au fer sont appliquées, chez le petit bétail, sur la tête, de chaque côté du chanfrein ou sur les oreilles. D'autres marques peuvent être obtenues par découpage des bords des oreilles au couteau (*alâmat-kela*) : *câr-gušt* (« quatre oreilles »), *ye-gušt-kela*, *cap-câq*, *râs-câq*, *cap-kela*, *râs-kela* (31). Ces différents motifs et leurs emplacements possibles peuvent donner un grand nombre de combinaisons. Les bovins sont marqués, comme les petits animaux, au fer sur la tête ou par découpage des oreilles. On peut aussi découper un morceau du fanon ou décoller sur le front une petite lamelle de cuir que l'on ligature et qui forme en durcissant une excroissance très reconnaissable. Les ânes sont marqués au fer sur le côté de l'encolure, et les chevaux et les mulets sur la cuisse. Les seuls cas de marques de propriété proprement dites connus dans la tribu étaient fournis par certains *xân* qui faisaient imprimer au fer leurs initiales ou leur nom entier sur leurs grands animaux, montures notamment. On trouve enfin d'autres marques, mais qui sont temporaires et destinées à un usage intérieur d'organisation des troupeaux, comme celles faites avec de la couleur brune (tirée de l'écorce du chêne, *balit*) sur les béliers pour les distinguer, de loin, des brebis dans la période de monte.

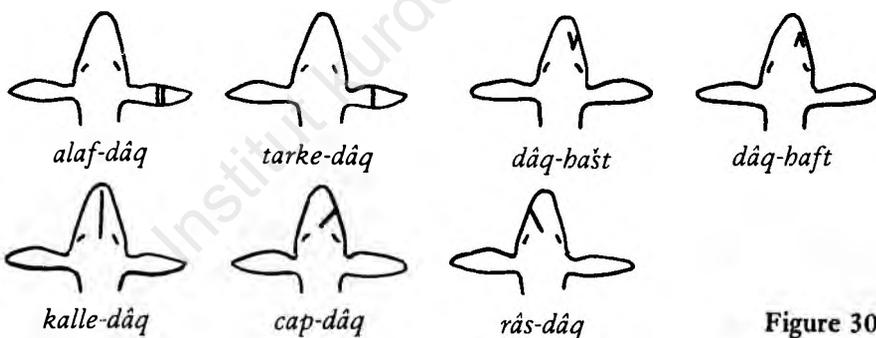


Figure 30

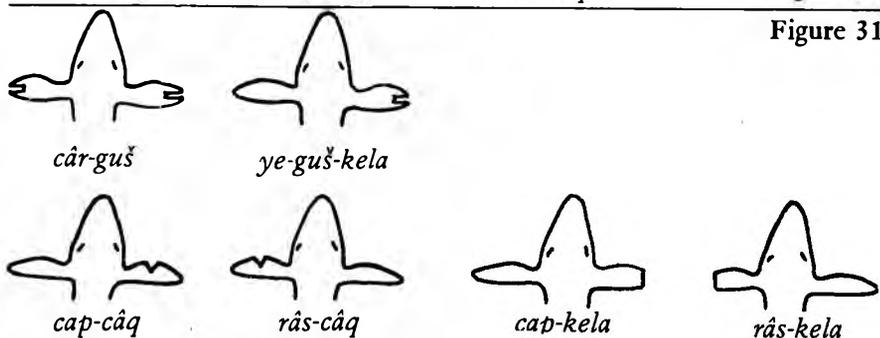


Figure 31

Les produits de l'élevage

Puisque nous avons choisi de réserver les aspects économiques proprement dits pour un travail ultérieur, il ne sera traité ici que des caractéristiques techniques des produits de l'élevage et des procédés de leur obtention. Mais, auparavant, quelques remarques sont nécessaires, en raison notamment de l'ambiguïté de la notion même de « produit » de l'élevage. Définir l'élevage comme « la multiplication des animaux destinés aux usages de l'homme » (Balfet et al. 1957, fasc. 4740), c'est poser l'existence d'un stock initial de m animaux A qui se reproduisent en donnant x animaux = $m + n$ animaux nouveaux B. D'un point de vue formel, A sont les moyens de production et B des produits. Un des caractères distinctifs de l'élevage — et, à un degré moindre, de l'agriculture (grain récolté/grain semé) — par rapport aux autres techniques de production réside dans la parfaite identité technique entre (animaux) produits et moyens de production (animaux), identité qui permet à tout moment la conversion des produits en moyens et inversement. Ainsi un éleveur de chevaux baxtyâri (ou français) peut fort bien, quand bon lui semble, faire reproduire un étalon qu'il destinait au marché comme cheval de selle et vendre à sa place une de ses poulinières ; à l'intérieur même de son élevage, il peut faire simultanément reproduire et travailler les mêmes animaux sans inconvénient, sauf à certaines époques du cycle reproductif. Cette perméabilité vaut surtout pour l'éleveur-utilisateur d'animaux à vocation unique de travail ou pour l'éleveur-naisseur de bestiaux destinés à être vendus jeunes (quel que soit l'usage que d'autres en font ensuite) et qui n'ont d'intérêt pour lui que dans la mesure où il pourra tirer bénéfice de cette vente. Pour ces deux types d'éleveurs, tout animal qui naît est un produit en soi, et il n'y a pas d'autre produit à attendre que celui-là ; les techniques d'élevage proprement dites — reproduction, alimentation, protection, etc. — sont les seules techniques de production utilisées. Mais dans la majorité des cas, l'animal est un produit destiné, éventuellement à la vente, mais surtout à l'usage de son éleveur, et il n'est pas utilisé directement (pour son travail) ou pas uniquement ainsi. On recherche au contraire la satisfaction d'une gamme aussi étendue que possible de besoins, donc non seulement l'acquisition d'animaux, mais aussi celle de leurs produits, c'est-à-dire des produits des produits. Cette tendance, qui a fait parfois qualifier l'élevage de « technique de transformation » — transformation de produits végétaux inutilisables directement par l'homme en lait, laine, etc. — suppose l'existence de techniques particulières s'ajoutant à celles de la production (de l'élevage) du bétail. C'est de ces techniques dont il sera question ici, en distinguant toutefois l'acquisition des produits de leur transformation et de leur utilis-

tion qui relèvent d'autres chapitres : transports, alimentation, etc. On remarquera (32) que, chez les Baxtyâri, l'obtention d'une gamme de cinq séries de produits ou d'usages différents des animaux n'est rendue possible que par l'élevage de six espèces complémentaires deux à deux : mouton-chèvre, buffle-boeuf, cheval-âne. Cette gamme, enfin, privilégie largement l'utilisation ou le prélèvement des produits sur les animaux vivants, seule la production de viande supposant l'abattage et, par conséquent, l'interruption de la fourniture de tout autre service ou produit.

	laine, poil	viande, 5e quartier	lait	fumier	travail
mouton	hachuré		hachuré	hachuré	
chèvre	hachuré		hachuré	hachuré	
buffle		hachuré	hachuré	hachuré	
vache		hachuré	hachuré	hachuré	hachuré
cheval				hachuré	hachuré
âne				hachuré	hachuré
mulet				hachuré	hachuré

Figure 32

Travail

Les Baxtyâri utilisent équidés et bovins, à des degrés divers, pour le transport des charges et des personnes (équitation) et pour le travail agricole (labour et dépiquage des récoltes par piétinement). Je renvoie à ces différentes rubriques. Parmi les bovins, seul le boeuf (*vârzá*) est en principe attelé, mais tous peuvent occasionnellement porter des charges. Le cas des buffles est un peu particulier : les Baxtyâri en vendent à l'extérieur comme animaux de labour mais ne les font eux-mêmes jamais travailler. Ce sont les équidés qui fournissent la plus large gamme d'utilisations possibles en même temps que le plus grand nombre d'animaux de travail puisque femelles, étalons et mâles castrés servent également, bien qu'à des travaux différents. Le mulet, intermédiaire entre l'âne et le cheval, est bon à tout. Tous ces animaux peuvent être vendus, parfois assez cher (jusqu'à 5000 *tomân* pour un mulet), justement en raison des services qu'ils rendent.

Laine, poil

Ces produits, qui nous font entrer dans le domaine du petit bétail, revêtent une grande importance pour les Baxtyâri : ils fournissent la matière première du secteur le plus riche des techniques de fabrication, le tissage (voir ce chapitre), et leur vente peut représenter une importante source de revenus. Les moutons sont tondus une fois par an, généralement au mois de mai, dès l'arrivée au *yeylâq*, quelque fois un peu plus tard, mais jamais plus tôt car la toison constitue un élément important de la protection des ovins contre le froid²².

Tous les moutons adultes sont tondus en une seule fois. Au printemps 1972, Ja'far Qoli Rostami avait recruté pour la durée de cette opération neuf personnes qui, avec l'aide des cinq bergers permanents, tondirent en cinq jours ses 600 brebis. L'instrument utilisé pour tondre est le *cara*. Il se compose de deux lames mobiles qui frottent l'une contre l'autre en prenant appui, à une de leurs extrémités, sur un petit bâton de bois qui les tient écartées. Les mouvements des lames sont provoqués par les actions alternées de la main gauche et de la main droite de l'opérateur : la première prend les pointes des lames et, en se fermant, les ramène l'une vers l'autre, provoquant le cisaillement (33) ; située entre le point d'appui fixe (axe de bois) et la partie utile des lames, la seconde, agissant comme un ressort, les ramène à leur position d'écartement (34, 35). La manipulation du *cara* occupant les deux mains de l'opérateur, l'animal tondu doit être maintenu par une seconde personne. Il peut aussi être couché sur le sol, les quatre pieds réunis par un lien ; le tondeur opère alors assis par terre, les jambes posées sur le mouton pour l'immobiliser. La toison doit être autant que possible détachée d'un seul tenant afin de pouvoir être roulée pour former un ballot. La laine (*pašm*) est achetée au poids par des commanditaires venus spécialement des villes. Mais ceux-ci ne pèsent pas la laine sur place ; ils comptent les toisons (désignées par le même terme : *pašm*), puis payent ultérieurement, après pesage, au prix de 8 *tomân* le kilo. Le poids des toisons est très variable : de 1 ou 2 kg pour une brebis, jusqu'à 5 kg pour un bélier. Leur comptage permet au producteur d'avoir une idée de la somme qui lui est due, mais ne saurait suffire à empêcher les abus dont les nomades sont souvent les victimes. Tous les éleveurs mettent de côté pour leurs propres besoins une certaine quantité de laine, parfois la totalité pour les plus petits producteurs. Cette laine sera préparée ultérieurement par les femmes (voir les techniques de fabrication).

Les caprins sont tondus de la même façon et à la même époque que les ovins, mais en beaucoup moins grand nombre. Les boucs conducteurs de troupeaux (*sehis*), dont l'aspect imposant doit être renforcé par un



Figure 33

poil long et fourni, ne sont jamais tondus. Les mères pleines ou âgées, plus vulnérables au froid, le sont rarement. On en décide en fonction des conditions atmosphériques et des besoins du moment. Une chèvre moyenne donne 0,5 à 1 kg de poil (*mi*) par tonte annuelle. Celui-ci n'est utilisé en grande quantité que pour la fabrication de la toile de tente ; moins facilement commercialisable que la laine, il est surtout destiné aux besoins intérieurs. Un autre produit de la chèvre, la bourre ou duvet (*kazal* en lori, *kork* en persan) peut être recueilli en quantité variable sur les animaux non tondus avec un gros peigne de bois (*šonwa*). Le *kazal* n'est pas utilisé par les Baxtyâri ; il est vendu pour la fabrication du feutre (*nemet*) aux artisans *qorbati*.



Figure 34

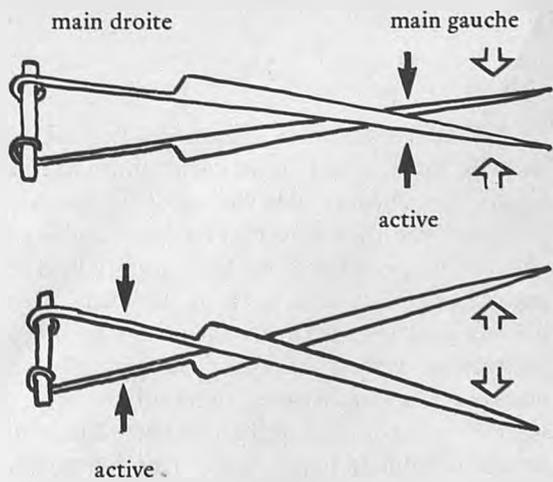


Figure 35. cara

Excréments

L'utilisation comme engrais des excréments (*xem*) des animaux ne m'a pas semblé très importante chez les Baxtyâri. Non pas que cette fumure y soit inconnue, bien au contraire. Dans les villages de sédentaires, certaines demeures possèdent des latrines dont la fosse s'ouvre sur la rue afin de permettre aux passants de recueillir les excréments des gens de la maison pour fumer leurs jardins. On sait même estimer la valeur de l'engrais puisque les jardiniers vont de préférence aux maisons les plus riches, où l'on mange bien : elles donnent, paraît-il, une fumure plus active. Les nomades ne sont pas plus ignorants que les sédentaires, mais ils font moins d'agriculture. Lorsqu'ils en font, c'est sur des terres distinctes et souvent éloignées des pâturages. Les troupeaux ne viennent guère sur les premières (terres en jachère exceptées ; voir agriculture) que pour y brouter les chaumes et ils en épuisent les ressources fourragères bien avant d'y avoir déposé toute la quantité d'engrais qui serait souhaitable : à titre indicatif, un troupeau de 100 moutons devrait séjourner 10 jours et 10 nuits pour fumer utilement une parcelle d'un hectare ; néanmoins, ce que ces animaux peuvent déposer en deux ou trois jours n'est déjà pas négligeable. Si la fumure des terres ne donne pas lieu chez les Baxtyâri, comme en d'autres régions, à des accords explicites entre propriétaires de champs et propriétaires de troupeaux, elle est sans doute pour beaucoup dans la liberté de mouvement dont jouissent, surtout en automne, les animaux des nomades à leur passage près des lieux habités.

A signaler enfin, chez les Baxtyâri, l'utilisation presque générale comme combustible des excréments animaux : bouses et crottins secs ramassés dans les pâturages et brûlés tels quels, ou bouse réhumidifiée puis séchée sous forme de galettes (*tapâla*) fabriquées par les femmes (voir habitation).

Lait

Le lait (*šir*) constitue, chez les Baxtyâri, le principal produit d'origine animale destiné à l'alimentation humaine. Il est fourni par la traite des brebis, des chèvres, des vaches et, au *garmâšir*, des buffles. La traite proprement dite est toujours effectuée par les femmes, les hommes n'intervenant que pour canaliser les animaux vers le lieu de la traite et les y maintenir. Les brebis sont les plus difficiles à traire. Pour y parvenir, on utilise un *don*, dispositif en entonnoir formé de deux murets de pierres qui vont en se resserrant jusqu'aux postes de traite : d'un côté, les brebis, poussées par des bergers, s'engouffrent par groupes compacts ; elles ressortent une par une de l'autre côté. Là, d'autres hommes les saisissent et les maintiennent pendant que des femmes les traitent (36). Les trayeuses



Figure 36

opèrent assises par terre, en appuyant parfois leur front contre la queue de l'animal pour l'empêcher de reculer (les brebis sont traites par derrière). Le lait est projeté dans un récipient de cuivre étamé, le *dici*, posé entre les jambes de l'opératrice et recouvert d'un linge qui filtre les impuretés et la poussière soulevée par le piétinement et la bousculade des troupeaux. L'opération s'accompagne de beaucoup de bruit : cris des femmes et des hommes, tintement des sonnailles, bêlements des brebis répondant aux bêlements des agneaux que les enfants maintiennent à grand-peine à l'écart jusqu'à la fin de la traite. On procède de même avec les chèvres, mais celles-ci sont généralement beaucoup plus calmes et peuvent même être traites sur un espace libre. Les vaches sont traites individuellement (37). Il suffit, pour les rassurer et obtenir leur immobilité, d'attacher leur veau au membre antérieur opposé au côté de la traite. Certaines femmes enfilent, pour traire, à l'index de chaque main, un anneau découpé dans une corne de bouquetin : cela favoriserait, paraît-il, la descente du lait.

Il est très difficile d'apprécier les capacités laitières de ces différents animaux. Le *dici*, récipient à traire, correspond, lorsqu'il est plein, à environ deux *man* de lait. Mais sa forme tronc-conique n'en fait pas l'instrument de mesure idéal. C'est donc avec les plus grandes réserves que je livre les chiffres qui suivent. J'ajoute que les quantités relevées corres-



Figure 37

pondent au seul lait trait, le volume de lait tété par ailleurs par les jeunes étant impossible à évaluer. Les vaches sont, individuellement, les plus grosses productrices, même avec des durées de lactation très irrégulières (7 à 10 mois à partir de la mise-bas). Dans les premiers mois, et dans des conditions normales, la production quotidienne par vache se situe entre 3 et 6 kg, puis tombe progressivement à 2 ou 3 kg à partir du quatrième ou cinquième mois. Leur cycle reproductif n'étant pas contrôlé et pouvant prendre place en différentes périodes de l'année, plusieurs de ces animaux permettent d'obtenir une production relativement stable et continue ; c'est d'ailleurs là que réside leur intérêt essentiel. Ainsi, le troupeau bovin de Ja'far Qoli Rostami (19 vaches) assure de façon ininterrompue une production minimum d'une quinzaine de kilos de lait par jour. Les buffles sont de meilleurs producteurs encore et leur lait gras est très apprécié des Baxtyâri, mais ils ne quittent jamais le *garm asir*. Ayant eu assez peu de contacts avec les Arabes qui les élèvent, je ne dispose pas d'informations suffisantes sur leur production. Les capacités laitières des chèvres sont plus réduites évidemment, mais aussi plus régulières que celles des bovins dans les conditions particulières de l'élevage baxtyâri. La durée de lactation chez la chèvre est généralement

de six mois, avec un maximum de 700-750 g par jour pendant les deux ou trois premiers mois. La période utile à l'homme est de cinq mois à partir du début du sevrage des chevreaux. Compte-tenu à la fois du contrôle dans le temps des cycles reproductifs et des inévitables décalages entre les mise-bas, la production laitière des chèvres couvre une période maximum allant de fin janvier à fin août (voir en annexe le calendrier des activités d'acquisition). Sur l'ensemble de cette période, un troupeau de 50 chèvres donne un total approximatif de 2000 kg de lait. Chez la brebis, la période de lactation est plus courte : cinq à six mois. La période utile à l'homme est de trois mois pendant lesquels il peut être obtenu dans le meilleur des cas une moyenne de 300 g de lait par jour et par brebis. Laits de brebis, de chèvre et de vache sont mélangés indifféremment et utilisés pour la fabrication, par les femmes, de différents produits (voir alimentation) qui sont consommés par les nomades mais très rarement vendus à l'extérieur. Actuellement, les plus gros éleveurs ovins ont tendance, nous l'avons vu, à laisser le plus longtemps possible les agneaux téter leurs mères afin de tirer de leur vente un meilleur prix. Cette pratique n'est rendue possible que par la présence de chèvres et de vaches sur lesquelles la production laitière repose, de plus en plus, presque entièrement. Elle indique aussi, au moins pour les plus riches des nomades, une recherche croissante de gains en numéraire.

Viande

Chaque année, au *yeylâq*, les agneaux mâles sont vendus à l'âge de 5 ou 6 mois pour la boucherie. Toutes les femelles sont conservées dans les troupeaux. Des convoyeurs de bétail (*cuđâr*) extérieurs à la tribu et agissant pour le compte des acheteurs, citadins pour la plupart, font à pied ou, lorsque c'est possible, en camion, le tour des éleveurs les plus importants. Ce système évite aux Baxtyâri d'avoir à se déplacer avec leur bétail, mais il permet de même coup aux intermédiaires d'acheter les animaux à des prix très inférieurs au cours normal du moment. En 1972, un agneau de 6 mois vendu 110 *tomân* par un Baxtyâri était revendu 160 à Šahr-Kord et 210 à Téhéran ! Mais l'inconvénient majeur de ce système de ramassage est finalement de tenir écartés des circuits de distribution un grand nombre d'éleveurs nomades parmi les plus petits, qui sont moins connus et vers lesquels les convoyeurs ne jugent pas rentable de se déplacer. Ces éleveurs écoulent leur production en réglant en bétail leurs achats chez les commerçants des villages, les *dokondâr*, avec la perte supplémentaire que représente le système du crédit. Les chevreaux mâles sont vendus également au *yeylâq*, mais seulement vers 18 mois, c'est-à-dire après trois nomadisations (alors que les agneaux n'en font

qu'une : celle du printemps qui suit leur naissance). Les difficultés d'accès au marché sont plus grandes encore : les chevreaux donnant moins de viande, leur prix de vente se situe entre 40 et 90 *tomân*. C'est pourquoi les nomades les sacrifient plus volontiers que les agneaux pour leur consommation propre. Mais il faut toujours pour cela des circonstances exceptionnelles, au moins chez les moins riches. En règle générale, les nomades consomment très peu de viande en dehors de celle qui leur est fournie par les animaux accidentés ou abattus en raison de leur âge. Les équidés ne sont jamais abattus et leur viande n'est jamais consommée (voir alimentation).

Cinquième quartier

En même temps que la viande, on prélève sur les animaux morts différents éléments qui ne sont pas consommables du point de vue de l'alimentation, ou simplement pas consommés, mais qui peuvent servir à divers autres usages (voir les techniques de fabrication). La peau n'est jamais gardée sous forme de fourrure, mais elle est nettoyée pour donner, d'une part le cuir pouvant être utilisé de différentes façons, d'autre part la laine ou le poil. Les intestins grêles donnent des liens ou servent à la fabrication ou à la réparation des tamis, etc. La vessie, l'enveloppe des testicules donnent des contenants pour le sel, la graisse. Les cornes et les sabots sont débités pour donner des chevilles, des coins. Le faible rythme d'abattage des animaux suffit à fournir les quantités utiles de ces produits puisque la laine, seule matière première de grande utilisation, peut, elle, être obtenue par la tonte.

Une large priorité est donc accordée aux techniques permettant l'utilisation des animaux vivants. Cette priorité correspond à l'une des caractéristiques économiques les plus fondamentales de la formule de l'élevage extensif : la conversion de tout produit potentiellement productif (e.g. agneau) en moyen de production effectif (brebis). Cette caractéristique se traduit dans la pratique par une augmentation assez rapide du capital productif, augmentation bien supérieure en tout cas à celle qui suffirait pour assurer la simple reproduction des moyens de production. A cela, il faut ajouter que, dans le cas des Baxtyâri, la recherche d'une gamme aussi étendue que possible d'utilisations des animaux conduit, en l'absence d'une espèce suffisamment polyvalente, à la multiplication des espèces élevées. Au niveau de l'organisation technique de la société, ces deux caractéristiques entraînent une diversification des tâches et une division du travail accrues, et réclament de la part des éleveurs plutôt qu'un labeur écrasant, une disponibilité de tous les instants qui pourrait suffire à expliquer la saisissante pauvreté de plusieurs des autres secteurs de l'activité technique.

III

L'agriculture

Les conditions générales de l'agriculture chez les nomades baxtyâri

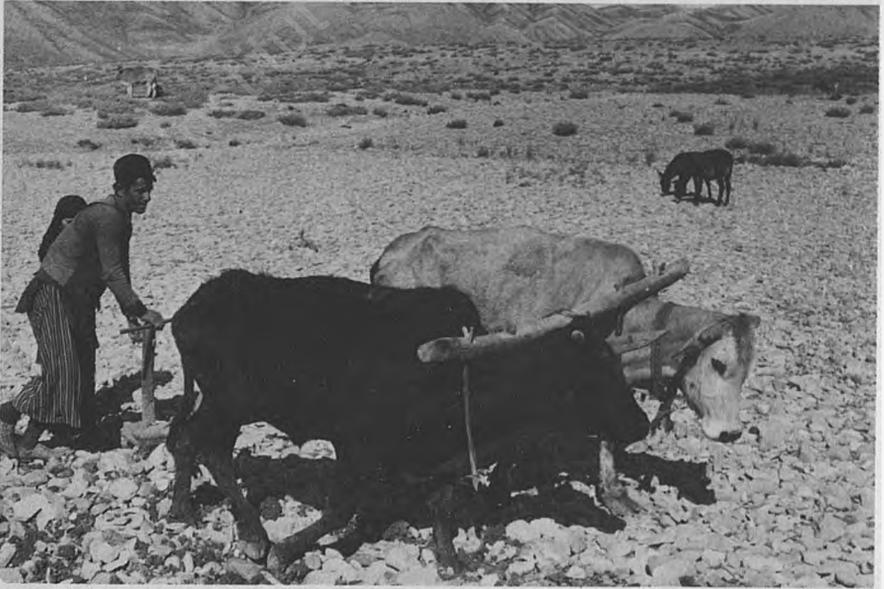
L'un des stéréotypes les plus répandus concernant les pasteurs nomades voudrait que tout effort agricole leur répugne, même dans des conditions naturelles favorables. Ainsi, selon Barth (1964, p. 9), l'agriculture serait mal considérée chez les Bâseri : les nomades préféreraient acheter les produits agricoles dont ils ont besoin et louer leurs terres, s'ils en possèdent, plutôt que de cultiver eux-mêmes. On peut à juste titre s'étonner d'une telle description pour une tribu aussi proche géographiquement et culturellement des Baxtyâri, alors que chez ceux-ci, comme d'ailleurs dans la plupart des autres tribus d'Iran (cf., par exemple, Salzman 1972), c'est la situation inverse qui prévaut. En effet, beaucoup de nomades baxtyâri font de l'agriculture (*kešâvarzi*). Celle-ci n'occupe certes qu'une place de second plan, mais est néanmoins suffisante pour témoigner que tout souci de valorisation agricole du sol n'est pas étranger au système techno-économique de la tribu.

Du point de vue technique, l'agriculture baxtyâri est surtout remarquable par la précision de son articulation sur le cycle de nomadisme. Grué (1958, p. 102) écrit très justement : « On a dit de ces nomades que toute leur vie se passait à courir à la recherche de l'herbe. On pourrait aussi bien écrire que leur existence n'est qu'un incessant va-et-vient entre leurs deux champs de blé ». Nous reviendrons sur ce point. En fait, chez les nomades, la pratique de l'agriculture est liée surtout à la possession de terres privées (voir Karimi 2537). Dans les deux campements étudiés, alors que toutes les familles élèvent des animaux, 8 seulement sur 22 sont propriétaires de terres : 6 au *yeylâq* et au *garmâsir*, 1 au *yeylâq* uniquement et 1 au *garmâsir* (voir annexe). Les nomades qui n'ont pas de terre peuvent se fournir en produits agricoles, soit en travaillant comme salariés sur les terres des autres, soit en cultivant eux-mêmes un lopin qui leur aura été prêté à titre de service par un parent. Certains se risquent parfois, les années particulièrement pluvieuses, à cultiver un bout de terre pris sur les pâturages : la pratique de cette

agriculture «sauvage» intermittente (*kešâvarzi-fasli*), impensable il y a cinquante ans, est, semble-t-il, une conséquence des campagnes successives de sédentarisation dont les Baxtyâri ont été l'objet depuis 1925 ; elle aurait connu un point culminant à l'annonce de la loi de nationalisation des pâturages (1962), les nomades ayant livré un maximum de terres à l'aire en espérant ainsi les soustraire à l'application de la loi (Digard 1973b, 1979c).

En temps normal, les Baxtyâri pratiquent presque exclusivement l'agriculture pluviale (*kešâvarzi-deymi*), et sans doute depuis fort longtemps puisque la plupart des noyaux actuels de regroupement sédentaire furent des centres d'agriculture nomade bien avant que des habitations en dur n'y fassent leur apparition (ceci n'est valable évidemment que pour les points comme Cel-Gerd, Faniâbâd, Deli, etc., qui sont situés à l'intérieur du territoire de la tribu). L'agriculture irriguée (*kešâvarzi-âwi*) est connue des nomades, mais sa pratique est restée jusqu'à maintenant liée à la sédentarisation temporaire ou définitive²³. Elle permet une extension de la gamme des productions dont les nomades profitent parfois : *sawdâr* (sainfoin), cultures maraîchères (*xyâl*, concombre ; *lubyâ*, haricot ; *adas*, lentille, etc.), arboriculture (surtout *kawoda*, peuplier) et parfois *berenj* (riz) dans le Xuzestân. Chez les nomades, les plantes cultivées (*zerâ't*) sont, à 75 % le blé (*gandom*) et à 25 % l'orge (*jow*) exclusive-

Figure 38



ment. Chaque année, deux récoltes ont lieu, l'une au *garmāsir*, l'autre au *yeylāq* parfois jusqu'aux plus hautes altitudes (j'ai vu, en août 1969, des nomades récolter du blé à 50 m d'un névé sur la face est du Zard-Kuh, donc vraisemblablement à plus de 3500 m d'altitude). A l'estivage, les nomades sèment fin août-début septembre, juste avant le départ de la nomadisation d'automne, et récoltent l'année suivante à leur retour en juillet et août (voir le calendrier des activités d'acquisition en annexe). Il s'agit de céréales d'hiver qui sortent sous la neige. A l'hivernage, les semailles ont lieu fin octobre et la récolte au printemps à la fin du même séjour. Ce sont ici des céréales précoces (dites *bâbâra*, «de printemps» en raison de l'époque de leur récolte) qui mettent seulement cinq mois pour venir à maturité.

Préparation du sol et ensemencement

Au *yeylāq* et au *garmāsir*, les techniques sont en gros les mêmes. Toutes les terres de culture sont laissées, une année sur deux, parfois deux années sur trois, en jachère nue (*kâr-o-makâr* en lori, *âyeš* en persan)²⁴. C'est donc surtout à cette occasion que les animaux, qui peuvent alors paître librement sur les terres agricoles, leur apportent la fumure la plus efficace. Afin d'éviter toute interruption de la production agricole, chaque propriétaire fait généralement deux parts de ses terres, l'une étant cultivée pendant que l'autre est laissée en repos et inversement d'une année sur l'autre (39). Lorsque plusieurs propriétaires sont parents ou voisins et que leurs terres sont adjacentes et d'égale valeur agronomique, ils peuvent s'entendre pour les regrouper en deux surfaces continues qui

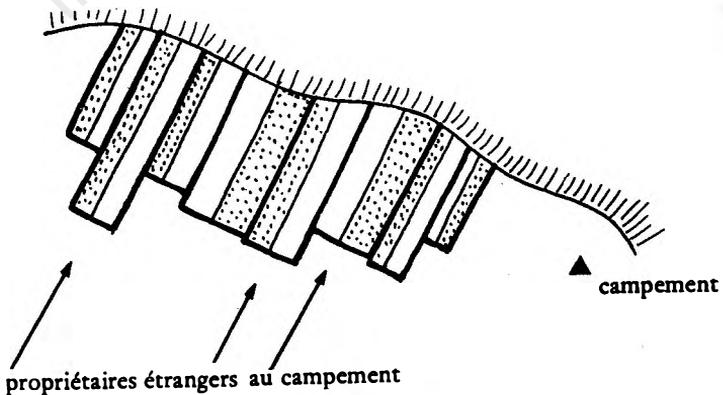


Figure 39

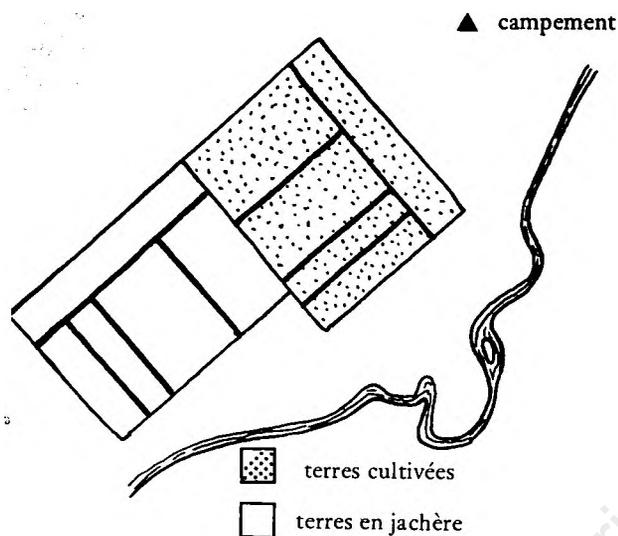


Figure 40

sont cultivées alternativement, chaque propriétaire possédant dans chacune des surfaces une parcelle correspondant à la moitié de ses terres (40). Cette seconde solution, en regroupant les terres qui peuvent être pâturées librement, permet d'éviter plus facilement que les troupeaux ne débordent sur les surfaces en culture. Pour que leurs terres profitent d'une fumure maximum entre chaque récolte de céréales, les sédentaires pratiquent parfois, surtout au *yeylâq*, un assolement céréale-sainfoin-céréale. Ils obtiennent souvent deux regains de sainfoin le même été, ce qui permet d'envoyer trois fois de suite les troupeaux brouter le même pré. Cette technique, qui reste à ma connaissance strictement limitée au domaine sédentaire, pourrait être adoptée avec profit par les nomades ; c'est du moins l'intention que quelques-uns m'ont dit avoir.

Dès la troisième ou la quatrième pluie, vers le 15 ou 20 août au *yeylâq*, vers fin octobre-début novembre au *garmāsir* commencent les labours et les semailles. Les labours sont effectués à l'araire : *xis* (le mot désigne à la fois l'araire lui-même et l'attelage). Les nomades ne transportent pas leur araire pendant les déplacements saisonniers ; ils en possèdent au moins deux.

L'araire utilisé par les Baxtyâri au *garmāsir* est un araire-chambige à deux mancherons (*bâbi*), d'un modèle très ancien (voir Feilberg 1938 ; Haudricourt/Delamarre 1955, pp. 122 ; Wulff 1966, pp. 264-265) et répandu dans tout le Xuzestân. Cet araire, qui porte en lori le nom de *xis-bâbi* ou de *xis-dârpâzani* (41) est fabriquée en bois par les Baxtyâri

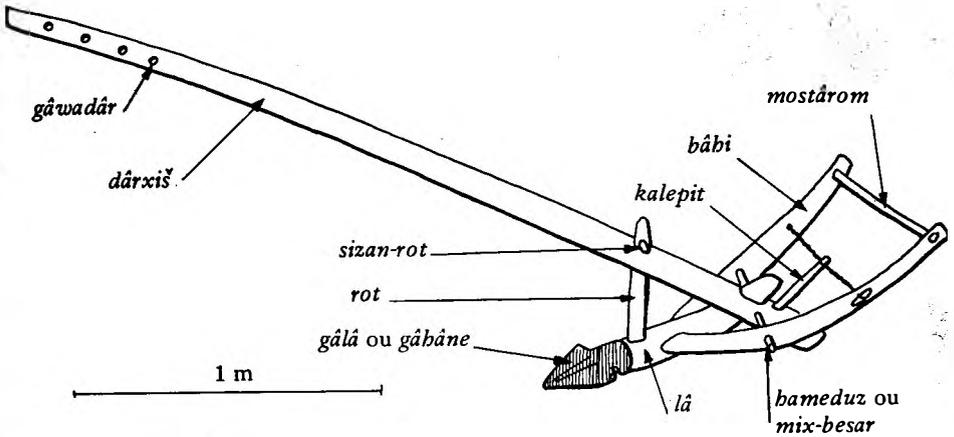


Figure 41. xiš-bâbi ou dârpâzani

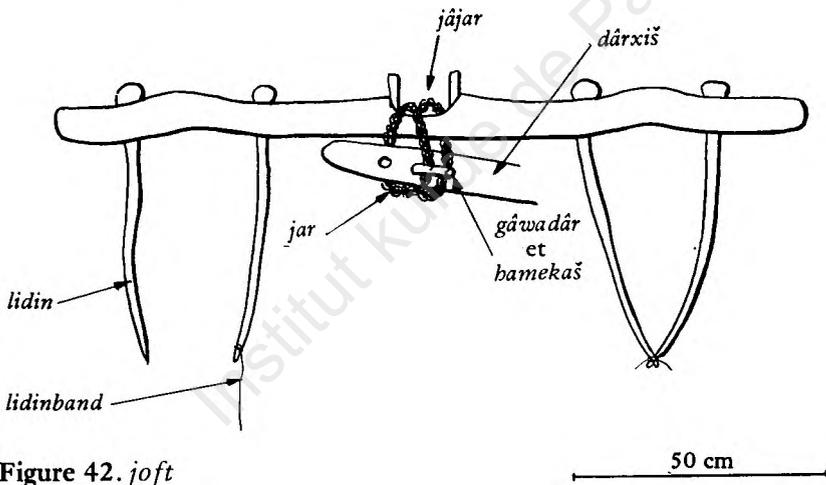


Figure 42. joft

eux-mêmes en grande partie (voir techniques de fabrication) ; seuls le soc (*gâlâ* ou *gâhâne*, contraction de *gâlâ-âhani*, « soc en fer ») et parfois l'étauçon (*rot*) sont en métal et fabriqués par les artisans-forgerons *qorbati*. Ce type d'araire est porteur d'un soc à douille : la base du soc enveloppe l'extrémité du sep (*lâ*), assurant la fixation du premier au second. Il est relié par un timon long (*dârxiš*) à un attelage (*xiš*) de deux boeufs (*vârzá*) harnachés d'un joug d'encolure (*joft*, 38, 42). Les boeufs peuvent être, le cas échéant, remplacés par des équidés (chevaux ou mulets). Le même joug est alors utilisé ; mais pour l'empêcher de glisser et

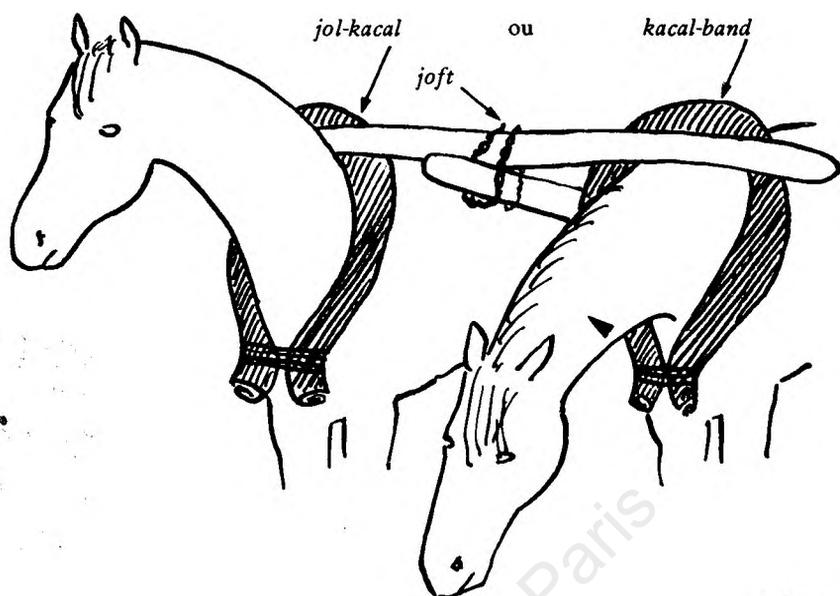


Figure 43

lui fournir un point d'appui comparable au garrot des boeufs, on munit les équidés d'un collier sommaire (*jol-kacal* ou *kacal-band*, 43) confectionné avec une couverture ou un tapis de dos (*jol*) roulé en un gros bourrelet dont les deux extrémités sont réunies par un lien sur la gorge de l'animal²⁵. Dans tous les cas, l'extrémité du timon est passé dans une boucle (*jar*) formée de sept ou huit fortes lanières de cuir et est maintenu en place par une cheville transversale (*hamekaš*) enfoncée dans un des trous (*gâwadâr*) du timon. Pendant le travail, l'araire est maintenu en position droite. L'angle d'attaque du sol est déterminé par le choix du trou dans lequel la cheville est passée, la position la plus avancée correspondant à la profondeur de sillon maximum. Assez rarement, lorsque la nature du sol le permet, cet araire est actionné par un animal unique (*xiš-ye-dombi* : «attelage à une queue»), mulet généralement²⁶. Le timon est alors plus court ; il est relié directement, sans palonnier, par deux traits souples à la sangle de poitrail de l'animal. Pour modifier l'angle d'attaque du sol, on agit dans ce cas sur la longueur utile de l'étauçon (*rot*) en intercalant un nombre plus ou moins grand de cales entre le timon (*dârxiš*) et la cheville d'arrêt de l'étauçon (*sizan-rot*). Cet araire a, chez les Baxtyâri, une réputation de fragilité. C'est pourquoi on préfère généralement y atteler un mulet, qui tire moins fort mais plus longtemps que le boeuf. Son aire d'utilisation correspond d'ailleurs exactement au *garmæsir* où les sols sont généralement assez meubles.

L'agriculture

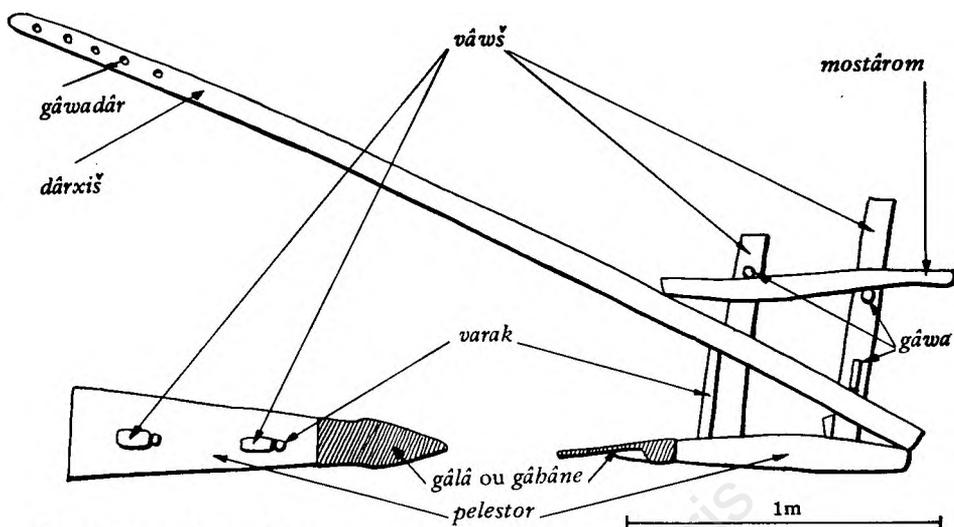
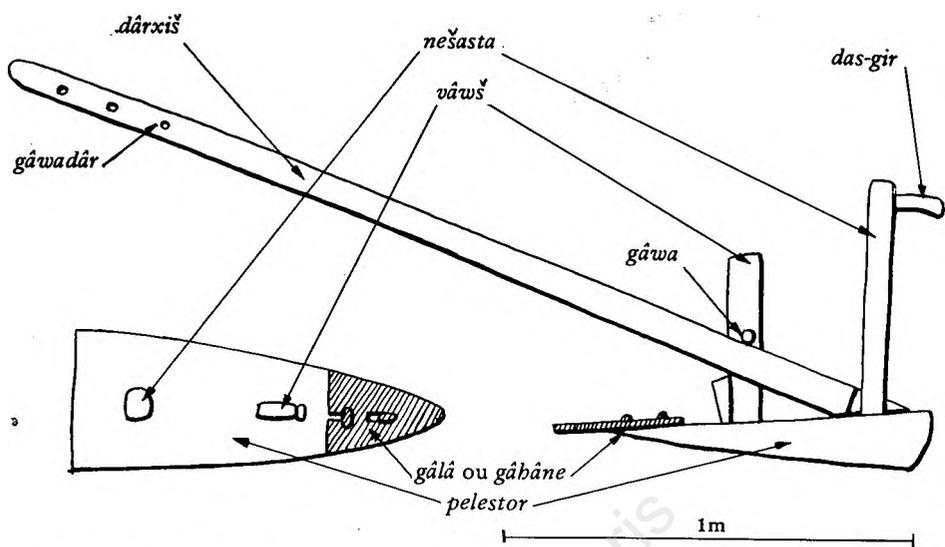


Figure 44. *xiš-mostârom*

Le *yeylâq* est le domaine de l'araire dental, sous deux formes différentes. L'araire de la région d'Esfahân, *xiš-mostârom* en lori (44), est répandu partout. Dans la moitié nord du *yeylâq*, on trouve également l'araire du Kordestân et de la région de Hamadân, appelé par les Baxtyâri *xiš-takdasti* (45). Les conditions de fabrication sont les mêmes : le soc est toujours dû aux *qorbati*. Il peut s'agir, soit d'un soc à douille comme précédemment (41 et 44), soit d'une plaque de métal fixée sur la partie supérieure du sep (*pelestor*) par deux crochets métalliques (comme en 45). L'angle d'attaque du sol est fixé par la position de la cheville de traction (*hamekaš*) sur le timon (42). Le *xiš-takdasti* travaille en position droite. Le *xiš-mostârom* peut travailler en position inclinée ; sur certains de ces araires, les points d'insertion des *vawš* sur le *pelestor* sont légèrement décalés sur la gauche ou la droite de l'axe médian du sep. Parmi les groupes étudiés, chez les Bâbâ-Ahmadi (campement 1) par exemple, seul le *xiš-mostârom* est utilisé. Chez les Bâbâdi, où l'on trouve les deux types d'araire, le *xiš-mostârom* est présenté comme étant l'instrument des nomades et le *xiš-takdasti* comme celui des sédentaires. Mais les deux types peuvent être utilisés simultanément, par exemple par les groupes situés plus au nord ou à la périphérie du territoire de la tribu : ils correspondent alors à des labours différents. Le *xiš-takdasti*, plus solide et plus maniable, convient mieux pour les sols lourds, les labours difficiles. Le *xiš-mostârom*, plus léger, est employé pour les labours peu profonds. L'attelage des araires du *yeylâq* est toujours composé d'une

Figure 45. *xiš-takdasti*

paire de boeufs (*vârzá*). Le joug employé ici est le même qu'au *garmāsir*. Les boeufs castrés vers 4-5 ans, sont d'abord habitués à traîner le *bardcelōi*, grosse pierre plate ou hémisphérique percée d'un trou dans lequel on enfonce un piquet d'attelage maintenu par des coins. Une bonne paire de boeufs peut travailler 4 à 6 heures par jour et labourer un *xiš* en 25 à 30 jours (voir en annexe les unités de surface de terre).

En général, on ne laboure qu'une seule fois, en semant devant l'araire. «Chez les riches», qui peuvent rémunérer la main-d'oeuvre nécessaire, on applique à la culture sèche les techniques de l'agriculture irriguée sédentaire : on effectue un premier labour (*rana*), on sème, puis on laboure une seconde fois, transversalement, pour enterrer les graines (*toxm-paši*). Les sédentaires utilisent parfois une sorte de «herse sans dent» (*bâz* ou *mâhâla*), simple poutre de bois tirée transversalement par les boeufs ; mais il n'y a rien de semblable chez les nomades. L'ensemencement des champs, devant l'araire ou entre deux labours, est fait à la volée. On utilise généralement 1 *man* de grain pour 900 à 1000 m², soit 60 à 70 kg pour 1 ha. Labours et semailles, tout est terminé vers le 15 ou le 20 novembre au *garmāsir*, vers le 10 septembre au plus tard au *yeylâq*, c'est-à-dire juste à temps pour le départ de la nomadisation d'automne. Jusqu'à ce que soit venu le moment de la récolte, les champs sont laissés tels quels, sans autre soin qu'une surveillance plus ou moins étroite, dirigée surtout contre les dégâts des animaux, tant domestiques que sauvages.

Récolte et séparation des produits utiles

Après être sorties sous une épaisse couche de neige qui les a protégées des très basses températures de la haute montagne, les céréales d'hiver au *yeylâq* viennent à maturité dix à onze mois après les semailles. Entre temps, les nomades ont pu gagner le *garm asir*, y séjourner six mois et revenir pour récolter vers juillet. Au *garm asir*, au contraire, les céréales sont mûres en cinq mois, grâce à la chaleur qui, en bordure du Xuzestân, succède presque immédiatement aux abondantes pluies hivernales : semées fin octobre à l'arrivée des nomades, elles sont prêtes pour la récolte au printemps suivant. La moisson (*delo*) est faite à la faucille : *dâs* (46). A l'aide de cette faucille, manipulée d'abord comme un crochet, le moissonneur ramène vers sa main libre plusieurs tiges ; celles-ci sont saisies en dessous des épis, réunies en une gerbe et coupées en tirant vers soi avec la faucille à une trentaine de centimètres du sol. Plus les chaumes sont laissés hauts, plus longtemps les animaux pourront stationner sur les champs après la récolte et meilleure sera la fumure. J'ai vu parfois des nomades moissonner avec le *šalzan* (46), sorte de faux mais manipulée comme une faucille ; c'est plutôt là un instrument de sédentaire et la plupart des nomades le jugent peu commode et trop encombrant. Les épis sectionnés sont ramassés et entassés de place en place au fur et à mesure de la moisson à l'aide de fourches en bois : *daker* à deux dents, taillée simplement dans une branche d'arbre fourchue, ou *janger* comportant de 6 à 9 dents fixées sur le manche à l'aide de lanières de peau fraîche qui se resserrent en séchant.

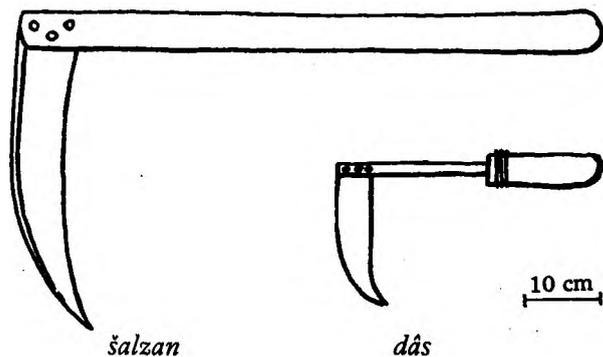


Figure 46

La moisson doit être effectuée dans un minimum de temps car, au *yeylâq*, il restera encore le dépiquage de la récolte, puis les labours et les semailles pour l'année suivante à faire avant le départ de la nomadisation d'automne. Du début du mois de juillet au début du mois de septembre, tous les hommes (bergers exceptés) sont mobilisés à plein temps pour ces opérations successives. Au *garmâsir*, les céréales ne sont pas encore mûres lorsque la nomadisation de printemps commence. Des hommes doivent donc rester en arrière pour effectuer la moisson ; souvent, ils ne rejoignent que plusieurs semaines plus tard leurs groupes respectifs au *yeylâq*. Ainsi, en 1972, cinq hommes du campement de Ja'far Qoli Rostami sont restés pour moissonner sur les terres que celui-ci possède au *garmâsir* ; ils ont travaillé vingt jours pour une surface de 140 *man*. Il s'agit d'un travail extrêmement pénible, qui s'accomplit surtout la nuit en raison de la chaleur déjà très forte à cette époque. Mais ces hommes ne font que la moisson. Aussitôt celle-ci terminée, ils emmagasinent tels quels les épis dans un *cir*, mur de pierres de 1,50 à 2 m de hauteur formant une enceinte circulaire qui, une fois remplie, sera recouverte d'une épaisse couche de branches d'épineux (*xâr*) afin de tenir les prédateurs à l'écart. La récolte passera ainsi tout l'été en attendant d'être dépiquée au retour des nomades. Au contraire, au *yeylâq*, le dépiquage doit avoir lieu immédiatement après la moisson car on attend le grain pour effectuer, avant de partir, l'ensemencement des champs pour l'année à venir.

Figure 47



Donc, en juillet au *yeylâq*, en octobre au *garmâsir*, on aménage à proximité des champs l'aire de battage, le *xarmen*. Le plus souvent d'ailleurs on se contente de restaurer celle utilisée les années passées. Il s'agit d'une surface de terre battue, nette de toute rocaille et de toute végétation, soigneusement balayée à l'aide de branchages, de 10 à 15 m de diamètre. En son centre, un solide pieu (*meh*) est profondément enfoncé dans le sol. Puis la récolte est entassée sur l'aire ainsi formée, en une couche aussi égale que possible, parfois assez épaisse. Chez les nomades, le dépiquage est assuré par le piétinement, sur la meule même, de cinq à douze animaux attachés en batterie et reliés au pieu central autour duquel ils tournent grâce à un anneau en fer (*bacern*). Un noeud spécial permet d'éviter l'étranglement des animaux. Les mulets sont placés à la périphérie (*sarpar*), les ânes, parce qu'ils courent moins vite, sont au centre (*golâw*). Derrière ces animaux, un homme court en chantant (Digard 1974, page A3), en criant et en gesticulant pour les empêcher de ralentir leur allure et de prélever au passage une partie des épis qu'ils piétinent (47). Tout autour, des hommes munis de fourches ramènent sur le dessus de la meule ce qui s'en trouve rejeté par le mouvement circulaire des animaux. Cette technique de battage, propre aux nomades, est appelée *âxon* ou *holey* par les Baxtyâri. Les sédentaires, eux, utilisent le tribulum (*com*), traineau dont la face utile est armée de pierres incrustées dans le bois.

Au bout d'une quinzaine d'heures de piétinement, le battage (*xordan*, litt. : «hachage») d'une meule de moyenne importance est terminé. Les tiges hachées (*ka*), les glumes (*puren*) et les grains (*toxm*) mélangés sont rassemblés en tas et lancés en l'air à l'aide du *janger* (fourche à neuf dents). Le grain retombe à la verticale ; les autres éléments, plus légers, sont portés par le vent un peu plus loin. L'opération est prolongée jusqu'à séparation complète, en deux tas distincts, du grain (*toxm*) destiné à l'alimentation et à l'ensemencement, et du *pexal*, mélange de balle (*puren*) et de paille hachée (*ka*), qui servira de nourriture complémentaire pour les animaux (dans la pratique courante, les Baxtyâri appellent le *pexal* : *ka*). Le grain doit être encore débarrassé des pierres et de tous les éléments plus lourds que le *pexal* qui peuvent être retombés avec le grain aux pieds des vanneurs ; on le tamise à l'aide du *qalbâr*, composé d'une trame de boyau montée sur un cadre de bois. Les impuretés qui auraient pu échapper aux mailles du *qalbâr* en raison d'une taille égale ou inférieure à celle du grain, doivent être éliminées par le triage manuel (souvent effectué par les femmes au moment de la consommation ; voir l'alimentation). Le grain est aussi dépoussiéré au vent, suivant un principe identique à celui du vannage : à l'aide d'un récipient quelconque, on le verse de hauteur d'homme sur une toile propre posée sur le sol. Le grain peut ensuite être emmagasiné. Les nomades l'enferment généralement, au

moins pour le transporter (voir ce chapitre), mais aussi pour le conserver, dans des sacs de cuir (*hambon*) ou de tissu (*hur*) qui sont cousus une fois remplis. Ceux qui ont des récoltes plus importantes déposent leur grain dans des réservoirs en terre, les *tâpu*, aménagés dans des habitations en dur (voir l'habitation et Digard 1979c). La mouture peut avoir lieu immédiatement ou plus tard. Après le battage, le grain est mesuré sur le terrain à l'aide du *dici* de 2 *man* (utilisé pour la traite) ou d'un *lagan* de 1 *man*, récipient en cuivre étamé de forme voisine du précédent mais plus plat (voir l'alimentation).

En suivant d'aussi près que possible ces opérations et celles d'ensemencement, j'ai essayé d'évaluer le rendement de la céréaliculture des nomades baxtyâri. Les chiffres obtenus sont très approximatifs, en raison notamment de l'imprécision des instruments de mesure employés, mais ils peuvent donner néanmoins des ordres de grandeur. Ils correspondent à 1969 et 1970 qui sont considérées par les Baxtyâri comme des années plutôt bonnes. Au *garməsir*, plusieurs lots de 30 *man* de terre de culture, ensemencés chacun avec 30 *man* de grain, ont tous donné des récoltes de l'ordre de 300 *man*, soit environ 7 quintaux à l'hectare, avec un rendement (poids récolte/poids semence) moyen de 10 pour 1. Tous les Baxtyâri, appelés à commenter ces chiffres les ont trouvés normaux et se sont accordés pour reconnaître la régularité de la production au *garməsir*. S'agissant toujours de céréaliculture sèche, on enregistre par contre au *yeylâq* des variations assez importantes suivant les lieux et les producteurs. La même année, certains lots de 30 *man* n'ont pas produit plus de 160 *man* de grain tandis que d'autres donnaient jusqu'à 300 *man*. Pour les premiers et une partie des seconds, chaque *man* de terre, c'est-à-dire la surface ensemencée avec un *man* de grain (6 kg au *yeylâq*), correspond à environ 900 m² (voir annexe) : les productions totales sont respectivement de 3,5 qx/ha et de 6,7 qx/ha, les rendements de 5,2 pour 1 et de 10 pour 1.

De tels écarts sont liés à la fois à des facteurs géographiques et à des facteurs sociaux. En l'occurrence, les lots les moins productifs (appartenant aux membres du campement de Farâmarz Mahmudi [campement 1]) sont tous situés à plus haute altitude (Biregon). Les facteurs sociaux se traduisent dans les techniques culturales (nombre de labours, fumure, etc.) et dans les quantités de semence utilisées dont dépend largement la production. En effet, les surfaces de terre (*man* de 1000 m² au *garməsir*, de 900 m² au *yeylâq*) se mesurent en fonction des quantités de grain généralement suffisantes pour les ensemencer (*man* de 7 kg au *garməsir*, de 6 kg au *yeylâq*). Mais rien n'empêche un propriétaire de ne pas s'en tenir à ces quantités fixées par l'usage et d'utiliser, par exemple, 12 kg (2 *man* du *yeylâq*) pour ensemencer 1 *man* de terre (900 m² au *yeylâq*).

A rendement égal de la terre, il pourra (théoriquement) obtenir une production double de celui qui n'aurait, sur la même surface, semé qu'un seul *man*. Le même calcul appliqué à une surface de 30 *man* impliquerait la réutilisation en semence de 360 kg de grain, soit près de la moitié de la consommation annuelle d'une famille de cinq personnes. C'est là un risque que peu de nomades peuvent se permettre de courir. Quant à l'irrigation, elle demande des connaissances spéciales et une présence constante. Tous les nomades qui ont essayé d'y recourir en ont obtenu, paraît-il, des rendements inférieurs encore à ceux de l'agriculture pluviale pratiquée dans les conditions les plus défavorables. Finalement, seuls les *xân*, qui disposent à la fois de beaucoup de terres, d'installations sédentaires et de main-d'oeuvre permanente, obtiennent dans le domaine de l'agriculture des résultats appréciables et une production dont beaucoup de *lor* sont dépendants pour leur propre consommation.

Institut kurde de Paris

IV

Chasse et pêche

Gibiers et techniques de chasse

Le territoire des Baxtyâri est riche en gibier (*kole*) et la chasse (*šekâl*) occupait encore, il y a quelques années, une place très importante dans la vie des nomades (voir Sardâr As'ad 1333, pp. 262, 281-285, 576, 610). Les animaux chassés et, en général, les animaux sauvages (*vaši*) sont classés en *beyvon*, *junevar* et *bâlanda*. Le premier groupe comprend tous les « herbivores pacifiques », en l'occurrence : la chèvre sauvage, *boz-kubi* (*Capra oegagrus*), et surtout le bouquetin, *pâzan* (*Capra ibex*), commun dans les zones les plus élevées du Zâgros et qui constitue un gibier particulièrement apprécié en raison de la qualité de sa chair et de la difficulté de son approche. La gazelle chinkara, *qazal* (*Gazella benetti*) reste confinée dans les parties les plus sèches du Xuzestân. Je n'ai jamais vu ni entendu parler de mouflon (*Ovis ammon*) pourtant signalé dans le Zâgros par Misonne (1959). Dans le second groupe, on trouve réunis tous les animaux qui peuvent présenter pour le chasseur un danger quelconque et dont la viande n'est pas consommée, c'est-à-dire, principalement, le sanglier, *gorâz* (*Sus scrofa*) et les fauves carnassiers. Parmi ces derniers, l'ours brun, *xers* (*Ursus syriacus* ?), et le loup, *gorg* (*Canis lupus*), sont les plus largement répandus, au *yeylâq* comme au *garmæsir* (les ours sont nombreux surtout dans le massif du Zarde-Kuh et dans les régions boisées de Bâzof, mais ils n'hésitent pas à pousser des incursions bien à l'extérieur de ces territoires). Les lynx, *gorbe-kubi* (*Lynx lynx*), nombreux également, sont plus méfiants. Les Baxtyâri m'ont beaucoup parlé de la panthère, *palang*, comme d'un gibier particulièrement dangereux et rare, restant confiné dans les parties montagneuses les plus hautes, donc les plus froides (s'agit-il de *Felis pardus* ou de la fameuse panthère des neiges ?). Je n'ai jamais rencontré cet animal lui-même évidemment, ni même aucun trophée me permettant d'affirmer son existence ; mais certains auteurs disent en avoir tué chez les Baxtyâri (voir Field 1939, p. 202). Quant au lion, il a complètement disparu depuis plusieurs décennies (un vieux Baxtyâri m'a affirmé en avoir vu tuer il y a une soixantaine d'années). Dans le Xuzestân, on trouve l'hyène rayée, *kaftâr* (*Hyaena hyaena*), et le chacal, *šoqâl* (*Canis aureus*), avec une répartition géogra-

phique à peu près semblable à celle de la gazelle. Le guépard (*Cynailurus jubatus* : *yuz-palang*) est cantonné au contraire sur les hauts-plateaux intérieurs, notamment près de Gâv-Xâne, où se jette le Zâyande-Rud ; mais il n'y en a probablement plus chez les Baxtyâri. Le dernier groupe comprend tous les animaux qui volent, à l'exception des insectes (*bašara*) mais chauve-souris (*kokuvang*) comprise. Mais il s'agit surtout, en ce qui concerne la chasse, des oiseaux : la caille, *tubi* (*Coturnix coturnix*), et la perdrix, *kawg* (*Perdix perdix*), sont les plus recherchés et appréciés pour leur chair et pour l'excellent exercice que constitue leur tir en vol.

Il n'est pas sans intérêt de constater que la littérature orale baxtyâri célèbre au même titre et avec la même passion faits de chasse (*šekâl*) et faits de guerre (*jang*). Les morceaux épiques les plus appréciés mettent en scène un héros qui, après diverses péripéties, vient offrir en hommage ses prises de guerre à son chef ou son gibier à sa bien-aimée. En effet, ces deux activités, proches dans leur finalité destructrice, font appel en partie aux mêmes techniques (poursuite, pistage, encerclement, embuscade, etc.) et requièrent la possession, toujours auréolée de prestige, d'un cheval et d'un fusil. Le succès à la chasse comme à la guerre (au moins telles que les Baxtyâri les conçoivent) suppose de la part d'un homme les mêmes qualités de ruse, d'endurance physique, d'habileté et de précision dans le maniement des armes, voire de courage lorsqu'il s'agit de gibiers dangereux (sanglier, ours, panthère) — l'élégance voulant qu'on les serre d'aussi près que possible avant de faire feu. Les autres gibiers peuvent être recherchés, on l'a dit, pour les difficultés de leur approche (bouquetin) ou de leur tir en vol (perdrix). La chasse constitue donc un excellent entraînement pour la guerre et, comme cette dernière, ou à défaut d'elle, fournit aux hommes des occasions de se mettre en valeur d'une façon qui résume bien ce que l'idéologie baxtyâri peut avoir de dionysien (selon la typologie de R. Benedict). L'étude des techniques de chasse, surtout dans ce qu'elles peuvent avoir de commun avec les techniques guerrières, est propre à l'illustrer.

La manipulation d'armes ne représente à l'évidence qu'une infime partie de la chasse. Deux exemples opposés à l'extrême en apportent la preuve. N'est pas considéré comme accomplissant un acte de chasse l'homme qui fait, sans l'avoir recherchée ou provoquée, la rencontre d'un fauve, même s'il utilise une arme pour se défendre si l'animal l'attaque. Mais la chasse commence si l'homme, sans avoir été attaqué par le fauve rencontré fortuitement, se met à le poursuivre dans le but de l'abattre. La chasse se définit donc, chez les Baxtyâri, comme agression délibérée de l'animal par l'homme ; comme technique, comme toute technique, elle commence avec l'intention. Le cas suivant constitue à ma connaissance l'exemple le plus parfait de chasse sans arme. Il s'agit d'une tech-

nique de chasse à la perdrix, surtout rendue célèbre par les Qaşqâ'i du Fâs, mais que les Baxtyâri pratiquent également dans le Xuzestân, là où existent des plaines assez vastes et nues pour la rendre possible. Cette chasse se pratique à cheval et en groupe. Elle consiste à s'approcher d'aussi près que possible d'une compagnie de perdreaux, puis à la charger dès que celle-ci s'envole. «Les perdreaux couvrent d'abord deux ou trois cents pas, puis se posent pour reposer leurs ailes. Au moment où les cavaliers vont les rejoindre, ils s'envolent à nouveau, puis se posent après un vol plus court. On répète l'opération cinq ou six fois, la distance couverte par les perdreaux se faisant de plus en plus courte, jusqu'à ce qu'enfin les oiseaux forcés se mettent à se traîner dans la poussière. Il ne reste plus alors aux chasseurs qu'à descendre de cheval pour s'emparer» (Cronin 1959, p. 168).

L'usage final d'une arme n'est donc pas la règle, même si l'on doit généralement y recourir, notamment lorsqu'il s'agit d'animaux dangereux ou ne pouvant pas être rejoints ou forcés à la course. Mais, dans tous les cas, l'aspect dominant de la chasse chez les Baxtyâri, celui qui demande le plus de temps et le plus de technique, c'est le débusquement du gibier et, d'une façon générale, la recherche d'une approche au moins suffisante pour s'emparer de lui ou pour le tirer. Le plus souvent, les Baxtyâri chassent seuls ou en petits groupes. Les chasseurs débusquent eux-mêmes leur gibier et le suivent. Les chasses à l'ours et au bouquetin peuvent donner lieu à des randonnées de plusieurs jours passés en montagne à observer le gibier et à le pister en silence jusqu'à ce que le moment propice au coup de feu veuille bien s'offrir. Les Baxtyâri pratiquent aussi ce qu'ils appellent le *kub-gere*, la «prise de montagne» par une ligne de rabatteurs qui poussent le gibier vers des chasseurs marchant à leur rencontre. Cette technique est surtout utilisée pour la chasse au sanglier. La chasse à l'affût (*kole*) n'est guère pratiquée sauf pour les grands fauves. Elle peut être alors combinée avec l'emploi de différents pièges (*tale*) qui doivent être classés dans les techniques d'approche du gibier car ils n'ont pas pour but de tuer l'animal chassé mais simplement de le maintenir sur place jusqu'à l'arrivée du chasseur. Il s'agit le plus souvent d'une fosse creusée sur le passage du fauve ou près de son gîte (*xoft*) et que l'on dissimule par un lit de branchages et de terre soutenant un appât. Pour la panthère, on construit de préférence un étroit tunnel de pierres conduisant à une proie, de telle façon que l'animal une fois parvenu à celle-ci, ne puisse plus ni se retourner, ni reculer. La chasse au faucon (*quš*) était autrefois pratiquée dans la tribu, surtout par les grands *xân*. Les chiens ne sont jamais utilisés pour la chasse (voir note 13). En règle générale, les Baxtyâri préfèrent de loin les techniques de chasse qui se pratiquent individuellement ou en petit groupe et qui demandent une grande mobilité, des

avancées et des replis rapides alternant avec de courtes embuscades, et qui laissent une grande place aux initiatives personnelles répondant à celles d'un gibier serré de près.

Les armes

Les Baxtyâri sont passionnés par les armes, au même titre que par la chasse et la guerre. Jamais les nomades ne se déplacent sans en être munis, ne serait-ce que de bâtons — et ils en possèdent de redoutables. Les bâtons et leurs dérivés contondants sont les principaux représentants d'un premier groupe d'armes qui ne peuvent être utilisées qu'au contact direct du gibier (par exemple, pour tuer un animal pris au piège) ou au corps à corps avec l'adversaire. Ces armes constituent actuellement les principaux moyens de défense des bergers. Le plus répandu est le *gorz*, bâton assez court (0,80 cm) et présentant une extrémité renflée de section polygonale (diamètre : 5 ou 6 cm) (voir plus haut 28). Un bon *gorz* doit être en *arzen* (amandier sauvage, *Amygdalus sp.*), taillé dans la masse ; il peut peser plusieurs kilos et coûter jusqu'à 50 *tomân*. Cette arme, qui se manie à deux mains, est de toute évidence très ancienne : le mot *gorz* est employé dans le *Sâb-Nâme* de Ferdowsi (Xe siècle) pour désigner la massue du héros Rostam. Certains Baxtyâri arment leur *gorz* d'une plaque de fer enroulée et clouée autout de l'extrémité renflée. Cette pratique est peut-être la survivance de variétés de *gorz* aujourd'hui disparues comme celle, intermédiaire entre l'arme contondante et l'arme de taille, signalée par H. R. D'Allemagne en 1911 : «Comme armes, ils [les Baxtyâri] se servent d'une sorte de matraque qui, dans leur langue, porte le nom de schilligah [? *din-gâ*, litt. : «queue de vache», ou *qare-minâ* ? cf. Sardâr As'ad 1333, p. 145 et 416]»; elle est formée d'un bâton à l'une des extrémités duquel se trouve une fente arrêtée par une forte lanière de cuir ; dans cette fissure est introduit un bloc de plomb ou de fer, de façon à en faire une massue véritablement redoutable» (Allemagne 1911, vol. 4, p. 179). Parmi les armes susceptibles d'être utilisées dans le combat au corps à corps, pour achever le gibier ou plus simplement, en l'occurrence, pour l'égorger afin de le rendre propre à la consommation, ainsi que le veut la tradition musulmane, figure le couteau (*caqu*). Je n'en ai jamais rencontré d'autre que celui déjà décrit (26). Mais H. R. d'Allemagne signale «des grands couteaux droits et damasquinés [il s'agit évidemment des célèbres *qamme*, 48]. Ces armes sont maintenant presque uniquement réservées aux tribus backhtiaries, mais à Téhéran, on les achète à bien meilleur compte que dans le domaine

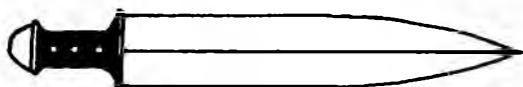


Figure 48

10cm

[de ces tribus]» (Allemagne 1911, vol. 4, p. 179). Cette dernière précision semble bien indiquer que les Baxtyâri accordaient une grande valeur à ces *qamme*. Les Baxtyâri employaient, plus anciennement encore, des lances (*neyza*) comme armes d'estoc. Ces instruments ne subsistent plus actuellement que dans un jeu équestre qui consiste à piquer d'un cheval lancé au galop une plaquette de bois (*taxta*, qui donne son nom au jeu en question) posée sur le sol.

Les armes de jet, du fait de leur grande valeur offensive, occupent une place plus importante encore que les armes contondantes, de taille et d'estoc. Elles seules permettent d'éviter le risque du contact avec l'adversaire ou le gibier dangereux. Véritable prolongement de la poursuite, elles permettent d'atteindre à distance le gibier que l'on ne peut rattraper ou forcer à la course. La fronde (*kivom*) a déjà été signalée (27). J'ajoute que les pierres, même lancées à la main, sont des projectiles redoutables par la force et la précision que les Baxtyâri savent et s'exercent à leur donner. J'ai eu à donner deux fois des soins à des hommes qui avaient été grièvement blessés à la tête par des pierres jetées, et vu un autre, rendu furieux par l'incursion d'une vache dans une tente, assommer net l'animal de cette façon. Très anciennement, les Baxtyâri devaient aussi utiliser des arcs, ainsi qu'en témoigne une stèle (non datée) située à Qa'le-Boron. Peut-être la technique de chasse à la perdrix mentionnée plus haut est-elle née de la nécessité d'économiser les flèches à une époque où ce type d'arme était encore en usage courant. Un détail significatif : pour mimer l'acte de tirer au fusil, les Baxtyâri font le geste du tir à l'arc, le bras gauche tendu sur le côté à l'horizontale, le bras droit replié derrière la tête²⁷ !

Mais depuis longtemps déjà, les fusils (*tofang*), qui marquent évidemment un progrès considérable en puissance et en portée, ont supplanté chez les Baxtyâri toutes les autres armes de jet. L'événement que constitue leur introduction est difficile à situer avec exactitude. Bien qu'importées en Occident par les Arabes au XIII^e siècle sous la forme des rudimentaires «pots de feu», les armes à feu n'entrèrent dans l'équipement régulier de l'armée persane que sous le règne de Sâh 'Abbâs (1587-1628)²⁸. Puisque de tous temps, c'est principalement par le butin pris à l'armée du gouvernement central que les tribus s'approvisionnent en armements,

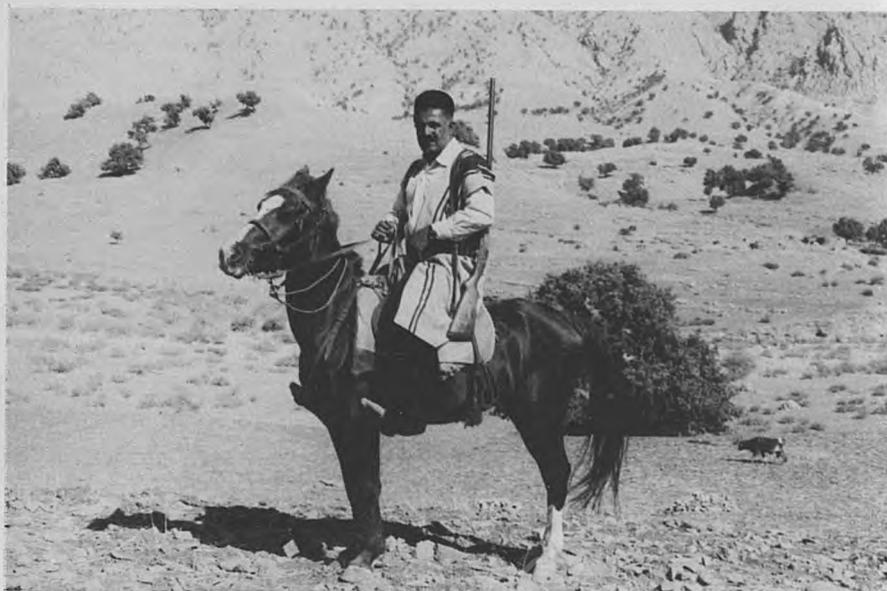


Figure 49

on peut penser que c'est à partir de cette époque, donc du début du XVII^e siècle environ, que les Baxtyâri commencèrent vraisemblablement à utiliser des fusils, bien que les modèles d'alors (fusils à mèche) fussent d'un maniement difficile, longs à recharger et d'une portée réduite. En tout cas, le premier document à ma connaissance qui atteste la présence d'arme à feu dans la tribu est un portrait peint de Hoseyn Qoli Xân *ilxâni* Haft-Lang (mort en 1882) sur lequel figure un fusil à silex à chargement par le canon (*puspor* en lori)²⁹, fusil dont on trouvait, paraît-il, encore quelques exemplaires dans la tribu il y a une dizaine d'années. Puis, aux *puspor*, succédèrent les *tabpor*, fusils à balle à chargement par la culasse. Après la révolution constitutionnelle de 1906-1909, selon Sardâr As'ad 1333, p. 22, les Baxtyâri disposaient d'une puissance de feu de 150 000 fantassins et de 25 000 cavaliers (49).

Les armes des Baxtyâri étaient de provenance variée et donnaient lieu à un commerce et à une contrebande florissants, surtout à l'occasion de l'approvisionnement en munitions. Il y a une vingtaine d'années de cela, le prix d'un fusil de guerre en bon état était de l'ordre de 1000 *tomân* (le prix d'un étalon aujourd'hui)³⁰. La fourniture d'armes a été longtemps la condition préalable de tout accord politique avec la tribu : c'est ainsi que les Baxtyâri comptèrent parmi leurs pourvoyeurs attentionnés les Anglais dès 1860 et les Allemands à l'occasion des deux con-

flits mondiaux. Mais on peut dire que, jusqu'à une époque toute récente, l'arsenal des Baxtyâri était en grande partie la reproduction fidèle de celui de l'armée iranienne. Et pour cause : une revue iranienne (*Tehrân Mosavar* du 1er mars 1957) estimait le nombre des fusils tombés entre les mains des tribus de 1914 à 1953 au cours d'accrochages avec l'armée régulière à une centaine de milliers de pièces (sans compter mitrailleuses, armes anti-chars, etc.). Parmi ces fusils, il faut citer un modèle tchécoslovaque qui semblait être particulièrement apprécié des Baxtyâri puisque ceux-ci ont tiré du nom de la ville de Brno, où ces armes étaient fabriquées, le mot *bernow* qui désigne tout fusil de guerre (par opposition au fusil de chasse, *dolile-tabpor* : «fusil à deux tuyaux») et qui peut servir, d'une façon générale, pour qualifier toute chose belle.

Les Baxtyâri ont toujours eu une réputation de tireurs d'élite, rapides et précis, même dans les conditions les plus défavorables. Au *qeyqâc*, mi-jeu, mi-exercice de tir d'un cheval lancé au galop, un bon tireur devait pouvoir atteindre la cible ou le gibier poursuivi (gazelle ou perdrix) aussi bien derrière que devant lui, en épaulant indifféremment à droite ou à gauche. Dans les cimetières de la région, on trouve sur de nombreuses tombes un fusil gravé dans la pierre en souvenir des qualités de tireur du défunt.

Raffolant des armes et prompts à s'en servir, les Baxtyâri ne pouvaient manquer de constituer une menace permanente pour un pouvoir central épris d'ordre et de stabilité. Leur désarmement fut la pierre angulaire de la politique tribale de tous les gouvernements qui se succédèrent en Iran après la deuxième guerre mondiale, à l'exception des tous premiers qui cherchèrent à faire appel au «patriotisme» des tribus pour les associer à la défense nationale (notamment celui du général Razmârâ qui organisa un «congrès des tribus» et des distributions de drapeaux aux chefs à Tehrân en 1948; voir Digard 1979c, p. 45). En fait, ce désarmement, que le général Zâhedi, après la chute de Mosaddeq, avait promis de terminer pour 1954, ne commença vraiment qu'en 1957. Chez les Baxtyâri, les derniers (?) fusils de guerre auraient été ramassés en 1969, seules subsistant quelques armes de chasse, autorisées au compte-goutte par les autorités, surtout depuis 1973³¹. Or, aucun point de la politique tribale du gouvernement n'a suscité, plus que le désarmement et aussi longtemps que lui — les délais en témoignent —, la colère, voire la résistance active des membres des tribus, chefs en tête. Certes, les représentations socio-culturelles associées au fusil, ainsi que la puissance militaire et politique qui résulte effectivement de la possession de cette arme ont leur place dans l'impopularité du désarmement, mais ne suffisent pas à expliquer l'ampleur du mouvement de résistance ni, parfois, sa violence. Car la mise en cause des avantages politiques et sociaux liés à la possession de fusils

était propre à mobiliser les chefs et leurs proches, beaucoup plus que la masse, plus pauvre, des simples nomades, des *lor*, aussi respectueux ceux-ci fussent-ils de l'autorité tribale. Or, si le désarmement signifiait la fin de la guerre et des conquêtes pour les *xân*, il impliquait surtout pour les *lor* une limitation de la chasse. Pour ces derniers, l'enjeu était très important.

Il aura fallu en effet attendre ces dernières années où toute chasse a pratiquement cessé pour que les Baxtyâri eux-mêmes prennent pleinement conscience du rôle que cette activité jouait dans leur système techno-économique. De ce point de vue, la chasse était d'abord la technique d'acquisition par excellence d'une viande très appréciée et d'un coût presque nul. Son interruption entraîna immédiatement l'arrêt presque total de la consommation de viande chez les plus pauvres, la plupart des nomades ne pouvant pas sans danger pour leurs troupeaux remplacer leur consommation de gibier par celle de viande d'élevage. Faisant suite à cette première conséquence, très cruellement et immédiatement ressentie, de l'interruption de la chasse, d'autres inconvénients font actuellement leur apparition, bien plus graves encore et dont l'ampleur véritable ne pourra sans doute jamais être évaluée avec précision. Ces inconvénients résultent de la multiplication sans frein d'animaux sauvages dont les Baxtyâri disent qu'ils étaient déjà très nombreux à l'époque où la chasse était libre. Parmi ces animaux, les fauves carnassiers représentent un danger direct, par les prélèvements qu'ils effectuent dans les troupeaux. Le loup surtout est craint car, contrairement à l'ours qui emporte une seule bête pour la dévorer, le premier se livre à de véritables massacres pour ne consommer finalement qu'une infime partie de chacun des animaux qu'il a égorgés. De plus, il semble — ce point demanderait à être précisé par des spécialistes — que les carnassiers, se reproduisant à un rythme plus rapide que les herbivores sauvages dont ils pourraient se nourrir, sont poussés à multiplier les agressions contre les proies faciles que leur offrent les troupeaux domestiques, ceci avec une audace croissante aux inter-saisons où la concurrence alimentaire est la plus forte. Cette audace est d'autant plus meurtrière que les hommes sont démunis d'armes efficaces. Je connais personnellement deux exemples d'incursion de fauves jusque dans des lieux habités : un ours en automne 1969 à Qa'le-Boron et un loup au printemps 1972 à Qa'le-Sabzi, près de Cel-Gerd ; tous deux ont été finalement abattus à coups de bâton après avoir fait plusieurs blessés. Plus curieux encore, les carnassiers ne sont pas les seuls coupables d'agression : deux fois en 1970, près de Faniâbâd, des chevaux ont été attaqués sur des pâturages écartés par des sangliers et sont morts des suites des blessures que ces animaux leur avaient infligées à l'abdomen. Il n'est pas impossible qu'il faille voir dans ces deux agressions une forme extrême de la concurrence alimentaire que les animaux sauvages non

carnassiers font aux herbivores domestiques. Cette situation de rivalité, dont on ne soupçonne généralement pas l'importance³², permet seule de situer à son juste niveau le rôle technique et économique joué par la chasse dans le système pastoral des Baxtyâri.

La pêche

Par contre, la pêche (*māhi-giri*) occupe, chez les nomades baxtyâri, une place vraiment mineure, tant par la faiblesse de sa contribution à la vie économique que par la pauvreté des techniques utilisées. J'ai mangé une seule fois du poisson dans la tribu : des truites (nombreuses dans le Kârun et ses affluents) qui avaient été pêchées à la dynamite ! Quand ils ne disposent pas de dynamite et qu'ils veulent manger du poisson, les Baxtyâri m'ont dit procéder ainsi : ils choisissent un cours d'eau suffisamment étroit pour pouvoir être obstrué avec des pierres et des épineux ; puis ils pratiquent une dérivation où les poissons peuvent être capturés à la main plus commodément. H. R. d'Allemagne (1911, vol. 4, p. 151) écrit qu'«ils réussissent aussi à s'en emparer en les grisant à l'aide d'une composition de noix de galle. Pour pratiquer ce genre de pêche, on choisit de préférence les bas-fonds où les eaux ont peu de courant ; quand l'appât commence à produire son effet, les poissons viennent flotter à la surface et se livrent à des mouvements désordonnés : c'est le moment qu'il faut savoir choisir pour les tirer très vivement hors de l'eau». La noix de galle ou galle du Levant est une zoocécidie due à un Hyménoptère, le *Diplolepis galloë tinctorioe* qui pond ses oeufs sur un chêne, le *Quercus infectoria*. Une autre plante, propre au Xuzestân, que les Baxtyâri appellent *zabr-māhi* («poison à poisson» : *Euphorbia piscatoris* ?) peut être utilisée dans un but analogue : des plants entiers sont arrachés, jetés à l'eau et frappés avec des bâtons pour répandre le poison ; les poissons morts sont ensuite ramassés à la surface³³.

Institut kurde de Paris

V

Cueillette et ramassage

Végétaux

Le terme de cueillette, dans son sens le plus courant, renvoie à la fois à un geste et à un objet puisqu'il désigne l'action qui consiste à détacher une partie d'un végétal (fleur, fruit, etc.) de son support naturel (tige, pédoncule). En fait, l'usage qui sera fait ici de ce terme (à défaut d'un autre) sera, quant à l'objet acquis, beaucoup plus précis puisqu'il se limitera aux végétaux «sauvages» : *alaf* («herbes»), *gavan* («arbustes»), *deraxt* («arbres»), à l'exclusion des plantes cultivées (*zerâ'at*). Par contre, quant au geste et à l'action techniques, son usage sera beaucoup plus large. En effet, les produits issus de végétaux non cultivés utilisés par l'homme sont très variés et leurs techniques d'acquisition ne sauraient se limiter aux seuls gestes de la cueillette : la gomme est recueillie après incision, le bois mort est ramassé, etc. Les choses se compliquent davantage encore pour les éléments qui sont incontestablement cueillis mais dont l'origine n'est pas uniquement végétale comme les galles, zoocécidies provoquées par la piqûre d'un insecte, ou lorsqu'il s'agit, à la limite, de matières d'origine animale qui ne proviennent ni de la chasse, ni de l'élevage comme le miel des abeilles sauvages ou la teinture rouge tirée des cochenilles. C'est surtout pour ces derniers éléments, qui occupent une place non négligeable dans l'économie nomade, qu'au terme de cueillette a été adjoint celui de ramassage. Au total, sont regroupés dans ce chapitre tous les organismes (plantes) et matières organiques, vivants ou non (bois mort), inertes ou faiblement animés, qui poussent ou se forment spontanément dans la nature et que les nomades trouvent à utiliser sans jamais intervenir dans leur processus de croît ou de formation.

Les techniques d'acquisition de ces éléments sont, au demeurant, très élémentaires et ne requièrent la plupart du temps l'utilisation d'aucun outil, sinon d'un sac ou d'un récipient quelconque pour leur collecte. Elles consistent généralement à ramasser, arracher ou sectionner à la main les produits recherchés. Parfois, lorsque ceux-ci se trouvent hors de portée, on gaule avec un bâton. Seule l'acquisition du bois frais et des plantes ligneuses nécessite le recours à un outil tranchant : couteau (*caqu*, 26) ou faucille (*däs*, 46) déjà décrits, herminette (*kaleng*, voir

techniques de fabrication), et à un fort gant de cuir s'il s'agit d'épineux (*xâr*). Il n'est pas sans intérêt de noter que toutes ces techniques d'acquisition sont du ressort des femmes, à l'exception précisément de celles nécessitant la manipulation d'un outil autre que le couteau.

La gamme des produits acquis par cueillette ou ramassage est très étendue et comprend, quant aux utilisations possibles, des ingrédients culinaires (céleri, menthe, etc.), des baies diverses (*ban*, *kel-xonk*, *sistal*, *tâg*, etc. que je n'ai pas pu faire identifier en raison des difficultés de leur conservation) et même quelques aliments de base (glands, champignons), des plantes fourragères pour les animaux (*xâr*, voir p. 50), des plantes médicinales (*giyâb*), des combustibles (bois), des matériaux de construction, des matières premières pour la vannerie, par exemple, et la fabrication de nombreux outils, des substances tinctoriales, etc. Il s'agit donc d'un ensemble extrêmement disparate dont il serait long et superflu de faire l'inventaire dans le cadre des techniques d'acquisition puisque tous les éléments qui le composent apparaîtront de nouveau dans les chapitres concernant les techniques de fabrication, l'alimentation, etc. Je me bornerai donc ici aux produits que les Baxtyâri recueillent principalement dans un but de commerce et qui présentent, de ce fait, une importance économique toute particulière.

En tête de ces produits arrive la gomme adragante (*zidi*), suc mucilagineux blanchâtre produit par une Papilionacée commune au *yeylâq* : *Astragalus gummifer* Labill. (*zidi-ketri*, voir Hooper/Field 1937, p. 90). La récolte peut avoir lieu dès le début de l'été. On met à nu le haut de la racine des plantes puis on l'incise en plusieurs endroits; trois ou quatre jours plus tard, on vient recueillir la gomme qui s'est écoulée. Ces opérations ont lieu parfois à très grande échelle, plusieurs hommes d'un même campement pouvant ainsi traiter chaque jour pendant un ou deux mois une centaine de pieds différents. Chaque pied donne 5 à 10 *mesqâl* (4,23 g) de gomme. Le Zâgros en fournirait ainsi une cinquantaine de tonnes. La gomme adragante était achetée ces dernières années entre 15 et 20 *tomân* le kilo aux Baxtyâri pour être revendue ensuite jusqu'à 40 *tomân* à Esfahân ou à Tehrân. La vente de ce produit représente donc pour les nomades une source parfois importante de revenus. La gomme était enfin exportée, à raison de presque 150 tonnes par an pour tout l'Iran, à destination surtout de l'Allemagne de l'ouest qui l'utilise pour la fabrication de matières plastiques (?). Mais, depuis 1970 où un tiers seulement de la production de l'Iran a pu être exporté, le marché semble connaître une crise (*Journal de Téhéran* du 13 avril 1970) dont les répercussions commencent à se faire sentir chez les Baxtyâri. En 1972, le prix du kilo de gomme était déjà tombé en dessous de 12 *tomân* à la vente sur place.



Figure 50

Après la production de gomme adragante vient celle de *gaz*, en quantités moins importantes mais d'un écoulement plus facile et plus régulier sur le marché local. Le *gaz* est une exsudation poudreuse de saccharine produite sur les feuilles du *gina* (50), *Tamarix gallica* L., var. *mannifera* Ehrenberg, par la piqûre d'un insecte, le *Coccus manniparus* Ehrbg. Plusieurs auteurs ont reconnu dans cet exsudat la manne de la Bible³⁴. Les femmes baxtyâri le récoltent à la fin de l'été au *yeylâq* en frappant avec un bâton les arbustes au dessus d'un linge préalablement étalé sur le sol. Il faut visiter ainsi 20 à 100 arbustes pour obtenir un kilo de *gaz* qui sera vendu 20 à 25 *tomân* dans les villages voisins du lieu de la récolte ou 40 *tomân* à Esfahân. Là, il entrera dans la composition d'une

confiserie, sorte de nougat aux pistaches, portant précisément le nom de *gaz*, dont cette ville a la spécialité. Actuellement, l'activité de récolte du *gaz* semble menacée, non par une diminution de la demande sur le marché extérieur à la tribu, comme c'était le cas pour la gomme, mais au contraire par les nomades eux-mêmes qui utilisent de plus en plus les *gina* comme combustible pour pallier le manque de bois.

Signalons enfin, parmi les activités de cueillette rémunératrices pour les nomades, celle des champignons (*qârc*). Le *bâzâr* de Cel-Gerd est l'un des principaux centres de groupage de ce produit à l'estivage. Plusieurs *dokondâr* (boutiquiers) m'ont dit que, les meilleures années, les nomades réussissent à y vendre pour près d'un demi-million de *tomân* de champignons (à raison de 3 à 5 *tomân* le kilo) à quelques acheteurs venus spécialement de Šahr-Kord. Certains nomades vendent aussi des roseaux (*ney*) 30 à 50 *tomân* le *bâr* (charge d'âne) aux villageois qui en font des nattes grossières, des palissades, et les utilisent pour la confection des toitures. Mais ces deux derniers produits sont également employés par les nomades eux-mêmes (voir l'habitation), et leur vente n'est qu'un aspect subsidiaire de leur utilisation. C'est aussi le cas du bois, avec cependant quelques différences qui résultent de la dégradation progressive de la couverture forestière du Zâgros (cf. Sardâr As'ad 1333, p. 51). Le bois est une matière première indispensable (voir les techniques de fabrication) en même temps qu'un combustible très apprécié. Mais les nomades n'en font pas une très grande consommation. Les éléments dont la fabrication réclame le plus de bois (poutres, poteaux de tente, araire) ne demandent à être renouvelés que tous les 5, 10 ou 20 ans. Quant aux combustibles, il en existe bien d'autres que le bois (épineux, excréments animaux). Même si les troupeaux des nomades, par un pacage souvent abusif, y ont leur part de responsabilité, le déboisement est surtout le fait des sédentaires³⁵, baxtyâri ou non, qui se livraient récemment encore à l'abattage systématique des arbres en vue de la fabrication de charbon de bois. Cette activité n'a jamais rapporté grand-chose aux nomades, sinon, paraît-il, une taxe réclamée parfois par les *xân* aux bûcherons extérieurs à la tribu. Mais aujourd'hui, ils sont les premières victimes de la dégradation des forêts. Manquant de bois de chauffage et surtout de matière première, ils doivent maintenant se tourner vers les sédentaires qui, après les avoir dépouillés de leurs arbres, se sont mis à en planter pour les leur vendre ensuite. Les peupliers (*kawoda*) sont les plus recherchés en raison de leurs fûts droits et élancés : en 1972, un tronc de cet arbre coûtait 100 à 150 *tomân* le mètre.

Finalement, la cueillette et le ramassage, par l'importance et la variété des produits récoltés et des utilisations qui en sont faites, témoignent, plus qu'aucun autre secteur d'activité, de l'étroite adéquation de la

société baxtyâri à son environnement et, en même temps, de la fragilité des liens techniques sur lesquels cette adéquation repose. Elles montrent en particulier, surtout lorsque la prédation est trop forte (comme dans le cas du bois), combien sont floues et indécises les limites entre la cueillette et l'agriculture. Dans le domaine de l'élevage, il serait intéressant d'étudier comment certains Baxtyâri ont pu être amenés à remplacer le miel sauvage ramassé au hasard des rencontres par celui recueilli dans des ruches grossières (*taqeš*) au prix d'une apiculture encore sommaire. Je manque malheureusement d'informations pour le faire.

Minéraux

L'eau (*âw*), élément vital par excellence, est utilisée en grande quantité pour l'alimentation des hommes et du bétail, et dans certains procédés de fabrication. Mais son acquisition ne donne pas lieu à des techniques ou à des installations aussi élaborées que chez les habitants des régions plus arides. En effet, le territoire des Baxtyâri bénéficie d'un réseau hydrographique assez dense et régulier, qui suffit généralement pour assurer l'abreuvement du bétail, sauf sur certains pâturages de haute altitude. C'est aussi directement dans les cours d'eau que les femmes viennent laver la laine, les vêtements, et effectuer tous les travaux qui réclament de grandes quantités de ce liquide. Les sources (*cašma*) qui surgissent naturellement fournissent l'eau potable pour l'alimentation humaine. Elles ne sont généralement l'objet d'aucun aménagement particulier : on se contente de ne pas y conduire le bétail (à moins d'y avoir installé un abreuvoir spécial, *but* ; voir élevage) et de disposer les campements à distance suffisante pour éviter leur pollution. Les femmes s'y rendent une ou deux fois par jour pour chercher l'eau nécessaire à la consommation du campement : elles la puisent à l'aide d'un récipient de métal (*pyâla*) puis la versent dans des outres de peau de chèvre (*mašk*) (51) qu'elles rapportent au campement sur leur dos. Déposées à l'ombre et arrosées de temps en temps, ces outres conservent l'eau parfaitement fraîche. On ne trouve jamais, chez les Baxtyâri, ni puits, ni *qanât* comme ailleurs en Iran. Les seules installations du genre — au demeurant relativement modestes : réservoirs (*târâb*), dérivations (*nakin*), etc. (voir par exemple Layard 1846 ou Sardâr As'ad 1333, pp. 209, 356) — se trouvent concentrées en quelques points privilégiés du territoire de la tribu, comme Ive-Dašt-e Gol³⁶ où les *xân* entretenaient une activité agricole importante ; la plupart ne sont d'ailleurs plus en service.



Figure 51

Le sel (*nevek*) tient chez les Baxtyâri une place très importante, non seulement pour l'alimentation des hommes, mais aussi pour celle du bétail. Il s'agit ici de sel gemme, mais surtout de celui que l'on trouve en solution dans l'eau de plusieurs rivières du territoire de la tribu : Sur-Âw («Rivière Salée») de Sorx-Kuh près de Cel-Gerd ou Ceşme-Sur («Source Salée») de Kuh-Geriva près de Lâli. A Sorx-Kuh, du fait de l'évaporation, les rives du cours d'eau sont recouvertes en été d'une épaisse couche de sel humide. Ce sel est ramassé et déposé un peu plus loin sur le sol en tas d'un vingtaine de centimètres de long qui sont laissés à sécher au soleil. Une fois débarrassé de son eau, chaque tas donne un bloc de sel dur, appelé *ará*, qui pèse environ 3 *man* (3 x 6 kg). Ces opérations sont effec-

tuées par les Baxtyâri sur le territoire desquels se trouve la source de sel (Bâbâdi dans le cas de Sorx-Kuh). Ceux-ci vendent chaque *arâ* 12 *ryâl* aux autres nomades ou aux *dokondâr* des villages voisins, qui le revendent 14 *ryâl*. Les *arâ* peuvent être donnés tels quels à lécher aux animaux ; pour la consommation humaine, ils sont réduits en poudre. (En certains endroits du *garmæsir*, les *arâ* ne pèsent que 0,5 kg.)

L'acquisition de la terre (*xâk*) et des pierres (*bard*) utilisés surtout en construction ne demande pas de développement particulier (voir les techniques de fabrication). Le pétrole, découvert en grande quantité au début du siècle sur le territoire des Baxtyâri (au *garmæsir* : Lâli, Masjed-Soleymân où il jaillit pour la première fois en Iran le 26 mai 1908, Haft-Kel, Naft-e Sefid, etc.) était connu, au moins sous des formes différentes, depuis l'Antiquité par les habitants de la région (voir Minorsky 1936b, p. 52). On sait d'ailleurs l'usage que les riverains du Šott al-'Arab faisaient depuis fort longtemps du bitume, notamment pour renforcer l'étanchéité de leurs barques. Je n'ai rien trouvé de semblable chez les Baxtyâri, sinon le terme de *qir-âw*, «eau de bitume», qui servait à désigner le pétrole avant que celui-ci ne soit réintroduit dans la tribu sous le nom moderne de *naft* et sous une forme raffinée pour brûler dans les lampes.

Institut kurde de Paris

VI

Techniques de fabrication

Solides stables

Faisant suite à un éventail de techniques d'acquisition aussi large et diversifié que possible (avec, toutefois, une nette prépondérance de l'élevage), les techniques de fabrication – tissage excepté – sont dans l'ensemble assez pauvrement représentées chez les nomades baxtyâri. Certaines ne se signalent que par deux ou trois produits grossiers (vannerie). Quelques-unes sont même totalement absentes de l'activité de la tribu proprement dite (poterie, métallurgie), les quelques objets de métal indispensables étant fabriqués et vendus aux Baxtyâri par les forgerons *qorbati*. Quant aux poteries, non seulement les nomades n'en fabriquent pas, mais ils n'en utilisent jamais. La disproportion des rubriques de l'inventaire qui suit reflète assez exactement l'importance respective de ces différentes techniques ou, au moins, le degré d'élaboration auquel elles sont parvenues chez les Baxtyâri.

Pierre

La pierre (*bard*) est un matériau partout abondant dans les montagnes du pays baxtyâri et disponible à la surface du sol sous forme de galets et de blocs détritiques (calcaire surtout). Son acquisition est une activité de ramassage plutôt que d'extraction. Les sédentaires en font un usage systématique, mais les nomades l'emploient aussi en construction ou pour faire des meules ou des mortiers grossiers. Chez les Baxtyâri, l'art d'utiliser la pierre réside surtout dans le choix de blocs adaptés par leur taille et leur forme naturelles à l'usage que l'on veut en faire. Les opérations de taille sont réduites au minimum : accentuation d'une cavité pour un mortier, réduction des pierres de construction en blocs anguleux plus faciles à juxtaposer sans liant, etc. Ces opérations sont effectuées par percussions lancées³⁷ : marteau (*câkoš*) contre pierre ou, le plus souvent, pierre contre pierre (bouchardage). L'adéquation des surfaces utiles des pierres de meule à actionnement manuel est obtenue par percussion posée diffuse (abrasion au sable), mais ces instruments font plusieurs dizaines d'années

d'usage et on ne peut pas qualifier de courantes les opérations qui conduisent à leur fabrication (la fabrication et la mise en place des meules à actionnement hydraulique sont le fait d'ouvriers extérieurs à la tribu). Les travaux plus fins requérant l'emploi des percussions posées avec percuteurs (burin, ciseau à pierre) sont aussi le fait d'agents extérieurs; ils présentent également un caractère d'exception, surtout depuis une vingtaine d'années : je pense notamment à ces lions de pierre sculptée qui ornent les tombes des *xân* et aux stèles dressées porteuses d'un texte et d'une date commémorant certains événements considérés comme importants.

Solides fibreux

Bois

Le bois (*cu*) est une matière première d'autant plus importante qu'elle devient rare à l'hivernage comme à l'estivage. C'est surtout à l'occasion des déplacements saisonniers, lorsqu'ils traversent la petite bande forestière qui subsiste encore dans la région de Bâzoft, que les nomades prélèvent le bois dont ils ont besoin et le travaillent pendant qu'il est encore tendre. Les essences les plus recherchées comme matières premières de fabrication sont le chêne, *balit* (*Quercus*), l'amandier sauvage, *arzen* (*Amygdalus*), le jujubier, *konâr* (*Zizyphus*), le noyer, *deraxt-gerdu* (*Juglans*). Le peuplier, *kawoda* (*Populus*), est surtout cultivé. Les techniques et le matériel du travail du bois restent rudimentaires. Pour la plupart des fabrications (solives des maisons, poteaux et piquets de tente, manches d'outils, etc.), il suffit d'élaguer et d'écorcer troncs ou branches principales, certaines parties d'araire, par exemple, de section plus ou moins quadrangulaire, étant simplement émincées sur deux ou quatre faces. Les pièces qui demandent à être courbées (ou redressées) sont maintenues jusqu'à dessiccation du bois dans la position souhaitée : sur un bâti formé de trois barres parallèles pour les plus petites pièces (dents de fourche) ou entre trois arbres avec des liens pour les plus grosses (timon et mancherons de l'araire du *garmâsir*). Toutes les autres pièces — fuseaux, *baca* pour l'arrimage des charges sur les animaux de bât, *towski* pour la confection du pain, etc. (voir plus loin) — sont taillées dans la masse. Pour toutes ces opérations (courbement excepté), les Baxtyâri ne disposent que du couteau (*caqu*) déjà décrit et de l'herminette, *kaleng*.



Figure 52

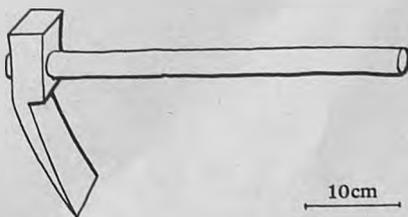


Figure 53. kaleng

(52, 53). L'introduction de la scie (*arra*), notamment comme élément supplémentaire du couteau pliant (26), est très récente. Comme pour le travail de la pierre, la percussion posée avec percuteur marque le *seuil technique* déterminé culturellement et socialement à partir duquel le travail du bois sort du domaine traditionnel d'activité de la tribu pour entrer

dans celui des artisans *qorbati* (menuisiers, *taxt-kaš*). Ce fait est particulièrement important s'agissant du bois puisqu'il revient pratiquement à exclure les assemblages par tenons et mortaises qui nécessitent l'usage d'un ciseau. Les seuls exemples de tels assemblages sont fournis par les berceaux et par les araires dont les pièces sont débitées par les Baxtyâri mais montées par d'autres. Les autres assemblages, comme la fixation des dents de la fourche *janger* sur le manche, sont réalisés avec des lanières de cuir frais qui se resserrent en séchant. Seuls les membres du *tâyefa* Mowri de Bâzoft font parfois exception à cette règle, mais leur territoire est central et relativement isolé, et encore bien pourvu en bois.

Solides plastiques

Terre humectée

Relativement à ce qui peut être observé ailleurs en Iran, le traitement des solides plastiques proprement dits est l'un des domaines les plus pauvres de l'activité technique des Baxtyâri. La cuisson, en particulier, n'y intervient jamais. Il se limite donc en tout et pour tout à la fabrication du

Figure 54



torchis (*kâgel*), mélange de paille hachée (*ka*) et de terre humectée d'eau (*gel*, «boue») servant pour la construction des murs et des cloisons de certaines habitations. Ce torchis peut être utilisé, soit directement, façonné à la main, soit sous forme de briques crues (*xešt*) moulées dans un cadre de bois et séchées au soleil (54). Le travail de la terre, comme de la pierre et du bois, est du ressort des hommes. Les femmes ne fabriquent, par humectage, façonnage et séchage, que les *tapâla*, galettes de bouse utilisées comme combustible.

Teintures

La fabrication de teintures, surtout liée au tissage³⁸, était autrefois très active chez les nomades. Sur certains tapis datant d'une cinquantaine d'années, il est possible de recenser jusqu'à douze coloris, tous obtenus à partir de produits naturels : noir, bleu, deux verts différents, brun, beige, blanc, deux rouges, rose, orange, jaune. Le blanc toujours, le beige et le brun parfois, correspondent à des tons naturels de la laine. La plupart des autres couleurs étaient obtenues par des décoctions de végétaux recueillis par les femmes dans la montagne :

- *Indigofera tinctoria* (*vasma*) pour le bleu (*kewu* ou *nil-rang*)
- *Rhamnus chlorophorus* pour le vert (*sabz*)
- peau de noix (*pus-gerdu*) ou peau de glands (*pus-balit*) pour le brun (*qahve'i*)
- garance, *Rubia tinctorum* (*runâs*) pour le rouge (*qermez*)
- fruits de grenade (*pus-anâr*), réséda, *Delphinium zalil* (*asparak*) et ? (*gandal*) pour le jaune (*zard*).

Un autre rouge — c'est le seul exemple de teinture d'origine animale — était obtenu à partir des abdomens séchés, broyés et bouillis des cochenilles, *Coccus catti* ou *Kermococcus* (*qermez-donwa*) trouvées par essais sur certains chênes. A partir de ces quelques teintures fondamentales, on pouvait obtenir toutes les autres couleurs, soit par dilution (du rouge, par exemple, pour obtenir le rose, *surati*) ou par concentration (de l'indigo pour obtenir un bleu voisin du noir, *syâh*), soit par mélange (indigo et réséda pour obtenir un vert, par exemple). Ces couleurs étaient appliquées par immersion sur de la laine filée, mais non encore tissée. La laine était préalablement traitée avec de la fiente de mouton dont l'albumen fixait et avivait les teintes. Aujourd'hui, toutes ces techniques ont presque totalement disparu. Les Baxtyâri confient maintenant la teinture de leur laine à des artisans sédentaires qui emploient de préférence des substances chimiques fabriquées industriellement (anilines synthétiques), en atténuant au besoin les couleurs trop crues avec de la cendre de bois.

Les mordants utilisés sont des sulfates de zinc et de cuivre, et des potasses. Cette évolution est liée à la disparition progressive du tissage à points noués, au moins pour les tapis de bonne qualité. Ces deux techniques appartiennent exclusivement au domaine féminin.

Solides souples

Peau

L'acquisition de la peau est soumise à la même condition que celle de la viande : l'abattage des bêtes. Elle est donc toujours plus occasionnelle que systématique. L'usage que les Baxtyâri font de la peau est d'ailleurs assez restreint et se limite à deux types d'objets : des outres de différentes tailles (*mašk*, *maškul*) pour le transport et la conservation des liquides et le barattage du beurre, et des sacs de rangement (*hambon*) pour divers ustensiles ou produits secs.

La *mašk* (voir plus haut, 51) est généralement faite avec une peau de chèvre. L'animal aura été dépecé avec le plus grand soin, de façon à obtenir une peau se présentant comme un sac oblong, ouvert seulement à l'emplacement de la tête, de orifices génitaux et excréteurs, et à l'extrémité des pattes. Cette peau est d'abord conservée telle quelle, simplement enroulée sur elle-même, pendant plusieurs jours afin de provoquer un début de fermentation propre à faciliter l'arrachage des poils. Cette opération se fait exclusivement avec les doigts, sans le secours d'aucun instrument. Puis la peau est salée, repliée et de nouveau abandonnée une huitaine de jours. Au bout de ce temps, on l'immerge pendant huit jours encore dans un bain de *mâzu*, décoction, riche en tannin, de galles de *Quercus infectoria* provoquées par la piqûre du *Cynips gallae*. Enfin, après avoir été longuement rincée, la peau est prête à servir ; il ne restera plus qu'à coudre ou à ligaturer les ouvertures, à l'exception de celle du cou qui servira pour le remplissage et le vidage du récipient. L'outre, qui sera en permanence en contact avec un élément liquide, ne nécessite pas de palissonnage.

La préparation d'un *hambon* est plus complète. La peau (de mouton, de préférence) est grattée longuement sur ses deux faces et trempée plusieurs fois. Une lame de couteau fait office de queursoir. Après salage, elle fait un premier séjour dans un bain de *mâzu*, puis un second dans une décoction de peau de grenade (*pus-anâr*) qui lui donne une coloration jaune. Une fois le tannage terminé, la peau est mise à sécher progressivement à l'ombre et assouplie à plusieurs reprises autour d'un bâton.

Les autres produits de peau ne subissent pas d'autre traitement qu'un séchage : il s'agit essentiellement des lanières de cuir qui forment le *jar* du joug ou qui servent pour différents assemblages, et des boyaux vendus aux *kowli* («tsiganes») pour la fabrication des tamis.

L'absence totale de fourrures est d'autant plus remarquable que les Baxtyâri sont entourés de tribus qui en fabriquent et en usent couramment : Kord au nord, Qaşqâ'i au sud, chez qui les bergers utilisent des manteaux (*kolije*) voisins des *pustin* de l'Est iranien, et des tapis de sol en fourrure de mouton (Rouholamini 1967, p. 90).

Vannerie

Deux objets seulement sont fabriqués en vannerie (*salab-cini*) par les Baxtyâri : le *korok*, panier de forme oblongue, ouvert à une extrémité, pour le transport des poules (55), et le *salab*, panier plat utilisé pour distribuer la paille aux animaux. La vannerie est une activité mineure que les femmes ne pratiquent qu'en cas de nécessité absolue, c'est-à-dire lorsque les paniers en usage, devenus totalement inutilisables, ne peuvent plus être réparés. Ce travail est effectué aux étapes de la nomadisation. Les matériaux, arrachés aux saules qui poussent sur les rives du Kârûn

Figure 55



ou de l'Âb-Bâzof, sont utilisés tels quels sans même être écorcés. La technique est invariable : il s'agit d'une vannerie droite tissée (1 prise sauté); les montants se croisent au fond du panier; les bords sont libres. La trame est lâche, les brins étant presque aussi forts que les montants. Le résultat est toujours grossier. On trouve parfois chez les Baxtyâri d'autres ustensiles en vannerie, d'un travail plus fin : *taviza*, panier plat pour le lavage du riz; *jâru*, feuille de palmier aux folioles tressées formant balayette, etc. Ces objets, ainsi que les palissades en roseaux, sont dûs le plus souvent aux groupes arabes du Xuzestân.

Filature

Avec la filature, commence le domaine riche — le seul — des techniques de fabrication de la tribu. En cela, les Baxtyâri appartiennent bien à cette civilisation musulmane dont M. Lombard (1971, p. 181) écrivait qu'elle est « une civilisation du textile ». Mais les nomades ne travaillent que les fibres animales qu'ils produisent eux-mêmes : laine de mouton et poil de chèvre, à l'exception toutefois de la bourre (*kazal*) qui est livrée à des artisans *qorbati*, les *nemetmâl*, pour la fabrication du feutre (*nemet*).

La laine brute (*pašm*) et le poil (*mi*), une fois tondus, sont débarrassés à la main des impuretés les plus grossières (terre, excréments, débris végétaux) puis lavés dans un cours d'eau et séchés au soleil, ces deux dernières opérations étant renouvelées plusieurs fois. Les Baxtyâri attribuent à l'action de cette eau de lavage les reflets brillants de la laine de leurs tapis. Ensuite, le poil est cardé à l'aide d'un peigne spécial (*šonwa*), simple planche de bois fichée verticalement dans le sol, devant l'opératrice, et munie, sur sa tranche supérieure, de deux rangées parallèles de dents métalliques. La laine, plus souple, n'est pas peignée, mais battue pendant plusieurs heures avec un bâton (56). Ce procédé qui, à la fois démêle les fibres et les imbrique étroitement les unes aux autres, prépare, paraît-il, un fil très solide.

Le filage est réalisé au fuseau, de la même façon pour le poil et la laine. Le modèle de fuseau le plus couramment utilisé est le *parra* (57). Démonstrable, il est formé de deux pièces qui s'emboîtent en croix et s'enfilent sur une fine baguette. Les croisillons sont faits d'un bois lourd (*konâr*, *Zizyphus*) pour jouer le rôle de volant lorsque le fuseau tourne sur lui-même. Lors du filage, la laine ou le poil cardé (*pašm*) est enroulé autour de l'avant-bras gauche de l'opératrice. Les brins sont étirés avec les doigts et tordus par le mouvement rotatif du fuseau qui pend au bout du fil (59). Lorsque le fuseau est près de toucher terre, la laine filée (*xoma*) est enroulée diagonalement sur les croisillons. Une encoche (*list*) située au som-

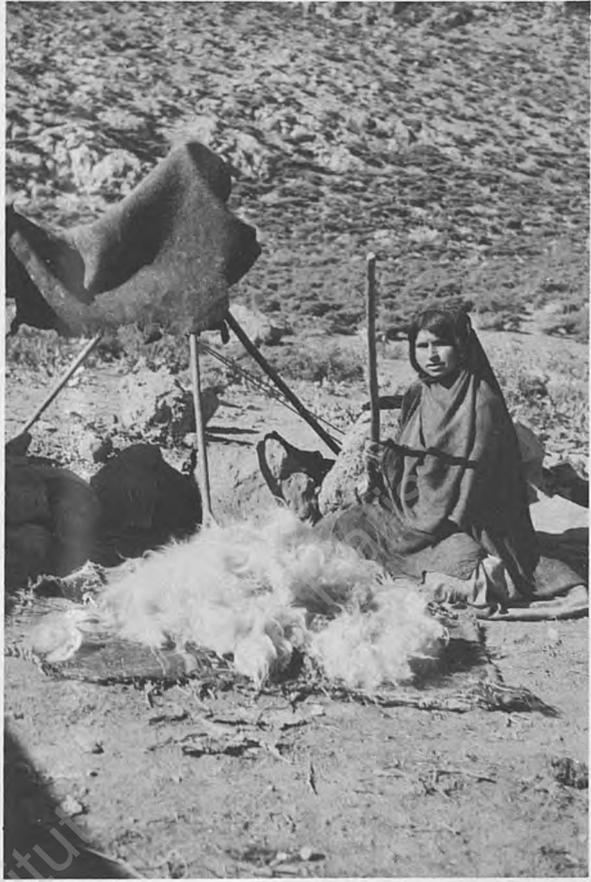


Figure 56

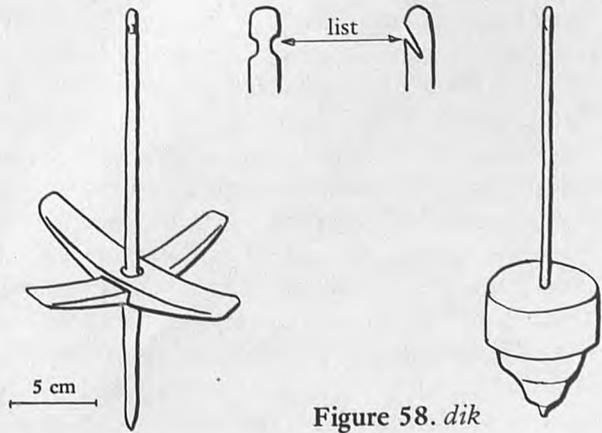


Figure 57. *parra*

Figure 58. *dik*

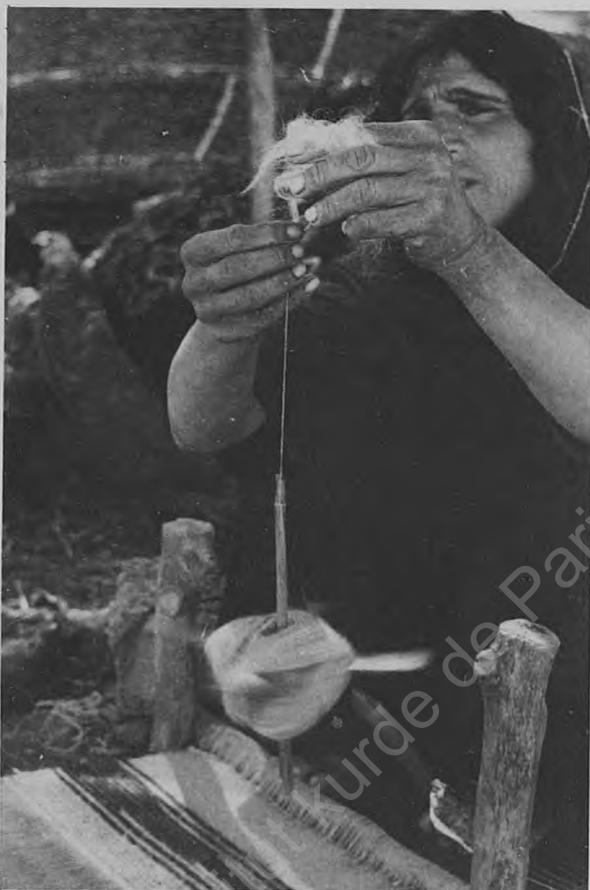


Figure 59

met de la baguette permet de fixer le fil avec une boucle. Après chaque renvidage, la main droite de l'opératrice relance le mouvement du fuseau. Le *parra* permet surtout un filage rapide. Pour un travail plus fin, on préfère le *dik* (58) qui tourne plus lentement mais plus régulièrement. Le maniement est le même, mais la laine filée s'enroule autour de la tige du fuseau. Parfois, les femmes qui l'utilisent se laissent pousser l'ongle du pouce gauche et y percent, avec une aiguille, un trou qui permet, entre étirage et tordage, de calibrer le fil comme le ferait une filière. Lorsque le fuseau est plein, le fil est dévidé en pelote ronde et serrée, ou en écheveau s'il doit être teint. Il n'existe ni dévidoir, ni bobine.

Le fil est utilisé pour coudre et pour tisser, mais il peut aussi servir à la fabrication de différents types de liens. Plusieurs fois retordu (roulé à la main sur la cuisse), il donne des cordes (*tanâf*) de différents calibres.

Ces cordes peuvent être à leur tour tressées (*tašme*). Les tresses les plus solides (*tašme-gerdelšin*) sont constituées de deux cordes de laine blanche et de deux cordes de poil de chèvre noir, cette association leur donnant un aspect très caractéristique.

Couture et coupe

Les pièces souples d'étoffe ou de cuir sont assemblées par couture (*jowalduz*) avec du fil simple ou retordu une fois, fil de laine (*xoma*) ou de poil de chèvre pour les tissus fabriqués dans la tribu, fil de coton (*daška*) du commerce pour les autres. Pour la couture du cuir (réparation des selles, fabrication des outres), on achète du cordonnet de coton plus fort (*šiliq*). Le matériel à coudre se compose d'aiguilles à chas (*sizan-jowalduz*) achetées dans le commerce et, pour le cuir, d'une alêne emmanchée (*deroš*). Les cuirs sont cousus bord *sur* bord. Les tissus peuvent être cousus bord à bord (s'il s'agit des lisières, plus exactement) avec des points différents pour les tissus lourds (toile de tente, 60) ou légers (61). Les bords coupés sont cousus rentrés (62). Pour les ourlets, on trouve indifféremment le point de surjet (63) et le point devant (64). La broderie, qui utilise le même matériel que la couture, est assez rare et vient toujours en complément du tissage (rebroderie).

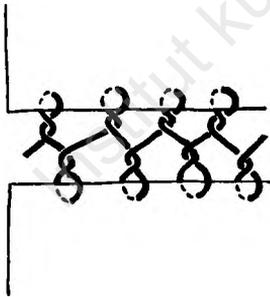


Figure 60

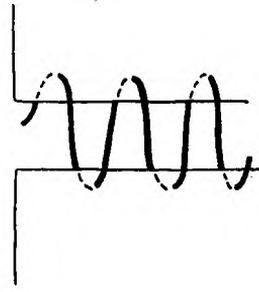


Figure 61

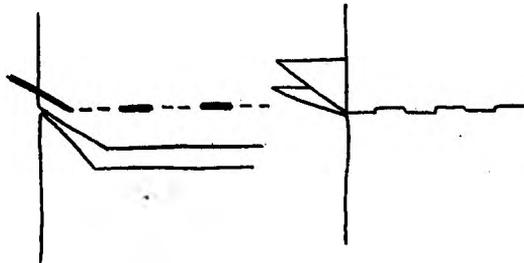


Figure 62

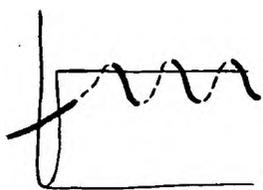


Figure 63

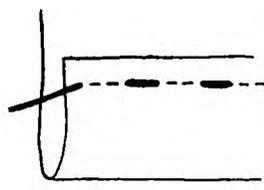


Figure 64

La coupe se signale par l'absence totale dans la tribu, jusqu'à une date récente, des ciseaux (*qeci*). Le principe en était pourtant contenu dans le *cara* utilisé vraisemblablement depuis fort longtemps pour la tonte des moutons (voir plus haut). Mais assez curieusement, alors que les forces étaient déjà répandues dans tout le Moyen-Orient au début de l'ère chrétienne, le *cara* n'a pas reçu le léger perfectionnement qui aurait suffi pour élargir son usage. En effet, il doit être saisi à ses deux extrémités pour fonctionner et ne peut donc pas être utilisé pour la coupe du tissu. Celle-ci continue donc le plus souvent à être effectuée au couteau. Ce fait est important dans la mesure où il a pu contribuer au maintien chez les Baxtyâri de vêtements droits, par opposition aux vêtements de type occidental, par exemple, composés de pièces découpées pour épouser les formes du corps (ces termes sont empruntés à Leroi-Gourhan 1945 qui ajoute, p. 214, que «le premier terme n'exclut pas l'usage d'un outil tranchant ou n'impose pas forcément une apparence cylindrique, mais signifie simplement qu'il s'agit de pièces, cousues ou non, à bords parallèles»). Signalons enfin l'absence de patron. Les mesures sont reportées sur l'étoffe à couper avec un fil (voir en annexe les unités utilisées : *giri, gaz, kalla*).

Tissage

Le tissage (en lori : *cinigar* ou *baf*, et non *bâfande* ou *bâf* comme en persan) est une technique fondamentale du système techno-économique et de la culture baxtyâri, et a atteint un développement considérable qui se signale aussi bien par la variété des procédés et des produits obtenus que par la multiplicité des usages auxquels ces produits sont destinés (transport, vêtement, habitation, etc.). Ce développement est d'autant plus remarquable qu'il tranche sur la relative pauvreté des autres techniques de fabrication.

Un premier type de travail offre une transition entre la confection de cordes et de tresses et celle d'étoffes tissées : c'est le tissage sur métier à plaques, encore appelé (mais l'expression n'est ni très heureuse, ni tout à fait exacte) «tissage aux cartons». Les Baxtyâri l'utilisent pour fabriquer

des sangles (*veris*). Les plaques (*duwâl*) sont des carrés de cuir de bovin durci, de 6 cm de côté, percés d'un trou dans chaque angle. Dans chacun des trous d'une série de ces plaques (dix à vingt selon la largeur de la sangle désirée) passe un des fils de chaîne. Ces fils sont tendus entre deux piquets plantés dans le sol, à une distance correspondant à la longueur de la pièce à tisser (65). Les plaques, une fois alignées, maintiennent les fils de chaîne écartés en deux nappes entre lesquelles on passe le fil de trame. Celui-ci est tassé avec un couteau de bois taillé dans la masse, d'une trentaine de centimètres de long, le *capat*. La rotation d'un quart de tour des plaques dans le sens vertical ouvre le pas, et chaque fil apparaît à la surface une fois sur quatre duites (66). Le métier et le tissage aux plaques ont fait l'objet d'études exhaustives (Van Genep/Jéquier 1916 ; Kossvig 1967). Voici comment Leroi-Gourhan (1943, pp. 296-297) résume leurs possibilités : « Dans le principe, c'est un métier qui donne l'armure sergée (1 pris-2 sautés ou plus) ; il permet donc de produire des décors géométriques extrêmement variés et même, en manoeuvrant chaque carton séparément, des décors façonnés aussi divers que possible. Mais la rotation des cartons tord les fils de chaîne quatre par quatre et c'est entre deux éléments de spirale que chaque duite vient se placer ; on obtient ainsi une étoffe à chaîne cordée d'aspect très particulier ».

Figure 65





Figure 66

Pour tous les autres tissages, les Baxtyâri utilisent le grand métier horizontal à un rang de lisses (*tamdâr*, 67) commun, à quelques variantes près, à tous les nomades du Moyen-Orient. C'est un métier simple, facilement démontable et transportable, donc bien adapté aux nécessités d'une vie itinérante. Il se compose de deux traverses de bois, *bonzom* ou *cu-tamdâr* : *bonzom-jelow*, c'est-à-dire «de devant» (*a*, poitrine) et *bonzom-pâyn*, «du bas» (*b*, ensouple). Ces deux éléments sont maintenus écartés par des piquets, *mix* ou *meh*, plantés dans le sol ; l'ensouple est reliée à ses piquets par des sangles, *band*, qui permettent de régler facilement la tension des fils de chaîne, *restan* ou *cerk*. Celle-ci est formée le plus souvent d'un brin unique qui va et vient entre l'ensouple et la poitrine, en s'enroulant autour d'elles pour former deux nappes superposées *c'* et *c''*. Pour Leroi-Gourhan (1943, p. 293), la «chaîne peut être *courte* si les fils n'ont que la longueur du métier, *continue* si elle revient par en dessous, sa longueur étant alors celle du bâti [...] ou *longue* si elle s'enroule à l'un des bouts du bâti». Celle du métier horizontal baxtyâri, malgré un faux aspect de chaîne continue, est incontestablement une variété de la chaîne courte. En effet, elle ne s'enroule pas, et le bâti est fixe et doit être construit aux dimensions de la pièce à tisser. De plus, les lisses, *piz*, passent entre les fils de la nappe supérieur *c'*, prennent et maintiennent levés ceux de la nappe inférieure *c''*. Cet unique rang de lisses est

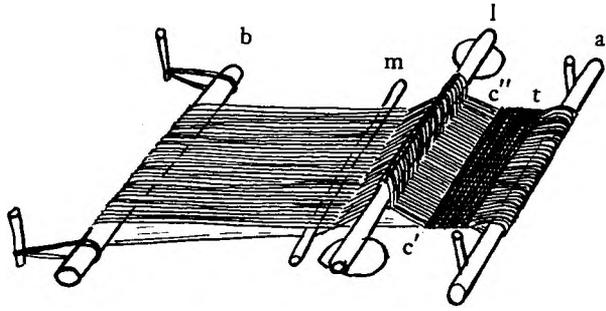


Figure 67. *tamdâr*

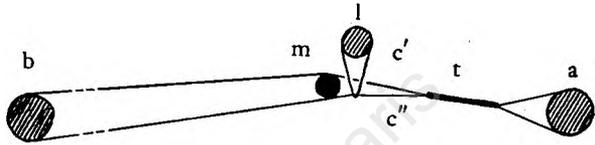


Figure 68

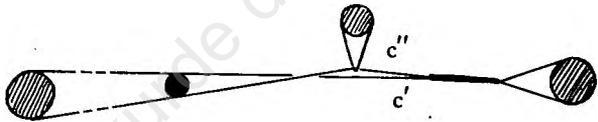


Figure 69

monté sur une lame de bois *l*, *cu-piz*, posée sur deux pierres, *bard-piz*, ou suspendue à un trépied, *malâr*, si la bande à tisser est très longue. Une barre d'écartement *m*, *poš-piz*, seul élément mobile du métier, est située derrière le rang de lisses, sous la nappe *c'*. La tension et l'élasticité des fils jouant, il suffit à l'opératrice d'attirer la barre d'écartement vers elle, au contact des lisses, pour ouvrir le pas (*c'* dessus, 68), puis, de la repousser pour obtenir le pas inverse (*c''* dessus, 69 et 70). La trame, *baf*, est passée à la main, sans navette (71), puis tassée avec un lourd peigne métallique indépendant du métier, le *kalkit* (72). Au fur et à mesure de la progression de son travail, l'opératrice doit s'asseoir un peu plus en avant sur la partie déjà tissée puisque celle-ci ne peut s'enrouler sur la poitrine.

Ce métier permet plusieurs types de tissage. Le plus simple, *sâde-baf* (litt. : «tissage simple»), est l'armure toile ou unie (1pris-1sauté, 73). Chaîne et trame sont de la même matière : fil de laine pour le *cuqâ* (vêtement masculin comme sur 70 à 72), fil de poil de chèvre noir pour les *lat* qui composent la toile de tente (voir plus loin), par exemple. Pour tous les autres types de tissage, «sumak» et *qâli* (tapis à points noués),



Figure 70

Figure 71





Figure 72

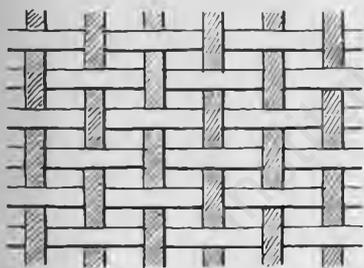


Figure 73

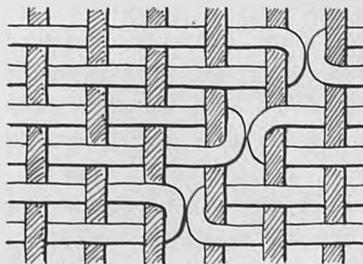


Figure 74

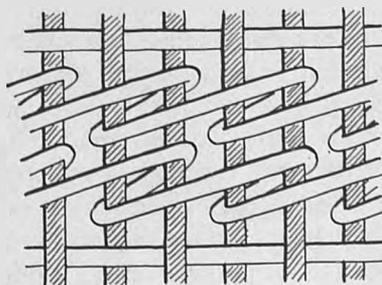


Figure 75

la chaîne est en fil de coton (*šiliq*) et la trame en fil de laine (*xoma*). La distinction de ces différents textiles est quelque peu complexe et demande qu'une parenthèse soit ouverte ici.

On trouve en Iran, entre le tissage simple, *sâde-baf* des Baxtyâri (armure toile ou unie : 1 pris-1 sauté, 73), et le tapis à points noués, *qâli*, dont il sera question plus loin, deux techniques intermédiaires : le *gelim* et le «sumak», qui ne doivent pas être confondues. Le *gelim* n'est en fait qu'une variante du *sâde-baf*. L'armure est la même (1 pris-1 sauté) et donne également un tissage à deux faces, c'est-à-dire où le dessin apparaît identique des deux côtés. Mais c'est une variante perfectionnée car, alors que dans le *sâde-baf*, la trame est continue et ne permet en principe l'introduction de couleurs différentes que sous forme de rayures couvrant toute la longueur de la duite, dans le *gelim* au contraire plusieurs couleurs différentes peuvent se succéder sur une même duite, les fils correspondants repartant en sens inverse à la duite suivante (74). Cette technique permet donc de produire des taches de couleur dont les contours se développent dans les sens de la longueur, de la largeur, mais aussi des diagonales. Mais, au terme de chaque motif – c'est la condition pour que le dessin apparaisse identique sur les deux faces (la réversibilité est en effet une caractéristique du *gelim*) – le fil doit être sectionné au ras du tissu. La trame est donc non continue. Les deux types suivants, «sumak» et *qâli*, se caractérisent par une trame nouée alternant régulièrement (1 à 2 duites sur 3) avec une trame continue unie (1 pris-1 sauté) servant de support. Ces deux techniques permettent évidemment des motifs colorés aux formes variées à l'infini, mais n'apparaissant que sur une seule des faces. Dans le «sumak», le point est proche du type gobelin et la trame nouée est semi-continue (75). Au terme de chaque tache de couleur, le fil est arrêté par un noeud qui apparaît du côté pile, et il peut passer d'une tache de couleur à une autre de même couleur, toujours du côté pile, sans être sectionné. L'étoffe obtenue présente, au premier abord, l'aspect d'un ouvrage de tapisserie : certains «sumak» (sans parler des faux) peuvent d'ailleurs être en partie rebrodés à l'aiguille, mais, en règle générale, le fil est passé avec les doigts sur un support tissé au fur et à mesure de la progression du travail (76).

Les Baxtyâri ne fabriquent pas de *gelim*³⁹, mais seulement du «sumak». Ce dernier terme, peut-être forgé par les collectionneurs occidentaux auxquels il est familier⁴⁰, est pourtant totalement inconnu dans la tribu. Si je l'ai employé jusqu'à maintenant, c'est par pure commodité car, assez curieusement, il n'a pas, à ma connaissance, d'équivalent dans la langue lori. Lorsqu'ils parlent de ce type de tissage, les Baxtyâri se réfèrent non pas à la technique, mais à ses produits c'est-à-dire aux objets finis : *buržin* (bissac, *xorjin* en persan) ou *ley* (longue bande d'étoffe recouvrant les *buržin*



Figure 76

dans la tente); soit plutôt (s'agissant de tissage) aux motifs spécifiques dont ces objets sont porteurs : *naşq-gâmasisi* (décor animalier) pour les *huržin*, *naşq-botişâ'i* (décor géométrique) pour les *ley*. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas propre aux Baxtyâri : dans de nombreuses régions d'Iran (Hamadân, Kâşân, Kermânsâh par exemple), on ne désigne jamais un *gelim* autrement que par le terme de *sajjâde*, qui signifie «tapis de prière» et se rapporte donc à une fonction, non à une technique de fabrication.

Le *qâli* diffère du «sumak» par sa trame nouée non continue, composée de noeuds séparés (ces caractéristiques sont réunies sous forme de tableau, 77). Chaque noeud (*gend*) prend deux fils de chaîne. Entre chaque rang de noeuds, on compte généralement deux fils de trame continue. Le noeud employé par les Baxtyâri est le noeud dit «turc» (78).

tissage	faces	chaîne		
		laine poil	coton	simple
<i>sâle-baf</i>	2			
(<i>gelim</i>)	2		coton	simple
(« <i>sumak</i> ») <i>naşq-gâmasisi</i> <i>naşq-botîşâ'i</i>	2		coton	simple
<i>qâli-baf</i>	1		coton	simple

Figure 77

trame		armure	produits
laine	continue	tissée unie	<i>cuqá</i> <i>lat</i> <i>buržin</i>
laine	non-continue	tissée unie	
laine	continue	tissée unie	
	semi-continue	nouée (point gobelins)	<i>buržin</i> <i>ley</i>
laine	continue	tissée unie	<i>buržin (pella)</i>
	non-continue	nouée (nœud turc)	<i>xersak</i> <i>qáli</i>

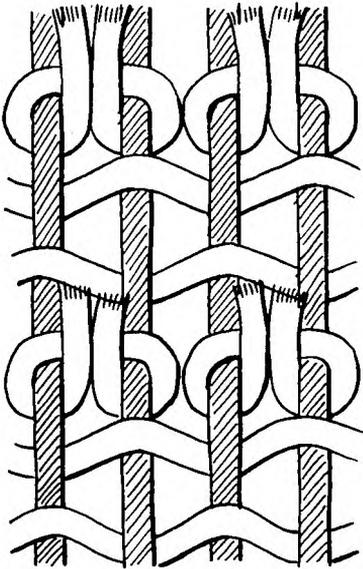


Figure 78

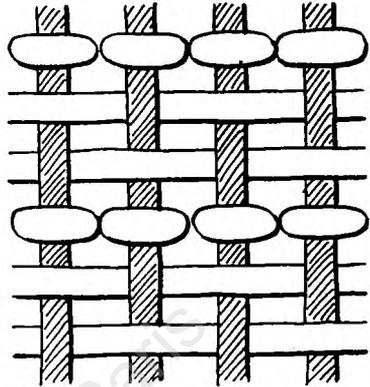


Figure 79

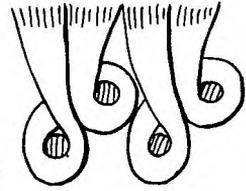


Figure 80

Après chaque noeud, le fil est coupé plus ou moins près du tissu avec un petit couteau à lame courte et courbe, le *ronjok*, fabriqué par les *kowli*. Les extrémités libres du fil forment la face du tapis et lui donnent son aspect de velours. Du côté pile, ce sont les boucles qui apparaissent (79). Mais on ne peut voir en réalité qu'une boucle sur deux ou, si l'on veut, qu'une moitié de chaque noeud, car, en raison du décalage entre fils pairs et fils impairs de la chaîne, les noeuds ne forment pas un seul plan (80). L'intérêt majeur de ce type de trame nouée non continue est de permettre des changements de couleur à chaque noeud et, par conséquent, une assez grande précision dans le dessin, même pour des motifs assez complexes. D'un point de vue strictement utilitaire, ce tissage est très apprécié pour son épaisseur et sa grande résistance à l'usure. Chez les Baxtyâri, le *qâli-baf* (tissage à points noués) est surtout représenté par les *pella* (fonds des *buržin*) et par les *qâli* proprement dits (tapis de couverture du sol).

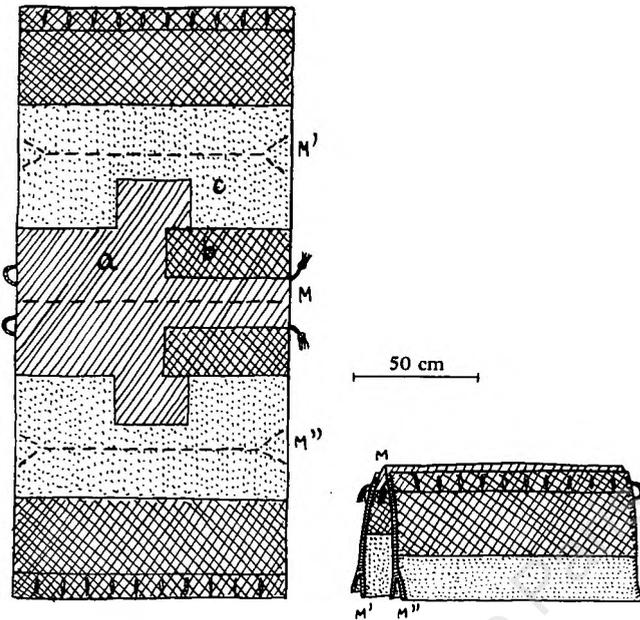


Figure 81

Le *burzin* (81), bissac utilisé pour le rangement et le transport du matériel et des effets personnels, est un des produits les plus intéressants du tissage baxtyâri car il comporte des échantillons de chacune des techniques qui viennent d'être décrites : *sâde-baf* («tissage simple», a), *našq-gâmasisi* («sumak», b), *qâli-baf* (tissage à points noués, c). Les surfaces correspondantes ne sont pas assemblées par couture, mais tissées de façon continue sur une même chaîne pour donner une seule pièce d'étoffe de 1,10 m de large sur 2,40 m de long. Pour former le bissac, l'étoffe ainsi obtenue est retournée face en dessous et pliée en M' et M'' de façon à amener les bordures du tissu en M. Les poches sont fermées des deux côtés par couture des lisières (*širâza*). Le *sâde-baf* constituera le gros des panneaux internes, le *našq-gâmasisi* la partie antérieure de ces derniers et les panneaux externes, le *qâli-baf* forme le fond des poches (*pella*), la face du tissage étant à l'extérieur, le côté pile à l'intérieur. Les motifs décoratifs et les dispositions de motifs les plus constants sur les *burzin* baxtyâri sont les suivants (82) : (1) médaillon *rekâbi* («en étrier») pour les flancs, ou (2) *pella* («échelle») pour le fond ; (3) liseré dit *âl-bâveri* (?) ; (4) bordure de *bat* («canard») ou *bengeš* («moineau»). Les teintes de fond dominantes sont le rouge (*germez*) et le bleu (*kewu*) ; les tracés et lisérés sont noir (couleur naturelle du fil en poil de chèvre). On trouve pour le reste les quatorze couleurs qui peuvent être obtenues avec les teintures énumérées plus haut.

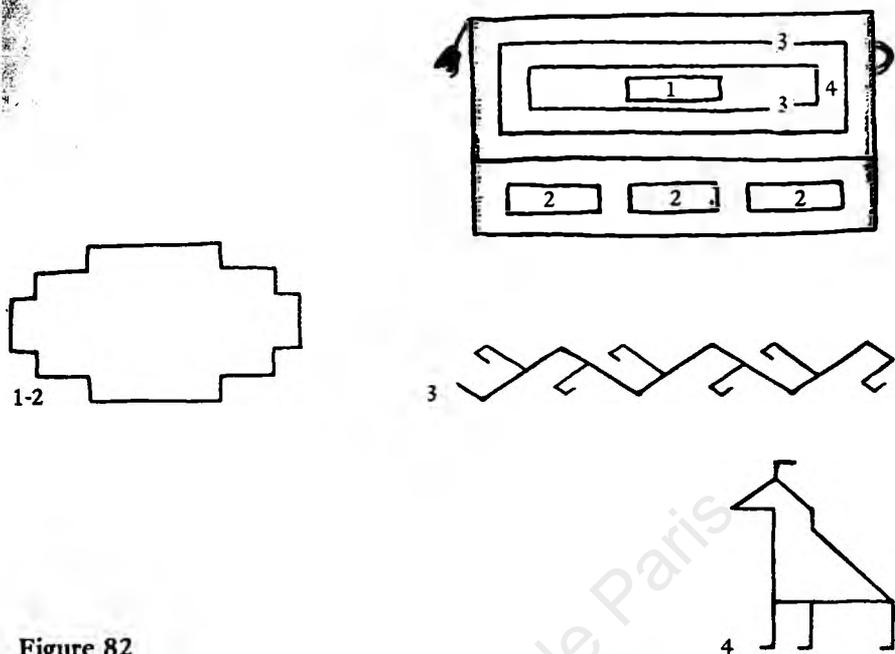


Figure 82

Les tapis destinés à la couverture du sol, dus à la technique du *qâli-baf*, sont de plusieurs types déterminés surtout par la finesse des matériaux et du travail. Le *xersak* (litt. : «petit ours» ou «comme un ours») est un produit grossier, considéré comme de qualité inférieure : le poil est assez long (3 ou 4 cm), le décor est sommaire et son dessin imprécis.

Le *qâli*, qui a donné son nom à la technique, représente un travail beaucoup plus fin. Parmi les «tapis d'Orient», le Baxyârî se signale par un décor assez particulier (83) : le centre du tapis, délimité par une bordure, est divisé en carrés d'une vingtaine de centimètres de côté (*xešta*, de *xešt* : «brique») à l'intérieur desquels prennent place des motifs indépendants les uns des autres, mais répétitifs. Les éléments du décor sont semi-figuratifs et empruntés exclusivement au règne végétal : fleurs et arbres (*sarv-o-kâj*) parmi lesquels figurent presque toujours un sapin (pourtant inconnu dans la région), un cyprès et un saule-pleureur. La bordure extérieure du tapis comporte le plus souvent un motif floral comportant une guirlande continue et/ou des médaillons successifs. Lors du tissage, les motifs centraux (arbres notamment) sont tous orientés («plantés») face à l'opératrice ; le tapis baxyârî a donc un sens — un «devant» (*jelow*) et un «bas» (*pâyn*) — qui correspond à celui de la progression du travail de tissage. Ces motifs, conservés par la tradition, sont exécutés sans modèle préalablement dessiné. On trouve des *qâli* de qualité



Figure 83

et de finesse très diverses, la moyenne se situant entre 900 et 1800 noeuds/dm² (ce décompte se fait sur les boucles visibles du côté pile, c'est-à-dire, sur des demi-noeuds, voir 80).

La majorité des tapis baxtyâri ne sont par conséquent pas très fins (comparés, par exemple, à ceux de Kâsân qui présentent rarement moins de 2500 noeuds/dm²). Leur fabrication demande néanmoins un temps considérable et un investissement relativement important pour la plupart des nomades. Voici, à titre indicatif, quelques chiffres concernant un tapis dont j'ai pu suivre la fabrication en octobre-décembre 1969 à Qa'le-Boron, chez les Gand'Ali. Il s'agissait d'une pièce de taille et de finesse moyennes (1,72 m sur 2,30 m; 1210 noeuds/dm²) donc assez représentative de ce genre de production. Pour ce qui est des matériaux, 3 *man* (21 kg) de laine ont été utilisés, dont un avait dû être acheté

13 *tomân*. Il avait été dépensé en outre : 26 *tomân* pour la teinture de la laine et 51 *tomân* de fil de coton (*šiliq*) pour la chaîne et les lisses. Le tissage proprement dit, effectué par une seule femme, a duré 147 jours, totalisant 736 heures de travail effectif (ce qui représente approximativement une cadence moyenne de 650 noeuds à l'heure). Ce tapis a finalement été vendu 550 *tomân* (environ 400 francs) en ville (il serait vendu au moins vingt fois ce prix dans un magasin parisien !).

Ces chiffres suffisent à expliquer la rareté relative dans la tribu des très belles pièces et la disparition presque totale, aujourd'hui, des plus belles, les *bibi-baf*, que seules les *bibi* (femmes et filles de *xân*) avaient la possibilité matérielle et en temps de faire fabriquer ou de fabriquer elles-mêmes, en raison notamment de l'aide domestique dont elles pouvaient disposer. Il s'agissait de tapis de grandes dimensions (3 m sur 4 et plus) et de qualité supérieure (parfois jusqu'à 5000 noeuds/dm²) dont la fabrication demandait plusieurs mois de travail à temps plein et la participation de plusieurs ouvrières. La fabrication des *bibi-baf* à l'intérieur de la tribu a pratiquement cessé dans les années 1930 avec l'élimination des grandes familles de *xân* *baxtyâri* par le gouvernement de Rezâ Šâh. Elle a été reprise par la suite à Câl-Šotor, dans la région de Šahr-Kord, mais par des communautés villageoises dans un cadre artisanal, car il existe actuellement peu de familles nomades qui puissent décharger les femmes des tâches domestiques qui leur incombent normalement chez les *Baxtyâri* pour leur permettre de consacrer leur temps à une activité de fabrication aussi soutenue que celle-là. L'histoire du *bibi-baf* est donc particulièrement intéressante par les indications qu'elle donne sur un type d'évolution que, peut-être, bien d'autres techniques ont connu avant lui.

Institut kurde de Paris

VII

Transports

Portage humain

Les problèmes techniques posés par les transports sont évidemment très importants pour les sociétés de nomades, et l'on pourrait presque reprendre à propos des Baxtyâri ce que Warner (1937) écrivait des Murngin d'Australie : «Le principe qui régit le choix des objets qui seront conservés de façon permanente par leur propriétaire est la facilité avec laquelle ils peuvent être transportés». On verra que ce principe n'est pas, ici, aussi absolu et que les avantages économiques procurés par la possession de certains biens intransportables ou difficilement transportables l'emporte, chez les Baxtyâri, presque toujours sur toute autre considération (voir l'habitation). Mais il est permis de penser néanmoins que liberté de mouvement et, par conséquent, commodité de transport sont deux nécessités qui ont dû intervenir plus d'une fois dans le processus historique d'élaboration de la culture baxtyâri, ne serait-ce qu'en décidant d'un certain nombre d'emprunts ou de rejets. Tous les objets utilisés quotidiennement par la plupart des nomades en portent témoignage : ils sont légers, souvent démontables ou faits d'un matériau souple et pliable. Le mode de transport en usage chez les Baxtyâri — le portage — est lui-même conforme à ces exigences, compte-tenu des difficultés du terrain montagneux et de l'impossibilité d'y aménager, à moins de disposer de moyens techniques avancés, des voies de communication permettant, par exemple, l'accès des voitures⁴¹.

Le portage humain est d'un usage limité aux faibles charges et aux courtes distances. Il est le fait presque exclusif des femmes, notamment pour les corvées quotidiennes de bois et d'eau (contenue dans les outres, *mašk*, décrites précédemment) et pour le transport des berceaux pendant la nomadisation (84). Ces charges sont toutes portées sur le dos, arrimées par un lien (*veris*) formant bretelles (85). Les charges autres que les berceaux, sur de courtes distances, peuvent être portées sans lien, simplement appuyées sur la hanche et soutenues par les mains croisées derrière le dos. Les enfants ayant quitté le berceau sont portés de même sur la hanche ou sur le dos, maintenus par les mains (87) ou par un carré d'étoffe plié en triangle, dont les deux pointes sont passées sur les épaules



Figure 84



Figure 85

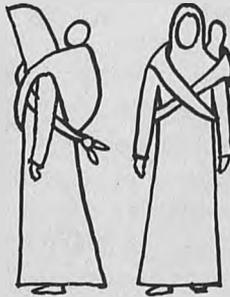


Figure 86



Figure 87

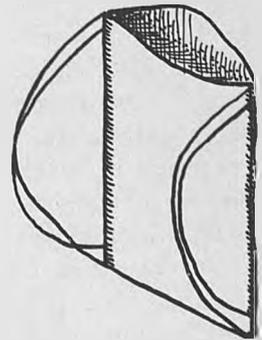


Figure 88. *torba*

10cm.

de la mère, croisées sur sa poitrine puis nouées sur ses reins, sous les pieds de l'enfant (86). Le *torba* des bergers, simple poche en tissu munie de bretelles, est le seul exemple de sac adapté au portage humain (88 et, plus haut, 25).

Portage animal

Charges

Pour toutes les autres charges et surtout pour les longs parcours, les Baxtyâri ont recours au portage animal, qui est, de loin, le plus important. Les animaux utilisés sont les équidés et les bovins, mais avec quelques nuances.

Les ânes (*bar*) et les mulets (*qâter*) sont chargés sans distinction de sexe, à l'exception toutefois des ânesses (*mâbar*) en état de gestation avancée. Les mulets mâles sont castrés, ainsi que les ânes qui ne sont pas nécessaires pour la reproduction. Cette opération intervient généralement en fin de croissance (*nowpâlon*). Parfois, on fend les naseaux des ânes afin de leur permettre de mieux respirer pendant le travail (voir plus haut 21). A la même époque, on commence à habituer ces animaux à porter des charges : au début, des sacs remplis de pierres. Cette précaution n'est souvent pas nécessaire pour les ânes. Mais les mulets donnent beaucoup plus de mal : les premières expériences de chargement évoquent fort des séances de pugilat et nécessitent le concours de plusieurs hommes agiles et vigoureux. Les Baxtyâri possèdent une technique particulière pour venir à bout des sujets récalcitrants : elle consiste à saisir d'une main la lèvre supérieure de l'animal, de l'autre une de ses oreilles, et à tordre l'une et l'autre jusqu'à ce qu'immobilisation s'ensuive. Cette méthode, qui rappelle un peu le «tord-nez» de nos vétérinaires, s'avère très efficace sur l'instant ; mais, du point de vue du dressage, elle présente l'inconvénient majeur de développer de façon durable l'indocilité des animaux auxquels on l'applique. De fait, il faut souvent attendre plus d'un an après le début du dressage avant de pouvoir confier aux mulets des charges utiles. Les *yâbu*, hongres de mauvaise qualité considérés comme impropres à l'équitation, portent également des charges.

L'utilisation des bovidés, vaches (*gâ*) et boeufs (*vârzâ*), pour le portage, probablement antérieure dans cette partie du monde à celle des équidés (Planhol 1969b), ne présente plus qu'un caractère occasionnel et se limite exclusivement aux périodes de nomadisation (89). Leur capacité de portage (de 30 à 50 kg pour une vache, jusqu'à 90 kg pour un boeuf)



Figure 89

est d'ailleurs notoirement inférieure à celle de la plupart des équidés (60 kg environ pour un âne, 90 kg pour un cheval et 150 kg pour un mulet), moins pour des raisons de force que parce qu'ils conservent, semble-t-il, moins aisément leur équilibre dans les difficiles parcours de montagne. Des considérations du même ordre pourraient sans doute permettre d'expliquer en partie pourquoi les camélidés, (dont la capacité de charge varie pourtant de 180 à 240 kg) restent absents de la tribu. D'ailleurs, les Laraki et les autres nomades chameliers turcophones (de Qolâm-Xâst, Riz, etc.) empruntent pour leurs déplacements les itinéraires du sud du territoire de la tribu (par Do-Polân, Deh-Dez et Ize) qui sont relativement moins accidentés que ceux du nord (Digard/Karimi 1977-1978).

Le harnachement de portage comprend le contenant (bissac ou autre) de la charge proprement dite, et un élément de protection (tapis ou bât) intercalé entre la charge et le dos de l'animal. Dans la plupart des cas, notamment pour le transport des bissacs ou de la tente, un simple tapis de charge (*jol*, 90) suffit. Il s'agit d'un carré de tissu que l'on pose sur le dos de l'animal et qui est maintenu en place par une sangle de poitrail (*varband*), une sous-ventrière (*zirtela*) et une croupière (*dineka*) munie d'un culeron (*rofida*) rembourré de feutre. A vrai dire, le *jol* isole plus le bissac (surtout s'il s'agit d'un précieux *buržin*) de la sueur de l'animal

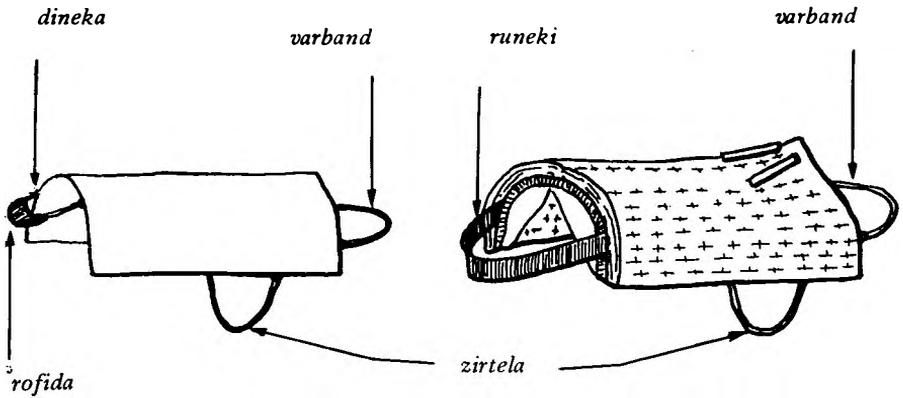


Figure 90. *jol*

Figure 91. *pâlon*

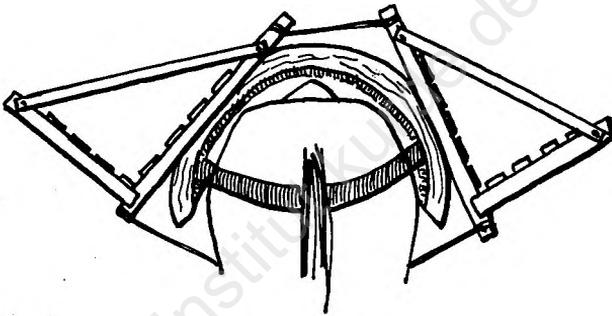


Figure 92. *mafal*

qu'il ne protège le dos de celui-ci. Pour les charges lourdes, mais surtout dures et anguleuses qui risqueraient de blesser le porteur, on utilise donc de préférence le *pâlon* (91) qui présente sensiblement les mêmes éléments que le *jol*, mais avec une couverture rembourrée de feutre, matelassée et, par conséquent, beaucoup plus épaisse. Sur le devant, deux barres de bois peuvent servir de poignées ou de points de fixation des charges. La croupière aussi est différente : c'est une forte sangle de cuir (*runeki*) fixée plus bas que celle du *jol* et ne présentant pas de culeron. Le *pâlon* sert surtout pour le transport de la paille dans d'énormes filets (*jawâl*) qui pendent jusqu'à terre de chaque côté de l'animal, ou pour celui des pierres dans les hottes (*mafal*, 92) faites de planches clouées ou chevillées.

Transports

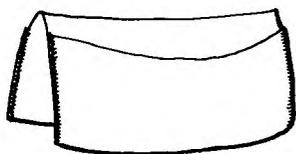


Figure 93. *šalla*

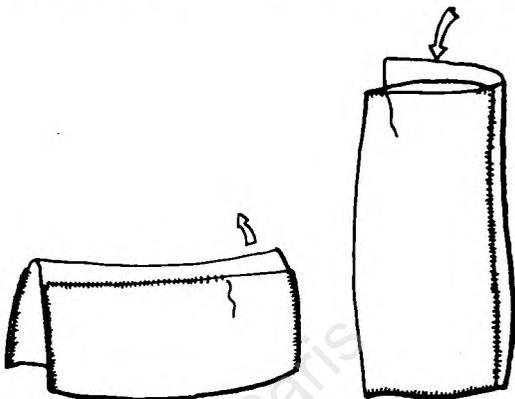


Figure 94. *bur*

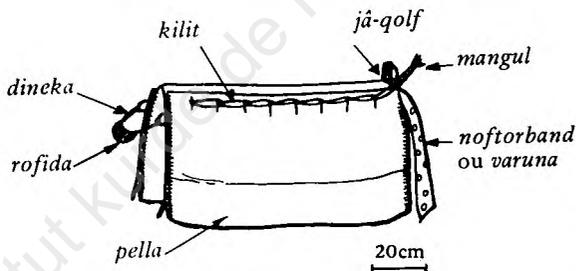


Figure 95. *buržin*

Mais beaucoup de nomades n'utilisent que des bissacs pour tous les transports. Tous ces bissacs, en tissu, sont en gros construits sur le même modèle : deux pans rabattus et cousus sur les côtés forment les poches (voir plus haut, *buržin*). Une fois le bissac chargé, ces poches pendent sur les flancs de l'animal. Il existe trois types de bissac, qui diffèrent surtout par l'usage qui en est fait et par la qualité du tissu et du décor. Le *šalla* est un bissac grossier, fait parfois de coton, qui sert au transport des pierres, du bois, des outres (93). Le *bur*, simple également mais de meilleure qualité, est utilisé surtout pour le grain ou la farine, toutes poches cousues. Le remplissage s'effectue par l'un des petits côtés préalablement décousu, le bissac étant posé sur la tranche ; le vidage, au fur et à mesure des besoins de la consommation, se fait par le grand côté décousu en partie (94 et 96). Le *buržin*, qui sert pour le transport et le rangement du matériel et des effets personnels, est le plus élaboré de tous. L'étoffe est faite de



Figure 96



Figure 97

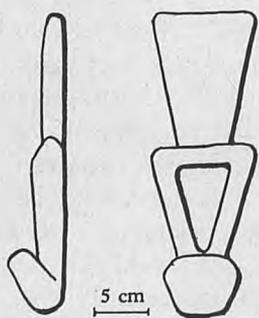


Figure 98. *baca*

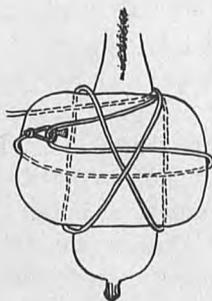


Figure 99

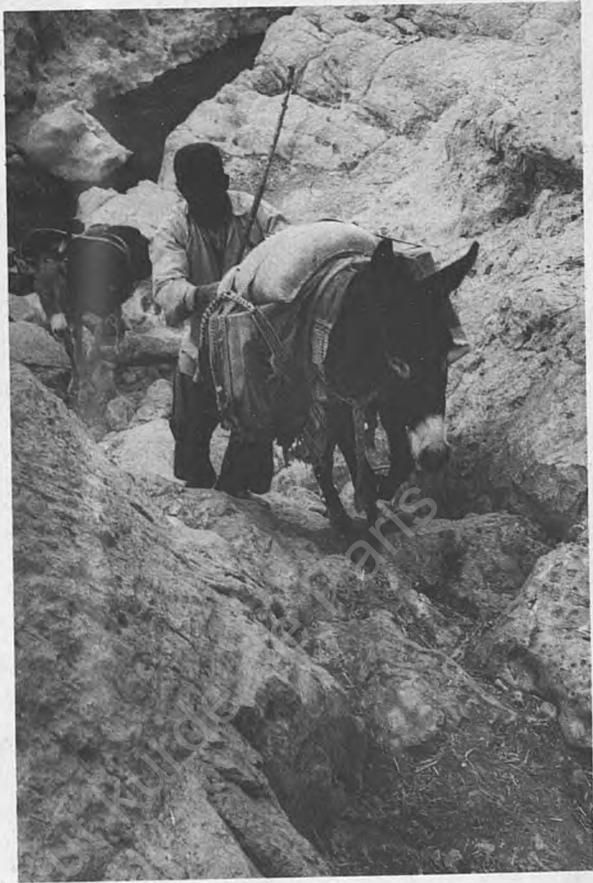


Figure 100

trois types de tissage différents (voir plus haut) et s'agrément de divers éléments décoratifs – *mangul* (pompons), *noftorband* ou *varuna* (bande ornée de perles, de boutons de nacre, etc.) – qui marquent l'avant du bissac. L'arrière est muni d'une croupière (*dineka*) et d'un culeron (*rofida*) qui s'ajoutent ou remplacent ceux du tapis de charge (*jol*) (95). En outre, chaque poche comporte un système de fermeture (*kilit*) indépendant, formé de boucles passant dans des fentes pratiquées dans les panneaux externes, et complété par un cadenas (*qolf*) (97). Le bissac est chargé par dessus le tapis de charge. L'ensemble du chargement est maintenu sur l'animal par un *veris* (bande tissée sur le métier à plaques) muni à une de ses extrémités d'un *baca* (98). Cette pièce taillée dans le bois est percée d'un orifice dans lequel on fait passer le lien avant de le faire repartir en

sens inverse (vers le haut) — il devrait sinon décrire un tour-mort. La partie triangulaire supérieure du *baca* remplit la même fonction, mais pour le lien venant du dessous de l'animal (99, 100).

Le harnachement de l'animal porteur est complété par un licol (*awsâr*, 101). La tête (sarkalla) du licol est constituée d'un morceau de *veris* dont les deux extrémités, terminées par des pompoms, sont repliées vers le haut et cousues aux montants de façon à maintenir les anneaux de la muserolle. Celle-ci se compose d'une chaîne de métal (*zanjir-awsâr*). Un anneau, placé au milieu de la sous-barbe, sert à la fixation d'une longe (*din-awsâr*). Cette longe permet de maintenir l'animal à l'attache ou de le faire diriger par un homme marchant à côté de lui, l'extrémité de la longe à la main. Dans les convois importants, les animaux porteurs sont laissés libres et dirigés à la voix ; la longe est alors enroulée autour de l'encolure.



Figure 101

Equitation

Les mêmes animaux peuvent aussi assurer le transport de personnes montées sur leur dos (*sávr̄ar*) sans qu'un matériel différent de celui qui vient d'être décrit intervienne. Un simple tapis suffit ; on peut même se jucher sur un *burz̄in* : de tels spectacles sont fréquents pendant les déplacements saisonniers. L'animal est laissé libre ou est tenu par la longe. Tous les animaux de bât peuvent ainsi être montés, dans la limite de leurs capacités de portage — à l'exception des bovins, en partie pour les raisons déjà évoquées, mais aussi pour des considérations de prestige (un document du début du siècle montre pourtant un Baxtyâri monté sur un buffle ; Allemagne 1911, vol. 4, p. 178). En fait, il est évident que la possibilité pour l'homme d'être transporté à dos d'animal ne présente d'intérêt véritable et, surtout, d'efficacité qu'avec des montures, des matériels et des techniques spécifiques et adaptés aux conditions particulières d'utilisation.

Chez les Baxtyâri, la monture par excellence est le cheval qui, seul, possède à la fois la sûreté de pied nécessaire en montagne et les qualités de rapidité et de mobilité requises pour la guerre. Les Baxtyâri montent de préférence les chevaux entiers (*asp*) qui sont plus fougueux et toujours disponibles. Ces animaux représentent aux yeux de leurs possesseurs, nous l'avons vu, une valeur qui dépasse largement leur simple intérêt utilitaire. Les Baxtyâri les désignent sous le terme générique de *mâl* qui signifie « bien » (matériel) : on dit *ïrom bâ mâl* pour « je vais à cheval ». Mais de plus en plus, depuis que la guerre ne fait plus partie des activités courantes, on monte aussi des mulets (*qâter*) qui présentent par rapport aux chevaux l'avantage de pouvoir être employés aussi à d'autres travaux. Le dressage des chevaux pour l'équitation — dressage qui intervient, pour les mulets, en complément de celui effectué pour le portage — commence vers deux ans. Les animaux sont d'abord montés à cru par les enfants, au retour du pâturage ou de l'abreuvoir (ces derniers apprenant à monter par la même occasion). A partir de la troisième année, on pose le mors et la selle (en serrant progressivement la sangle) et les enfants cèdent la place aux adultes. A cinq ans, le dressage est en principe terminé. Certains mulets sont réputés indomptables : on les dit *yâqi*, le terme de *tur* étant réservé aux équidés de 3 à 4 ans non encore dressés. (Les Baxtyâri évaluent l'âge des chevaux à la distance qui sépare la dernière incisive, *piš*, de la canine, *niš* ; un boutiquier de Cel-Gerd, originaire du Câhâr-Mâhâl, considérerait cette méthode avec beaucoup de mépris : lui savait lire l'âge sur les tables d'usure et il arrivait d'ailleurs que les Baxtyâri viennent le consulter.) Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail du dressage sinon pour constater son caractère sommaire, adapté à des besoins parti-

culiers. En règle générale, il n'est jamais demandé au cheval d'exécuter des mouvements autres que ceux qui lui sont naturels à l'état libre : pas (*yavâš*), trot (*lok*)⁴², galop (*terât*) en ligne droite ou en volte. Les chevaux baxtyâri ne savent pas reculer, ni sauter, ni faire de demi-tour sur les épaules ou les postérieurs; ils n'allongent pas le pas ou le trot, mais passent à l'allure supérieure, trot ou galop. Le dressage consiste donc exclusivement à habituer le cheval au poids de son cavalier et à obéir aux indications que celui-ci lui donne : mouvement ou arrêt, accélération ou ralentissement du mouvement, direction du mouvement.

Le matériel de l'équitation se compose de pièces permettant au cavalier de se maintenir sur le dos de l'animal dans des conditions optimales de sécurité et de confort et de commander les mouvements de sa monture. Ces pièces sont pour la plupart liées au corps de l'animal (harnachement proprement dit) mais elles peuvent aussi rester indépendantes de lui et, par exemple, être tenues à la main par le cavalier (fouet, cravache). Le harnachement est en partie constitué par la selle (*zin*) et ses différents accessoires. L'armature de la selle se compose de deux bandes de bois, de 10 cm de large sur 50 cm de long, incurvées pour épouser la forme du dos de la monture. Elles sont reliées et maintenues écartées par deux arçons métalliques fortement arqués (102). Un siège de cuir, au pommeau et au trousséquin très relevés, est attaché par des lacets de cuir sur un faux-siège de lanières de toile forte tendues entre les arçons. De chaque côté de la selle, des panneaux de cuir isolent la jambe du cavalier de la peau de sa monture (103). Les bandes portent plusieurs anses

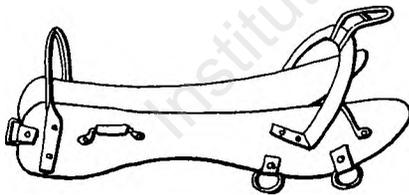


Figure 102

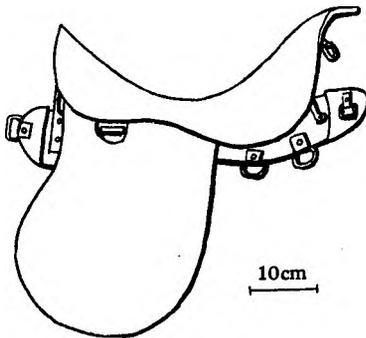


Figure 103

et anneaux de métal pour la fixation des charges et des accessoires de la selle : étrivières de cuir auxquelles sont suspendus les étriers (*rekâb*) ; poitrail (*sine-band*) relié à la sangle sous le ventre ; croupière (*rošqin*) munie d'un culeron qui empêche le basculement de la selle vers l'avant. La sangle (*bâlak*) est indépendante ; elle passe sous le siège mais le plus souvent sur le siège en y maintenant un *tuzini*, dessus de selle rembourré ou, pour les longs voyages, une couverture pliée. L'arrière de la selle est orné d'une cordelière de couleur munie de pompoms, le *šekâr-band* (litt. : « lien de chasse ») qui sert pour l'arrimage de charges éventuelles. La selle est posée sur l'*araq-gir* (« qui prend la sueur »), épais tapis de feutre destiné à protéger le dos de l'animal du contact des bandes en bois (104, 105). Ce modèle de selle, utilisé actuellement par tous les Baxtyâri sans exception, est fabriqué et vendu en ville. C'est la reproduction presque exacte

Figure 104

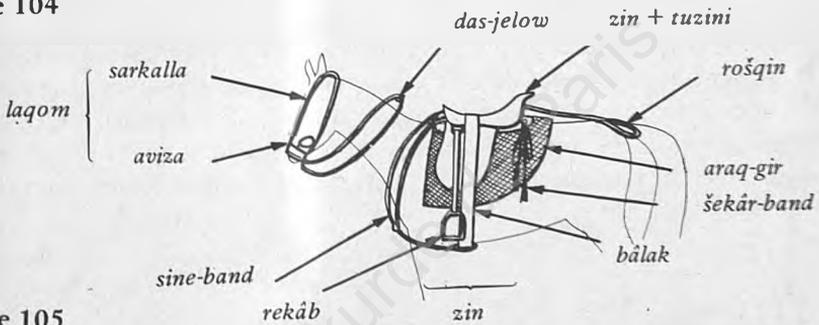


Figure 105



de la « selle à palette » des anciennes cavaleries occidentales. Cette selle a sans doute été empruntée par les Baxtyâri à l'armée anglaise (avec laquelle la tribu eut de nombreux contacts à partir de 1850), peut-être indirectement par l'armée iranienne qui l'utilise encore. Auparavant, les Baxtyâri employaient des étriers à semelle large de type arabe et des selles en bois massif, à siège large et plat, à troussequin peu relevé, mais à pommeau vertical, de forme triangulaire, et ajouré (106 : ce dessin a été effectué en 1972 d'après un spécimen en très mauvais état, trouvé chez un antiquaire de Cahâr-Bâq à Esfahân, qui me le proposait pour 50 *tomân* : un Baxtyâri m'accompagnait, qui a pu me certifier que c'était bien là une selle de la tribu.). Il s'agit donc, apparemment, d'un modèle très différent de celui – bien plus courant (de la Turquie à l'Afghanistan) – rencontré, par exemple, par Feilberg (1952, pp. 63-65) chez les Lor.

Le harnachement baxtyâri est complété par une bride (*laqom*, voir 104). La têtère (*sarkalla*) est une simple lanière de cuir ne présentant souvent ni muserolle, ni jugulaire, ni frontail. Les rênes (*das-jelow*) sont également deux lanières de cuir longues d'environ un mètre et réunies par un noeud. Le mors (*aviza*) est de type arabe (107 ; cf. Musil 1928, p. 392 ; Boucheman 1934, pp. 66-67). Les branches sont longues d'environ une quinzaine de centimètres. Leurs extrémités supérieures, munies des an-

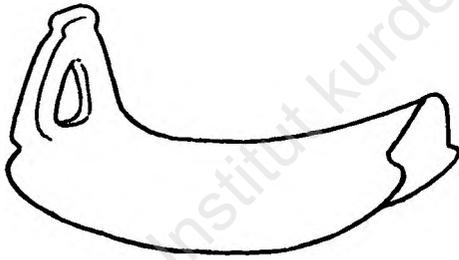


Figure 106

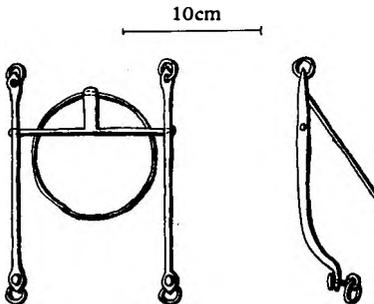


Figure 107. *aviza*

neaux porte-mors, sont fixées aux montants de la têtière ; leurs extrémités inférieures, légèrement recourbées vers l'arrière, portent les anneaux de rênes. Le canon du mors est monté au tiers supérieur des branches. Il présente en son milieu une tige longue de quelques centimètres, plus ou moins large, portant un anneau mobile de 10 cm de diamètre. Cet anneau, dans lequel on passe le maxillaire inférieur du cheval, fait fonction de gourmette. La bride (*laqom*) est enfilée par dessus le licol (*awsâr*). Elle doit être ôtée pour faire manger et même boire le cheval (cette dernière opération s'effectue sans mettre pied à terre). Le mors arabe est un mors extrêmement dur. Son effet sur la bouche du cheval est provoqué par les actions que la main du cavalier exerce sur les rênes : actions latérales pour les changements de direction, action vers l'arrière pour le ralentissement et l'arrêt. L'impulsion est donnée par des battements de jambes en arrière de la sangle et, aux allures vives, par quelques petites tractions sèches exercées sur les rênes. Les rênes sont tenues d'une seule main, l'autre manipulant un fouet, *šalâq*, à manche court (20 cm) et trois lanières de cuir tressé (108). Les chevaux sont rarement frappés et il suffit généralement d'écarter du corps le bras tenant le fouet pour provoquer un changement d'allure. Les éperons sont inconnus.

Les Baxtyâri ne ferment que les chevaux, et uniquement aux antérieurs qui sont les membres porteurs et qui souffrent effectivement plus que les postérieurs des chemins de montagne encombrés de pierres (à la fin d'une journée de nomadisation, les chevaux ont les boulets en sang). Les fers (*na'l*) sont à semelle pleine et percés d'orifices pour les clous (*meh*) sur les côtés seulement : ils peuvent ainsi être placés plus ou moins en arrière afin de corriger l'usure d'un sabot.

Certaines pièces du harnachement, telles que le licol (*awsâr*) et le culeron (*rofida*), existent sous des formes ornementales richement décorées de pompoms et de boutons de nacre. Elles servent surtout à la parure

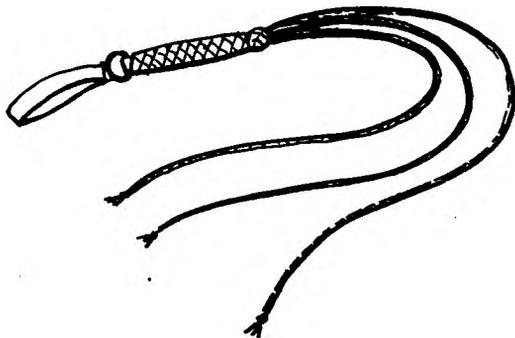


Figure 108. *šalâq*



Figure 109

des montures des femmes (109), notamment dans les mariages qui fournissent aux hommes l'occasion de s'affronter dans des jeux équestres (*sâvâr-bâzi*) et aux familles celle de rivaliser par le nombre de montures et par la beauté des harnachements.

Flottage

L'absence presque totale de voies de communication et de passages aménagés, même dans les itinéraires les plus périlleux, a déjà été signalée. C'est incontestablement pour la traversée des rivières que ce manque se fait le plus cruellement sentir, surtout au printemps où les eaux sont grossies par la fonte des neiges. Les ponts anciens (datant des Atâbak du XIII^e siècle ?) sont aujourd'hui hors d'usage ; l'un d'eux, entre Dašt-e Gol et Ive sur le Kârûn, et qui date des Sassanides⁴³, a été remplacé par un «pont de singe», simple câble tendu entre les deux rives, que les Baxtyâri appellent *jarra* (voir Sardâr As'ad 1333, pp. 219, 224). Les ponts modernes (deux à ma connaissance) sont situés à la périphérie du territoire de la tribu et ne peuvent par conséquent pas servir pendant les nomadisations. Pour la traversée du Kârûn, par exemple, qui est le cours

d'eau le plus large et le plus puissant de la région, les Baxtyâri utilisent des radeaux appelés *kalak* (< turc *kelek*, même sens). Ces radeaux sont constitués d'un lit de branchages soutenu par des outres (*maşk*) gonflées d'air. Le procédé semble très ancien. On y entasse les femmes, les enfants et le matériel. Tous ceux qui restent, hommes et bêtes, se jettent à l'eau et tentent tant bien que mal de gagner l'autre rive à la nage, *şeno* (brasse). Ces traversées constituent, pendant les nomadisations, les moments les plus riches en intensité dramatique mais s'accompagnent, malheureusement, de nombreux accidents dus surtout au contact avec l'eau glacée (voir Cooper 1925, pp. 59-68, 208, 219-240, et son film *Grass*).

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

VIII

Habitation

Habitation proprement dite

Tente

La plupart des nomades baxtyâri habitent sous des tentes groupées en campements (voir annexe et Digard 1975). Chaque famille conjugale revient en principe aux mêmes endroits d'une année sur l'autre et dispose, pour planter sa tente, au *yeylâq* comme au *garmâsir*, d'emplacements réservés et marqués par des pierres, les *jâvârga* (110). Ces emplacements sont plus ou moins aménagés; ils comportent au minimum une plateforme rectangulaire de terre battue, correspondant à peu près aux dimensions de l'espace habité, et nivelée, si le terrain est en pente, avec, sur l'une des longueurs, un mur droit de pierres sèches, le *col*, auquel la tente viendra s'adosser. Ces mêmes emplacements, lorsqu'ils sont occupés effectivement, c'est-à-dire lorsqu'une tente y est dressée, prennent le nom de *vârga* (111). A l'arrivée des nomades, le lieu est remis en état, le *col* restauré et la tente montée.

La tente baxtyâri (*bobon*) se compose d'un velum de poil de chèvre noir posé sur deux rangées de mâts ⁴⁴. Le velum est formé de *lat*, bandes tissées (à armure unie) de 40 à 60 cm de large sur 6 à parfois 15 m de long, cousues bord à bord dans le sens de la longueur. Ces coutures forment les lignes ajourées très caractéristiques (112) qui laissent pénétrer à l'intérieur de la tente quelques fins rayons de soleil et, à l'occasion, quelques gouttes de pluie; mais le reste de la toile, gonflant à l'humidité, est d'une surprenante efficacité contre l'eau. Le velum est soutenu en son centre par plusieurs mâts de bois d'environ 2,50 m de haut (*estim*), disposés en ligne parallèlement au *col* et surmontés, pour éviter qu'ils ne crèvent la toile, de barres de fâite (*tal* ou *mental*); l'extrémité supérieure de *l'estin* est soit fourchue (le *tal* est alors un simple bâton), soit émincée pour venir se placer dans la fente du *tal* si celui-ci est fait d'une planche (113). De part et d'autre de la ligne médiane déterminée par les mâts centraux et les barres de fâite, le velum forme deux plans à peu près égaux. L'un, incliné en direction du sol, par dessus le *col*, ferme la tente à l'arrière; l'autre, légèrement relevé vers l'avant, constitue une sorte

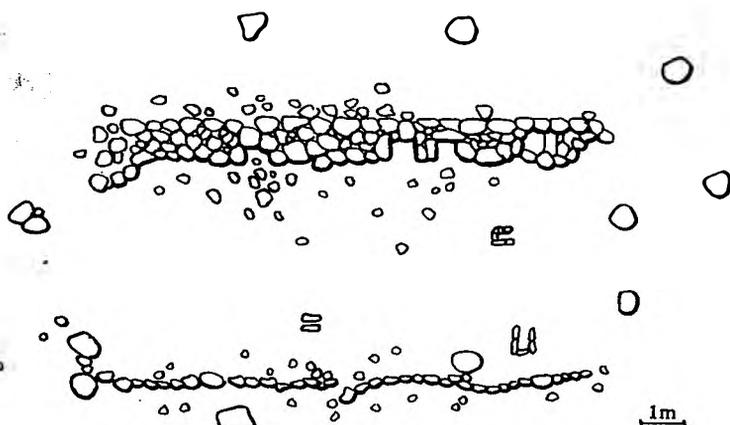


Figure 110. jâvârga

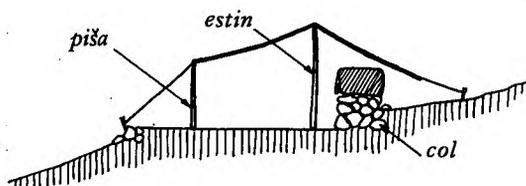
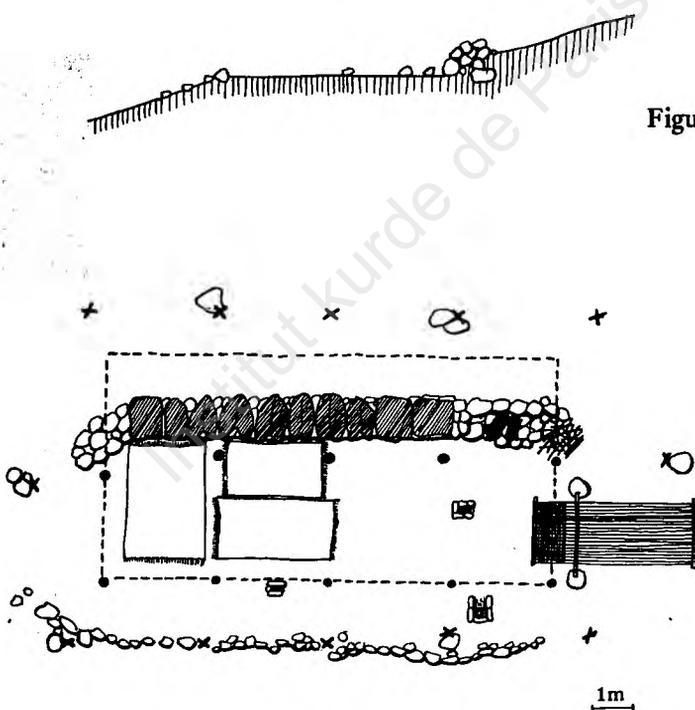


Figure 111. vârga

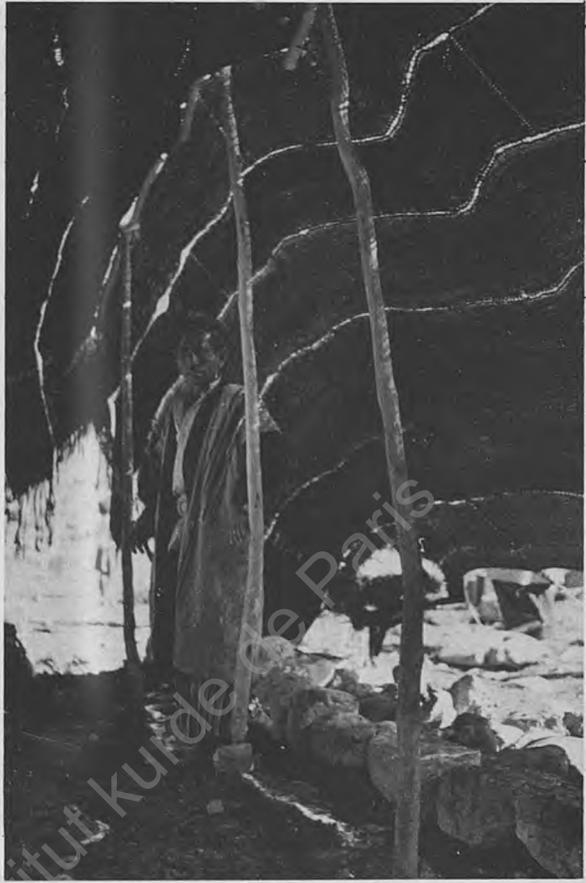


Figure 112

d'auvent, le bord antérieur du velum étant soutenu par un ou plusieurs mâts «de devant» (*pisa*) encadrés par deux mâts d'angle (*keldas*). Ces mâts sont hauts d'environ 1,50 m et disposés en ligne, parallèlement aux mâts de la ligne médiane (voir 111). Sur les côtés de la tente, deux autres mâts (*tirak*) relèvent le velum ; mais celui-ci peut aussi bien être laissé libre et pendre. Les mâts ne sont pas enfoncés dans le sol ; leur maintien en position verticale n'est dû qu'à la tension de la toile de la tente et des liens qui la relient au sol. Ces liens (*band*) s'attachent, d'une part, à des ganses (*kad-bohon*, litt. : «bras de tente») pratiquées sur les bords antérieur et postérieur du velum, d'autre part à des branches fourchues (*areki*) maintenues à terre par de lourdes pierres ou, si la nature du sol le permet, à de forts piquets (*meh*) profondément enfoncés. C'est également dans ces ganses que viennent se placer les extrémités supérieures fourchues des mâts de devant (114).

Les dimensions de ces tentes varient en longueur : de 6 m (pour une tente à deux mâts centraux) à quelques 15 m (pour huit mâts) ; en profondeur : de 4,50 m (pour un velum comportant une quinzaine de *lat*, bandes) à 7 m (pour 25 *lat*). La profondeur réelle (du bord antérieur de l'auvent au *col*, mur d'adossement) est inférieure (2,50 à 4 m) puisque le velum déborde largement vers l'arrière par dessus le *col*. La toile peut peser à elle seule de 20 à 60 kg (en fonction de la taille, mais aussi de la qualité du tissage). Mais la tente est toujours facilement démontable et transportable. Le velum est plié d'abord plusieurs fois sur lui-même dans

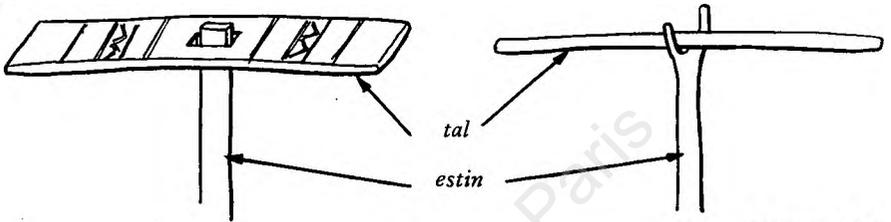


Figure 113

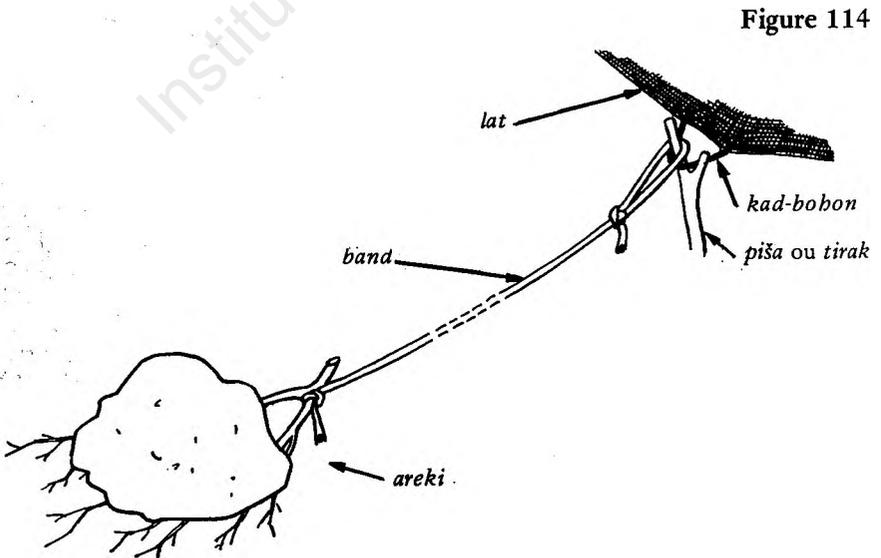


Figure 114

le sens de la longueur, puis autour des mâts en deux rouleaux égaux. Le tout peut être chargé sur un âne ou un boeuf. Les opérations de montage prennent au maximum une heure et n'occupent pas plus de trois hommes (115 à 120).

Certains nomades possèdent deux tentes : l'une, relativement plus petite et plus légère, est seule transportée et sert au *yeylâq* et pendant les déplacements ; l'autre, celle du *garmæsîr*, où l'on séjourne plus longtemps et en hiver, est plus lourde, plus spacieuse et capable d'abriter en cas de besoin quelques animaux en plus des personnes ; elle n'est jamais transportée et reste confiée pendant l'été à la garde des sédentaires du *garmæsîr*. Mais la plupart des nomades ne possèdent qu'une seule tente, de taille moyenne (deux ou trois mâts), parfois en très mauvais état, qui les suit partout. Les variations dans la tente expriment essentiellement des différences de fortune. En effet, la fabrication d'un velum correspondant à deux mâts ne demande pas moins d'une cinquantaine de toisons de chèvres. La même toile achetée toute faite coûte environ 500 *tomân*, et jusqu'à 2000 *tomân* pour une tente de huit mâts. Ces chiffres expliquent que certains nomades, parmi les plus pauvres, puissent parfois ne pas avoir de tente du tout, soit qu'ils n'aient pas réussi à en acquérir une lorsque leur foyer s'est monté (à leur mariage), soit qu'ils se soient trouvés, plus tard, dans l'impossibilité de remplacer la leur devenue hors

Figure 115





Figure 116

Figure 117





Figure 118

Figure 119



d'état de servir (une tente de qualité moyenne fait dix à quinze ans d'usage). Ceux-là s'abritent, au moins provisoirement, sous un morceau de toile quelconque ou se construisent des habitations en roseaux (*kapar* ou *lawka*). Toutefois, ces derniers types d'abri sont assez fréquents dans le Xuzestân : ils constituent notamment l'habitation normale de plusieurs groupes arabes assimilés aux Baxtyâri et n'indiquent donc pas toujours un état de pauvreté chronique. A l'inverse, certains cas d'abandon du *bobon* en poil de chèvre noir sont le fait de *xân* qui mettent un point d'honneur à posséder une tente blanche de type occidental (*câdor*). Ce snobisme date de l'installation de l'Anglo-Iranian Oil Company dans la région au début du siècle ; il est assorti, comme souvent en parail cas, d'un effort des utilisateurs pour rationaliser *a posteriori* leur acquisition : la tente occidentale est déclarée plus fraîche ou plus légère ou plus étanche que la tente traditionnelle. En fait, outre son prix plus élevé encore, elle présente, pour l'usager baxtyâri moyen, l'inconvénient majeur de ne pouvoir s'ouvrir que sur deux côtés opposés. Or, comme on le verra, l'ouverture sur trois côtés ou une longueur est l'un des aspects caractéristiques de la tente traditionnelle, aspect qui conditionne dans une large mesure toute son organisation intérieure et même son orientation et sa position par rapport aux autres tentes du même campement.

Figure 120



Maisons

Les habitations en dur, groupées ou non en villages, sont nombreuses sur le territoire des Baxtyâri. Mais elles ne sont nullement l'exclusivité des sédentaires, et leur utilisation par des nomades n'impliquent pas forcément un degré d'avancement dans un éventuel processus de sédentarisation. Ceci montre une fois de plus la fragilité des raisonnements et des calculs ou recensements fondés sur ce qu'on a voulu parfois considérer comme des signes extérieurs tangibles de la sédentarité.

Les maisons qui sont utilisées par des nomades ne diffèrent guère, du point de vue de la construction, de celles des sédentaires (121). Dans la majorité des cas, elles ne comportent qu'une seule pièce carrée ou rectangulaire. Le terme *otâq* («pièce» en persan) sert chez les Baxtyâri pour désigner toute construction en dur, par opposition à *bohon* (tente), celui de *xuna* ou *xonwa* (*xune*, «maison» en persan) étant exclusivement réservé à la pièce ou à la partie de pièce où l'on vit. Suivant le matériau utilisé pour les murs (*tifâl*), les Baxtyâri distinguent deux types de bâtiment : les *lir* en pierres sèches (*bard*) et les *tu* en briques crues (*xest*) et/ou torchis de terre et de paille (*kâgel*). En général, le premier type est préféré pour les habitations d'altitude ; le second est plus fragile mais

Figure 121



considéré comme plus «luxueux» (les Baxtyâri disent *šik* : «chic» !). Dans tous les cas, les fondations (*pâ-tifâl*) sont en pierres et construites dans des tranchées de 20 à 50 cm de profondeur creusées dans le sol. A l'intérieur du tracé des fondations, le terrain est nivelé et battu. Les toits (*safx*) sont plats, en terrasse : des poutres (*yekandâz* ou *sokol*) disposées parallèlement, les extrémités reposant sur le haut des murs, soutiennent un lit de roseaux ou de branchages (*šabba*) recouvert d'une épaisse couche de terre (*borg-bon*). Cette couverture est tassée et entretenue régulièrement à l'aide d'un rouleau de pierre (*bon-torna*, 122) qui reste en permanence sur le toit. Parfois, le mur de devant est construit légèrement en retrait par rapport au tracé des fondations, de façon à laisser apparaître une terrasse (*seku*) surélevée si le terrain est en pente. Au-dessus de cette terrasse, le toit déborde pour former un auvent (*eyvon*) soutenu, sous son bord antérieur, par des madriers verticaux (*šamak*) et une poutre transversale (*hammâl*) (123). Toutes ces armatures sont en

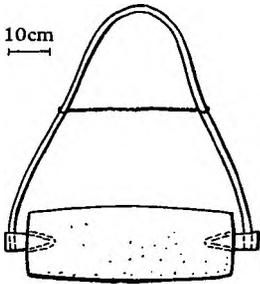


Figure 122. *bon-torna*

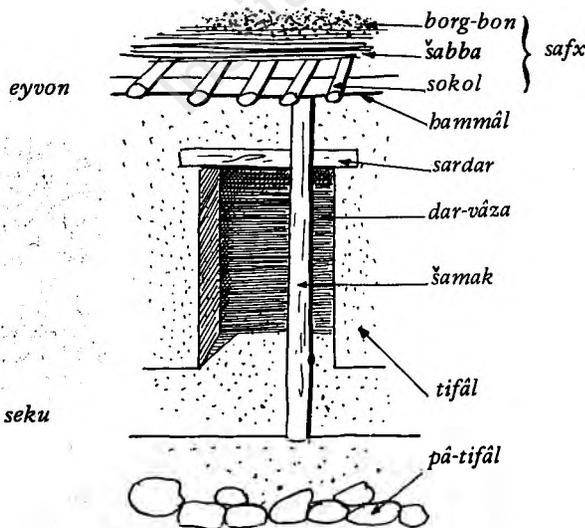


Figure 123

bois (peuplier, *kawoda*, le plus souvent). La seule ouverture est celle de la porte (*dar-vâza*). Des linteaux ou un cadre de bois (*câr-cu*) soutiennent les parois. Une porte (*dar*) à un ou deux battants, souvent taillés d'une seule pièce dans le bois, est montée sur des gonds (*cişma*) creusés dans le cadre. La fermeture est assurée par une barre coulissante (*kolom*) et, éventuellement, un cadenas (*qolf*). La serrure est inconnue (124).

En fait, si les maisons des nomades sont proches, par leurs principales caractéristiques techniques, de celles des sédentaires, l'usage qui en est fait est fort différent et demande quelques précisions. D'abord – cette condition est très importante – la construction d'un bâtiment quel qu'il soit sur le territoire de la tribu est soumis, comme la pratique de l'agriculture, à la possession en privé d'une terre. Dans les deux campements étudiés, six propriétaires fonciers sur huit ont une maison, mais pas un de plus. La disposition d'une maison, contrairement à celle d'une tente ou d'une habitation en roseaux (voir ci-dessous) (qui nécessite un endroit réservé mais non nécessairement approprié), apparaît de façon très nette et marquée comme le privilège d'une classe, privilège lié à la propriété privée de la terre sinon toujours à la fortune. Toutefois, le développement des habitations n'a pas été régulier et a connu des poussées successives au cours de l'histoire. Le territoire des Baxtyâri porte, en maints endroits, des traces d'une vie sédentaire intense et ancienne, regroupées surtout autour des *qal'e* (châteaux) des Atâbak Fazluye du Grand-Lorestân (1106-1423) (voir Minorsky 1936a), puis des *xân* baxtyâri, notamment à Ize (Mâlamir), Ive (Susân), Qa'le-Zarâs, Qa'le-Boron, etc., pour le *garmâsir*, Ardal (Ceqâ-Xor), Do-Polân, dans le Feridân, etc.,

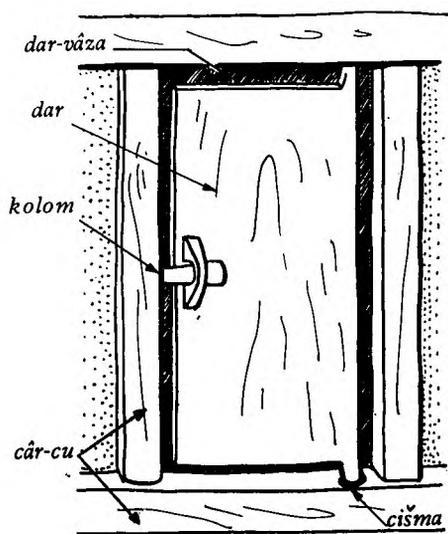


Figure 124

pour le *yeylâq*. Mais les principaux centres de sédentarisation (celle-ci s'accompagnant d'un exil pour les nomades sans terre) se trouvaient surtout à l'extérieur, dans les régions agricoles du Xuzestân et du Câhâr-Mâhâl.

Le développement actuel de la vie villageoise sur le territoire de la tribu proprement dit date du règne de Rezâ-Sâh (1925-1941). Parmi les villages étudiés, deux n'existaient pas auparavant (Faniâbâd, Deli), deux autres ne comptaient que deux ou trois maisons, contre plusieurs dizaines aujourd'hui (Cel-Gerd et Qa'le-Boron); le cas de Lâli, créé à l'origine pour loger les ouvriers de l'Anglo-Iranian Oil Company, est un peu particulier. Les circonstances qui amenèrent à l'époque la construction de ces maisons expliquent en partie l'utilisation qu'en font actuellement les nomades. La plupart de ces bâtiments furent érigés par ceux qui en avaient la possibilité (*i.e.* qui possédaient de la terre) au moment des premières mesures de sédentarisation de 1926 qui mettaient les nomades en demeure de se fixer, soit à l'estivage, soit à l'hivernage. Lorsqu'en 1941, avec l'abdication de Rezâ Sâh et à la faveur des désordres qui accompagnèrent la guerre mondiale, les Baxtyâri retrouvèrent quelque liberté, beaucoup détruisirent spontanément leur maison, en signe de révolte, et reprirent leur vie nomade (voir Digard 1969, pp. 137-154). D'autres la conservèrent, l'agrandirent, l'aménagèrent et se fixèrent définitivement. D'autres, enfin, choisirent une voie intermédiaire : à cette dernière catégorie appartiennent tous les nomades actuels qui disposent d'une habitation en dur dans laquelle ils ne passent qu'une partie de l'année, ou de deux (l'une de construction plus récente) entre lesquelles ils vont et viennent. Ces bâtiments peuvent être, soit isolés dans des villages peuplés en majorité de sédentaires (maison de Ja'far Qoli Rostami à Faniâbâd et, plus récemment, à Lâli), soit groupés en villages qui restent donc déserts la moitié de l'année (c'est le cas de Deli, par exemple, qui accueille en hiver presque exactement la population du campement d'été de Farâmarz Mahmudi). Les nomades font donc de leurs bâtiments une utilisation essentiellement temporaire. Les membres de la famille de Farâmarz Mahmudi et celle d'Eskandar Soltâni (Gand'Ali) ne possèdent de maisons qu'au *garmâsir*, respectivement à Deli et Qa'le-Boron. Mais ils n'occupent ces maisons que pendant la période des pluies les plus fortes (fin décembre à début mars). En effet, entre leur arrivée début octobre et l'apparition de ces pluies, ils vivent sous leurs tentes dressées à proximité du village, cette période étant consacrée en partie à la réfection des bâtiments. De même, entre le moment où les pluies cessent et celui du départ pour l'estivage fin mars, les maisons sont de nouveau abandonnées pour les tentes. Au *yeylâq*, la période d'utilisation d'éventuelles maisons par les nomades est plus réduite encore. Les Baxtyâri sédentaires eux-mêmes sont nom-

breux à désertter leur demeure pendant toute la durée de l'été et à aller planter leur tente sur les hauteurs qui dominent le village, comme on le voit faire à Cel-Gerd. Parmi les nomades, Ja'far Qoli Rostami n'habite jamais sa maison de Faniâbâd et passe tout l'été dans son campement établi à quelques centaines de mètres du village. Autrement dit : *bohon barâ xom, otâq barâ diden diyaron*, «la tente pour moi [c'est plus agréable], la maison pour la vue des autres» (i.e. pour que les autres voient que j'en ai une) !

Bien qu'ils soient eux aussi, typologiquement, des maisons — habitation posée sur le sol, avec un toit soutenu par des murs (voir Leroi-Gourhan 1945, pp. 310 ss.) —, le *kapar* et le *lawka* ne sont pas auréolés du même prestige, aussi ambigu soit-il, que les constructions en pierres ou en briques qui viennent d'être décrites. Le *kapar* (125) consiste en un mur de pierres (*cir* ou *tifâl-bard*), haut d'un mètre, disposé en fer à cheval (126, 1) ou en ovale (126, 3), surmonté d'un toit à deux versants en roseaux (*safx-ney*). La panne (*rek*), constituée d'une longue botte d'une dizaine de fortes tiges de roseau, est soutenue par deux fois deux poteaux fourchus (*âqö'i*) inclinés parallèlement aux versants, leur base étant scellée dans l'épaisseur du mur, à mi-hauteur (126, 2). Le *lawka* est une construction beaucoup plus sommaire, formée d'un cadre de bois parallélogrammique recouvert lui aussi de roseaux, parfois d'autres feuillages (cf. Feilberg 1952, pp. 48-49).

Figure 125



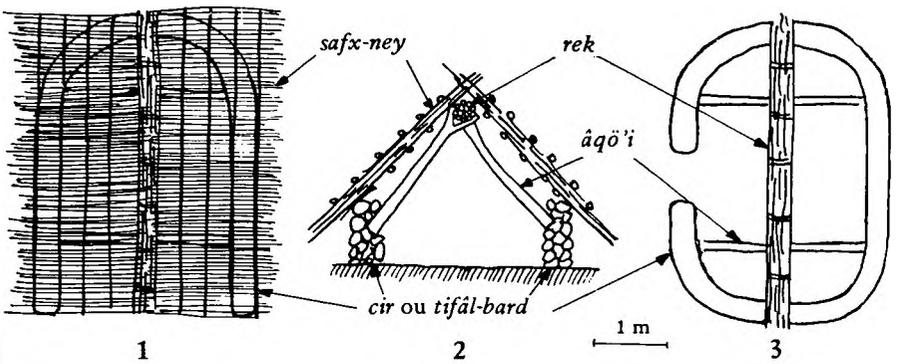


Figure 126. *kapar*

Ces deux types d'habitation sont caractéristiques du *garmāsir*. Mais l'une, le *kapar*, est une habitation d'hiver, arrêtant bien le froid et la pluie, tandis que l'autre, le *lawka*, plus aéré, plus spacieux aussi (j'en ai vu plusieurs qui mesuraient 4 m sur 6, avec une hauteur de toit de 2,50 m) est une habitation d'été conçue surtout pour protéger du soleil. S'il s'agit là principalement de demeures de pauvres, j'ai connu des Baxtyâri aisés qui n'hésitaient pas à délaissier la tente pour le *kapar* quand le froid se faisait trop vif. Quand aux *lawka*, qui servent au *garmāsir* quand les nomades ne s'y trouvent pas, ils sont utilisés par les quelques Baxtyâri qui doivent séjourner plus longtemps à l'hivernage pour achever la récolte de printemps, et surtout par les Arabes éleveurs de buffles intégrés à la tribu qui ne quittent jamais le *garmāsir* et dont le *lawka* constitue l'habitation normale d'été.

Organisation des campements : l'habitation et ses dépendances

De fait, du strict point de vue de la protection contre les intempéries, la disposition d'une maison en dur n'est indispensable que pour les sédentaires, surtout au *yeylâq* où les hivers sont très rigoureux. Pour les nomades, qui échappent en se déplaçant aux plus fortes chaleurs du *garmāsir* et aux grands froids du *yeylâq*, quelques modifications de la tente et du mur auquel elle s'adosse (*col*) suffisent généralement. Lorsqu'il fait chaud, la tente est largement ouverte sur trois côtés et son auvent est relevé au maximum ; lorsqu'il vente ou qu'il pleut, les mâts de devant (*pîša*) sont

inclinés et ceux de côté (*tirak*) sont supprimés de façon à laisser pendre le velum. En hiver au *garmāsir*, on obtient une protection plus efficace encore et surtout plus durable en prolongeant le *col* par un mur qui ferme les côtés et, en partie, le devant de la tente. Les plans 127 à 130 montrent les structures de pierre laissées par le même groupe de familles en quatre emplacements occupés successivement au cours de l'année. Les surfaces rectangulaires (délimitées par des tirets), nivelées ou terrassées, où les tentes prennent place (*javārga*) se reconnaissent au *col*, enveloppant de décembre à mars (130), simple le reste du temps. Le campement est établi sur une pente (*P*) ou une butte naturelle (*gar, ceqā*). Les tentes sont orientées les unes par rapport aux autres de manière à couvrir la totalité du panorama, les champs visibles de chacune d'elles se complétant. Cette habitude, témoin d'une époque où l'insécurité était grande, reste en partie justifiée par les vols de bétail encore nombreux aujourd'hui. L'espace propre à chaque famille nucléaire est délimité par le «cercle des chiens». Chaque tente possède plusieurs chiens qui jouent un grand rôle dans la garde, l'organisation et la vie des campements. Les chiens de campement, qui sont distincts des chiens de troupeau, ne quittent jamais la tente près de laquelle ils sont nés; ils ne reçoivent leur nourriture que des habitants de cette tente, mais sont chassés à coups de pierre s'ils s'en approchent; inversement, s'ils s'en éloignent, ils se heurtent aux chiens voisins. Ainsi se trouve déterminée autour de chaque tente une bande de terrain circulaire, large de quelques mètres, tangente aux autres, que les chiens marquent comme leur territoire en urinant et à l'intérieur de laquelle ils attaquent l'étranger. Pour la franchir, l'hôte doit être accompagné d'un familier de la tente (131) (cf. Ekwall 1963).

En plus des structures propres à chaque tente individuellement, les plans font apparaître d'autres éléments qui varient d'un campement à l'autre et, par conséquent, d'une saison à une autre. Ces variations sont liées, pour les uns, au calendrier pastoral : *don* pour la traite au printemps et en été (127), *bār-band* pour les gros animaux, *kola-barra* pour les jeunes, joints à un ou plusieurs *ka-don*, réservoirs à paille, pour les mauvaises saisons (128, 130) (voir l'élevage); pour les autres, au calendrier agricole : *xarmen* pour le dépiquage du grain (128, 129) avec *cir* au *garmāsir* pour le stockage de la récolte en épis (129) (voir l'agriculture). Ces structures peuvent être complétées le cas échéant par divers éléments amovibles : palissades de roseaux ou touffes d'épineux pour fermer les enclos, protéger les réserves de paille ou d'épis; morceaux de toile de tente ajustés sur les *kola-barra* pour abriter les agneaux de la pluie, etc.

Ces structures complémentaires de l'habitation proprement dite appellent quelques remarques. Chaque tente ne dispose au maximum, à titre.

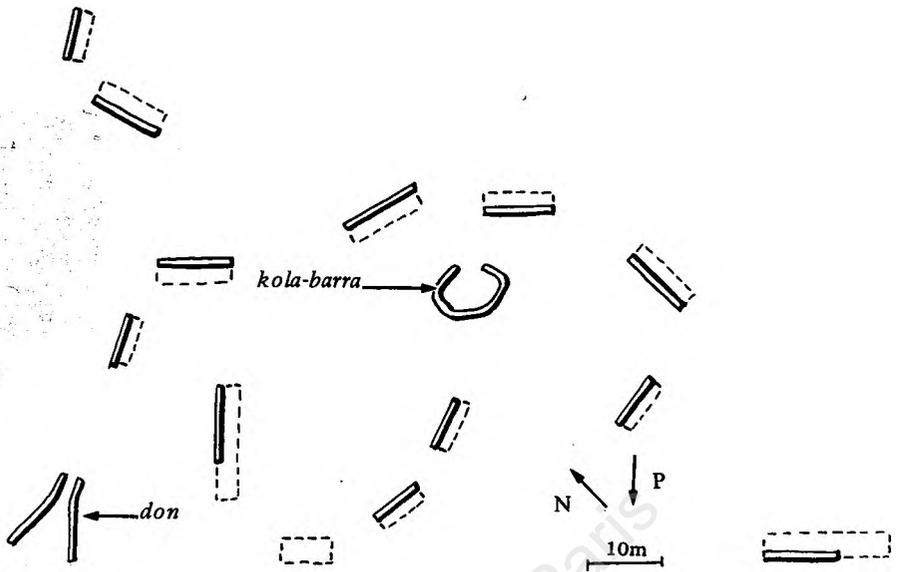


Figure 127. mai à juillet (*yeylâq*)

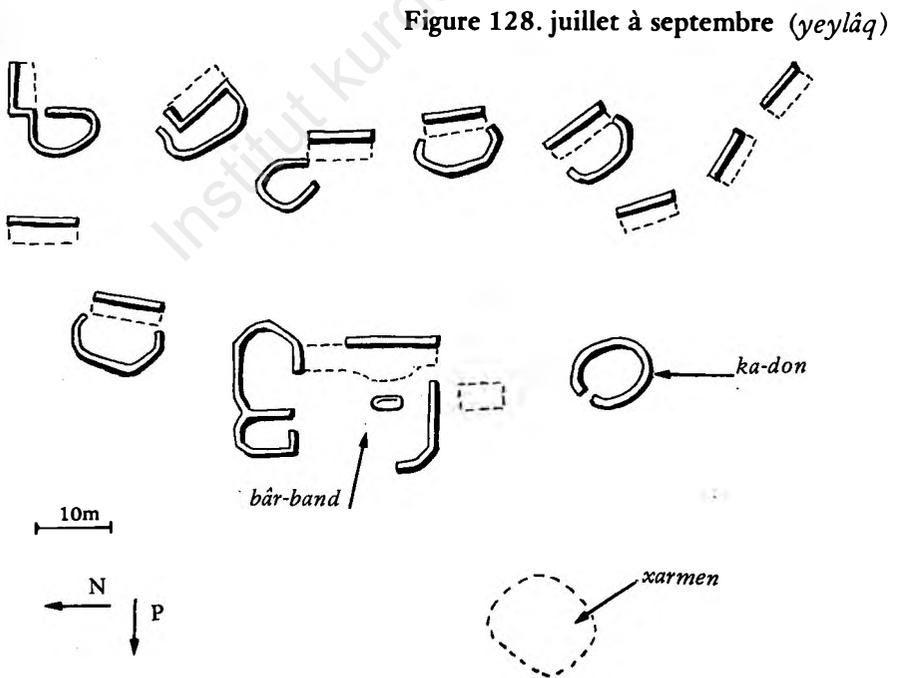


Figure 128. juillet à septembre (*yeylâq*)

Habitation

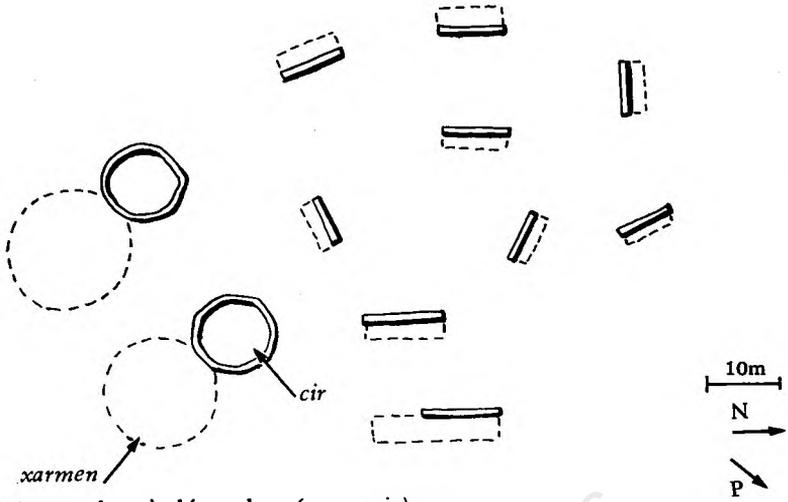


Figure 129. octobre à décembre (*garmasir*)

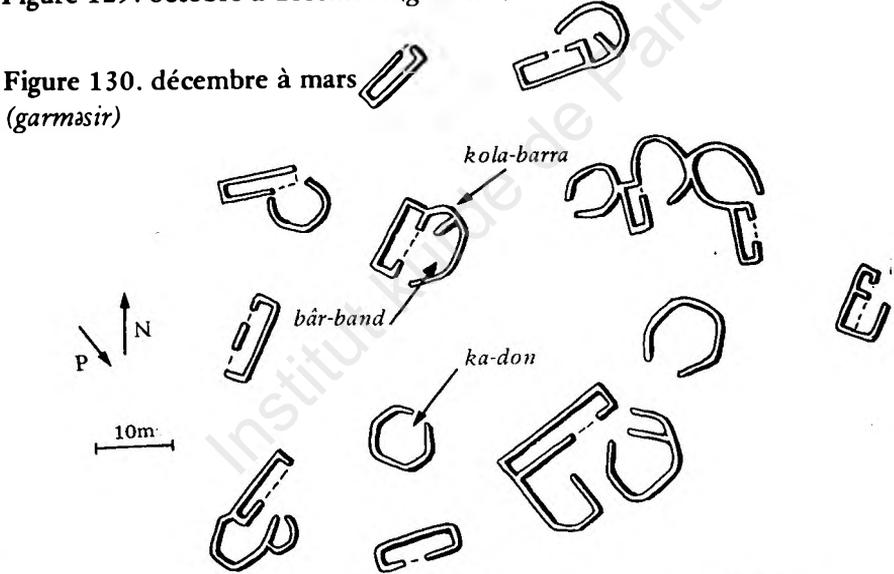


Figure 130. décembre à mars (*garmasir*)

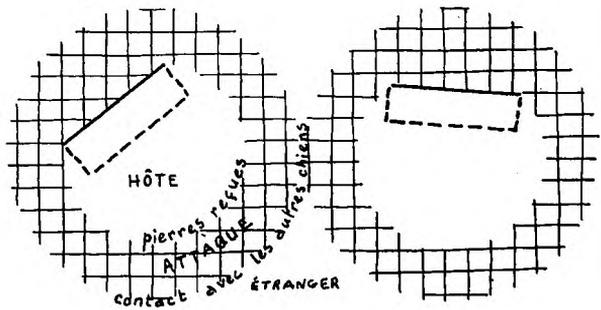


Figure 131

individuel, que d'un enclos (*bâr-band*) destiné notamment à son bétail. Les animaux, rappelons-le, sont appropriés individuellement. L'absence de *bâr-band* en une saison où celui-ci est nécessaire ou, du moins, utile, traduit généralement un cheptel nul pour la tente considérée. Les autres structures (*don, ka-don, cir, xarmen, etc.*), qui existent en nombre inférieur à celui des tentes, sont communes, utilisées à tour de rôle ou, le plus souvent, collectivement par les différentes familles du campement. Elles correspondent aux installations minima nécessaires au déroulement de certaines opérations techniques dans le cadre d'une unité de production, celle-ci étant définie comme la plus petite communauté de travail et de moyens à l'intérieur de laquelle peut s'opérer l'ensemble des processus de production. En l'occurrence, chez les Baxtyâri, l'unité de production est représentée par le campement, la tente correspondant, elle, à l'unité de consommation. Cette distinction est d'ailleurs confirmée par l'analyse économique et sociologique (Digard 1975).

D'autre part, on ne remarque dans les campements aucune structure fixe, permanente, permettant de garder d'une année sur l'autre des réserves destinées à l'homme, et rien en particulier pour le grain ou la farine qui jouent pourtant un rôle de premier plan dans l'alimentation. Les deux types d'installations qui pourraient faire un usage de ce genre connaissent en réalité des destinations fort différentes : le *ka-don* reçoit, à certaines périodes de l'année (automne au *yeylâq*, hiver au *garmāsir*) la paille pour les animaux, et le *cir* au *garmāsir* la récolte en gerbes en attente de dépiquage. Elles font donc toujours un usage limité dans le temps. Le *cir*, en particulier, correspond à un moment d'un processus de production puisqu'il accueille un produit encore impropre à l'alimentation humaine et non distribué entre les différentes unités de consommation (la paille du *ka-don* est consommée telle quelle par les animaux mais elle n'est pas appropriée et tous les membres de l'unité de production peuvent en disposer librement). En fait, nous l'avons vu, la plupart des nomades baxtyâri emmagasinent leurs provisions alimentaires dans des contenants souples en peau (*mašk, hambon*) ou en tissu (*bur, buržin*) et les transportent avec eux (voir Digard 1979d).

On a considéré, non sans quelques raisons, la nécessité pour un groupe humain de se déplacer comme un obstacle technique à la constitution de réserves importantes (ou la constitution de réserves comme un inconvénient pour un groupe obligé de se déplacer). Sahlins (1968, pp. 654-655) écrit (à propos de chasseurs-collecteurs, il est vrai) : « Certaines monographies attestent [que] la recherche de nourriture est si fructueuse que, pendant une partie de la journée, ces gens paraissent ne pas savoir quoi faire pour s'occuper. Mais le succès de cette recherche dépend de la *mobilité* du groupe, mobilité plus ou moins grande selon les cas, mais

toujours telle que l'intérêt de posséder des biens est rapidement effacé par l'obligation de les transporter. En toute vérité, on peut dire du chasseur que sa richesse lui est un fardeau. D'où que, très rapidement, une limitation à la richesse s'impose [. . .]. Comme l'écrivait Owen Lattimore dans un contexte assez semblable : « le vrai nomade est le nomade pauvre »⁴⁵. Propriété et mobilité sont en contradiction. » Qu'en est-il des Baxtyâri ? D'abord, ceux-ci sont des pasteurs, et le bétail est un bien qui possède la faculté de se déplacer lui-même — à défaut de celle d'assurer toujours le transport d'autres biens : en effet, chez les éleveurs d'ovins, contrairement aux chameliers par exemple, les animaux producteurs de biens de consommation et ceux producteurs de services sont distincts, et un cheptel important n'implique pas forcément des capacités de transport accrues⁴⁶. Mais c'est surtout les denrées agricoles que ce problème de transport concerne. Or, il semble que le type de nomadisme pratiqué par les Baxtyâri, loin d'agir comme un frein sur la production agricole, la favoriserait plutôt dans la mesure où il permet aux nomades de disposer de deux champs, l'un au *yeylâq*, l'autre au *garmâsir*, alors que les sédentaires n'en ont jamais qu'un seul. Si les réserves, malgré tout, et dans la majorité des cas, restent faibles, c'est moins en raison de limites imposées par les moyens techniques qui s'offrent pour leur transport que du fait des rapports de production et, notamment, des conditions d'appropriation de la terre sur laquelle l'agriculture peut s'exercer qui sont défavorables à la plupart des nomades. Pour ceux-là, le problème (technique) ne se pose pas : les réserves sont peu encombrantes et toujours transportables. Pour les autres, à qui les rapports de production sont favorables, l'obstacle du transport est réel, mais il agit, non pas dans le sens d'une limitation des stocks, mais bien plutôt dans celui de la recherche de solutions techniques permettant leur conservation et leur accumulation dans les meilleures conditions possibles. Or seule une implantation de type sédentaire offre les garanties de sécurité suffisantes contre la dégradation des réserves ou leur vol. Cette tendance explique en partie la croissance du nombre des maisons de nomades, maisons qui ne connaissent souvent pas d'autre utilisation que celle d'annexe de la tente, où l'on remise d'une année sur l'autre des réserves alimentaires et du matériel (tente, araire). Une seule pièce suffit, munie ou non de *tâpu*, réservoir à grain cylindrique, en torchis, incorporé à la paroi. Les types les plus élaborés de construction (comme celle de Ja'far Qoli Rostami à Faniâbâd, (132) comprennent en outre une pièce d'habitation (*xuna*), une étable (*tawila*) et les installations nécessaires pour permettre à une famille de gardiens d'y demeurer (notamment si le bâtiment est isolé) pendant l'absence du propriétaire nomade. Mais de telles maisons sont l'exception et indiquent toujours une fortune relativement importante.

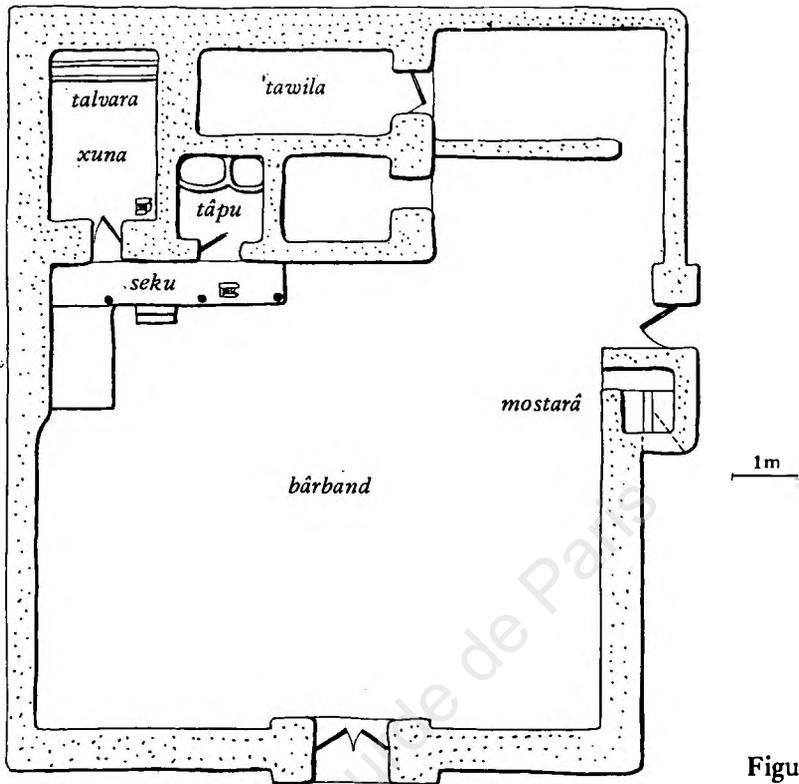


Figure 132

Aménagement intérieur et mobilier de l'habitation

L'espace habité proprement dit correspond en gros à la surface couverte par le velum de la tente. Cet espace est orienté en fonction de l'ouverture du devant et, éventuellement, des côtés, le *col* en pierres marquant le fond de la tente (les Baxtyâri disent le haut : *bâlâ*) (133 ; voir aussi plus haut, 111). D'un côté (le plus souvent à droite), sur une superficie correspondant à peu près à la moitié de la tente, sont réunies les principales installations nécessaires aux travaux s'exerçant dans le cadre matériel de l'habitation (cuisine, tissage, etc.) et qui sont du ressort des femmes. Cette partie de la tente, appelée *keyvânu*, est habituellement réservée à ces dernières, ainsi qu'aux enfants. Il y règne toujours une grande animation et le désordre d'objets caractéristique d'une activité intense. L'autre moitié de la tente, le *lâmerdon*, est réservée aux hommes et surtout à leurs hôtes. C'est plutôt un lieu de repos (après les travaux de l'extérieur) et de réunion. Mais cette organisation de la tente entre

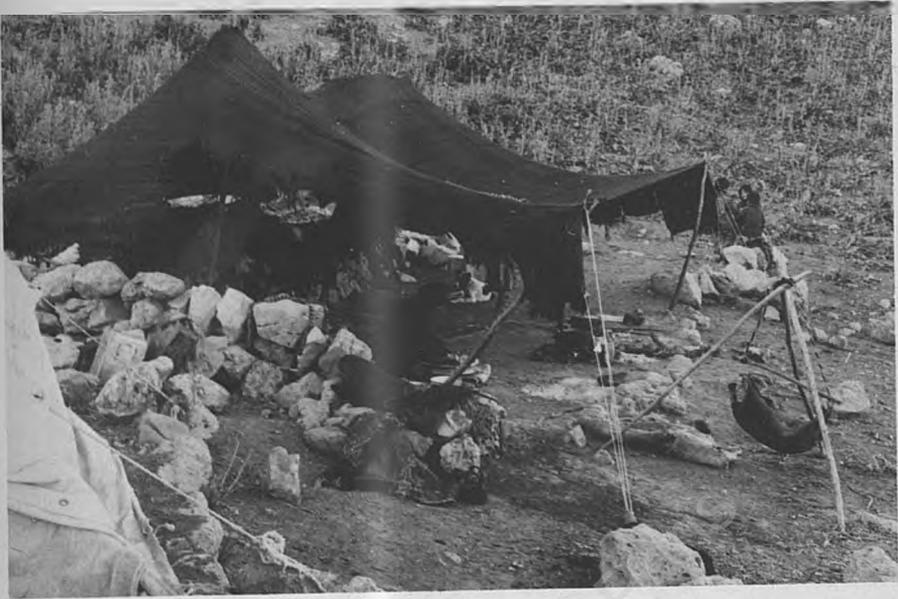


Figure 133

deux pôles féminin et masculin bien différenciés n'est pas conçue comme une bipartition. Elle n'est, en particulier, jamais matérialisée par une cloison, même souple et amovible — sauf, parfois, chez les sédentaires à qui il arrive de vivre en été sous une tente dressée à proximité du village (cet ajout d'une cloison, apparemment anodin, traduit en fait une modification assez sensible des conditions de vie des femmes avec la sédentarisation⁴⁷).

L'organisation intérieure de la tente varie largement en fonction de la fortune et du statut social de son propriétaire. Sous la plupart des tentes, le *lâmerdon* est un espace que l'on s'efforce de maintenir propre et dégagé de façon à pouvoir y étaler sans retard un tapis lorsque des visiteurs se présentent. Chez les plus pauvres, dont la tente est de dimensions plus restreintes, tout l'espace est souvent occupé par le matériel et les activités domestiques. D'habitude, les hôtes «de marque» y sont rares ; mais qu'il en survienne un, et l'on sent comme un vent de panique souffler sous la pauvre tente : les poules sont chassées, un coin est déblayé en hâte et, toute affaire cessante, chacun s'active fébrilement pour procurer au nouvel arrivant, malgré ses protestations, tout le confort possible. Il faut la tente d'un *xân*, où, chaque jour, les visites sont nombreuses, pour justifier un *lâmerdon* installé en permanence, et parfois même, une tente indépendante (souvent de type occidental, *câdor*), dressée à quelques mètres de la première, et spécialement réservée à l'usage des hôtes.

Le *keyvânu* est lui aussi susceptible de variations importantes, en fonction notamment du nombre des femmes et, par conséquent, de la fortune du chef de famille. En général, les co-épouses vivent et travaillent ensemble, mais certaines, si elles sont filles de *xân* (*bibi*), peuvent bénéficier d'un régime spécial et, notamment, d'une tente particulière, soit fermée (*câdor*) et contiguë au *bohon* où s'exercent les activités domestiques, soit dressée légèrement à l'écart (voir en annexe le campement 2 : parmi les trois épouses actuelles de Ja'far Qoli Rostami, Bibi Šowkat, âgée, est logée à l'écart (tente 12 bis); Bibi Irân, plus jeune, bénéficie d'une tente occidentale adjacente à la tente traditionnelle (tente 12) de Minsâ qui n'est qu'une *lor* et qui lui sert quasiment de domestique).

Le mobilier se compose essentiellement d'éléments de confort (couverture du sol, literie) et d'éléments de rangement qui ont pour caractéristique commune d'être souples, pliables et transportables. Les éléments de couverture du sol sont très importants puisque les Baxtyâri s'asseyent, mangent et dorment par terre. Ces éléments sont de préférence du côté du *lâmerdon*, des tapis à points noués de qualité variable (*qâli*, *xersak*) étendus à même le sol de façon plus ou moins permanente en fonction de la richesse de la tente. On n'y pénètre que pour s'asseoir ou s'étendre, toujours après s'être déchaussé. Du côté du *keyvânu* où les femmes circulent beaucoup du fait de leurs activités domestiques, on trouve des éléments à la fois plus grossiers, moins fragiles et plus mobiles, tels que ces *nemet-zirpâ*, carrés de feutre qui ne couvrent que la surface occupée par une personne assise et que les femmes peuvent déplacer avec elles d'un endroit à un autre (métier à tisser, foyer, etc.) au gré des besoins.

La nuit, pour dormir, tous les membres de la famille s'installent côte à côte sur les tapis, la tête vers le « haut » de la tente, les pieds vers l'ouverture du devant. L'homme et la femme sont l'un à côté de l'autre — les rapports sexuels licites ont lieu la nuit⁴⁸ —, les enfants sont un peu plus loin. Le cas échéant, le chef de la famille prend place entre l'hôte éventuel et les femmes et les enfants. La literie se compose dans le meilleur des cas d'un petit matelas souple (*döšak*), d'un traversin (*zirguš*) et d'une couverture (*patu* acheté dans le commerce ou *moj* de laine fabriqué par les sédentaires). Chez les plus riches, un drap est épinglé ou cousu à la couverture (*patu malâfa gerede*) comme cela se fait dans tout le reste de l'Iran. La couverture n'est jamais « bordée », mais simplement posée sur le dormeur. Les nourrissons sont ligotés (134) dans un berceau individuel en bois, le *ta'da*, avec, entre les jambes, un *belur*, tube fait d'un roseau évidé, débouchant à l'extérieur de la couche, pour l'écoulement de l'urine. Pendant la journée, le berceau est recouvert d'un voile (*ru-ta'da*) qui protège l'enfant du soleil et surtout des mouches. On ne rencontre guère



Figure 134

de lit que chez les sédentaires du *garmāsir* où, pendant l'été, serpents (*mār*) et scorpions (*gazdīn*, litt. : « queue tordue ») constituent un danger réel : il s'agit le plus souvent d'une plate-forme de roseaux montée sur quatre pieds à environ un mètre du sol et sur laquelle toute la famille trouve place.

Déployée le soir au moment du coucher, la literie est pliée pour la journée dans un carré d'étoffe réservé à cet usage, le *cādor-šaw*, dont on noue les pointes opposées deux à deux. La sellerie est rangée de la même façon, dans une étoffe analogue, le *cādor-zin*. Les ballots ainsi formés prennent place sur le *col* avec les autres éléments de rangement. Ces éléments sont principalement les *buržin* pour les vêtements, le matériel, etc., et les *bur* pour les réserves alimentaires sèches (grain, farine) (voir transports). Les *hambon* de peau ne sont souvent employés que pour ranger et séparer des matériels différents à l'intérieur des *buržin*. Les bisacs sont soigneusement alignés sur le *col* qui a pour but, m'a-t-on dit, de les maintenir hors de l'atteinte des termites (*mur-zomin*, « fourmis de terre »). Le tout est recouvert et protégé de la poussière par le *ley*, longue pièce d'étoffe richement décorée, de la longueur de la tente et de la largeur du *col*, qui constitue, avec la tranche apparente des *buržin* et les tapis posés sur le sol, l'essentiel de la décoration intérieure de la tente (135). Les outres (*mašk*, *maškul*) qui contiennent les réserves alimentaires



Figure 135

liquides (eau, beurre fondu) prennent place sur un dallage situé en contrebas à l'une des extrémités du *col*. Des niches (*cumcit*) pratiquées dans le *col* servent au rangement de certains ustensiles d'usage quotidien, vaisselle notamment, et éventuellement de poulailler (*kola-morg*). Les objets souples ou légers peuvent être suspendus à une courroie (*veris*) tendue entre les mâts centraux de la tente ou posés, au moins temporairement, sur le bord du velum (c'est là que sont mis normalement à sécher le linge et les aliments). La toilette, toujours succincte, a lieu à l'extérieur de la tente, sur le devant pour les hommes, sur le côté pour les femmes. L'eau est versée dans le creux de la main, puis portée au visage. L'*âftâba*, pot à eau en métal, à anse et long bec verseur latéraux, du modèle répandu dans tout l'Iran, sert à la toilette mais non (comme c'est l'usage ailleurs) aux lieux d'aisance. Là, les Baxtyâri utilisent une pierre ronde. D'ailleurs, on ne trouve généralement pas dans les campements de lieux d'aisance aménagés comme tels.

Les mêmes principes d'organisation et d'aménagement intérieurs se retrouvent à peu près dans la maison (*otâq*) lorsque celle-ci est effectivement habitée. Dans la pièce principale, les *huržin* sont posés sur deux ou trois *talvara* (voir plus haut, 132), traverses de bois horizontales scellées dans les murs à un mètre du sol. Les autres objets prennent place dans des niches (*tâsxa*) pratiquées dans l'épaisseur des cloisons. Les diffé-

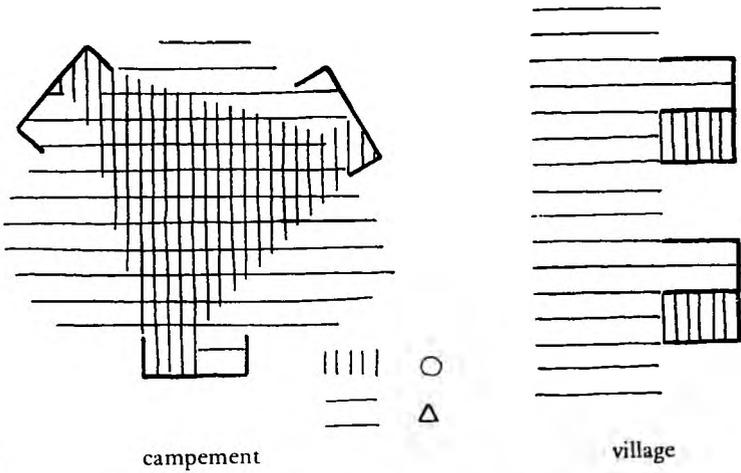


Figure 136

campement

village

rences les plus notables entre la tente et la maison sont dues précisément à l'introduction dans cette dernière de murs et de parois supplémentaires. Lorsqu'il n'y a qu'une pièce d'habitation (*xuna*), les tâches domestiques s'effectuent plutôt, lorsque la saison le permet, sur la terrasse (*seku*) devant la maison. Mais *lâmerdon* et *keyvânu* peuvent donner lieu à deux pièces séparées. Alors que, dans les campements, les femmes peuvent communiquer d'une tente à l'autre par la parole sans quitter leur poste de travail, cette possibilité leur est pratiquement supprimée par l'organisation en village (136). La tendance (représentée dans sa forme la plus poussée par le bâtiment de 132) qui consiste à enfermer la maison dans un enclos comprenant un maximum d'installations correspond à une transformation importante de l'organisation domestique. Le tout n'est plus le campement, mais la maison. La famille gagnant en autonomie, l'unité de production se rétrécit aux dimensions de l'unité de consommation.

Feu, éclairage, chauffage

La solution des problèmes d'éclairage et de chauffage commence, pour quiconque ne dispose pas de l'électricité, par l'acquisition préalable et la conservation du feu (*tas*). Presque tous les Baxtyâri disposent maintenant des allumettes (*kebrit*) achetées dans le commerce et sont donc à même de produire instantanément du feu au gré de leurs besoins. Certains groupes du centre (Zalleki, Dâvud-Kowli, Tâze'i de la boucle de Kârûn) qui connaissent parfois, du fait de leur isolement, quelques difficultés d'approvisionnement, font encore, paraît-il, du feu par percussion d'un



silex et d'une pièce de métal spécialement fabriquée à cet effet par les forgerons *qorbati*. Mais je ne l'ai personnellement jamais vu faire, et les Baxtyâri dont je tiens cette information avaient oublié jusqu'au nom de cette fameuse pièce de métal.

Les procédés d'éclairage ont également beaucoup évolué depuis le début du siècle avec la généralisation de l'usage du pétrole (*naft*). La lampe-tempête à mèche (*celâq-markabi*) ou sa variante à piston et brûleur (*celâq-turi*) maintenant utilisées marquent évidemment un progrès considérable par rapport à la lampe à huile (*celâq-pisuz*) d'autrefois, totalement disparue aujourd'hui. La bougie (*šami*) n'est qu'un élément de secours en cas de panne. En règle générale, les Baxtyâri vivent avec le jour et font une utilisation précautionneuse et parcimonieuse de leur matériel d'éclairage car le remplacement d'une pièce est toujours un problème, et le pétrole, acheminé en bidons, parvient souvent irrégulièrement et coûte fort cher : 12 *tomân* le gallon (*alab*).

Il n'existe pas de procédés de chauffage distincts de ceux utilisés pour la cuisson des aliments. Le foyer (*ojâq*) baxtyâri est presque toujours un *câla*, c'est-à-dire une cuvette creusée dans le sol, rectangulaire ou ronde, profonde de 10 à 30 cm et garnie sur trois côtés ou sur une partie de la circonférence de pierres qui évitent l'effritement des parois et permettent de poser les récipients (137). On trouve généralement dans chaque tente deux foyers de ce type, situés du côté du *keyvânu*, l'un à l'intérieur, l'autre à l'extérieur. Leur emploi varie saisonnièrement et en fonction des travaux. Pour la fabrication du pain, qui requiert la présence prolongée de l'opératrice auprès du foyer, on utilise de préférence le premier car il est à l'ombre, ainsi qu'en hiver car il contribue au chauffage de la tente. Le second sert surtout en été ou lorsque le premier est occupé. Dans quelques tentes, on trouve également, à la limite de l'espace habité, du côté du *lâmerdon*, un troisième foyer réservé presque exclusivement à la préparation du thé des invités (voir la disposition de ces foyers en 111). Il est parfois remplacé par un *manqal* (138), brasero en métal qui présente l'avantage de pouvoir être posé sur le tapis au centre du cercle des convives. Les maisons comportent des foyers identiques à ceux des tentes. Ces foyers sont disposés à l'extérieur sur la terrasse (*seku*) et à l'intérieur de la pièce d'habitation (*xuna*) (voir 132). Certaines maisons, surtout chez les sédentaires, possèdent un foyer en fosse (*tanir*, 139) avec conduit de tirage (*dâmadon*) et couvercle de métal ajouré (*sar-tanir*). Le *korsi* iranien, table basse placée sur un foyer rempli de braise et recouverte d'une couverture sous laquelle les usagers se glissent jusqu'à la ceinture pour dormir n'est utilisé que par les sédentaires du *yeylâq* qui passent deux ou trois mois d'hiver quasiment sans sortir. Il n'y a le plus souvent dans les maisons pas d'autre ouverture que celle de la porte



Figure 137

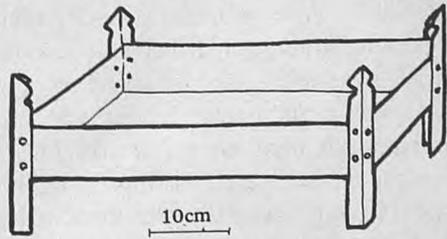


Figure 138. *manqal*

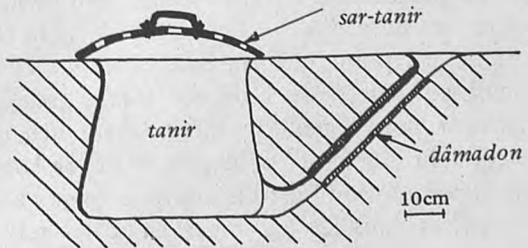


Figure 139. *tanir*



Figure 140

(*dar-vâza*) pour l'évacuation de la fumée. Je n'ai rencontré chez les Baxtyâri qu'un seul exemple d'âtre (*poxâri*) avec conduit de cheminée (*lule-dud*) incorporé dans la cloison.

Les principaux ustensiles qui accompagnent le foyer sont : une pelle à cendre (*xâk-andâz*), une pince à braise (*maqâs*), parfois un tisonnier (*taš-kaš*). Pour le chauffage des récipients légers, de taille inférieure à celle du foyer, on utilise soit une tige munie d'un crochet à son extrémité supérieure (*six-ye-langi*) et que l'on plante verticalement dans le sol, soit deux barres reliées par une chaîne (*six-jofti*) qui sont posées horizontalement en travers du feu (voir 137). Ces barres peuvent faire également office de tisonnier, de broche à rôtir, etc. Tous ces instruments comptent parmi les principales productions des forgerons *qorbati*.

Le problème du combustible, déjà évoqué, constitue un souci majeur pour les nomades. Le déboisement de la région a atteint un stade chronique, au point que les Baxtyâri sont contraints de s'attaquer maintenant aux pieds de *Tamarix* (*bota, gina*) et d'astragale (*zidi-ketri*), se privant peu à peu du même coup des revenus que leur procurait la vente du gaz (voir cueillette). Mais les nomades font une grande utilisation comme combustible des excréments animaux : bouses et crottins secs ramassés dans les pâturages et brûlés tels quels. La bouse réhumidifiée

Habitation

puis modelée et séchée sous forme de galettes (*tapála*) fabriquées par les femmes (140) n'est utilisée m'a-t-on dit, chez les Baxtyâri que depuis une cinquantaine d'années, surtout chez les sédentaires du *yeylâq* qui ont besoin pour passer l'hiver de provisions importantes de combustible.

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

IX

Alimentation

Les produits alimentaires : préparation et conservation

Une fois acquis, les produits destinés à l'alimentation humaine entrent dans le domaine d'activité technique des femmes. Trois opérations seulement, dans lesquelles les hommes peuvent intervenir, échappent à cette exclusivité : le broyage du grain, la cuisson de la viande *rôtie* et la préparation du thé. Certains produits alimentaires peuvent être consommés tels qu'ils ont été acquis, soit immédiatement (fruits, légumes frais), soit sans inconvénient, après un délai assez long (sel, eau). Mais la plupart des produits subissent, avant d'être absorbés, une préparation culinaire, soit peu de temps après leur acquisition (viande, lait), soit plus tard s'ils peuvent être conservés tels quels (grain). Tous les produits qui ne sont pas consommés immédiatement posent d'abord un problème de contenant : ils sont gardés, soit dans les sacs ou les outres qui servent pour leur transport (voir le chapitre correspondant), soit parfois dans des réservoirs fixes (voir habitation). Pour les produits qui en subissent une, la préparation culinaire peut répondre à deux nécessités indépendantes ou complémentaires, selon les cas. Le plus souvent, elle vise à conférer à la matière acquise une forme consommable ou simplement plus appétissante (viande, grain) ; souvent, les qualités obtenues sont momentanées (la viande se gâte ou même refroidit, le pain sèche et durcit) et l'aliment demande à être absorbé sans retard. Mais il peut s'agir aussi de faire subir à une denrée périssable, sans nuire à son pouvoir nutritionnel et d'appétence, un conditionnement et des modifications propres à assurer sa préservation en vue d'une consommation ultérieure. Cet aspect de la cuisine est très important d'un point de vue économique pour une société dont les activités d'acquisition sont inégalement réparties dans le temps et qui ne dispose pas, pour conserver entre-temps certains de ses produits alimentaires, d'un moyen qui leur soit extérieur comme le froid par exemple. La préparation des aliments (cuisine proprement dite) et leur conservation ne sont pas dissociables. Dans certains cas, un produit déjà traité pour être conservé doit subir une nouvelle préparation avant d'être

absorbé; dans d'autres, ces deux opérations sont confondues et le produit peut être consommé à différents stades de sa transformation (lait et laitages). Les matériels et les procédés utilisés varient d'ailleurs moins en fonction du but final recherché que des produits traités.

Produits minéraux

Les produits minéraux sont souvent utilisés directement et posent peu de problèmes de conservation. Le sel (*nevek*) demande simplement à être maintenu au sec. Acheté sous forme de bloc (*arâ*), il est réduit en poudre dans un linge à l'aide d'une pierre et gardé dans un sac de tissu. Il entre dans l'assaisonnement de nombreux aliments mais intervient plus rarement pour leur conservation (sauf pour les laitages).

L'eau (*âw*) est un élément très important de l'alimentation. Elle est utilisée soit directement *comme* boisson (eau pure), soit *dans* des boissons (yaourt étendu d'eau, infusion de thé), soit encore, pour de nombreuses préparations, comme élément de délayage (sauces, laitages) ou, surtout, comme intermédiaire de cuisson (riz, viande bouillie); elle est alors jetée après usage. L'eau est conservée dans les *mašk*, outres de peau de chèvre maintenues à l'ombre et arrosées de temps en temps. Des récipients de métal (*pyâla*, *dig*, *keyl*, *komâj*) et des cuillères en bois (*kamça-cu'î*) (141) servent à la cuisson et à la manipulation de l'eau comme de tous les liquides, à l'exception du thé dont la préparation requiert un matériel spécifique (voir plus loin). Pour rafraîchir les boissons ou certains aliments servis froids, on peut utiliser de la neige (*barf*) lorsqu'il s'en trouve à proximité. Celle-ci est, soit mélangée au liquide dans lequel elle fond, soit reconstituée en un bloc creusé en son centre pour servir de récipient (pour le yaourt, par exemple).

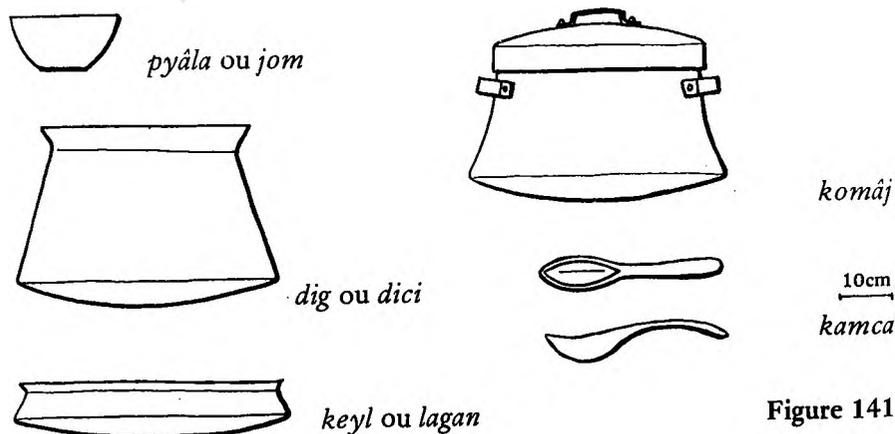


Figure 141

Produits végétaux

Parmi les produits végétaux, c'est incontestablement au blé (*gandom*) que revient la première place. Le blé est de préférence conservé en grain, mais il est toujours réduit en farine (*âr* ou *ar*) avant d'être utilisé. Cette opération s'effectue progressivement au fur et à mesure des besoins. Les moulins à eau (*âsyâw*) fonctionnent donc toute l'année si possible, c'est-à-dire si le régime des cours d'eau qui les alimentent le permet. Ces moulins sont construits généralement sur le flanc du talus bordant un torrent, en contrebas après une chute ou une dénivellation importante, de façon à pouvoir, par un simple canal d'adduction, amener l'eau par le haut du moulin. Celle-ci s'engouffre dans un couloir vertical en forme d'entonnoir (*tanur*) situé entre le talus et le moulin et débouchant dans la chambre souterraine de la turbine (*zir-xuna*); l'eau ressort un peu plus bas dans la rivière par un canal d'évacuation (*juq*) passant sous le moulin. La fermeture du *tanur* par une vanne et la dérivation de l'eau par un canal latéral (*juq-taraf*) permettent d'arrêter le moulin (142, 143). La chambre de la turbine (*zir-xuna*) est occupée par un arbre vertical (*estina*) en bois, dont l'extrémité inférieure repose dans la cavité d'un socle de pierre (*dinak*) qui forme crapaudine. Cet axe est muni d'ailettes (*parra*) sur lesquelles l'eau vient frapper en entraînant la rotation de l'ensemble. Le mécanisme de broyage du grain se compose de deux disques de pierre superposés, l'un tournant sur l'autre. Le disque inférieur (*bard-zira*), qui reste immobile, est pris dans la construction et ferme la chambre de la turbine. L'axe (*estina*) le traverse en son centre, l'étanchéité étant assurée par un joint en chiffon. Une porte basse latérale permet d'accéder en cas de besoin à la chambre de la turbine. Seul le disque supérieur (*bard-sara*) tourne et apparaît dans la chambre du moulin (144, 146). Le mouvement de l'axe lui est transmis par une barrette transversale en métal (*tavara*) s'emboîtant d'une part sur la tête de l'arbre taillée en tenon, d'autre part dans un logement creusé sur la face inférieure du disque mobile. Ce logement coïncide en partie avec l'orifice central (*dohon*) d'alimentation de la meule en grain (145). La chambre de travail (*xuna*) comporte une aire de circulation pour les ouvriers et deux poches en torchis façonné. L'une de ces poches (*duldona*) contient le grain à moudre. Dans l'autre plus vaste et située en contrebas de la première, se trouve la meule (*bard-sara*) entourée d'un réceptacle (*ardelon*) pour la farine. Le grain du *duldona* est versé par un entonnoir (146) ou une gouttière réglable (*dunerisa*) (144) dans l'orifice central (*dohon*) de la meule. Chassée par la force centrifuge, la farine ressort sur les côtés, dans l'*ardelon*. Celui-ci est vidé manuellement à l'aide d'une pelle en bois (*arderu*) (144). Dans certains moulins, un levier (*pâya*) permet de modifier verticalement la position du

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

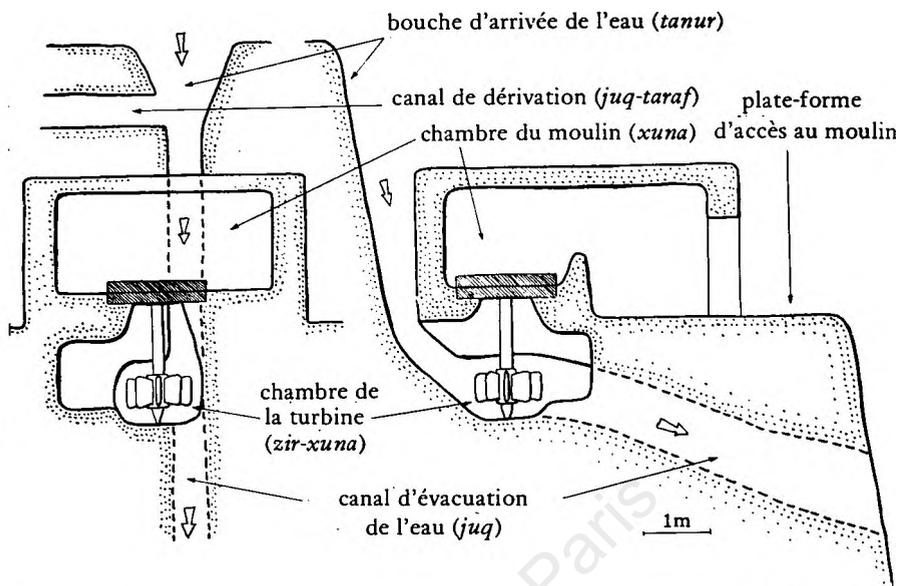


Figure 142

Figure 143

Figure 144

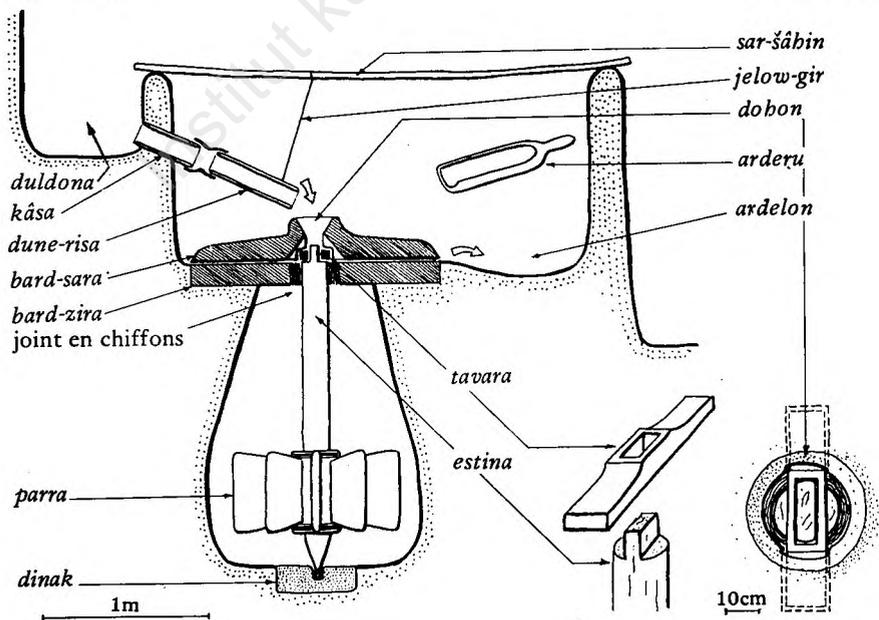


Figure 145



Figure 146

socle (*dimak*) et de l'axe (*estina*), et, par conséquent, l'écartement des deux disques. Plus l'écartement est faible et plus les forces de frottement sont grandes : la farine gagne en finesse, mais le rendement diminue. Celui-ci varie généralement de 10 à 11 quintaux de farine par 24 heures. Par endroits (Faniâbâd, Qa'le-Boron par exemple), les moulins à eau (*âsyâw*) ont été abandonnés et remplacés par des broyeurs de grain modernes actionnés par un moteur à essence. Ces broyeurs, appelés *makina* par les Baxtyâri, donnent une farine assez grossière. Mais ils ont un meilleur rendement — jusqu'à 18 qx/24 h — qui compense, semble-t-il un prix de revient plus élevé. Leur intérêt essentiel réside finalement dans le fait que leur fonctionnement n'est pas soumis, comme celui des moulins à eau, à la proximité et à la régularité de débit d'une rivière ou d'un fleuve : alors que beaucoup d'*âsyâw* doivent cesser pratiquement toute activité en période d'étiage, les *makina* peuvent être installés partout et

fonctionner tout le temps — pourvu que l'acheminement du carburant et, éventuellement, des pièces de rechange se fasse correctement (les Baxtyâri disent que, de ce point de vue, les *makina* leur posent les mêmes problèmes que les *celâq-turi*, lampes à pétrole à piston).

Quoiqu'il en soit, *âsyâw* et *makina* sont, comparés au reste du matériel utilisé par les Baxtyâri, des machines relativement complexes et volumineuses. Leur installation nécessite, techniquement, l'intervention d'ouvriers spécialisés étrangers à la tribu et représente, financièrement, une dépense importante en achat de matériel et en rémunération de main-d'oeuvre (le *makina* de Lâmerdon a dû être transporté en pièces détachées de Lâli au lieu de son montage par 60 hommes à pied et a coûté au total près de 4500 *tomân*). Leur fonctionnement réclame la présence à temps plein de deux ou trois personnes, ne serait-ce que pour la manutention du grain et de la farine, et occasionne toujours divers frais. En l'absence de structures coopératives dans tout le domaine d'activité correspondant aux techniques de consommation, ces charges multiples ont favorisé, suivant un processus bien connu, la concentration des moyens de mouture du grain entre les mains de quelques privilégiés, *xân* et maintenant *kalântar* pour la plupart.

Il existe bien d'autres matériels — cylindre de pierre roulé (*bard-âr*, 147) ou mortier (*câl-âr*) et pilon (*das-câl*, 148) manoeuvrés à la main — qui sont appropriés et utilisés exclusivement dans le cadre de l'unité de consommation. Mais ils sont d'une efficacité moindre et ne servent guère que pour le concassage, en petites quantités, de denrées d'appoint (glands). Il faudrait en effet un temps de travail considérable pour moudre manuellement par ces procédés les cinq ou six quintaux de blé qu'une famille de cinq personnes consomme en un an. Aussi la plupart des nomades estiment plus rentable de libérer ce temps pour d'autres activités (tissage notamment), quitte à abandonner au propriétaire du moulin auquel il est fait appel une partie du grain en échange de la mouture (les accords à ce propos varient d'ailleurs largement en fonction des liens de parenté et, éventuellement, du contentieux existant par ailleurs entre les deux parties).

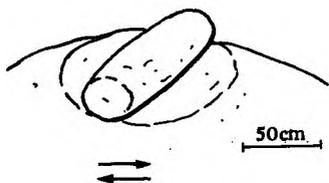


Figure 147.
bard-âr

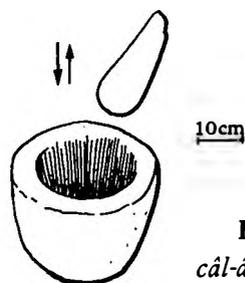


Figure 148.
câl-âr et *das-câl*

Toutes les autres opérations culinaires relatives au blé sont effectuées par les femmes dans un cadre strictement domestique. Elles consistent presque exclusivement en préparation de différents types de pain. Parmi ceux-ci, le *patir*, en forme de fine crêpe, est le plus couramment fabriqué (une ou deux fois par jour sous chaque tente en temps normal) et celui dont il est fait la plus grande consommation, pendant et entre les repas. Voici les principales étapes de sa préparation. Au moment de son utilisation, la farine (*ar*) est passée dans un tamis fin (*ârbiz*) dans le but d'éliminer les impuretés qui auraient pu s'y glisser à l'occasion des manipulations accompagnant la mouture. Il n'y a pas de blutage : le péricarpe (*sust*) des grains se trouve broyé, mélangé et consommé avec la farine. Celle-ci est délayée avec de l'eau dans un récipient plat (*lagan*, 141). On ajoute du sel et, comme ferment, une poignée de pâte de la veille ou un cube de *qârâ* (voir laitages). La pâte (*xamir*) est pétrie à la main durant une demi-heure puis laissée à reposer dans le *lagan* recouvert d'une pièce de tissu carrée (*sorfa*) ou, mieux, d'un plateau de métal (*sini*). Au bout de deux heures environ, la pâte a monté et la confection du pain proprement dite peut commencer. L'opératrice s'installe par terre à proximité d'un foyer. Elle dispose, à sa gauche, le *lagan* rempli de pâte, puis, devant elle, le *sorfa* déplié avec, par dessus, une tablette de bois taillée dans la masse, le *towski* (149). Le foyer, situé à sa droite, est recouvert d'une plaque de tôle de forme circulaire, légèrement convexe, le *towa* (150), posé sur des pierres écartées de façon à permettre l'introduction de combustible au cours du travail. L'opératrice étend un peu de farine autour du *towski*, sur le *sorfa*. Puis elle confectionne des boules de pâte de la grosseur du poing qu'elle dépose dans la farine. Chaque boule est ensuite étendue sur le *towski* aux dimensions d'une crêpe, puis roulée et déroulée, tournée et retournée autour d'une baguette de bois, le *tir* (149), maniée de la main droite en gestes vifs (151). La crêpe est enroulée une dernière fois puis déroulée sur le *towa* où elle cuit pendant que l'opératrice recommence les mêmes opérations avec une autre boule de pâte. Chaque nouvelle crêpe est étendue sur le *towa* par dessus les précédentes, après quoi le paquet de crêpes superposées est retourné pour permettre à la dernière

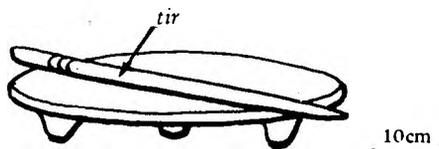


Figure 149. *towski*

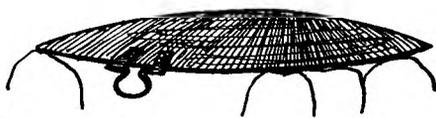


Figure 150. *towa*

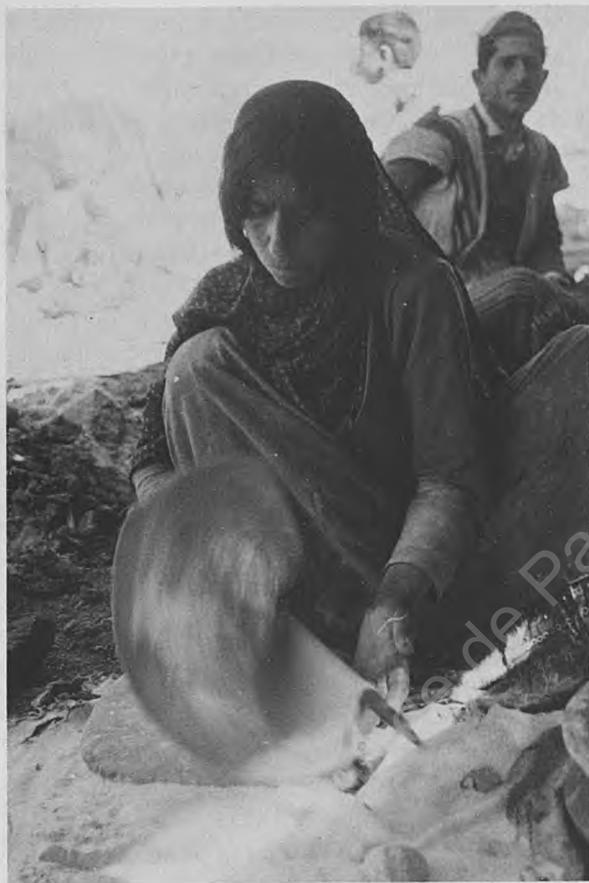


Figure 151

crêpe de cuire à son tour (152). Chaque crêpe n'entre donc en contact avec le *towa* que sur une seule face et cuit pendant le temps nécessaire à la confection de la suivante. Il faut donc que les crêpes soient très fines pour cuire intégralement et que l'opératrice travaille vite pour qu'elles ne brûlent pas. Celle-ci doit en outre pousser de temps à autre du combustible dans le foyer (on emploie de préférence pour la cuisson du pain du crottin sec qui se consume lentement, sans grandes flammes, en assurant une température constante). La technique qui vient d'être décrite porte le nom de *kal-patir*.

Il existe deux autres types de pain : le *worâwoda* à aspect de galette, plus petite mais plus épaisse que le *patir*, et le *gerda* d'un diamètre plus réduit encore et de forme plus bombée, presque hémisphérique. La pâte est la même que pour le *patir*, mais elle n'est pas laissée à reposer et lève en cuisant sur le *towa*. La forme est donnée à la main, sans *tir* ni *towski*.

Cette technique, qui porte le nom de *kal-dasti*, est donc plus rapide : elle est surtout employée en période de nomadisation, lorsqu'on séjourne peu de temps au même endroit et que l'on veut éviter d'avoir à déballer tout le matériel. Le pain est consommé tel quel, seul ou en accompagnement d'autres aliments (voir absorption). Quelquefois, je l'ai vu faire revenir dans du beurre. Ce plat porte le nom de *borxar*. Mis à part le pain dont il est fait une grande consommation, les mets dans la composition desquels entre de la farine sont rares chez les Baxtyâri. Signalons, sans plus de détail, le *berestu* et un *halvâ* (assez différent de celui du Moyen-Orient arabe) qui sont deux pâtes sucrées ayant valeur de friandise à caractère exceptionnel. Le *berestu* semble réservé à des occasions telles que les mariages ou les naissances. Quant au *halvâ* (dont je raffole), je n'en ai vu faire que pour moi, dans les familles où je bénéficiais des bonnes grâces (culinaires) des femmes.

Chez les nomades les plus pauvres et dans les régions où il subsiste encore des chênes, de la farine de gland (*balit*) peut être mélangée en quantité variable à la farine de blé destinée à la fabrication du pain. Les glands sont consommables en hiver après plusieurs pluies (*balit-bohol*). Ils sont décortiqués à l'aide du *ronjok*, petit couteau à lame courbe utilisé pour couper le fil des tapis à points noués, et concassés avec une meule manuelle ou dans un mortier. Le pain mixte (*kalg*) est fait avec *tir* et *towski*

Figure 152



(technique *kal-patir*) ou à la main (*kal-dasti*) suivant que la farine contient une proportion faible ou importante de gland. Les glands peuvent aussi être cuits entiers sous la cendre. Certains voisins des Baxtyâri, notamment dans la région du Kuh-Giluye (Boyr-Ahmad)⁴⁹, semblent en faire une consommation très importante. Chez les Baxtyâri, il s'agit plutôt d'un phénomène de classe, les riches considérant les glands comme une nourriture de disette «bonne pour les pauvres ou pour les guerres» (mon informateur faisait allusion en parlant de guerre, au règne de Rezâ Sâh).

La plupart des autres produits végétaux utilisés pour l'alimentation sont étrangers au système de production des nomades et doivent donc être achetés, ce qui en limite considérablement l'usage, au moins dans un grand nombre de familles. Le riz (*berenj*) n'est fréquent qu'à la «table» des riches ou à l'occasion des fêtes (mariage, etc.). Si la plupart des nomades en tiennent une petite quantité en réserve, c'est surtout en prévision d'une éventuelle visite, car le riz constitue avec la viande le traditionnel menu d'hospitalité. Le riz à grains longs (*sadri*) est considéré comme de meilleure qualité que celui à grains ronds (*gerda*). Il est lavé à l'aide d'un panier plat en osier, le *taviza*, et cuit à l'eau dans le *komâj* (153) suivant l'une des deux techniques iraniennes : *polo* ou *kate*. Mais il peut aussi être préparé avec du lait ou du *duq* (babeurre, voir laitages) ; il porte alors le nom de *duwâ*.

Figure 153



Des légumes cuits à l'eau — pomme de terre (*sib-zamini*), lentille (*adas*), pois chiches (*noxod*) — sont consommés en soupe (*âš*) ou avec de la viande et du bouillon (*âw-gušt*, *xorešt*, voir plus loin). Dans la composition du *xorešt* entrent également des oignons revenus dans de la graisse, mais c'est là un plat aussi exceptionnel que le riz qu'il accompagne. Par contre, les oignons (*pyâz*) consommés crus avec du pain (*nun-o-pyâz*) constituent pour la plupart des nomades une nourriture quotidienne, surtout en automne et au début de l'hiver quand les laitages manquent. Plus rares sont les concombres (*xyâl*) croqués crus avec un peu de sel. Seuls légumes à pouvoir être cueillis dans la montagne, les champignons (*qârc*) sont consommés frais ou secs, revenus dans du beurre.

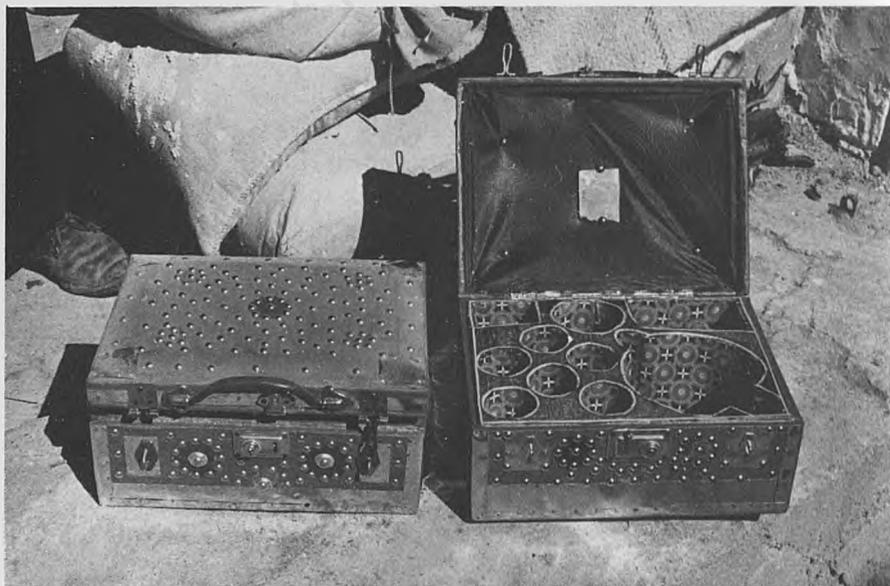
Les fruits sont rares encore que les légumes, et l'on peut se demander où d'Allemagne (1911, vol. 4, p. 181), par exemple, est allé chercher que les Baxtyâri «consomment une grande quantité de fruits avant leur complète maturation». Il s'agit là, sans doute, de la généralisation hâtive d'une expérience acquise surtout auprès des grands *xân* sédentaires de l'époque. En fait, chez les nomades, on ne trouve guère à l'état frais que des grenades (*anâr*) achetées en automne aux villageois du *garmâsir*. Les graines de grenade séchées entrent, avec des oignons, dans la composition d'une soupe acide (*âw-tors*) préparée en hiver. Provenant elles aussi du Xuzestân, les dattes (*hormâ*) sont conservées séchées et peuvent être consommées à n'importe quelle période de l'année revenues dans du beurre. Grué (1957) signale un sirop de dattes (*seylun*) fabriqué au *garmâsir*, mais je n'en ai jamais vu, ni entendu parler. Enfin, avec les petites prunes séchées (*sarmec*) qui sont utilisées pour la préparation du *xorešt* se termine l'inventaire des fruits familiers aux nomades baxtyâri. Tous les autres — pastèques, cerises, etc. — sont exceptionnels et la plupart des nomades n'en mangent jamais. Le manque général de primeurs est dû surtout aux difficultés de leur acheminement depuis les régions productrices et, par conséquent, à leur prix (un kilo de cerises coûtait, en juin 1972, 22 *ryâl* à Esfahân, 25 à Šahr-Kord et 30 à Cel-Gerd), mais aussi à l'impossibilité de les conserver en vue d'une consommation ultérieure étalée sur toute l'année. En vertu de ce critère, seuls subsistent donc finalement chez la plupart des nomades les fruits et légumes secs.

Comme aromates (*adviya*), les Baxtyâri utilisent surtout les feuilles de céleri sauvage, *kalaws* (*Apium graveolens* L.), et de menthe, *puna* (*Mentha sylvestris* L.), cueillis dans la montagne, séchées et pilées, ainsi que la poudre jaune de *Curcuma*, *zarcuba*, et les clous de girofle, *dorugarb*, achetés dans le commerce. Les deux premiers sont utilisés surtout pour saupoudrer les laitages consommés froids, les seconds entrent dans les plats cuisinés servis chauds (*xorešt*).

Le sucre (*qand*) est acheté en pains d'un kilo puis débité à l'aide d'un petit marteau (*qand-eskan*) ou d'une pince spéciale (*qan-bor*) semblable à un sécateur de jardinage. Il est conservé dans une pièce de tissu circulaire (*qandon*) dont les bords sont rabattus. Le sucre est surtout consommé en morceaux avec le thé, mais aussi, parfois, pilé dans certains plats cuisinés (*bereštu*, *halvâ*, *borxar*) Le thé (*cöy*) est acheté en vrac. Il est préparé en infusion concentrée dans une théière de porcelaine blanche (*quri*). De l'eau chauffée dans une bouilloire de métal (*ketri*, voir plus haut 137) permet d'étendre l'infusion au gré du consommateur. Le matériel à thé (avec verres et soucoupes, voir absorption) est rangé et transporté à l'abri des chocs dans un *hezâr-piša* (ou *java*), coffret de bois capitonné à l'intérieur duquel sont aménagées des loges à la forme et aux dimensions de chacune des pièces du service (154).

Le sucre, le thé et, dans une moindre mesure, le tabac occupent, parmi les produits végétaux exogènes, une place privilégiée : la plupart des nomades en consomment une grande quantité, les considèrent comme indispensables (malgré leur prix très élevé) et consentent parfois pour leur achat de gros sacrifices. Les budgets étudiés révèlent que beaucoup de nomades consacrent autant d'argent à l'acquisition de sucre et de thé qu'à celle de blé. Chez les plus pauvres, l'achat de ces deux produits représente de 25 à 50 % des dépenses. A titre indicatif, une famille de cinq

Figure 154



personnes consommait en 1972 au minimum 1 kg de thé à 30 *tomân* et 10 kg de sucre à 25 *ryâl* par mois. Ces poids peuvent doubler dans les familles des *kalântar* et des *katxodâ*, par exemple, qui reçoivent beaucoup de visiteurs, l'offre de thé et de sucre constituant la marque minimum de l'hospitalité. La consommation de ces deux produits représente donc un excellent indicateur des différences de niveau de vie existant au sein de la tribu, non seulement actuellement mais aussi d'une époque à une autre (pourvu qu'on dispose des chiffres correspondants). On se souvient en effet, chez les Baxtyârî, de la fin du règne de Rezâ Şâh, par exemple, comme d'une période «sans thé ni sucre». Mais l'implantation de ces produits dans la tribu ne devait pas être très ancienne alors. H.R. d'Allemagne (1911, vol. 4, p. 181) laisse à ce propos un témoignage intéressant : «le thé et le café sont pour ainsi dire ignorés du commun du peuple et, ainsi que nous l'expliquait un de leurs chefs, on évite autant que possible l'emploi du thé, qui rend le peuple tributaire de l'étranger, tant pour la fourniture du sucre que pour celle du thé lui-même, sans compter les verres et les porcelaines qu'il faut faire venir à grands frais d'Europe». Admirable sollicitude que celle de ces chefs qui tenaient en réalité — les faits datent de 1907 — à rester seuls bénéficiaires des marques tangibles de sympathie que les Anglais installés dans le Xuzestân prodiguaient alors, non sans arrière pensée, aux Baxtyârî ...

Produits d'origine animale

Les plus importants des produits d'origine animale sont les laitages qui constituent avec le pain la base de l'alimentation des nomades baxtyârî. Le lait (*şîr*) n'est presque jamais consommé tel quel. Il est transformé en produits aux propriétés et aux usages variés, mais qui présentent l'avantage commun de bien se conserver.

Le premier de ces produits, celui à partir duquel on obtient *tous les autres*, est le *mâst* (yaourt). Aussitôt après la traite, le lait (mêlé ou non) est mis à bouillir dans un récipient de métal, *dig* ou *dici*. Puis il est retiré du feu et battu quelques instants avec une grande cuillère ou un bâton. On le laisse ensuite reposer deux ou trois heures dans le même récipient, mais couvert, après y avoir déversé et mélangé la valeur d'un verre de coagulant : *mâst* de la veille ou *torsî* (jus de grenade). Un kilo de lait donne un poids équivalent de yaourt. Une partie du *mâst* est consommé tel quel. Le reste est utilisé pour la fabrication de fromage (*panîr*) ou de beurre (*kare*). Le *panîr* est obtenu par recoagulation puis égouttage du *mâst* préalablement salé, en utilisant cette fois de la présure (*mâya*) prélevée dans la caillette d'un agneau nouveau-né. Il faut 2 kg de

mâst pour faire 1 kg de *panir*. Ce procédé, qui nécessite le sacrifice ou la mort accidentelle d'un agneau, explique la rareté relative du *panir* chez les nomades.

Le *mâst* non consommé est donc de préférence consacré à la fabrication de beurre (*kare*). Celui-ci est obtenu par barattage dans une grosse outre de peau de chèvre du type de celles utilisées pour le transport et la conservation de l'eau (*mašk*). Pour ce faire, pattes arrière et pattes avant du *mašk* sont attachées à deux courtes barres de bois (*arqot*) qui viennent s'emboîter transversalement aux deux extrémités d'une troisième barre (*cu-maškedu*), de la longueur de l'outre, suspendue au sommet d'un trépied (*malâr*) (155). Lorsque ce dispositif est installé, le *mašk* pend en position horizontale à la hauteur des bras de l'opératrice assise sur le sol. Celle-ci saisit l'un des *arqot* et imprime à l'outre un mouvement balancé



Figure 155

ferme et régulier. Deux femmes peuvent opérer ensemble ou se relayer. Au bout d'environ deux heures de ce traitement, on recueille à la main les flocons de beurre (*kare*) en les pressant fortement pour en chasser liquide et air. Le liquide restant est le *duq* (babeurre). Le poids de *mâst* nécessaire pour obtenir 1 kg de *kare* varie de 6 kg (si le *mâst* a été fait avec du lait de brebis pur) à 12 kg (lait de chèvre); 10 kg de lait mélangé à parties égales donnent approximativement 1,5 kg de *kare* et 8,5 kg de *duq*.

Une partie infime du *kare* est consommé tel quel. Tout le reste est transformé en *rowqan* : légèrement salé, fondu, écumé, décanté puis bouilli et enfin laissé à reposer jusqu'à ce qu'il prenne une consistance pâteuse. Au terme de ces opérations, il aura perdu un tiers de son poids, mais pourra être conservé plusieurs mois, enfermé dans de petites outres

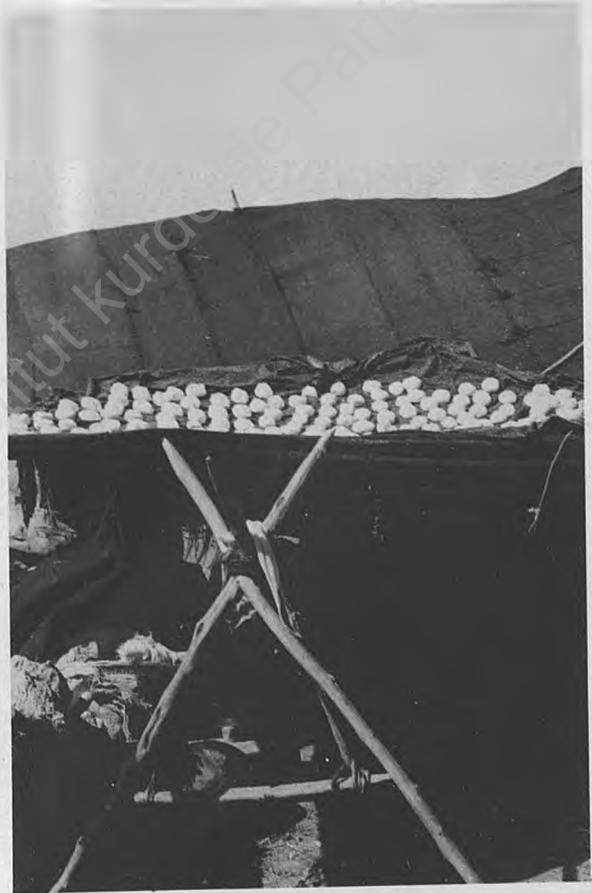


Figure 156

spéciales, les *xig*. Le *rowqan*, beurre clarifié, est surtout utilisé comme corps gras pour la cuisine. Le *duq*, babeurre légèrement acidulé puisqu'il provient du barattage du yaourt, constitue, plus ou moins étendu d'eau, salé et saupoudré de feuille de céleri (*kalaws*), une boisson très appréciée. Mais le *duq* est aussi utilisé pour la fabrication du *kašk* : salé, bouilli puis égoutté, il donne une pâte de caséine dont on forme des boulettes qui sont mises à sécher au soleil (156). Très hydrophiles, ces boulettes de *kašk* pourront redonner, par simple délayage dans de l'eau, un liquide blanchâtre (*âw-kašk*) qui constitue l'essentiel de l'alimentation lactée de l'automne et de l'hiver. Il faut 10 kg de *duq* pour obtenir 1 kg de *kašk*. Le filtrat du *duq*, liquide à la fois acide et salé (*âw-namak*) est de nouveau filtré et donne à son tour une pâte jaunâtre, d'une saveur très forte, le *qârâ*, qui est utilisé comme ingrédient pour le *xorešt* ou comme levure pour la fabrication du pain (le tableau 157 donne un résumé des stades successifs de transformation des laitages; les pourcentages se réfèrent à des poids).

Tous ces produits sont fabriqués par les femmes dans le cadre des unités de consommation et à seule fin d'auto-consommation. Aucun d'eux n'est vendu (à l'exception, parfois, du *rowqan*). Les nomades qui s'aventurent à faire commerce du *mâst* ou du *duq* s'attirent les qualificatifs les plus désobligeants (*mâst-foruši*, *pedar-say* : « marchand de yaourt, fils de chien ») et il m'est arrivé personnellement plus d'une fois, lorsque je séjournais à Cel-Gerd par exemple, et qu'aucune invitation ne s'était présentée, de ne pas trouver à acheter le moindre laitage.

Les habitudes alimentaires des Baxtyâri en matière de viande (*gušt*) sont en gros celles de tous les Musulmans. Est licite (*balâl*) toute viande de ruminant sauvage ou domestique (camélidés exceptés) ou de volatile

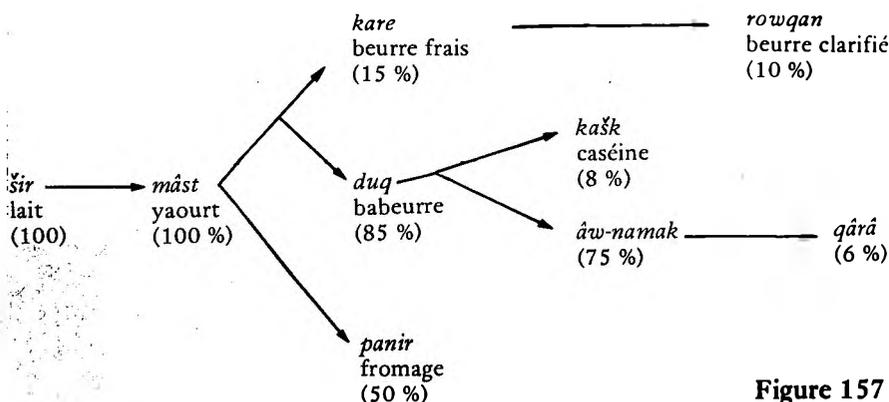


Figure 157

(sauf oiseaux de proie) pourvu que l'animal ait préalablement été égorgé rituellement, l'opérateur tourné dans le sens de la *qeble* (vers la Mecque). Sont absolument prohibés (*barâm*) les porcins (sanglier notamment) et tous les carnassiers, mammifères (chien, ours, loup) ou oiseaux (aigle, vautour). De toute façon, la consommation de gibier a pratiquement disparu chez les Baxtyâri depuis la confiscation des fusils. Parmi les animaux domestiques, camélidés (pour lesquels la question ne se pose guère puisque les Baxtyâri n'en possèdent pas) et équidés sont *makru* : on ne peut en consommer qu'en cas d'absolue nécessité (plusieurs Baxtyâri m'ont dit avoir mangé du cheval pendant le règne de Rezâ Šâh). Reste donc en temps normal la viande de boeuf, de mouton, de chèvre et de poulet. Sa consommation n'est habituelle, comme celle du riz, que chez les



Figure 158

riches — elle constitue donc elle aussi un excellent révélateur socio-économique — ou lorsqu'une bête accidentée a dû être abattue, ou encore à l'occasion d'une fête (mariage) ou de la venue d'un visiteur. Dans ce dernier cas, les usages baxtyâri d'hospitalité veulent en effet le sacrifice d'un animal : le poulet représente de ce point de vue une solution qui satisfait à la fois les exigences de l'honneur et celles de l'économie domestique (c'est la raison principale pour laquelle la plupart des tentes possèdent au moins quatre ou cinq poules). Mais la quantité de viande fournie est réduite et avalée en un seul repas. Au contraire, une vache procure 100 à 200 kg de nourriture, mais c'est là une aubaine qui reste exceptionnelle (car on n'abat que les vieux animaux) et toute relative (la viande est dure et doit souvent être attendrie au mortier) ; une chèvre ou un mouton est beaucoup plus apprécié et donne déjà 25 à 35 kg de nourriture (158).

De telles quantités ne sont pas absorbées en une seule fois et justifient plusieurs types de préparation échelonnés dans le temps et variables en fonction des quartiers. Les meilleurs — foie (*jiyar*) découpé en morceaux, et côtes (*pablu*) — sont enfilés sur des broches (*six*), grillés sur un feu de braise et consommés immédiatement après l'abattage sous forme de *kabâb*. D'autres parties, notamment les poumons (*jiyâr-safid*), peuvent être préparés de la même façon. La tête entière (*kalla*) et les pieds (*pâ*) sont bouillis avec des pois-chiches (*noxod*) et servis chauds (*kalle-pâca*) le lendemain matin, en guise de petit déjeuner. Le reste est cuit à l'eau, seul ou avec divers autres ingrédients ou produits et consommé au cours des jours suivants : viande bouillie servie avec du riz (*polo-gušt*) ou dans un bouillon de légumes (*âw-gušt*), abats en sauce (*soqdu* ou *dudâq*) ou viande en sauce avec des légumes (*xorešt*) accompagnés ou non de riz. Mais la viande n'est jamais conservée très longtemps et je n'ai notamment jamais vu faire chez les Baxtyâri de ces *qorme*, confits de viande, connus dans de nombreuses régions d'Iran. Toutefois, l'utilisation qui est faite de la queue grasse (*domba*) des moutons mérite une mention spéciale. Ce dépôt adipeux caudal est très important puisqu'il peut représenter jusqu'à 25 % du poids total de la carcasse. Or cette graisse présente, d'un point de vue culinaire et alimentaire, de précieux avantages : son point de fusion est inférieur de plusieurs degrés aux graisses des autres quartiers ; elle est d'une saveur agréable, sans goût suiffeux, et libère, à poids égal, deux fois plus de calories que les protides et les glucides (Sattari 1969, pp. 10-11). Elle est cuite, conservée dans des *xig* de peau de chèvre comme le *rowqan* et sert, comme lui, de corps gras pour la cuisine. Signalons enfin, comme autres produits d'origine animale consommés par les Baxtyâri : le miel (*asal*), les oeufs (*bâga*) durcis sous la cendre ou frits, et, plus rarement, le poisson (*mâbi*) cuit dans la graisse.

Absorption des aliments

La nourriture est habituellement prise en trois ou quatre repas : *zafrelyon* au lever vers 5 ou 6 heures, *nâr* entre 11 et 12 heures, *asruna* (facultatif) dans le courant de l'après-midi, *šom* à la tombée de la nuit (en période de *ramazân*, pour ceux qui pratiquent le jeûne, *ruze*, seuls subsistent le *zafrelyon* et le *šom*). En dehors de ces repas, on peut boire : de l'eau, du *duq* (babeurre), mais surtout du thé à plusieurs reprises. Le *zafrelyon* et l'*asruna* sont la plupart du temps de simples collations comportant du thé sucré et/ou de l'eau chaude (*âw-juš*) le matin, du pain et un laitage, de préférence *mâst* le matin, *duq* l'après-midi. Le *nâr* et le *šom* sont des repas plus importants. Les menus sont fonction de la saison et de la richesse des nomades. Dans la majorité des familles, ils sont composés de pain et d'oignons (*nun-o-pyâz*), et de *mâst* au printemps et en été ; d'*âw-kašk* (*kašk* délayé dans de l'eau) ou d'*âw-torš* (soupe de graines de grenades) en automne et en hiver. Le luxe des riches consiste essentiellement à agrémenter de temps en temps ces menus d'un plat de viande bouillie consommé le plus souvent avec du pain et des légumes secs. La viande grillée et le riz restent surtout des mets d'hospitalité ou de fête. Voici, à titre indicatif, deux exemples caractéristiques de repas de réception : dans une famille de *lor*, à 18 h, du pain et un *kabâb* (grillade) de poulet, suivi de thé ; chez un *xân* : à 17 h, pain et *kabâb* de mouton suivi de thé, puis à 20 h, thé, pain, *mâst*, *celo-xorešt* (plat de viande et de légumes servi avec du riz) et, de nouveau, du thé. Chaque repas ne comporte qu'un seul plat. La notion de dessert, en particulier, est inconnue : un mets sucré — *balvâ*, *borxar* (pain revenu dans du beurre avec du sucre), *hermâ* (dattes frites) — constitue un repas à lui seul.

A moins qu'un hôte soit présent, les hommes et les femmes prennent leur repas ensemble. Dans les grandes réceptions (mariages) ce sont les hommes qui assurent le service ; les femmes cuisinent et mangent ensuite, à l'écart. Quant aux enfants, ils reçoivent en règle générale leur nourriture lorsqu'ils la réclament et sont laissés libres de participer ou non aux repas. Au moment de servir la nourriture, on déploie sur le tapis une nappe (*sorfa*) de tissu ou, maintenant, de matière plastique. Devant chacun des convives assis autour du *sorfa*, on dépose une pile d'une dizaine de crêpes de pain (*patir*). Les autres aliments sont disposés au centre : les liquides (sauce, *duq*) dans des coupes (*pyâla*, *jom*), les solides (riz, viande) sur un ou plusieurs plateaux (*simi*). Les coupes circulent entre les convives. Dans les plateaux, chacun prélève sa nourriture à l'aide d'un morceau de pain plié tenu de la main droite. Si l'un des convives est trop éloigné du centre du *sorfa* pour procéder ainsi, il déverse une partie du contenu des plateaux sur le pain qui est étendu devant lui. Ce type de

pain, le *patir*, joue donc un rôle très important : aliment lui-même, il est aussi un moyen d'absorption des autres aliments puisqu'il peut tenir lieu à la fois de cuillère et d'assiette. Pour le reste, on n'utilise jamais de fourchettes. Cuillères (*kamca*) et assiettes (*bošxâb*) apparaissent parfois pendant les repas, mais les couteaux (*caqu*) ne servent qu'à la cuisine : la viande est arrachée de l'os avec les dents ou servie toute coupée. De fait, les couverts n'ont d'importance chez les Baxtyâri que comme éléments du prestige social que confère une acculturation de bon ton ; tous ceux qui en possédaient ne m'invitaient jamais au début sans les exhiber, et je crois en avoir déçu plus d'un en ne montrant pas pour cet attirail l'intérêt attendu.

Le thé (*cöy*) est finalement le seul produit alimentaire dont la consommation requiert chez les Baxtyâri un matériel spécial : les *estekân*, petits verres cylindriques de 10 cl, et les *zira*, soucoupes en porcelaine qui prennent place, avec la théière (*quri*) dans les compartiments de l'*hezâr-piša* (voir plus haut, 137 et 154). Le thé est servi brûlant dans les *estekân*, mais le plus souvent le consommateur en verse le contenu, pour le refroidir, dans la soucoupe et boit en portant directement celle-ci à ses lèvres. Le sucre en morceaux (*qand*) est introduit dans la bouche avant de boire. Ce procédé est dit *qand-pablu*. Celui qui consiste à faire fondre le sucre dans le thé, pour donner du thé sucré (*cöy-širin*), nécessite une cuillère et reste par conséquent exceptionnel.

La tabacomanie dépasse quelque peu le cadre de l'alimentation, mais elle constitue néanmoins une absorption : absorption de la fumée d'un produit en combustion. D'un point de vue économique, le tabac n'a d'importance que par les sommes que les nomades consacrent à son achat. Or celles-ci peuvent être importantes : un homme qui fumait par jour, entre 1969 et 1972, un paquet d'«Ošnu-Viže», les cigarettes les moins chères d'Iran, dépensait annuellement pour son tabac 365 *töman*, soit presque autant que pour le sucre ou le thé de toute la famille. La tabacomanie offre donc un nouvel exemple de révélateur des différences de niveau de vie, avec toutes les graduations auxquelles peut donner lieu le choix entre plusieurs marques de cigarettes et plusieurs types de tabac. En gros, les riches, hommes ou femmes, ne fument quasiment que la cigarette (*sigâr*). Les *lor* fument plutôt la pipe (*copoq*) : le modèle le plus élaboré se compose d'un fourneau de terre ou de métal emmanché sur un tuyau de bois de plus ou moins fort diamètre (*copoq* proprement dite, 159 et 161) ; mais le type le plus courant est une simple masse de terre séchée, de forme oblongue, dans laquelle on a creusé un foyer et un canal pour l'aspiration de la fumée (*copoq-gili* ou *xoška*, 160). Dans ces pipes, on fume un tabac spécial, le *tutun*, ou du *tambâku* de coupe plus grosse mais que l'on réduit en poudre entre les paumes des mains lorsqu'il est

Alimentation

Figure 159. *copoq*

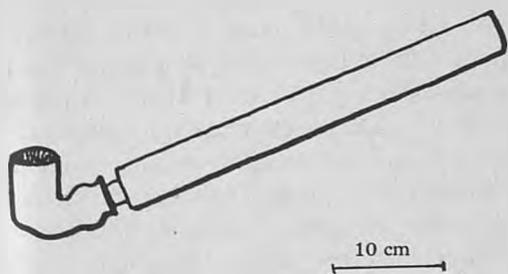


Figure 160. *xoška*



Figure 161



sec. Le *tambâku* était autrefois réservé au narguilé (*xeylon* ou *xelu*); mais celui-ci n'est plus guère utilisé que par quelques vieilles femmes. Le *xeylon* des Baxtyâri est d'ailleurs différent de celui qui est le plus répandu dans les villes : il est muni d'un tuyau droit en bois et le réservoir à eau est terminé par une pointe qui permet de le planter dans le sol. L'opium (*taryâk*), dont plusieurs auteurs du siècle dernier ont écrit que les Baxtyâri dans leur ensemble étaient de grands consommateurs, et l'alcool (*arak*), fourni autrefois par les Arméniens du Câhâr-Mâhâl, sont toujours restés le privilège des grands *xân* qui en faisaient, au moins certains d'entre eux, un usage notoirement immodéré. Ces deux produits ont pratiquement disparu de la région en même temps que leurs consommateurs.

X

Vêtement

Vêtements masculins

L'étude des vêtements est particulièrement révélatrice des transformations d'une société dans le temps et des différences qui peuvent exister, en son sein même, d'un individu à l'autre, d'une couche de la population à une autre. Ainsi en est-il de la coiffure (les différentes parties du costume sont présentées ici, comme chez Leroi-Gourhan 1945, en suivant les points du corps sur lesquels elles prennent appui : tête, épaules, hanches, pieds). Les hommes baxtyâri portent sur la tête une calotte en feutre, le *kola*. Les documents antérieurs à la première guerre mondiale⁵⁰ montrent des *kola* cylindriques, à fond presque plat, très hauts (162), portés droit sur le crâne et enfoncés jusqu'aux oreilles. Vers 1880, ceux des *xân* étaient le plus souvent blancs, les autres noirs ; au début du XXe siècle, ces derniers seuls subsistaient. Aujourd'hui, on trouve deux sortes de *kola* qui diffèrent tant par la couleur que par la forme. Le *kola-xosrowi* (163), toujours noir, est cylindrique, mais avec un fond légèrement arrondi, et sa hauteur a très sensiblement diminué (une douzaine de centimètres). Il est l'apanage des hommes d'âge mûr et des *xân*, même jeunes. Il est porté, au repos, sur l'arrière du crâne ou, au contraire, sur le devant, de biais, débordant largement sur le front — ce dernier port correspond à l'attitude martiale qu'il convient d'adopter, par exemple, pour poser devant un appareil photographique. Le *sâw-kola* (litt. : « chapeau de nuit ») est porté par les jeunes gens encore célibataires et les hommes les plus pauvres. Fait d'un feutre plus grossier, généralement beige ou brun, il est hémisphérique et épouse la forme du crâne (164). Il protège du froid beau-

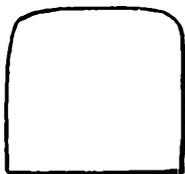


Figure 162

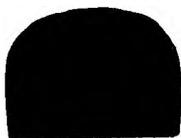


Figure 163. *kola-xosrowi*

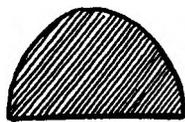


Figure 164. *sâw-kola*

coup plus que du soleil, et les bergers le gardent la nuit (d'où son nom) pour dormir à la belle-étoile, la tête appuyée sur une pierre. Le *kola* occupe une grande place dans la vie quotidienne des Baxtyâri. Agité à bout de bras, il permet d'attirer l'attention d'une personne qui se trouve au loin; on peut le lancer en direction des animaux domestiques que l'on désire, sans avoir à se déranger, écarter d'un endroit où leur présence est indésirable; très souvent, les hommes conservent, piquée dans le feutre, à l'intérieur du *kola*, une aiguille à repriser et un peu de fil; il est parfois utilisé pour puiser et transporter sur de courtes distances de l'eau ou du grain, etc. On pourrait multiplier les exemples. Pour nettoyer le *kola*, on le frotte avec un pan de vêtement. Lorsqu'il s'use, on peut le doubler pour le consolider; mais il doit généralement être remplacé chaque année. On l'achète aux *nemetmâl*, artisans *qorbati* spécialisés dans la fabrication des articles en feutre. Celui-ci, d'une épaisseur de 5 mm, doit être assez souple. Un *kola-xosrowi* coûte en moyenne 20 *tomân*, un *šaw-kola* 8 à 10 *tomân*.

Selon H.R. d'Allemagne (1911, vol. 4, p. 182), «la partie la plus distinctive du costume des Backhtiaris est certainement cette chemise de coton grossier que les hommes portent sous leur vêtement flottant et qui ne descend pas au dessous de la ceinture. Elle doit se boutonner sur le côté; mais pendant tout le temps que j'ai passé dans la région, je n'ai jamais rencontré un indigène qui ait pris le soin de compléter sa toilette sous ce rapport.» Aujourd'hui, cette partie du costume, dont nous n'avons pas de plus ample description, est remplacée par la chemise (*pirban*) de type occidental achetée dans le commerce. Les Baxtyâri portent aussi à l'occasion des chandails (*žaket*), des gilets (*jelezqa*) mais surtout des vestons européens (*kot*) dont l'usage s'est répandu depuis 1928 où ils leur furent imposés en remplacement du costume traditionnel, sous prétexte de modernisation (loi du 28 décembre 1928, qui interdisait en outre le port de la barbe).

Par dessus la chemise et éventuellement le veston, les Baxtyâri portent le *cuqâ*, tunique droite, sans manches, tombant jusqu'aux genoux et ouverte sur le devant. C'est la seule pièce du costume masculin qui soit entièrement fabriquée dans la tribu, par les femmes, sur le métier horizontal décrit précédemment. Elle est en laine de couleur blanche naturelle et présente des rayures verticales bleu foncé ou noir, obtenues par de la laine préalablement teinte à l'indigo. La technique de tissage employée est celle de l'armure unie, «tissage simple» (*sâde-baf*) des Baxtyâri. On commence par tisser une pièce de 2,50 sur 0,50 m. Cette bande, une fois sortie du métier, est coupée en son milieu, dans le sens de la largeur en deux pièces de 0,50 sur 1,25 m. Celles-ci sont assemblées dans le sens de la longueur pour donner un rectangle de 1,25 sur 1 m. Dans la partie su-

périeure de ce rectangle, et à 0,25 m des bords coupés, on pratique deux fentes verticales d'une vingtaine de centimètres destinées à laisser passer les bras (165). Le tissu est ensuite plié dans le prolongement des fentes, les deux pans étant rabattus vers l'intérieur pour former les devants. On coud sur les épaules et on ourle les bords coupés. Deux courtes cordelières terminées par un pompon sont fixées sous les aisselles (166). L'intérieur peut encore être doublé et équipé de poches. Les *cuqâ* de laine, dits *cuqâ-livâsi* (du nom du village de Livâs, dans le Lorestân, dont elles seraient originaires), sont chauds et confortables, et très appréciés des Baxtyâri. Dans les villages, leur prix peut atteindre 300 *tomân*. On trouve aussi des *cuqâ* grossières en coton, dites *cuqâ-cerki*, qui ne coûtent que 15 à 20 *tomân*; elles ne sont pas fabriquées dans la tribu, mais beaucoup de *lor* en portent en raison de leur prix. Le *cuqâ*, répandu aussi dans les tribus du Lorestân (Feilberg 1952, pp. 113-115), ne se serait diffusée parmi les Baxtyâri que pendant le règne de Rezâ Sâh, sans doute en remplacement de pièces disparues. De fait, les anciens voyageurs n'en parlent

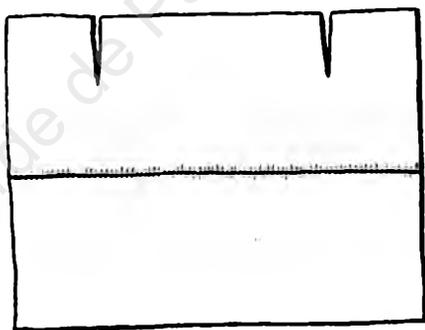


Figure 165

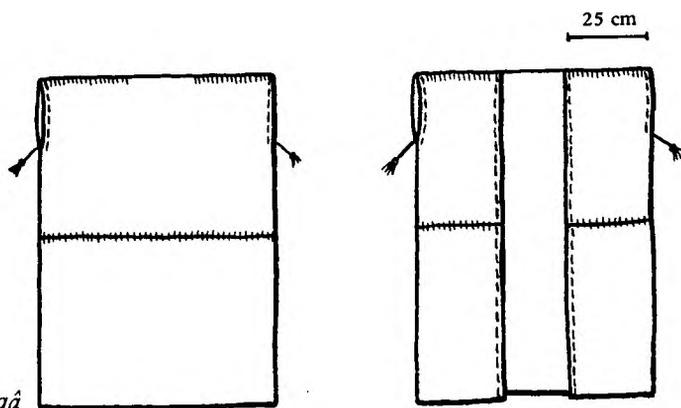


Figure 166. *cuqâ*

pas. Sur tous leurs documents, les Baxtyâri portent le *qabâ* (167), vêtement croisé, semi-ajusté sur le torse et flottant sous la taille, à manches longues. Répandu dans tout l'Iran au début du siècle, il a maintenant presque totalement disparu⁵¹. Les seuls spécimens que l'on trouve encore chez les Baxtyâri sont ceux que certains chefs avaient dû se faire confectionner pour aller assister en costume traditionnel aux fêtes du couronnement en 1967 à Téhéran ! Ils restent aujourd'hui enfouis au fond des *buržin*. Les *xân* portaient aussi, autrefois, un *abâ*, manteau arabe, par dessus le *qabâ*. Cet usage a lui aussi disparu.

Citons encore, parmi les vêtements prenant appui aux épaules, les manteaux en feutre (*abâ-nemet*). Il en existe de deux sortes : le *kordin*, de forme cylindrique, aux manches raides et horizontales (168), et le *šenel*, cape munie soit de manches fermées servant de fourre-tout (169), soit de plis verticaux permettant, quand il fait froid, de ramener devant soi les pans du manteau sans avoir à sortir les mains (170 et 171). Ces vêtements servent surtout aux bergers ou aux hommes qui gardent les campements pendant la nuit. On les jette simplement sur les épaules, mais on peut aussi s'enrouler dedans pour dormir. Faits d'un feutre très épais, de couleur noire ou brune, ils constituent une excellente protection contre le froid. On les achète, comme les *kola*, aux *nemetmâl*.

Les Baxtyâri portent un large pantalon noir, serré à la taille et dont les plis flottent librement jusqu'à terre, le *tombon* (172). Son ampleur considérable permet aux Baxtyâri d'uriner, de déféquer et même, m'ont-ils assuré non sans malice, de copuler par la jambe de leur pantalon ! Mais pour courir ou travailler, ils doivent le relever dans la ceinture. Pour confectionner ce *tombon*, il ne faut pas moins, en effet, de 2,50 m de *dabit* (satinette de coton très robuste) que les Baxtyâri achètent jusqu'à 20 *tomân* le mètre chez les *dokondâr* des villages. Un de ces *xayyât* (« tailleur ») que l'on rencontre dans tous les *bâzâr* et dont la machine à coudre est installée dans la rue, se charge ensuite de la façon pour 5 ou 6 *tomân*. La pièce d'étoffe est coupée, dans le sens de la largeur, en deux parties égales correspondant chacune à une largeur de jambe. Quatre pointes donneront de l'ampleur à l'entrejambes. Une poche peut être fendue au milieu du côté droit (173). Les jambes sont ensuite fermées par une couture. On termine l'ouvrage par un ourlet dans le bas des jambes, plus ou moins important suivant la hauteur désirée, et un ourlet à la taille, triple celui-là, pour permettre de passer trois élastiques. Autrefois, les fronces étaient prises dans une ceinture de tissu boutonnée sur le côté. Si l'on excepte cette modification de détail, due à l'introduction d'un matériau nouveau particulièrement pratique, on peut dire que le *tombon* est la seule partie du costume masculin qui n'ait pas varié depuis un siècle — et peut-être même depuis bien plus longtemps encore puisque les

Vêtement



Figure 167. qabâ

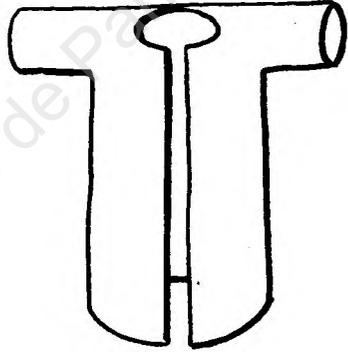


Figure 168. kordin

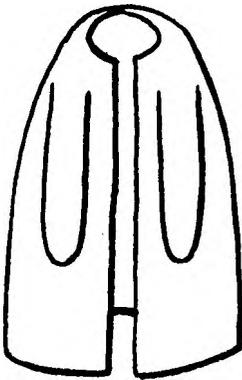


Figure 169

senel

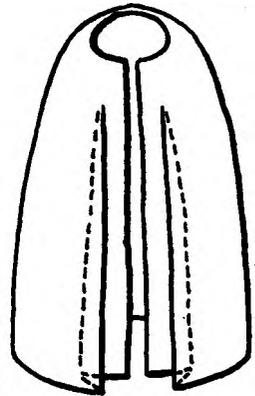


Figure 170



Figure 171

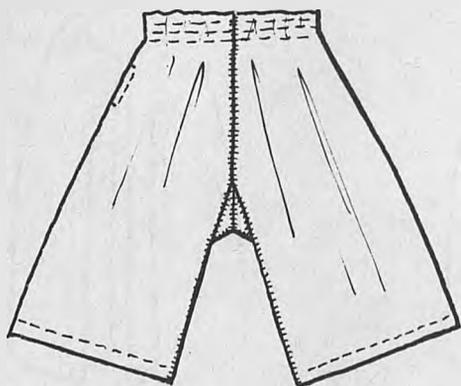
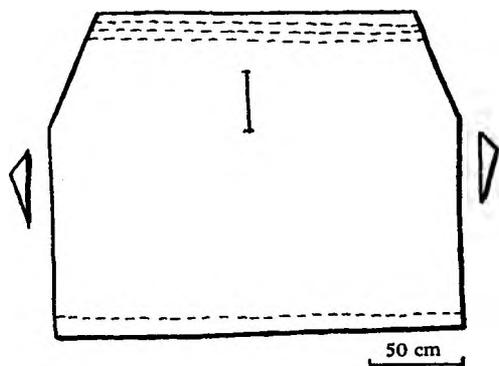


Figure 172

Figure 173. *tombon*

Baxtyâri, qui ont leur avis sur la question, reconnaissent le célèbre guerrier mède en bronze du Musée archéologique de Tehrân (guerrier mède de Sami) trouvé près d'Ive sur le territoire de la tribu, au *garmâsir*, comme un de leurs ancêtres en raison justement de l'aspect de son pantalon ...⁵². Une autre anecdote achèvera de montrer le prix que les Baxtyâri attachent à la spécificité de cette partie de leur costume. J'assistai, en août 1969, à un incident causé par un *qorbati* (artisan extérieur à la tribu) imprudent qui déambulait, vêtu d'un *tombon* noir, dans la rue principale de Cel-Gerd, l'un des principaux centres commerciaux du *yeylâq*. Il se passa peu de temps avant que le malheureux ne soit pris à partie par plusieurs Baxtyâri de passage, qui l'invitèrent sans ménagement à se contenter désormais du *şawlâr-tang* («pantalon étroit») des gens de son espèce. J'ai d'ailleurs pu constater que les Baxtyâri employaient très souvent entre eux cette expression de *şawlâr-tang* pour désigner, non seulement les *qorbati*, mais tous les étrangers à leur tribu.

Les Baxtyâri possèdent aussi un *zir-şawlâr* («pantalon de dessous») de coupe identique à celle du *tombon*, mais de dimensions plus réduites et fait d'une cotonnade (*karbâs*) de qualité inférieure, bleue, verte ou grise, souvent rayée. Le *zir-şawlâr* joue un rôle comparable à celui d'un sous-vêtement; on le garde en permanence, la nuit pour dormir et le jour sous le *tombon*. Mais de nombreux Baxtyâri, les plus pauvres, ne portent ordinairement que lui, préférant réserver leur pantalon noir (quand ils en ont un) pour les occasions solennelles. Le *tombon* apparaît donc, dans la pratique, notamment en raison de son prix, comme l'insigne d'une classe. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Le pantalon est maintenu à la taille par un fort ceinturon de cuir (*kamar-band*) ou, le plus souvent, par une ceinture d'étoffe blanche, le *şâl*. Il s'agit d'une pièce de cotonnade de 2,80 sur 1,60 m, formée de deux bandes de 2,80 sur 0,80 m cousues bord à bord dans le sens de la longueur (174).

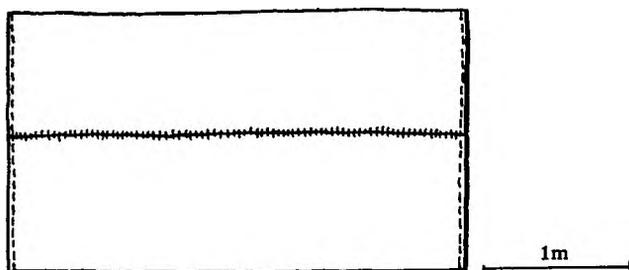


Figure 174

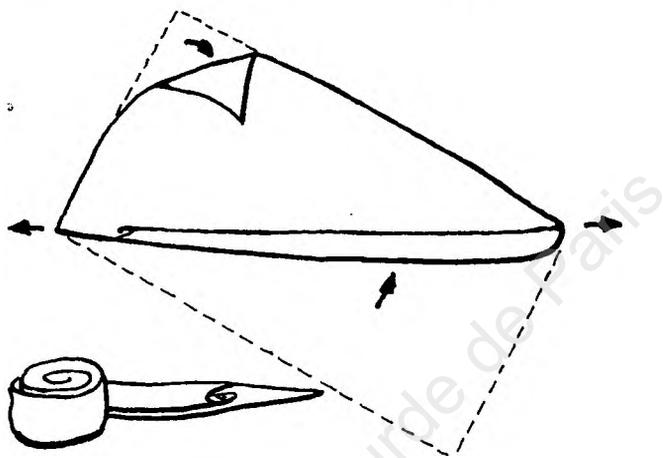


Figure 175. *şâl*

Pour mettre le *şâl* en place, deux personnes le saisissent par deux coins opposés et replient vers l'intérieur les deux pans restés libres ; on obtient ainsi une sorte de long bourrelet d'étoffe, renflé en son milieu, que l'on enroule sur lui-même en spirale (175). L'utilisateur doit ensuite dérouler ce bourrelet le long de sa taille, en plusieurs tours, et le nouer par ses deux pointes (176). Dans les plis du *şâl*, qui soutient l'abdomen et les reins sur une vingtaine de centimètres de hauteur, les Baxtyâri logent les divers objets qu'ils portent toujours sur eux : pipe, tabac, couteau, etc. Autrefois, le *şâl* était toujours porté sur le vêtement de dessus (*qabâ*). Cette pratique ne s'observe plus aujourd'hui qu'à l'occasion des jeux violents, du travail et dans toutes les circonstances où les pans d'un vêtement laissé flottant risqueraient d'entraîner une gêne quelconque.

Ainsi finissent par se dégager deux silhouettes bien distinctes (voir les personnages de 177). L'une est caractérisée par le *kola-xosrowi* noir, le *tombon* noir également, le veston et/ou le *cuqâ-livâsi* tombant librement par dessus le *şâl* : c'est celle du *xân*, de l'homme aisé qu'aucun travail ne presse (Ja'far Qoli Rostami, au centre de la photographie). L'autre se re-

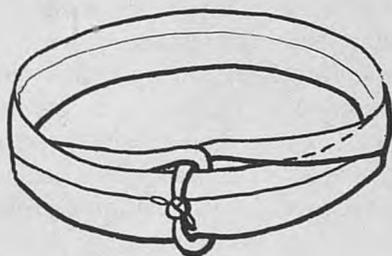
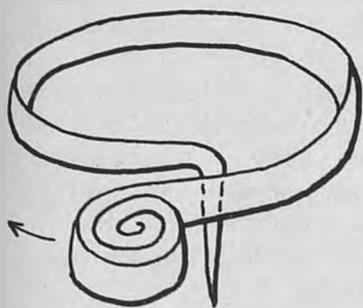


Figure 176. *šál*



Figure 177

connaît au petit *šaw-kola* bien enfoncé sur le crâne, au *zir-šawlâr* de couleur, souvent rayé, parfois relevé pour éviter toute gêne, et au *cuqâ* maintenu solidement croisé et serré autour de la taille par le *šâl* : c'est la silhouette du *lor*, du travailleur obligé de courir vers les tâches les plus diverses (Nur'Ali, *lor* du campement de Ja'far Qoli Rostami, au premier plan). Cette dichotomie vestimentaire, qui repose moins sur les différences fondamentales des vêtements eux-mêmes que sur des modifications d'agencement en fonction du rôle techno-économique de leur possesseur, reflète une profonde réalité de la société baxtyâri.

Les Baxtyâri sont chaussés d'une sorte d'espadrilles, les *giva-taxti*, dont la semelle (*taxt*), très épaisse, est faite de bandelettes de chiffon maintenues très serrées par des lanières de cuir sur lesquelles elles sont enfilées transversalement. L'avant et l'arrière de la semelle sont renforcés par des lames de corne ou de cuir séché. Le dessus du *giva* est en cordelette de coton (*šiliq*) cousue très serré. Les côtés de la chaussure sont renforcés par une bordure de cuir très épais faisant transition entre la semelle et le dessus, et qui se termine, à l'avant, par une languette rabattue vers le haut. L'arrière du *giva* est fermé par une grande pointe de cuir contre laquelle le talon vient s'appuyer (178). Les *giva* sont entièrement fabriqués par les *givekaš*⁵³, artisans extérieurs à la tribu, et vendus aux Baxtyâri de 20 à 30 *tomân* la paire. Les *giva-taxti* sont très robustes et ne dérapent pas sur les rochers, mais leur semelle de chiffon ne résiste pas à l'eau et aux sols détrempés par la pluie. On remédiait autrefois à cet inconvénient en protégeant en cas de besoin le dessous de la chaussure par une pièce de cuir rapportée, le *kâlak*. Aujourd'hui, les *givekaš* fabriquent des *giva*

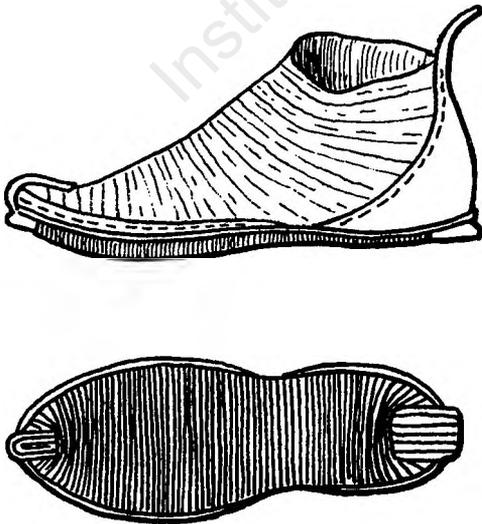


Figure 178. *giva*

munis de semelles taillées dans de vieux pneus de récupération (*giva-lâstik*) qui ne présentent pas cet inconvénient mais qui sont beaucoup moins confortables que les *giva* traditionnels. De plus en plus, les *giva* sont remplacés par des chaussures en caoutchouc moulé (*kaşf-lâstik*) de fabrication industrielle ; ces chaussures ont l'avantage de coûter seulement 10 à 15 *tomân*, mais elles sont d'un effet particulièrement désastreux sur les pieds, surtout par temps chaud. Signalons, pour terminer, les *popic*, bandes de tissu fort, de 1 m de long sur une dizaine de centimètres de large, que l'on enroule très serré autour des chevilles afin de les soutenir pendant les courses en montagne. Les sédentaires du *yeylâq* employaient autrefois pour marcher dans la neige des *derg*, sortes de raquettes faites de cornes de bouquetin coupées dans le sens de la longueur et assemblées en arc par des chevilles ou des clous ; aujourd'hui, il ne reste plus à Cel-Gerd qu'une seule paire de *derg*, mais les premiers skis y ont fait leur apparition en 1971, marquant évidemment, au dire même des Baxtyâri, un progrès considérable.

Vêtements féminins

Si l'on en croit la seule description ancienne et un peu détaillée qui nous en ait été laissée — par une femme⁵⁴, ce qui n'est pas un hasard —, les vêtements féminins baxtyâri, contrairement à ceux des hommes, semblent avoir assez peu varié dans le temps, au moins dans leur forme et leur agencement. Par contre, les matériaux dont ils se composent actuellement sont tous des textiles industriels, exécrables pris séparément mais qui, une fois assemblés et portés, forment un costume coloré et très seyant. Ces étoffes sont achetées chez les *dokondâr* des villages, mais coupées et cousues par les femmes elles-mêmes. Contrairement aux hommes, qui se procurent leurs vêtements tout faits chez les *xayyât* (à l'exception du *cuqâ* entièrement fabriqué dans la tribu), les femmes baxtyâri confectionnent tous leurs habits. Le costume féminin baxtyâri est lui aussi interdit aux *qorbati*, mais, à l'intérieur de la tribu, il est beaucoup moins révélateur de la stratification sociale. Celle-ci n'apparaît guère que dans le nombre de costumes que les femmes possèdent, dans la fréquence de leur renouvellement et, par conséquent, dans l'état d'usure ou de propreté des vêtements qu'elles portent. Mais il convient toujours d'interpréter les détails de cet ordre avec la plus grande circonspection car ils peuvent aussi bien indiquer qu'une femme va (ou vient de) se marier, ou non ; ou bien, si elle est mariée depuis un certain temps déjà, qu'elle retient encore,

plus que les autres co-épouses, la préférence du mari, etc. Les quelques différences, mineures, qui peuvent s'observer encore dans le costume féminin tiennent surtout aux goûts personnels de chaque femme (notamment en ce qui concerne les couleurs et les motifs décoratifs des tissus) ou aux circonstances (mariage ou deuil, travail particulier à effectuer et nécessitant une modification temporaire). Le costume féminin présente en gros les mêmes caractéristiques techniques que le costume masculin. Il se compose principalement de vêtements de coupe droite. Les bords d'étoffe coupés sont ourlés; les assemblages se font à bords rentrés.

Les femmes baxtyâri portent à même la chevelure un béguin, le *lacak*, formé d'une bande de velours (*maxmal*) vert foncé ou grenat de 40 cm sur 12, qui couvre le dessus du crâne et les oreilles, et à laquelle est cousu un fond d'étoffe quelconque qui descend jusqu'à la nuque. L'intérieur de la bande est doublé avec l'étoffe du fond et son bord extérieur est orné de petites pièces de verroterie (*menjeq, olmâs-namâ*) cousues sur le velours en motifs floraux. Aux coins restés libres sont fixés deux rubans qui se nouent sous le menton.

Au *lacak* est fixé le *meynâ*, voile de 2 à 5 m de long sur 1 m de large, fait d'une étoffe légère, plus ou moins transparente (nylon, *naylon*, le plus souvent), de couleur vive. Pour le mettre en place, on attache au moyen d'épingles le *meynâ*, pris dans le sens de la longueur, à l'arrière du *lacak*, de façon à laisser apparaître les motifs de verroterie (179). Le voile est ensuite ramené par devant, en passant sous le menton, pour cacher la poitrine; puis, couvrant l'épaule et encadrant le visage sans jamais le cacher (180) — ce détail a beaucoup frappé les voyageurs venant des villes iraniennes —, il se fixe de nouveau sur le *lacak* derrière la tête. Le long pan restant flotte librement dans le dos. Souvent, les femmes baxtyâri attachent leur trousseau de clefs ou enferment leur monnaie dans un noeud pratiqué avec le coin du *meynâ* qui pend sur leur poitrine. Pour cuisiner, elles rejettent ce pan sur leur épaule ou se l'enroulent autour du cou afin d'éviter qu'il ne les gêne.



Figure 179. *lacak* et *meynâ*

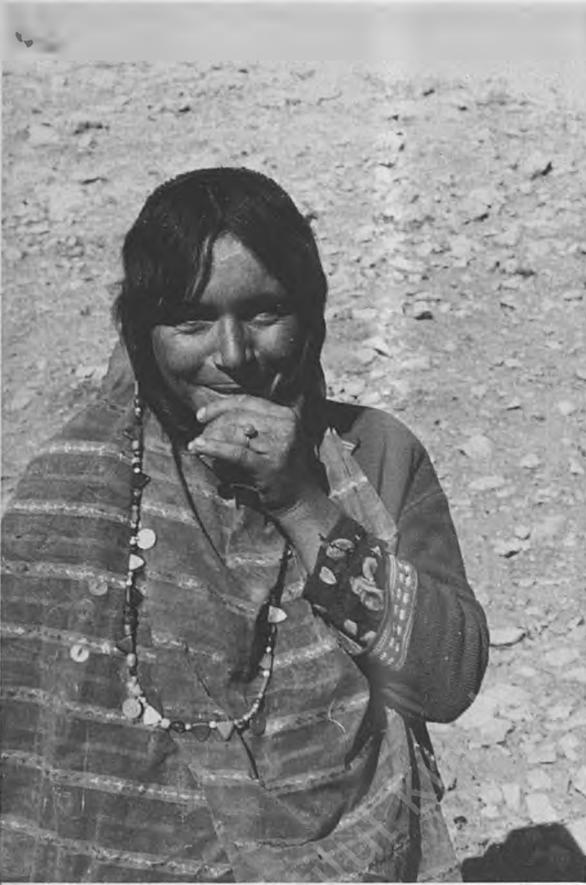


Figure 180

Pour le deuil, les femmes baxtyâri portent, en remplacement du *lacak* et du *meynâ*, une pièce d'étoffe noire à bordure rouge ou verte, de 1 m sur 0,75 m, le *kuluki*. Plié suivant la diagonale et posé sur les cheveux, la pointe en arrière, il est épinglé sous le menton comme un foulard. En temps ordinaire, il peut être utilisé pour maintenir plus solidement en place *lacak* et *meynâ* pendant le travail (traite notamment) : il est alors roulé et noué autour de la tête comme un bandeau, les deux pointes pendant sur la nuque.

Le modèle le plus courant de vêtement féminin prenant appui sur les épaules, le *jowa*, est une longue chemise descendant jusqu'aux genoux, à manches longues et encolure droite. Le corps est formé de six bandes verticales, trois devant, trois derrière, auxquelles s'ajoutent, sur les côtés, deux longues pointes fendues qui donnent de l'ampleur au bas du vê-

ment. Sur le devant, partant du col, une fente verticale d'une vingtaine de centimètres de longueur permet l'allaitement des enfants. Les manches, rapportées, sont fermées sur toute leur longueur par une couture; elles peuvent être serrées au poignet (181). Un autre modèle de *jowa* d'un usage aussi répandu — on le dit plus à la mode — mais sans doute plus récent chez les Baxtyâri, est dérivé du vêtement féminin à jupe des villages du centre de l'Iran. Il se compose d'un corsage fait de deux carrés d'étoffe cousus sur les épaules et les côtés, et d'une jupe montée au bas du corsage avec des fronces (182). Par dessus leur *jowa*, les femmes baxtyâri portent assez souvent un gilet (*jelezqa*) de costume masculin européen, acheté tout fait dans le commerce, et qu'elles apprécient à cause des nombreuses poches. Lorsqu'il fait froid, elles enfilent un *kolejâ*, veste droite, courte, ouverte sur le devant, à manches longues, généralement en velours de couleur sombre.

Le *tombon-zanona*, jupe longue et plissée, portée sous le *jowa* et le dépassant largement dans le bas, achève de donner au costume féminin baxtyâri sa silhouette caractéristique. Le *tombon* est fait d'une pièce d'étoffe de 8 à 10 m de long fermée par une couture verticale; dans le haut, un cordon passé dans un ourlet resserre l'ampleur à la taille et fait

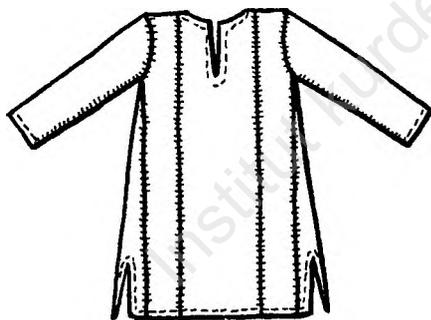


Figure 181. *jowa*



Figure 182. *jowa*



Figure 183

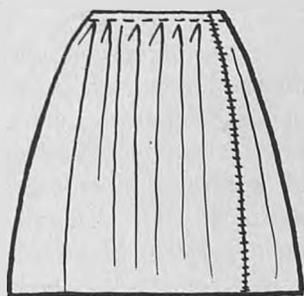


Figure 184. *tombon-zanona*

froncer le tissu (184). On emploie généralement, pour confectionner *jowa* et *tombon*, des tissus de coton robustes et souples : *kodari*, *cit*. Les couleurs dominantes sont le bleu, le vert et le rouge ; le tissu peut être uni ou présenter des impressions de motifs floraux traditionnels ou modernes. Les couleurs et les motifs peuvent varier considérablement, dans un même costume, du *jowa* au *tombon* (183). Les *dokondâr* des villages vendent le *kodari* de 3 à 5 *tomân* le mètre ; il en faut plus de 8 m pour confectionner un *jowa*.

Sous leur *tombon*, les femmes portent un *zir-sawlâr*, pantalon de dessous descendant jusqu'aux chevilles. Les jambes, étroites dans le bas, sont réunies en haut par deux carrés d'étoffe et quatre pointes qui donnent de l'ampleur au niveau du bassin et des cuisses. La taille est serrée par un

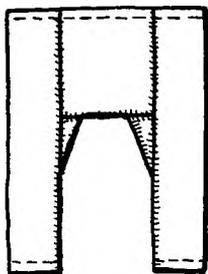


Figure 185. *zir-šawlâr*

élastique passé dans un ourlet (185). On emploie généralement pour confectionner le *zir-šawlâr* une satinette de qualité quelconque.

Les femmes, comme les hommes, utilisent des *giva* ou des *kašf-lâstik*. Mais restant la plupart du temps sous la tente où leurs occupations domestiques les retiennent, elles sont souvent pieds-nus et ne se chaussent que pour sortir.

Vêtements d'enfants

Dès la fin du sevrage, pratiqué entre deux et trois ans, les enfants commencent à porter, suivant leur sexe, des vêtements en tous points semblables à ceux des adultes. Avant, l'habillement des tout petits enfants est très variable. La tête est généralement protégée par un foulard dont les pointes sont croisées sous le menton puis nouées sur la nuque. Par dessus ce foulard, l'enfant peut porter un petit bonnet de velours, attaché par deux brides sous le menton, assez semblable au *lacak* des femmes. Parfois, les garçons portent une petite calotte de feutre beige clair ou blanc ornée de quelques motifs géométriques de couleur peints grossièrement (*kola-baca*).

Le corps est couvert d'une chemise, d'un ou de plusieurs chandails et d'une blouse de velours descendant jusqu'aux genoux et boutonnée dans le dos (*piš-band*). En règle générale, les enfants sont extrêmement couverts sur la tête et le buste, mais ne portent que rarement un pantalon ou des chaussures (186).

Les femmes et les enfants portent, sur le corps ou accrochés aux vêtements, des bijoux et divers objets dont la fonction essentielle est, non pas de protéger le corps, mais de le parer. Leur valeur économique n'est pas discutable, mais dépasse les limites de ce travail (voir Digard 1971). Mais les vêtements aussi, au-delà de leur rôle technique de protection du corps, sont chargés de sens. L'une des manifestations, non des moindres, du



Figure 186

mépris dont sont entourés les artisans *qorbati* — l'interdiction qui leur est faite de porter le costume *baxtyâri* — est particulièrement significative à cet égard. Des faits semblables peuvent s'observer à l'intérieur même de la tribu, notamment lorsqu'on passe d'une catégorie sociale à une autre. Tout un ensemble de gestes et d'attitudes liés aux particularités des vêtements (manière de les porter ou d'en rectifier d'agencement devant un appareil photographique, par exemple) fait quotidiennement apparaître le costume *baxtyâri* comme un instrument de démarcation sociale et comme l'insigne, parfois arboré avec arrogance, du groupe.

Institut kurde de Paris

Bilan provisoire

Les résultats qui, hormis la présentation de matériaux ethnographiques, se dégagent des pages qui précèdent pourront paraître déplorablement minces ou fragiles. Les faits techniques ne représentent qu'une faible (mais nécessaire) partie d'un phénomène social global, et il serait vain d'attendre d'eux des révélations totalisantes sur l'homme et la société en général, ou même sur la culture particulière dont ils sont extraits. Cette remarque préalable quelque peu négative me semble en tout état de cause plus conforme à la démarche scientifique qu'un cri de victoire précipité. Néanmoins, l'étude des techniques fait effleurer à tout instant les aspects les plus divers de la totalité sociale et culturelle, et autorise, à ce titre, un certain nombre de réflexions.

Un premier thème est offert par le type de nomadisme pratiqué par les Baxtyâri. Il n'en a peut-être pas été assez question au cours de ce travail car ce nomadisme, *comme mode d'occupation d'un milieu particulier*, est la technique fondamentale, essentielle de la vie des Baxtyâri, celle autour de quoi s'articulent toutes les autres techniques. Et d'abord l'élevage, qui constitue, de loin, l'activité principale, qui fournit le plus gros des ressources, et qui suscite à lui seul tout un échafaudage de valeurs et de croyances, tout un vocabulaire, voire même une littérature : en un mot, toute une culture. Mais l'élevage n'est pas seul en cause. L'agriculture, bien que plus inégalement répartie socialement, occupe aussi une place très importante. Or, relativement à ces deux techniques, on peut estimer que, *à niveau technique égal de la société considérée*, le nomadisme des Baxtyâri permet, du fait de son adaptation aux conditions écologiques locales, une meilleure exploitation des ressources du milieu que le genre de vie sédentaire. Les nomades ont un bétail plus grand, plus beau, plus productif (des constatations semblables ont pu être faites dans d'autres régions : par exemple, voir Barth 1962, p. 372, et Capot-Rey 1964) ; ils font deux récoltes annuelles, l'une au *yeylâq*, l'autre au *garmâsir*, alors que les sédentaires n'en font généralement qu'une seule, ici ou là. On pourrait multiplier les exemples.

En revanche, cette adéquation de l'activité technique à l'environnement née du nomadisme entraîne une situation de précarité à peu près inconnue des sédentaires. Il suffit souvent d'un avatar climatique (sèche-

resse, par exemple, comme en 1972) ou politique (sédentarisation imposée) pour réduire à néant la prospérité relative des nomades (ou au moins de certains d'entre eux). Il suffit que les déplacements saisonniers soient perturbés ou interrompus pour que la production agricole diminue de moitié ou pour que le bétail, incapable de résister au froid du *yeylâq* ou à la chaleur du *garmâsir*, succombe dans des proportions considérables (50 à 80 % dans les années 1930 du fait de la politique de sédentarisation de Reza Sâh ; voir par exemple Lindberg 1955 ou Rouholamini 1968, p. 4). Enfin — et c'est sans doute là sa caractéristique la plus riche de conséquences — l'efficacité technique du nomadisme des Baxtyâri ne pourrait pas connaître sa pleine mesure et ne présenterait en somme pas d'intérêt pour ceux qui en bénéficient, sans, pourrait-on dire, le soutien logistique que le monde sédentaire lui apporte. En d'autres termes, et pour prendre un exemple précis, les nomades ne peuvent jouir de l'avantage d'avoir deux champs que dans la mesure où ils peuvent disposer, pour entreposer leurs récoltes, d'installations fixes surveillées en leur absence par des familles demeurant sur place. En fait, cette condition, et la sujétion qu'elle implique vis-à-vis des sédentaires (Baxtyâri eux-mêmes pour la majorité), ne sont rien en regard du temps, des efforts et des moyens techniques que réclamerait le transport des réserves entre l'hivernage et l'estivage, du fait de l'extrême difficulté des itinéraires qui s'offrent pour les déplacements dans cette partie du Zâgros. Par ailleurs, pour d'autres techniques, d'autres objets, les mêmes contraintes — nécessité en même temps que difficulté de la mobilité du groupe — ont agi dans un sens opposé, favorisant la recherche de formes et de matériaux adaptés au transport. Il n'en reste pas moins que la société baxtyâri est en situation permanente d'équilibre instable entre nomadisme et sédentarité, équilibre dont les variations constituent l'histoire même de la tribu. Déjà durement éprouvé sous le régime de Rezâ Sâh, le système techno-économique des Baxtyâri paraissait condamné à terme, avec de redoutables conséquences pour l'approvisionnement en viande de l'Iran (cf. Brun/Dumont 1978), des suites de la réforme agraire et surtout de la nationalisation des pâturages entreprise par Mohammad Rezâ Pahlavi (1941-1979) (Digard 1979c) ; or, il aura suffi des quelques mois de la récente «révolution islamique» pour que de nouvelles transformations, au demeurant contradictoires et dont on discerne encore mal l'ampleur, commencent à se dessiner chez les nomades : réoccupation des pâturages spoliés par la nationalisation, retour de féodaux sur leurs anciennes terres, remise en marche de certaines institutions tribales, etc.

Une deuxième série de remarques concernera la division du travail et, d'une façon plus générale, la répartition sociale des activités techniques. Chez les Baxtyâri, celles-ci semblent s'organiser principalement autour

de cinq critères, pouvant être plus ou moins combinés : le sexe, l'âge, l'appartenance ethnique, le genre de vie, l'appartenance de classe. La division sexuelle du travail, c'est-à-dire le découpage des chaînes opératoires en tranches revenant les unes aux hommes, les autres aux femmes, est à la fois la plus rigide et la plus étendue, dans la mesure où aucun domaine d'activité ne lui échappe ; mais elle résiste largement à tout effort de rationalisation et son étude relève plus de la sémiologie que de la technologie. « Si variable que celle-ci puisse paraître quand on compare les sociétés entre elles, elle comporte des éléments constants qui sont diversement interprétés et dont les applications diffèrent ça et là. Ainsi, l'homologie entre l'opposition : *nature/culture*, et l'opposition *femelle/mâle*, en vertu de laquelle se trouvent réservées aux femmes les formes d'activité conçues comme étant de l'ordre de la nature (tel le jardinage), ou mettant l'artisan en contact direct avec des produits ou objets naturels (poterie modelée à la main, tissage-tressage), tandis que l'homme tend à s'emparer des mêmes types d'activité, quand ils demandent l'intervention de la culture sous la forme d'outils et de machines dont la fabrication atteint un certain niveau de complexité (d'ailleurs relatif selon les sociétés) » (Lévi-Strauss 1973, p. 375).

La répartition des techniques entre les classes d'âge est très imprécise et se fonde à vrai dire plus sur les capacités techniques de chacun que sur l'âge véritable, les plus jeunes pouvant se voir confier tout ce qu'ils peuvent déjà faire et les plus âgés tout ce qu'ils peuvent encore faire. L'activité du berger constitue un cas un peu particulier : elle requiert des connaissances techniques précises et de l'expérience, mais si on ne trouve pratiquement plus que des jeunes pour l'exercer, c'est parce qu'elle demande une disponibilité totale et que la plupart l'abandonnent au moment de leur mariage.

Le critère du genre de vie, qui se confond en partie avec celui de l'appartenance ethnique, offre un thème de réflexion infiniment plus riche dans la mesure où certains des « manques » techniques enregistrés chez les nomades baxtyâri (notamment dans le domaine de la fabrication) pourraient lui être liés. Cette hypothèse est suggérée par le fait que les techniques absentes sont précisément celles qui nécessitent un outillage relativement important, composé d'outils divers à usage individuel spécialisé, et par l'existence de *seuils techniques* parfois très nets (par exemple : percussion posée avec percuteur pour le travail du bois et de la pierre) à partir desquels certaines techniques passent du domaine d'activité des nomades baxtyâri dans celui de groupes d'artisans spécialisés étrangers à la tribu, les *qorbati*. Mais, si ce type d'explication reste valable pour la fabrication du feutre détenue par les *nemetmâl* par exemple, il est insuffisant pour le travail des métaux, l'existence d'artisans forgerons à statut

à part étant un phénomène quasi-universel, et non limité au voisinage des nomades.

Il semble que le «*temps technique*» (temps nécessaire pour le manie- ment d'un outil, pour la fabrication d'un objet, pour toute activité tech- nique en général, mais aussi pour l'acquisition des connaissances et de la pratique requises pour l'exercice de la dite activité) soit un facteur déter- minant de la dynamique des structures techno-économiques d'une société. Trop d'éléments manquent encore pour faire le point de cette ques- tion, notamment pour traduire comme il le faudrait ces temps en pres- tations équivalentes au manque-à-gagner alimentaire résultant de l'exer- cice plus ou moins exclusif d'une activité spécialisée. Mais l'importance en a néanmoins été entrevue. Pour les Baxtyâri, il est clair que l'intérêt de certaines techniques — intérêt qui fait qu'on les emprunte ou qu'on les utilise de préférence à d'autres — s'exprime en temps libéré pour l'exercice d'une autre activité jugée plus rentable. La supériorité du mou- lin à eau sur la meule à main ne réside pas (seulement) dans la qualité de la farine obtenue, mais dans le temps qu'il donne aux femmes pour se consacrer à d'autres tâches, tissage d'un vêtement par exemple (cf. les analyses de Parain 1965 sur la diffusion du moulin à eau dans l'Europe médiévale). Ce tissage sera à son tour abandonné au profit de toute acti- vité susceptible de rapporter la somme nécessaire à l'achat du vêtement en question en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le tisser. Mais ces «progrès» s'accompagnent par ailleurs de nouvelles sujétions : vis-à-vis du propriétaire du moulin, vis-à-vis du commerçant sédentaire, etc. Leur enchaînement entraîne une monétarisation toujours plus poussée de l'éco- nomie et peut aboutir finalement et plus ou moins rapidement à l'exer- cice d'une activité salariée temporaire (berger) ou permanente et, le plus souvent, sédentaire (ouvrier agricole, manoeuvre dans l'industrie pétro- lière). Evidemment, cette évolution n'est pas propre aux Baxtyâri mais elle a atteint chez eux une phase aiguë.

L'étude de la répartition sociale des techniques suivant un critère de classe se heurte ici à une difficulté majeure : l'existence chez les Baxtyâri de deux classes — celle des *xân* et celle des *lor* — à été indiquée au début de ce volume, mais n'a pas été démontrée. Il aurait fallu pour cela entrer dans un exposé détaillé des conditions d'appropriation des moyens de production et du mécanisme des rapports de production qui nous aurait considérablement écarté du sujet de ce travail (voir principalement Digard 1973a et 1977). L'étude des faits techniques a néanmoins permis de constater (sinon d'expliquer) l'existence à l'intérieur même de la culture baxtyâri des contrastes, des disparités qui en rompent l'uniformité.

Ces disparités déterminent ce que j'appellerai des «*niveaux de culture*». Cette expression, qui possède son équivalent en linguistique («niveau de

langue») suggère une idée de stratification horizontale. Elle ne doit pas être confondue avec le terme «sous-culture» qui désigne une variante régionale d'une culture plus vaste définie géographiquement. De ce dernier point de vue, la culture baxtyâri n'est peut-être qu'une sous-culture d'un ensemble qui comprendrait les anciens Lor-e Bozorg (Baxtyâri, Boyr-Ahmad, Mamasani) ou même toutes les tribus de langue lori, c'est-à-dire, en plus des précédentes, les Lor proprement dits (anciens Lor-e Kucik). Vu l'état d'avancement des recherches historiques et cartographiques entreprises sur ce point (Digard/Karimi 1974, 1977-1978, et Bromberger/Digard 1975), il serait prématuré de conclure. On peut dire tout au plus que la culture baxtyâri ne connaît pas elle-même de sous-cultures : les quelques différences qui peuvent s'observer d'un *tâyefa* à l'autre sont principalement linguistiques et ne portent guère que sur la réalisation de certains phonèmes (*b* pour *x*, *ž* pour *j* par exemple chez les Mowri de Bâzof).

Par contre, les matériaux qui viennent d'être présentés permettent de distinguer clairement chez les Baxtyâri au moins deux *niveaux de culture* (on pourrait peut-être, à la lumière d'autres données, en faire apparaître plus). A un premier niveau correspond l'ensemble des éléments qui sont à la fois communs et propres (spécifiques) à tous les Baxtyâri et grâce auxquels ceux-ci peuvent se reconnaître et s'identifier en tant que peuple ou qu'ethnie. Certains de ces éléments sont chargés d'une valeur particulière et apparaissent comme des symboles d'unité dont l'exclusivité est revendiquée parfois avec insistance (ainsi qu'en témoigne, par exemple, l'interdiction faite aux *qorbati* de porter le costume baxtyâri). Du point de vue de la technologie, ce premier niveau de culture se signale par l'arbitraire qui règne apparemment dans le choix des solutions techniques apportées à un problème donné. Il peut coïncider dans certains cas avec la charnière de la *tendance* technique «inévitabile, prévisible, rectiligne» et du *fait* «imprévisible, fantaisiste», ou de deux «degrés du fait» (Leroi-Gourhan 1943, pp. 27-36). C'est à ce niveau également que s'exprime principalement le style ethnique, c'est-à-dire «la manière propre à une collectivité d'assumer et de marquer les formes, les valeurs et les rythmes» (Leroi-Gourhan 1965, p. 93). Enfin, d'un point de vue plus proprement sociologique, c'est seulement à ce niveau qu'il est possible de dire que «la conscience d'une culture uniforme définit la communauté la plus vaste» (Nadel 1971, p. 49). En un mot, c'est surtout de la culture considérée à ce premier niveau que les ethnologues se sont, semble-t-il, surtout préoccupés jusqu'à présent.

Au niveau de culture suivant correspondent tous les éléments qui, tout en restant liés dans leurs grandes lignes à ceux du premier niveau, rompent l'uniformité d'une culture en y introduisant des disparités révélatrices

de différenciations ou de tensions sociales internes. Par exemple, le fait que tous les Baxtyâri portent une veste de laine et une ceinture de drap appartient au premier niveau ; le fait pour la ceinture de prendre place sur ou sous la veste appartient au deuxième niveau. S'agissant, par exemple, d'une société à classes, c'est seulement à ce deuxième niveau qu'apparaissent, à l'intérieur d'une même culture (déterminée au premier niveau) les éléments distinctifs de cultures de classe : le fait *veste + ceinture* indique le Baxtyâri, le fait *ceinture / veste* indique le *lor* et le fait *veste / ceinture* indique le *xân*⁵⁵.

Une différence importante entre les faits propres à chacun de ces deux niveaux réside dans le degré de conscience que les participants de la culture en question en ont. Dans la majorité des sociétés (et non seulement dans les sociétés tribales), le sens «nationalitaire» (tel que le définit M. Rodinson⁵⁶) l'emporte largement sur la «conscience [de l'existence de cultures] de classe». Certaines disparités n'échappent pas aux Baxtyâri, mais elles ne sont pas clairement reliées à des causes sociologiques : les inégalités les plus criantes, la richesse, la pauvreté sont considérées comme étant le résultat de la volonté divine ou du hasard ou, parfois, du travail et font donc partie de l'ordre «naturel» des choses.

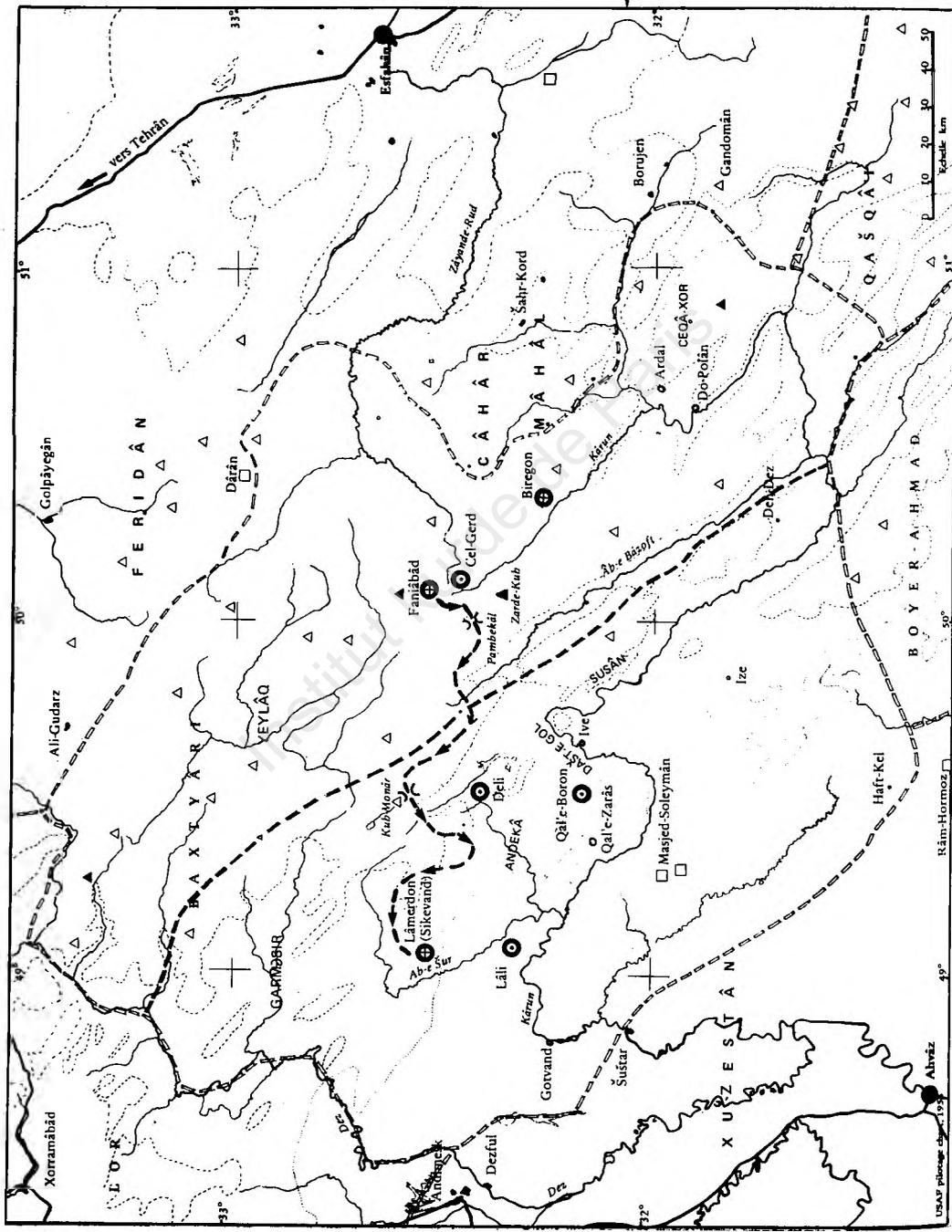
Ces différents niveaux de culture correspondent également d'un point de vue méthodologique — c'est là, pour l'instant, leur intérêt essentiel — à des stades de l'investigation. Ils se dessinent peu à peu, au cours de l'enquête sur le terrain, sous la forme de propositions successives (les Baxtyâri fument la pipe et la cigarette ~ certains Baxtyâri fument la pipe, d'autres la cigarette ~ les *lor* fument la pipe, les *xân* la cigarette) qui permettent, dans un premier temps, le repérage empirique de certaines stratifications sociales. Ce sont les techniques d'utilisation des biens de consommation qui font affleurer le plus rapidement et le plus clairement le niveau de culture utile de ce point de vue. En d'autres termes, c'est surtout par son habitation, ses vêtements, son alimentation qu'un homme trahit ou affiche — dans les limites imposées par les normes culturelles (premier niveau de culture) du groupe auquel il appartient — sa fortune, sa position sociale. Cet intérêt méthodologique se trouve encore augmenté du fait que l'étude des techniques suffit pratiquement pour parvenir à ce repérage. Mais — il faut insister avec force sur ce point — il ne peut s'agir que d'un repérage et non d'une explication que les faits techniques seuls sont impuissants à fournir. Ce travail n'a donc que les conclusions que son sujet autorise : des conclusions partielles ou, plutôt, des hypothèses provisoires destinées à subir ultérieurement l'épreuve d'autres données.

Annexes

Institut kurde de Paris

- ... 1000 m
- courbes de niveau approxi-
matives
- 2000 m
- △ sommet de plus
de 3000 m
- ▲ sommet de plus
de 4000 m
- limite du territoire
des tribus
- ▬ limite de l'estivage
et de l'hivernage
- ⊗ campement étudié
- ⊙ village étudié
- itinéraire de noma-
disation suivi

Carte du territoire de la tribu baxtyári



Note sur la transcription des termes vernaculaires

Les termes vernaculaires seront ici transcrits phonétiquement suivant le système utilisé par G. Lazard (1957), avec toutefois les quelques modifications de détail nécessitées par les particularités du matériel phonique du lori parlé par les Baxtyâri.

Les consonnes : *b, d, f, k, l, m, n, p, s, t, v, z* se prononcent comme en français. Par contre : *c* se prononce tch (ou parfois ts) ; le *g* est toujours dur comme dans le français «gare» ; le *h* est aspiré ; *j* se prononce dj ou dz ; le *q* est un r grasseyé et le *r* est roulé ; *š* se prononce ch. Le *w* (que le lori distingue du *v*) et le *y* sont des semi-consonnes comme en anglais ; *x* se prononce comme le ch allemand de «nācht» ou la *jota* espagnole, et *ž* comme le j français.

Les voyelles : *a* se prononce comme dans le français «patte», *á* comme dans «māle», *i* est toujours long, *u* se prononce ou, *e* se prononce é, *ə* se prononce e (sans accent), *o* se prononce comme dans «pot» jamais comme dans «bol», *ö* se prononce eu comme dans «cheveu». Les voyelles qui précèdent un *m* ou un *n* sont très fortement nasalisées. Les diphtongues sont rendues par l'adjonction d'un *w* ou d'un *y* à la voyelle : *aw, ow, ey*.

Sauf exception signalée dans le texte, tous les mots donnés sous une forme invariable (correspondant au singulier dans la langue d'origine).

Institut kurde de Paris

Principales unités de mesure et de poids utilisées par les Baxtyâri

Giri – longueur égale à la largeur du poing fermé (environ 10 cm).

Gaz – longueur égale à la distance qui sépare le nez de l'extrémité des doigts, le bras étant tendu latéralement à l'horizontale et la tête tournée du côté opposé (environ 1 m).

Kalla – hauteur d'homme (au sommet du crâne).

Farsax – distance parcourue en une heure par un homme ou un mulet au pas (environ 6 km).

Mos – volume de grain ou de tout autre produit fluide ou semi-fluide pouvant être contenu dans le creux des deux mains réunies pour former une coupe, les paumes tournées vers le haut (environ 1 dl).

Bâr – charge d'âne ou de mulet (75 à 100 kg).

Man – unité de poids égale à 6 kg à l'estivage, à 7 kg à l'hivernage; surface de terre cultivable pouvant être ensemencée avec 1 *man* de grain (environ 900 m² à l'estivage et 1000 m² à l'hivernage).

Gâ (litt. : «vache») – surface de terre cultivable correspondant à la capacité de labour d'un boeuf (environ une soixantaine de *man*).

Xiš (litt. : «attelage») – surface de terre cultivable correspondant à la capacité de labour de deux animaux (1 *xiš* = 2 *gâ* soit environ 120 *man*).

Dong – unité de base de la division des biens immobiliers correspondant au sixième du tout considéré, quelle que soit l'importance de celui-ci.

Le *dong* n'est donc pas une unité de mesure.

Jow – part égale au seizième du *dong*.

Hab – part égale au quart du *jow*.

<i>dong</i>	<i>jow</i>	<i>nim-jow</i> (1/2 <i>jow</i>)	<i>hab</i>
6	= 96	= 192	= 384
1	= 16	= 32	= 64
	1	= 2	= 4
		1	= 2

Ryâl – jusqu'en 1972, monnaie nationale iranienne (environ 0,70 F).

Tomân – 10 *ryâl* (0,70 F). Devenu en 1972 monnaie officielle en remplacement du *ryâl*.

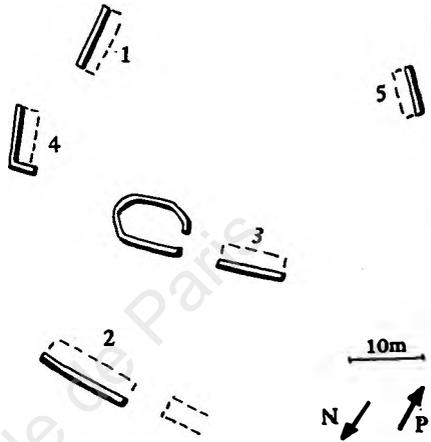
Pour plus de détail, voir Karimi 1353.

Institut kurde de Paris

Composition de deux campements

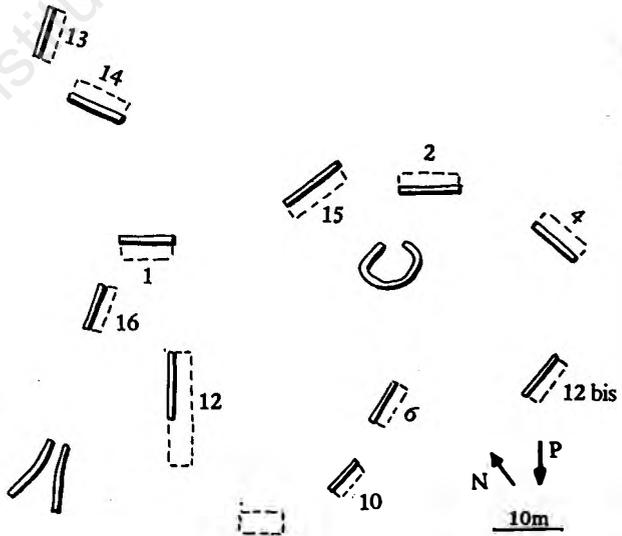
Campement 1

(Farâmarz Mahmudi, Bâbâ Ahmadi)



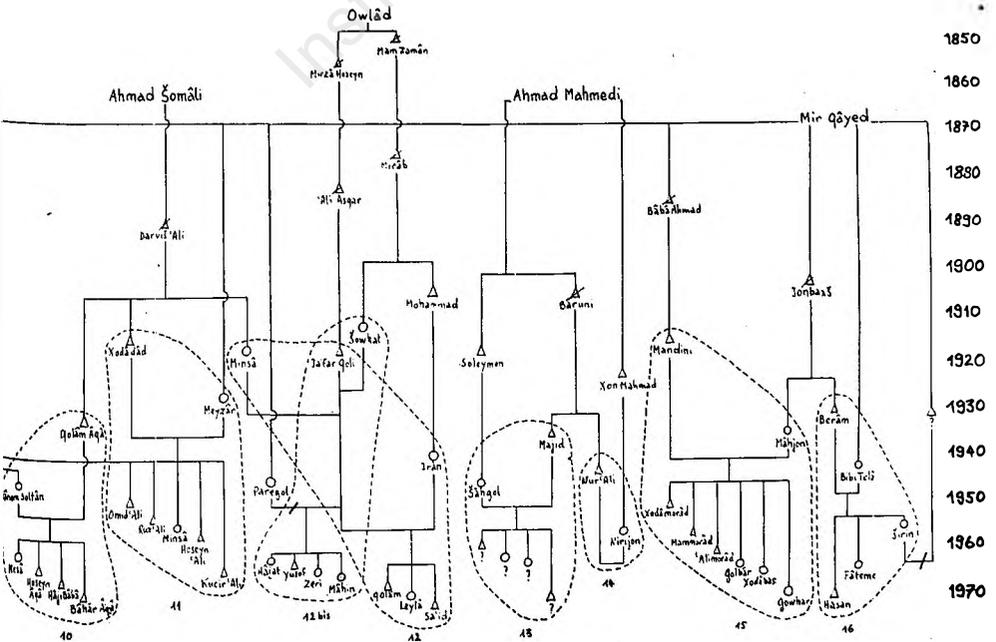
Campement 2

(Ja'far Qoli Rostami, Bâbâdi)



Composition de deux campements

Campement 2 (suite)

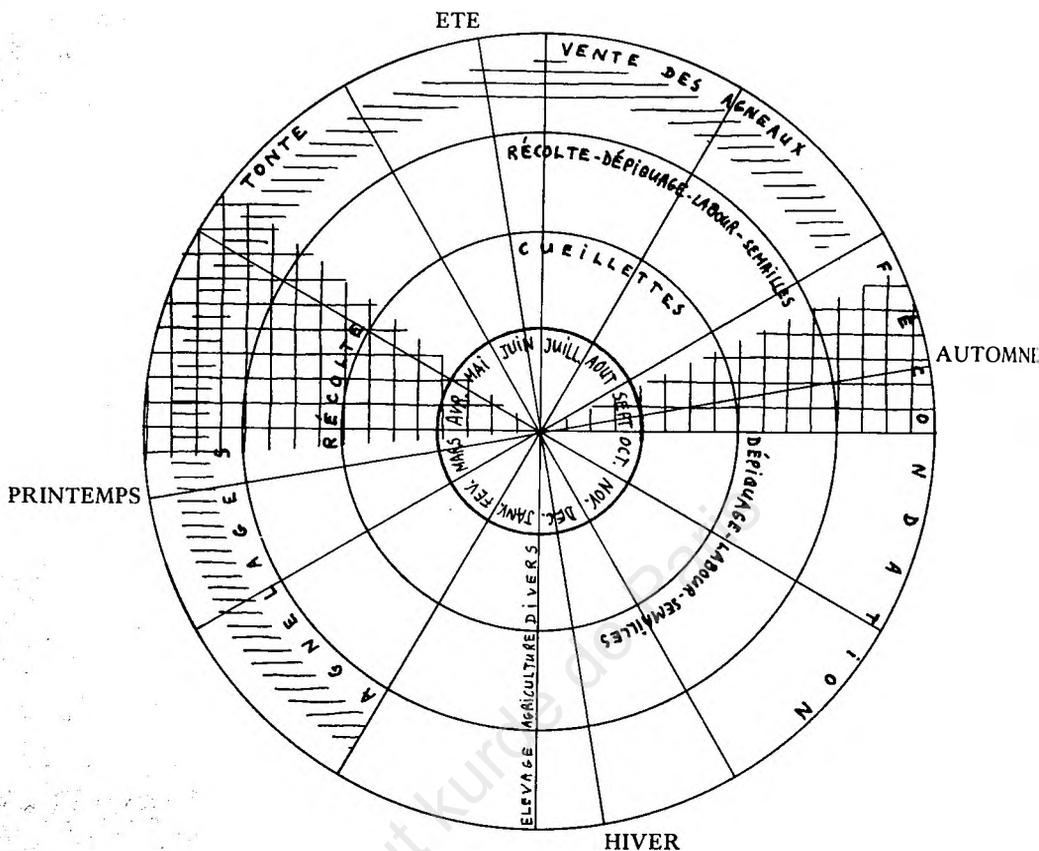


Composition du cheptel de deux campements

Ces tableaux donnent le détail du cheptel correspondant aux deux campements dont la composition a été indiquée précédemment (les numéros des tentes sont entre parenthèses). Ce recensement a été effectué au printemps 1972. Seuls les animaux adultes ont été pris en considération.

Tentes	nombre de personnes	chevaux ♂ ♀ ∅	ânes ♂ ♀ ∅	mulets	vaches ♂ ♀ ∅	buffles ♂ ♀ ∅	moutons ♂ ♀ ∅	chèvres ♂ ♀ ∅	terres estiv. hivern. (en man)
<i>Campement 1</i>									
Xeyrollâ (5)	5		1 1		1			10	40 40
Esmâl (3)	5	1			1		6	6	30 30
Yâvar (1)	6		1 1		2			5	30 30
Mam Ja'far (4)	5	1	1 1	1	1		4	12	30 30
Najaf + Farâmarz + Barât (2)	11	1 1	2	5	1 2		100	10	150 150
		2 2	1 5 1	6	1 7		4 106	1 43	310 310
5 tentes	32	4	7	6	8		110	44	620
<i>Campement 2</i>									
Ja'far Qoli Rostami (12 et 12bis)	5 + 6	1 2 1	1 2 1	12	1 19	1 18	15 600	4 11 6 4	620 280
Mashad Amir (4)	4	2 1	2 2					1 19 1	
Mâjjon (4)	4		1 2 1		2				
Ali Mahmad (6)	11		2 1		3				
Qolâm Aqâ (10)	6		2		3			8	30
Mandini (15)	8		1 1		4			5	

Ali Zamân + Jalâl (1)	10				1
Berâm (16)	5				
Majid (13)	6		2		
Nur'Ali (14)	2		2		
Ali Morâd (5)	7			1	
Mollâ (8)	6				
Najaf (7)	4				
Xodâdâd (11)	7			1	
Aziz (3)	2				
Alidâd (9)	2				
		1	10	2	3
17 tentes	95			13	
<i>Totaux pour 1 et 2</i>					
22 tentes	127			17	
<i>% du nombre de têtes</i>					
				11	
<i>Nombre moyen de têtes par tente</i>					
				0,85	1



Calendrier des principales activités d'acquisition

-  Période de nomadisation
-  Période de lactation du petit bétail

A l'intérieur de chaque section (élevage, agriculture, etc.), les activités de l'estivage (*yeylâq*) sont inscrites contre le cercle de plus grand rayon, celles de l'hivernage (*garmâsir*) contre le cercle de plus petit rayon.

Etude de la composition de deux troupeaux ovins en 1970 et 1971

Les deux troupeaux étudiés ici à titre d'exemple sont d'importance à peu près équivalente et représentatifs de deux tendances de l'élevage ovin baxtyâri. Le premier, appartenant à Farâmarz Mahmudi (Bâbâ-Ahmadi), est un troupeau jeune à accroissement lent et régulier ; il correspond à un élevage semi-intensif avec fort prélèvement de viande. Le second, appartenant à un nomade du *tâyefa* Gand'Ali, représente la tendance traditionnelle : élevage très extensif avec faible prélèvement de viande.

Premier troupeau

Composition du troupeau en automne 1970

Brebis de	6 ans	3	} (70 reproductrices dont 46 mères confirmées)
	5 ans	2	
	4 ans	11	
	3 ans	13	
	30 mois	20	
	18 mois	24	
	6 mois	31	(agnelles de l'année)

104 brebis

Béliers de	3 ans	1	} (3 reproducteurs confirmés)
	30 mois	2	
	6 mois	2	

5 béliers

108 têtes

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

Composition du troupeau en automne 1971

Brebis de	6 ans	2	(à éliminer)
	5 ans	11	} (92 reproductrices dont 67 mères confirmées)
	4 ans	13	
	3 ans	14	
30 mois	23	} (agnelles de l'année)	
18 mois	31		
6 mois	25		
		125 brebis	
Béliers de	4 ans	1	} (4 reproducteurs dont 2 confirmés)
	3 ans	1	
18 mois	2	} (agneaux de l'année)	
6 mois	2		
		6 béliers	
		131 têtes	

Changements survenus entre 1970 et 1971

Dans le troupeau de 1970 :

- 3 brebis de 6 ans, jugées trop âgées, ont été éliminées et n'ont pas reproduit ;
- toutes les autres passeront évidemment en 1971 dans la tranche d'âge supérieure.

Sur les 70 brebis livrées à la reproduction en 1970-1971 :

- 64 mères ont donné 1 agneau chacune
- 1 mère a donné 2 agneaux
- 5 n'avaient pas été fécondées.

Total des agneaux : 66.

Après l'agnelage, 1 brebis de la tranche de 18 mois (30 mois en 1971) a été perdue ; 6 de la tranche de 30 mois (3 ans) ont été vendues.

Sur les 66 agneaux nés au printemps 1971, on dénombre :

- 32 femelles (dont 7 seront perdues) = 25 agnelles qui viendront grossir le troupeau en 1971 (inscrites dans la tranche de 6 mois) ; mais qui ne reproduiront qu'en 1972 lorsqu'elles auront atteint 18 mois ;
- 34 mâles (dont 5 seront perdus) = 29 mâles (7 sont revenus au berger, 5 ont été consommés, 15 ont été vendus, 2 restent au troupeau en 1971 (tranche de 6 mois) mais ne reproduiront qu'en 1972).

Total : 66 agneaux nés vivants – 12 morts = 54 agneaux.

Après l'automne 1971, 2 brebis de 6 ans seront éliminées ; il y aura donc pour la saison de reproduction 1971-1972, 92 brebis adultes dont 61 mères confirmées.

Deuxième troupeau

Composition en automne 1970

Brebis de	8 ans	3	} (qui seront éliminées avant la reproduction)
	7 ans	5	
	6 ans	6	} (89 reproductrices dont 70 mères confirmées)
	5 ans	10	
	4 ans	12	
	3 ans	16	
	30 mois	22	
	18 mois	19	} (agnelles de l'année)
	6 mois	20	

113 brebis

Béliers de	4 ans	2	} (3 reproducteurs confirmés)
	3 ans	1	

3 béliers

116 têtes

Résultats de la saison de reproduction 1970-1971

Sur les 89 reproductrices :

- 10 donnent des jumeaux
- 66 donnent 1 agneau
- 13 ne donnent pas d'agneau vivant.

Total : 86 agneaux vivants à la naissance - 23 perdus par la suite (dont 15 parmi les jumeaux).

Restent 63 agneaux :

- 28 agnelles qui s'ajoutent au troupeau ;
- 35 mâles : 9 iront au berger, 2 restent dans le troupeau, 3 sont abattus pour la consommation, 24 seront vendus.

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

Composition du troupeau en automne 1971

Brebis de	8 ans	4	(seront éliminées)	} (95 reproduiront l'année suivante)
	7 ans	6	(2 seront éliminées)	
	6 ans	10	(2 seront éliminées)	
	5 ans	12		
	4 ans	16	(12 seront perdues)	
	3 ans	22	(1 perdue)	
	30 mois	19		
18 mois	20	(1 perdue)		
6 mois	28	(agnelles de l'année)		

137 brebis

Béliers de	5 ans	2	} (3 reproducteurs)
	4 ans	1	
	6 mois	2	

5 béliers

142 têtes

Notes

1. D'abord grâce à une bourse de la Fondation de la vocation, puis dans le cadre de missions du Centre national de la recherche scientifique. Je ne puis citer ici tous ceux qui m'ont aidé, à un moment ou à un autre, d'une façon ou d'une autre, dans la réalisation de ce travail. Je dois pourtant une reconnaissance particulière à M. Pierre Marthelot, directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales, et à M. Jacques Berque, professeur au Collège de France, qui m'ont encouragé à l'entreprendre ; à M. Jacques Millot, membre de l'Institut, directeur de l'Equipe de recherche associée n° 53 du CNRS, qui m'a permis de le poursuivre ; à M. Maxime Rodinson, directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études, IVe section, et à M. André Leroi-Gourhan, professeur au Collège de France, qui en ont assuré la direction scientifique ; enfin, à mes amis Mahmud Xaliqi, à l'époque directeur du Centre d'ethnologie de l'Iran, Asqar Karimi, chercheur à ce centre, et Ja'far Qoli Rostami, chef des Baxtyâri Bâbâdi, qui n'ont pas craint de me soutenir quand la police politique de leur pays me jugeait indésirable.
2. Voir la bibliographie. Outre les récits de voyageurs et les travaux ponctuels qui seront cités au fur et à mesure de leur utilisation, on dispose déjà sur les Baxtyâri de quelques compilations de valeur inégale (Trubeckoj 1966, Amir-Hoseyni 1354) et des travaux d'un historien (Garthwaite 1972, 1977, 1978), d'un géographe (Ehmann 1975) et d'ethnologues (Varjâvand 1346, Digard 1973b, 1977, 1979a).
3. Une bibliographie d'ensemble dépassant le cadre de ce travail, je me limiterai à indiquer ici quelques-uns des travaux les plus importants concernant des tribus voisines des Baxtyâri ; les Lor (Feilberg 1952, Black 1972), les Boyr Ahmad (Löffler/Friedl/Janata 1974), les tribus du Fârs (Barth 1964, Monteil 1966, Rouholamini 1967). Feilberg, Löffler/Freidl/Janata et Rouholamini fournissent en particulier sur les techniques de nombreuses informations qui peuvent le cas échéant servir de matériel de comparaison avec les Baxtyâri.
4. Voir la bibliographie.
5. Cf. la terminologie élaborée pour l'étude systématique des « moyens élémentaires d'action sur la matière » par Leroi-Gourhan 1943, pp. 45 et suiv.
6. D'après un recensement partiel, mais détaillé et apparemment sérieux, publié par le ministère du Développement et du logement iranien (Daftar... 1348). La plupart des autres estimations, qui varient de 60 000 à 2 millions, relèvent de la plus pure fantaisie. Les chiffres officiels (à l'exception de celui indiqué plus haut) sont sans doute les plus faux, tant pour des raisons politiques qu'à cause des réelles difficultés techniques du décompte de populations composées d'une forte proportion de nomades. Pour l'ensemble de l'Iran, le recensement national de

1956 a donné 241 189 nomades; celui de 1966 : 641 937. Ce dernier chiffre marque un net progrès, mais devrait encore être multiplié par cinq ou six pour approcher de la vraisemblance. Quant au recensement de 1976, ses résultats publiés à ce jour ne font pas apparaître de chiffres séparés pour la population nomade. A titre de comparaison, au début du siècle, un grand chef baxtyâri de l'époque estimait déjà que la tribu comptait 50 000 familles (Sardar As'ad 1333, p. 22).

7. Rawlinson 1839, De Bode 1844, Layard 1846 et Curzon 1892, réunis dans ce dernier, vol. 2, pp. 286-288.
8. M.C. Cooper a donné sur ces épisodes de la vie des Baxtyâri d'excellents témoignages sous la forme d'un livre illustré de nombreuses photographies (Cooper 1925) et d'un saisissant petit film, *Grass*, où l'on sent déjà le talent du futur metteur en scène de ... *King-Kong* !
9. Selon la terminologie proposée par Awad 1959 qui distingue la «sédentarisation spontanée», la «sédentarisation encouragée» et la «sédentarisation imposée», et des causes ou des méthodes «directes» et «indirectes» de sédentarisation.
10. Sattari 1349, pp. 137 et suiv. (sur la race lori, p. 232). Je suis redevable en outre au Dr M. Sattari, professeur de zootechnie à la Faculté vétérinaire de Tehrân, d'un grand nombre d'informations orales à ce propos. (Voir aussi Sohraby 1937 et Ardelan 1938).
11. Ce terme désigne aussi une autre race ovine élevée par certains Baxtyâri, mais à beaucoup plus faible échelle que la race lori. De plus petite taille que celle-ci, la race qeši se signale en outre par des membres sans laine, la coloration noire du bas des pattes et du museau, et des cornes chez le mâle — caractéristique d'où la race tire son nom.
12. L'un d'eux écrit à propos de Mohammad Taqi Xân Câr-Lang, chez qui il séjourna : «Mohammad Taki's actual property might have consisted of [...] 50 excellent Arab mares, some of which were valued at very high prices, and could have been sold for 500 *tomans* (250 £) in Khuzistan; the same number of good Cha'b stallions, 500 broodmares, and 500 horses of Lur and mixed breeds» (Layard 1846, p. 15).
13. On m'a rapporté — sans qu'il m'ait été possible de le vérifier — qu'à Aqili, près de Gotvand, un Baxtyâri dresse des chiens à la défense des rizières contre les sangliers; une fois la récolte faite, on lui paye les services rendus par ses chiens avec du riz. Mais il s'agit là d'un exemple isolé.
14. Surtout chez les chevaux. Très significatifs à cet égard sont les efforts des Baxtyâri pour faire remonter le pedigree de leurs plus beaux étalons à sept chevaux (Xersân, Nespân, Xorus, Asiye, Pahlavân, Obaye et Jadrâni) qui auraient, selon eux, été offerts par Soleymân (Salomon) au roi (?) de l'Arabestân (Xuzestân). Cf. les informations analogues recueillies chez les Lor par Feilberg 1952, p. 63.
15. Pour empêcher éventuellement un âne de couvrir une anesse, on lui pose à l'extrémité de la verge une bague de cuir, reliée par un cordon à l'un des postérieurs. Le cordon se tend quand le pénis entre en érection, et tire celui-ci vers le bas, empêchant la copulation, quand le mâle monte sur la femelle.

16. A cette fin, on peut donner à élever un ânon mâle à une jument ayant perdu son poulain ; il faut, pour cela, revêtir le premier de la dépouille du second.
17. Un travail de réhabilitation de la chèvre est en cours, qui insiste surtout sur les avantages de l'association chèvre-mouton pour une exploitation plus efficace de la production primaire (Campbell/Ebersöhm/Broembsen 1962).
18. Voir une bonne analyse du rôle du grégairisme dans le processus de la domestication dans Watson 1971.
19. Tous ces appels (et d'autres, ainsi que de la musique baxtyâri) ont fait l'objet d'un disque : Digard 1974 (pages A1 et A2).
20. On reconnaîtra dans tous ces termes (sauf dans *ramaxon* et *cupon*) la formation du pluriel en *gel* (ou *gal* ou *yal*) propre à la langue lori.
21. Rapporté par B. Bagi, *Orf va'adatân dar 'ašây-e Fârs*, Tehrân, 1324 [1945] : traduction française dans Monteil 1966, pp. 101-152. Voir en particulier pp. 124-125 les indications données par l'auteur sur le vol : «Certains tribus y voient encore une forme de courage et même un titre de gloire [...] Si l'on désapprouve le vol dans la tribu, on considère avec faveur qu'il soit commis au dépens de la tribu voisine [...] *Ce vol ne nuit pas aux qualités morales du voleur qui reste franc et prompt à l'aveu*» (italiques de J.-P. D. ; B. Bagi est lui-même membre de la tribu Qaşqâ'i).
22. Une curieuse exception à cette règle doit toutefois être signalée. Dans le film de M.C. Cooper signalé à la note 8, et qui a été tourné lors de la nomadisation du printemps 1924 des Bâbâ-Ahmadi, on peut voir très nettement que les moutons avaient déjà été tondus. Est-ce là l'indice d'un changement survenu depuis dans le système techno-économique baxtyâri ou bien un simple fait de conjoncture et de stratégie individuelle d'un éleveur, comparable à ce que Bates 1972, p. 51 relève à propos des Yörük de Turquie : «Those [les nomades] who adopt the strategy of early departure from winter quarters, lessen their risks considerably by leaving the winter wool on the animals. This is not a viable option for middle or poorer nomads who need the immediate cash from wool sales to meet obligation to creditors» ? La question reste posée.
23. Avec toutefois de notables exceptions. Ainsi, à Gotvand, pourtant situé sur le Kârûn, la céréaliculture est exclusivement pluviale.
24. Affirmant une fois encore son originalité, Gotvand est le seul point du territoire baxtyâri où la jachère travaillée est pratiquée.
25. Il s'agit en quelque sorte d'une forme intermédiaire entre la bricole antique décrite par Lefèbvre des Noëttes 1931 et le collier d'épaules moderne. Ce «coussin annulaire» ou «collier-bosse», comme l'appelle très justement J. Needham, serait connu en Chine depuis la fin du Ve siècle et dériverait du bât du chameau de Bactriane ; il existe aussi en Espagne où il résulterait d'apports arabes (Needham 1973, pp. 79-80).
26. En fait, l'attelage *ye-dombi* est surtout pratiqué par les Arabes du Xuzestân et accessoirement seulement par les Baxtyâri.
27. Tous les téléspectateurs français ont d'ailleurs pu voir ce geste sur leurs petits écrans, accomplis par Šâpur Baxtyâr (Chapour Baktiar), membre de la famille des *xân* de la tribu dont il porte le nom, alors que, dernier président du Conseil

- de l'ancien régime (29 décembre 1978–11 février 1979), il évoquait pour un journaliste français les fusillades dans les rues de Téhéran.
28. Voir Savory 1967 et Steensgaard 1973, p. 259, qui contestent cependant la part prise par les fameux frères Sherley dans l'introduction des armes à feu en Iran.
 29. Je possède une reproduction photographique de ce document. Sur les armements à l'époque où l'usage des armes à feu commença à se généraliser, voir Drouville 1825, vol. 2, pp. 70 et suiv.
 30. Cf. ce qu'écrivait Ferrier 1856, p. 13, à propos de Baxtyâri rencontrés dans un caravane-sérail (*kâravân-sarâye*) de Khanékine (?) : «On ne peut se lasser d'admirer la noblesse avec laquelle ces hommes portent de misérables haillons qui contrastent singulièrement avec le luxe et la beauté de leurs armes. Tel bandit [!], dont la défroque entière ne se vendrait pas dix sous, possède un fusil de haut prix».
 31. Selon des informations de dernière heure, les fusils de guerre, la «révolution islamique» aidant, auraient fait leur réapparition et leur prix aurait atteint, en juin 1979, quelques 14 000 *tomân* (environ 9000 F) !
 32. Veyret 1951, pp. 46-48, donne des exemples particulièrement significatifs de l'importance de cette concurrence.
 33. On me permettra d'ajouter, à propos de poissons, une information qui, bien qu'elle ne concerne pas directement mon sujet, mérite d'être signalée puisqu'elle concerne la *présence de requins dans le Kârun* : plusieurs Baxtyâri m'ont cité des cas d'attaque d'homme par un (des) squal(e)s (*kuse-mâhi*, litt. : «poisson imberbe», i.e. sans écailles, qu'ils appellent aussi parfois, de façon erronée, *nahang*, «baleine») à Ahvâz, Šuštâr (où un pêcheur aurait eu une jambe sectionnée) et même Bâzof't – soit à près de 400 km à l'intérieur des terres, ce qui a de quoi surprendre, de la part de représentants d'un groupe marin et même pélagique aussi caractérisé que celui des Sélaciens. Dans le chapitre qu'il consacre aux «requins d'eau douce», Budker (1947, pp. 155-167) cite de nombreux cas, soit de squal(e)s notoirement marins qui font des incursions dans les fleuves et leurs affluents jusqu'en eau douce, soit de squal(e)s dont l'eau douce est l'habitat normal, comme le requin du Gange (*Carcharinus gangeticus*) qui peut être en fait «considéré comme le Requin d'eau douce asiatique» puisque des spécimens que l'on rapporte à cette espèce ont été recueillis dans le Tigre, au Japon, etc. (p. 159). M.P. Budker, professeur au Museum national d'histoire naturelle de Paris, à qui j'ai communiqué mes informations, a déclaré n'en être pas surpris, et m'a indiqué qu'il citait, dans une édition anglaise de son livre, un autre auteur, M. McCormick, qui avait fait état de vingt-sept attaques d'hommes (dont treize mortelles) dans le Kârun entre 1941 et 1949 par des *Carcharinus* du golfe Persique.
 34. Voir les références et la discussion concernant cette question dans Maurizio 1932, pp. 99-100; voir Hooper/Field 1937, pp. 175-176.
 35. Ce point est confirmé par Planhol 1969c; voir aussi, pour la Turquie, Planhol 1965 et Roux 1970, pp. 183-184.
 36. Découvrant en 1969-1970 le village d'Ive, sur le cours supérieur du Kârun, au *garmâsir*, et la plaine adjacente de Dašt-e Gol (litt. : «plaine des fleurs») en territoire Šehni (*tâyefa* des Bâbâdi Bâb), j'avais été frappé par la beauté des lieux

et la concentration de vestiges d'une occupation sédentaire ancienne. Lorsque j'appris des Baxtyâri, au début de 1974, que toute cette zone était destinée à disparaître bientôt sous un lac de retenue de 50 km² du barrage Rezâ Şâh Kabir, je transmis aussitôt au Centre iranien des recherches archéologiques un rapport pour attirer l'attention des autorités iraniennes sur le danger encouru par le site. Le directeur du Centre, M. Firuz Bâqerzâde, décida donc d'y organiser un «survey». Cette investigation, qui eut lieu en 1975 et 1976 sous la direction d'un archéologue américain, Henry T. Wright, et la publication qui en est issue (Wright 1979) confirmèrent amplement la richesse du site ... et mes craintes : occupation humaine continue (malgré les fluctuations importantes) depuis 6500 av. J.-C., vie villageoise depuis -3100, agriculture irriguée depuis -1800, etc., avec une période d'apogée entre 1300 et 1500 ap. J.-C., où le seul bourg d'Ive, enrichi par le commerce international, aurait compté jusqu'à 20 000 habitants ...

37. Je suis ici la terminologie de Leroi-Gourhan 1943.
38. Sur les teintures et les produits cosmétiques, voir Digard 1971.
39. Oubliant (ou ignorant) ce détail, Housego 1978, p. 23, décrit un «double interlocking», variante de 74, comme «A technique particularly employed in the gelims of the Lurs and Backhtiyaris».
40. Il résulterait d'une déformation du nom de la ville caucasienne de Şemaxa, célèbre pour ses ...«sumak» (Kendrick/Tattersall 1973, p. 165; Neff/Maggs 1977, p. 127).
41. C'est sans doute ainsi que les envahisseurs de langue aryenne venus d'Asie centrale au IIe et Ier millénaires av. J.-C. — nomades lents du type «Fahrer» — durent abandonner leurs chariots tirés par des boeufs au profit du boeuf porteur pour coloniser les montagnes iraniennes (cf. Planhol 1968, p. 220).
42. Cf. le mot turc *lök*, «dromadaire mâle» ; l'étape intermédiaire vers le sens de «trot» attesté ici se trouve peut-être dans l'âzari *lökklâ*, «galoper» en parlant du chameau (Azizbekov 1965, p. 235 b ; je dois ces informations à l'amabilité de M. Louis Bazin). Mann 1911, p. 189, donne : «*lük* : Bakht. Kamel» ; mais il ressort de mes propres enquêtes que ce n'est pas ce mot mais bien celui de *šotor* qui est utilisé dans ce sens par les Baxtyâri. A propos du trot, il faut signaler aussi une allure voisine, l'amble, *yorqe*, mot qui vient lui aussi du turc (*yorğa* «racine *yorî* «marcher»). L'amble est très apprécié des Baxtyâri pour son confort, mais ce n'est pas une allure naturelle chez le cheval (sauf dans quelques lignées) ; il faut donc, pour l'obtenir, un dressage assez poussé que certains Baxtyâri pratiquent (en reliant deux à deux par des cordes d'égale longueur l'antérieur et le postérieur de chaque côté de l'animal).
43. Communication personnelle du Père J.-M. Stève. A ce sujet, Minorsky 1936b, pp. 52-53, écrit, références à l'appui, que : «Beaucoup de constructions sassanides sont attribuées par les habitants aux Atâbak du Luristan, qui ne furent certainement que des reconSTRUCTEURS. Très remarquable est le système compliqué des ponts[...]et des routes qu'on peut tracer sur les cours supérieurs de la Susiane. [...] Toutes ces constructions témoignent d'un effort de pénétration systématique et continu» (voir notamment De Bode 1844, vol. 1, pp. 350 et suiv., et Rawlinson 1839, p. 93).

44. Sur des tentes d'un type voisin, voir Feilberg 1944, pp. 88-94 et 1952, pp. 50-58.
45. Voir Lattimore 1951, pp. 76 et suiv.
46. Bien qu'au Népal, les moutons portent régulièrement des charges (voir par exemple Jest 1975).
47. Cf. Beck 1978, pp. 369 et 372. Nos deux avis sur ce point concordent, s'opposant à celui de Nelson 1973, pp. 53-55, qui considère que la sédentarisation s'exerce dans un sens plutôt favorable aux femmes.
48. En position dorso-ventrale, les partenaires étant couchés sur le côté. Voir Mauss 1966 selon qui «Rien n'est plus technique que les positions sexuelles» (p. 383) !
49. Voir Norden 1929, p. 90 ; Grué 1958, pp. 18-19, ainsi que l'excellent petit film *Balut* réalisé à ce sujet en 1966 par le regretté N. Afšâr-Nâderi.
50. De nombreuses indications, qui permettent de juger de l'évolution de la mode chez les Baxtyâri, ont été laissées par plusieurs voyageurs. Citons, parmi ceux-ci, Layard 1846 et 1887 ; Lynch 1890, pp. 533-553 ; Bishop 1891, vol. 2, pp. 106 et suiv. ; Sardâr As'ad 1333, pp. 254, 233, 416-417, 596, 647 ; Allemagne 1911, vol. 4. Ce dernier, pour 1907, écrivait déjà, pp. 181-182 : «Le costume des Backhtiaris s'est bien modernisé depuis quelque temps et, si l'on se reporte aux gravures publiées par les voyageurs du dix-neuvième siècle, on remarque un changement considérable : les robes longues et les bonnets pointus [?] ont été remplacés par des vêtements ajustés qui sont une détestable copie des modes européennes.» Depuis, ainsi que nous le verrons, les habitudes vestimentaires des Baxtyâri ont connu encore d'assez profonds bouleversements, notamment sous l'influence de la politique de Rezâ Šâh (1925-1941).
51. Dans Cooper 1925 (dont les photographies datent de 1924), on peut voir (pp. 132 et 236) quelques Baxtyâri porteurs de *cuqâ* ; mais la plupart restent encore vêtus de *qabâ*. Quant aux *kola*, ce sont déjà les *kola-xosrowi* modernes (162) ; le grand changement de ce point de vue a donc dû se produire entre 1907, date du voyage de H.R. d'Allemagne, et 1924.
52. Van Gennep 1913, p. 77 (citant un de ses articles du *Zeitschrift für Ethnologie* 1912) voir dans le *serwal* d'Afrique du Nord (<šalvâr en persan, šawlâr en lori) une importation turco-mongole.
53. La fabrication des *giva* a été bien décrite par Feilberg 1941, pp. 79 et suiv. ; voir aussi Wulff 1966, pp. 228 et suiv.
54. Bishop 1891, vol. 2, pp. 107 et suiv. Les autres voyageurs se sont montrés particulièrement peu perspicaces en ce qui concerne les questions féminines, sans doute à cause de la distance à laquelle les maintenait leur masculinité d'une part, mais aussi, d'autre part, du caractère intempestif de leurs incursions dans la tribu (le plus souvent avec escorte de serviteurs armés, comme cela se pratiquait alors). Sur les femmes baxtyâri, voir aussi Rice 1923, chap. 5, et surtout Daneshvar/Digard 1973.
55. On pourrait évidemment aller encore beaucoup plus loin dans cette voie qui a d'ailleurs été déjà explorée, surtout pour la société occidentale : voir notamment le précurseur Veblen 1970, Baudrillard 1968 et, en dernier lieu, la mise au point théorique et méthodologique de Bromberger 1979.
56. «Ce néologisme a l'avantage de fournir un adjectif correspondant à "nationalité"»

Notes

comme "national" à "nation". Il s'agit de bien préciser qu'on parle, quand on l'emploie, non pas d'une nation au sens qu'a acquis ce mot en Europe depuis une centaine d'années[...] mais de communautés globales de type ethnique» (Rodinson 1972, pp. 141-142).

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Bibliographie

- Afshar-Naderi, N., 1971. *The Settlement of Nomads and its Social and Economic Implications*. Tehran, Institute for Social Studies and Research, Tehran University (prepared for FAO Expert Consultation on the Settlement of Nomads in Africa and the Middle-East, Cairo, 6-12 December).
- d'Allemagne, H.R., 1911. *Du Khorassan au pays des Backhtiariis. Trois mois de voyage en Perse*. Paris : Hachette, 4 vol.
- Amir-Hoseyni, N., 1354 [1976]. *Šenâxt-e sarzamin-e Baxtyâri* [Connaissance du territoire des Baxtyâri]. Esfahân : Câpxâne-ye Nešât.
- Ardelan, I., 1938. *Le mouton en Iran*. Paris : Vigot.
- Awad, M., 1959. La sédentarisation des tribus nomades et semi-nomades au Moyen-Orient, *Revue internationale du travail*, vol. 79, no 1, pp. 27-60.
- Azizbekov, Kh.A., 1965. *Azərbaycanja-Rusça-rusça lügät*. Baku.
- Balfet, H. et al., 1957. Les techniques, in A. Leroi-Gourhan (ed.), *L'homme, races et moeurs*. Paris : Clartés (Encyclopédie du présent), fasc. 4710-4750.
- Barth, F., 1959-1960. The land use patterns of migratory tribes of South Persia, *Norsk Geografisk Tidsskrift*, vol. 17, pp. 1-11.
- 1962. Le nomadisme dans les montagnes et sur les hauts-plateaux de l'Asie du Sud-Ouest, in *Les problèmes de la zone aride*. Paris : UNESCO (Recherches sur la zone aride), pp. 369-385.
- 1964. *Nomads of South Persia. The Basseri Tribe of the Khamseh Confederacy*. Oslo : Universitetsforlaget ; London : Allen & Unwin ; New York : Humanities Press.
- Bates, D.G., 1972. Differential access to pasture in a nomadic society : the Yörük of Southeastern Turkey, in W. Irons/N. Dyson-Hudson (eds), *Perspectives on Nomadism*. Leiden : E.J. Brill, pp. 48-59.
- Baudrillard, J., 1968. *Le système des objets*. Paris : Denoël/Gautier (Médiations).
- Beck, L., 1978. Women among Qashqa'i nomadic pastoralists in Iran, in L. Beck/N.R. Keddie (eds), *Women in the Muslim World*. Cambridge (Mass.)/London : Harvard University Press, pp. 351-373.
- Bishop, I.M.L. Bird, 1891. *Journeys in Persia and Kurdistan, Including a Summer in the Upper Karun Region and a Visit to the Nestorian Rayahs*. London : J. Murray, 2 vol.
- Black, J., 1972. Tyranny as a strategy for survival in an «egalitarian» society : Luri facts versus an anthropological mystique, *Man*, vol. 7, no 4, pp. 614-634.
- Bonte, P., 1973. La «formule technique» du pastoralisme nomade, in J. Barrau/P. Bonte/J.-P. Digard, *Etudes sur les sociétés de pasteurs nomades*, vol. 1 : Sur

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

- l'organisation technique et économique*. Paris : Centre d'études et de recherches marxistes (Cahiers du CERM, no 109), pp. 6-32.
- de Boucheman, A., 1934. *Matériel de la vie bédouine, recueilli dans le désert de Syrie (tribu des Arabes Sba'a)*. Paris : Institut français de Damas (Documents d'études orientales, t. 3).
- Bromberger, C., 1979. Technologie et analyse sémantique des objets : pour une sémiotologie, *L'Homme*, vol. 19, no 1, pp. 105-140.
- Bromberger, C./J.-P. Digard, 1975. Pourquoi, comment des cartes ethnographiques de l'Iran ? *Objets et mondes*, t. 15, fasc. 1, pp. 7-24.
- Brun, T./R. Dumont, 1978. Des prétentions impériales à la dépendance alimentaire : remarques sur le développement du secteur agro-alimentaire en Iran, *Peuples méditerranéens/Mediterranean Peoples*, no 2, pp. 3-24.
- Budker, P., 1947. *La vie des requins*. Paris : Gallimard.
- Campbell, Q.P./J.-P. Ebersöhm/H.H. von Broembsen, 1962. Browsing by goats and its effects on the vegetation, *Herbage Abstracts*, no 32, pp. 273-275.
- Capot-Rey, R., 1964. Les problèmes du nomadisme au Sahara, *Revue internationale du travail*, vol. 90, no 5, pp. 531-546.
- Cooper, M.C., 1925. *Grass*. New York/London : G.P. Putnam's Sons.
- Cronin, V., 1959. *La dernière migration*. Paris : A. Michel (éd. orig. 1957).
- Curzon, G.N., 1892. *Persia and the Persian Question*. London : Longmans, Green & Co., 2 vol.
- Daftar-e abâdani-ye manâteq-e 'asâyeri [Bureau du développement des régions tribales], 1348 [1969]. *Barresi-ye ilât-e asâyer-e Baxtyâri, pišnabâdâti barâ-ye âbâdâni-ye sarzamin-e ânbâ* [Etude des tribus baxtyâri, propositions pour le développement de leur territoire]. Tehrân : Vezârat-e âbâdâni va maskan [Ministère du développement et du logement].
- Daneshvar-Digard, S., 1973. La condition de la femme dans la tribu baxtyâri (Iran). Mémoire de maîtrise spécialisée d'ethnologie, Université René Descartes, Paris.
- De Bode, Baron C., 1844. *Travels in Luristan and Arabistan, Being a Tour through Southwestern Persia in the Years 1840 and 1841*. London : J. Madden & Co., 2 vol.
- Digard, J.-P., 1969. Le nomadisme des Baxtyâri (Iran). Originalité et problèmes spécifiques. Mémoire de l'Ecole pratique des hautes études, VIe section, Paris, 2 vol.
- 1971. La parure chez les Baxtyâri, *Objets et mondes*, t. 11, fasc. 1, pp. 117-132.
 - 1973a. Contraintes techniques de l'élevage sur l'organisation des sociétés de pasteurs nomades. Documents et perspectives de travail, in J. Barrau, P. Bonte/J.-P. Digard, *Etudes sur les sociétés de pasteurs nomades*, vol. 1 : *Sur l'organisation technique et économique*. Paris : Centre d'études et de recherches marxistes (Cahiers du CERM, no 109), pp. 33-50.
 - 1973b. Histoire et anthropologie des sociétés nomades : le cas d'une tribu d'Iran, *Annales : économies, sociétés, civilisations*, no 6, pp. 1423-1435.
 - 1974. *Baxtyâri, nomades de la montagne*. Paris : Office de la recherche scientifique et technique outre-mer/Société d'études linguistiques et anthropologiques de France (Tradition orale), disque 33 trs/30 cm.

Bibliographie

- 1975. Campements baxtyâri. Observations d'un ethnologue sur des matériaux intéressant l'archéologue, *Studia iranica*, t. 4, fasc. 1, pp. 117-129 + pl. XXII-XXIII.
- 1976a. L'enquête ethnologique sur l'élevage en milieu nomade, in R. Cresswell/M. Godelier (eds), *Outils d'enquête et d'analyse anthropologiques*. Paris : Maspero, pp. 169-182.
- 1976b. Note sur quelques vêtements baxtyâri (dossier de collection), *Cahiers de la Délégation archéologique française en Iran*, no 6, pp. 117-128.
- 1977. Caractères et problèmes spécifiques du nomadisme en Iran : l'exemple baxtyâri, in *Séminaire sur le nomadisme en Asie Centrale (Afghanistan, Iran, URSS). Rapport final*. Berne : Commission nationale suisse pour l'UNESCO, pp. 51-75.
- 1978a. « Tsiganes » et pasteurs nomades dans le Sud-Ouest de l'Iran, in J.-P. Liegeois (ed.), *Tsiganes et nomades. Tendances actuelles de la recherche*. Paris : Hommes et migrations (Etudes, no 124), pp. 43-53.
- 1978b. The segmental system : native model or anthropological construct ? Discussion of an Iranian example, in W. Weissleder (ed.), *The Nomadic Alternative. Modes and Models of Interaction in the African-Asian Deserts and Steppes*. The Hague/Paris : Mouton (World Anthropology), pp. 315-317.
- 1979a. De la nécessité et des inconvénients, pour un Baxtyâri, d'être baxtyâri. Communauté, territoire et inégalité chez des pasteurs nomades d'Iran, in Equipe écologie et anthropologie des sociétés pastorales (ed.), *Pastoral Production and Society/Production pastorale et société*. London : Cambridge University Press/Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 127-139.
- 1979b. La technologie en anthropologie : fin de parcours ou nouveau souffle ? *L'Homme*, vol. 19, no 1, pp. 73-104.
- 1979c. Les nomades et l'Etat central en Iran : quelques enseignements d'un long passé d'« hostilité réglementée », *Peuples méditerranéens/Mediterranean Peoples*, no 7, pp. 37-53.
- 1979d. Note sur les rapports entre techniques de conservation du grain et structures sociales chez les nomades baxtyâri d'Iran, in M. Gast/F. Sigaut (eds), *Les techniques de conservation des grains à long terme, leur rôle dans la dynamique des systèmes de culture et des sociétés*. Paris : Editions du Centre national de la recherche scientifique, pp. 185-189.
- Digard, J.-P./A. Karimi, 1974 [1353]. Documents pour l'étude de la répartition de quelques traits culturels dans le Zâgros central, 1, *Mardom-šenâsi va farhang-e 'âmme-ye Irân/Ethnologie et traditions populaires de l'Iran*, no 1, pp. 20-51.
- 1977-1978 [2536]. Documents pour l'étude de la répartition de quelques traits culturels dans le Zâgros central, 2, *Mardom-šenâsi va farhang-e 'âmme-ye Irân/Ethnologie et traditions populaires de l'Iran*, no 3, pp. 3-17.
- Drouville, G., 1825. *Voyage en Perse fait en 1812 et 1813, contenant des détails peu connus sur les moeurs, usages, coutumes et cérémonies religieuses des Persans, ainsi que sur leur état militaire, tant ancien qu'actuel et généralement sur tout ce qui concerne les forces régulières de cet empire*. Paris, 2 vol.
- Ehmann, D., 1975. *Bahtiyaren – Persische Bergnomaden im Wandel der Zeit*. Wies-

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

- baden : Dr Ludwig Reichert (Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients, Reihe B, Nr 15).
- Ekwall, R.B., 1963. Role of the dog in Tibetan nomadic society, *Central Asiatic Journal*, vol. 8, pp. 163-173.
- Farid, A./M. Marakechian/N. Sefidbakht, 1976. Crossbreeding of Iranian fat-tailed sheep, *Iranian Journal of Agricultural Research*, vol. 4, no 2, pp. 69-79.
- Feilberg, C.G., 1938. A Sumerian plough surviving in our time, *Ethnos*, pp. 84-86.
- 1941. Contributions to the history of some oriental bazaar crafts, in *Ethnographical Studies*. Kopenhagen : Bydendalske Boghandel, Nordisk Forlag (Nationalmuseets Skrifter, Ethnografisk Roekke, vol. 1), pp. 69-89.
- 1944. *La tente noire. Contribution ethnographique à l'histoire culturelle des nomades*. Kopenhagen : Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag (Nationalmuseets Skrifter, Ethnografisk Roekke, vol. 2).
- 1952. *Les Papis, tribu persane de nomades montagnards du Sud-Ouest de l'Iran*. Kopenhagen : Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag (Nationalmuseets Skrifter, Ethnografisk Roekke, vol. 4).
- Ferrier, J.-P., 1856. *Caravan Journeys and Wandering in Persia, Afghanistan, Turkistan and Baloochistan, with Historical Notices of the Countries Lying between Russia and India*. London.
- Field, H., 1939. *Contributions to the Anthropology of Iran*. Chicago : Publications of the Field Museum of Natural History (Anthropological Series, vol. 29).
- Garthwaite, G.R., 1972. The Bakhtiyâri Khans, the government of Iran and the British, 1846-1915, *The International Journal of Middle East Studies*, vol. 3, no 1, pp. 24-44.
- 1977. The Bakhtiyâri Ilkhani: an illusion of unity, *International Journal of Middle East Studies*, vol. 8, no 2, pp. 145-160.
- 1978. Pastoral nomadism and tribal power, *Iranian Studies*, vol. 11, pp. 173-197.
- Godelier, M., 1973. *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*. Paris : Maspero (Bibliothèque d'anthropologie).
- Grué, B., 1958. *La tribu bakhtiâri*. Paris : Mémoire du Centre des hautes études d'administration musulmane (no 2852).
- Harrison, J.V., 1932. The Bakhtiari country, South-Western Persia, *The Geographical Journal*, vol. 80, no 3, pp. 194-210.
- Haudricourt, A.-G./M.J.-B. Delamarre, 1955. *L'homme et la charrue à travers le monde*. Paris : Gallimard.
- Hooper, D./H. Field, 1937. *Useful Plants and Drugs of Iran and Iraq*. Chicago : Publications of the Field Museum of Natural History (Botanical series, vol. 9, no 3).
- Hornberger, Th., 1959. *Die kulturgeographische Bedeutung der Wanderschäferie in Süddeutschland, süddeutsche Transbumanz*. Remagen : Forschungen zur deutschen Landeskunde.
- Housego, J., 1978. *Tribal Rugs. An Introduction to the Weaving of the Tribes of Iran*. London : Scorpion Publications Ltd.
- Jest, C., 1975. *Dolpo, communauté de langue tibétaine du Népal*. Paris : Editions du Centre national de la recherche scientifique.
- Johnson, D.L., 1969. *The Nature of Nomadism. A Comparative Study of Pastoral*

Bibliographie

- Migrations in Southwestern Asia and Northern Africa*. Chicago : Department of Geography, University of Chicago (Research Papers, no 118).
- Karimi, A., 1353 [1974]. Vâhedhâ-ye andâze-giri dar il-e Baxtyâri [Les unités de mesure dans la tribu baxtyâri], *Mardom-šenâsi va farhang-e 'âmme-ye Irân/Ethnologie et traditions populaires de l'Iran*, no 1, pp. 47-57.
- 2537 [1978]. Nezâm-e mâlekiyyat-e arzi dar il-e Baxtyâri [Système de la propriété foncière dans la tribu baxtyâri], *Honar va mardom* [Art et peuple], no 189-190, pp. 67-83.
- Kendrick, A.F./C.E.C. Tattersall, 1973. *Hand-Woven Carpets, Oriental and European*. New York : Dover Publications, Inc. (éd. orig. 1922).
- Klaey, E.J., 1971. Struktur der Landwirtschaft und materielle Kultur, in *Alaca-höyük, ethnographische Skizzen eines anatolischen Dorfes*. Bern : Bernisches Historisches Museum, pp. 233-275.
- Kolpakov, N., 1935. Über Kamelkreuzungen, *Berliner Tierärztliche Wochenschrift*, pp. 617-622.
- Kossvig, L., 1967. Über Brettchenweberei Insbesondere in Anatolien, *Braessler-Archiv Beiträge zur Volkerkunde*, Neue Folge, Band 15, pp. 71-133.
- Lattimore, O., 1951. *Inner Asian Frontiers of China*. New York : American Geographical Society (éd. orig. 1940).
- Layard, A.H., 1846. A description of the province of Khuzistan, *Journal of the Royal Geographical Society*, vol. 1-105.
- 1887. *Early Adventures in Persia, Susiana and Babylonia, Including a Residence among the Bakhtiari and other Wild Tribes*. London : J. Murray, 2 vol.
- Lefebvre des Noëttes, Cdt., 1931. *L'attelage et le cheval de selle à travers les âges, contribution à l'histoire de l'esclavage*. Paris : Picard, 2 vol.
- Leroi-Gourhan, A., 1943. *Evolution et techniques*, 1 : *L'homme et la matière*. Paris : A. Michel.
- 1945. *Evolution et techniques*, 2 : *Milieu et techniques*. Paris : A. Michel.
- 1965. *Le geste et la parole*, 2 : *La mémoire et les rythmes*. Paris : A. Michel.
- Lévi-Strauss, C., 1973. *Anthropologie structurale deux*. Paris : Plon.
- Lindberg, K., 1955. *Voyage dans le Sud de l'Iran*. Lund.
- Löffler, R./E. Friedl/A. Janata, 1974. Die materielle Kultur von Boir Ahmad, Sûdiran. Zweite ethnographische Sammlung, *Archiv für Völkerkunde*, vol. 28, pp. 61-142.
- Lombard, M., 1971. *L'Islam dans sa première grandeur (VIIIe—XIe siècle)*. Paris : Flammarion.
- Lynch, H.H.B., 1890. Across Luristan to Ispahan, *Proceedings of the Royal Geographical Society*, vol. 12, no 9, pp. 533-553.
- Mann, O., 1911. *Die Mundarten der Lur-Stämme im südwestlichen Persien*. Berlin : Kurdish-persische Forschungen, Abt. 2.
- Marx, K./F. Engels, 1968. *L'idéologie allemande*. Paris : Editions sociales (éd. orig. 1845).
- Maurizio, A., 1932. *Histoire de l'alimentation végétale depuis la préhistoire jusqu'à nos jours*. Paris : Payot.
- Mauss, M., 1966. Les techniques du corps, in *Sociologie et anthropologie*. Paris :

- Presses universitaires de France, pp. 363-386.
- Minorsky, V., 1936a. s.v. Lur-i buzurg, *Encyclopédie de l'Islam*. Leiden : E.J. Brill, vol. 3, pp. 48-49.
- 1936b. s.v. Luristan, *Encyclopédie de l'Islam*, Leiden : E.J. Brill, vol. 3, pp. 51-54.
- Misonne, X., 1959. *Analyse zoogéographique des mammifères de l'Iran*. Bruxelles : Institut royal des sciences naturelles de Belgique (Mémoires, 2e série, fasc. 59).
- Monteil, V., 1966. *Les tribus du Fârs et la sédentarisation des nomades*. Paris/La Haye : Mouton (Le monde d'outre-mer).
- Musham, H.V., 1951. Fertility and reproduction of the Bedouin, *Population Studies*, vol. 4, pp. 335-363.
- Musil, A., 1928. *The Manners and Customs of the Rwala Bedouins*. New York : American Geographical Society (Oriental Explorations and Studies, no 6).
- Mustawfi-i Qazwini, H.-A., 1910-1913. *The Ta'rikh-i Guzida or Select History of Hamdu-Allah Mustawfi-i Qazwini, Compiled in A.H. 730 (A.D. 1330) and Now Reproduced in Fac-Simile from Manuscript Dated A.H. 857 (A.D. 1453), with an Introduction by E.G. Browne*. Leiden : E.J. Brill (Gibb Memorial Series, vol. 14).
- Nadel, S.F., 1971. *Byzance noire*. Paris : Maspero (Bibliothèque d'anthropologie).
- Needham, J., 1973. *La science chinoise et l'Occident*. Paris : Seuil (éd. orig. 1969).
- Neff, I.C./C.V. Maggs, 1977. *Dictionary of Oriental Rugs, with a Monograph on Identification by Weave*. London/Johannesburg : A.D. Donker Ltd.
- Nelson, C., 1973. Women and power in nomadic societies in the Middle East, in C. Nelson (ed.), *The Desert and the Sown. Nomads in the Wider Society*. Berkeley : Institute of International Studies, University of California (Research Series, no 21), pp. 43-60.
- Norden, H., 1929. *Sous le ciel de Perse*. Paris : Payot.
- Parain, Ch., 1965. Rapports de production et développement des forces productives : l'exemple du moulin à eau, *La Pensée*, no 119, pp. 55-70.
- de Planhol, X., 1965. Les nomades, la steppe et la forêt en Anatolie, *Geographische Zeitschrift*, vol 53, no 2-3, pp. 101-106.
- 1968. *Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*. Paris : Flammarion.
- 1969a. Le chien de berger : développement et signification géographique d'une technique pastorale, *Bulletin de l'Association des géographes français*, no 370, pp. 355-368.
- 1969b. Le boeuf porteur dans le Proche orient et l'Afrique du Nord, *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 12, part 3, pp. 298-321.
- 1969c. Le déboisement de l'Iran, *Annales de géographie*, vol. 78, no 430, pp. 625-635.
- Rawlinson, H.C., 1839. Notes on a march from Zohab, at the foot of the Zagros, along the mountains to Khuzistan[...] in the year 1836, *Journal of the Royal Geographical Society*, vol. 9, pp. 26-116.
- Rice, C.C., 1923. *Persian Women and their Ways*. London : Seeley, Service and Co.
- Rich, C.J., 1836. *Narrative of a Residence in Koordistan [...] and an Account of a Visit to Sbiraz and Persepolis*. London : J. Duncan, 2 vol.
- Rodinson, M., 1972. *Marxisme et monde musulman*. Paris : Seuil.
- Rouholamini, M., 1967. Une civilisation traditionnelle du mouton : problèmes de

Bibliographie

- l'élevage ovin dans les tribus nomades du Fârs iranien. Thèse de doctorat en ethnologie, Faculté des lettres et sciences humaines, Paris.
- Roux, J.-P., 1970. *Les traditions des nomades de la Turquie méridionale*. Paris : A. Maisonneuve (Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut français d'archéologie d'Istanbul, vol. 24).
- Sahlins, M., 1968. La première société d'abondance, *Les Temps modernes*, 24e année, no 268, pp. 641-680.
- Salzman, P.C., 1972. Multi-resource nomadism in Iranian Baluchistan, in W. Irons/ N. Dyson-Hudson (eds), *Perspectives on Nomadism*. Leiden : E.J. Brill, pp. 60-68.
- Sardâr As'ad, H.A.Q. Xân, 1333 [1914]. *Târix-e Baxtyâri* [Histoire des Baxtyâri]. Tehrân : s.n., lithographie.
- Sattari, M., 1969. Les productions locales d'origine animale destinées à l'alimentation humaine, *IVe Symposium international de zootechnie*. Milan : Società italiana per il progresso della zootechnica.
- 1349 [1972]. *Gusfand-dâri dar Iran. Barresi-ye nežâd-e gusfandân* [L'élevage ovin en Iran. Etude des races ovines]. Tehrân : Entesârat-e dânesgâh-e Tehrân [Publications de l'université de Téhéran].
- Savory, R.M., 1967. The Sherley myth, *Iran*, vol. 4, pp. 73-81.
- Sawyer, H.A., 1894. The Bakhtiari mountains and upper Elam, *The Geographical Journal*, vol 6, no 6, pp. 481-505.
- Sohraby, S., 1937. *Les races de mouton et la laine en Iran*. Paris : Rodstein.
- Steensgaard, N., 1973. *Carracks, Caravans and Companies: The Structural Crisis in the European-Asian Trade in the Early 17th Century*. Copenhagen : Scandinavian Institute of Asian Studies (Monograph Series, no 17).
- Trubeckoj, V.V., 1966. *Babtiary. Osedlokečevye plemena Irana* [Baxtyâri. Tribus rurales d'Iran]. Moskva : Izdatel'stvo Nauka.
- Van Gennep, A., 1913. Notes d'ethnographie persane, *Revue d'ethnographie et de sociologie*, pp. 73-89.
- Van Gennep, A./G. Jéquier, 1916. *Le tissage aux cartons et son utilisation décorative dans l'Egypte ancienne*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Varjâvand, P., et al., 1346 [1968]. *Bâmadi, tâyefe'i az Baxtyâri* [Bâmadi : une sous-tribu des Baxtyâri]. Tehrân : Mo'assese-ye motâlê'ât va tahqiqât-e ejtemâ'i, Dânesgâh-e Tehrân [Institut d'études et de recherches sociales, Université de Téhéran].
- Veblen, Th., 1970. *Théorie de la classe de loisir*. Paris : Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines) (éd. orig. 1899).
- Veyret, P., 1951. *Géographie de l'élevage*. Paris : Gallimard.
- Vieille, P., 1965. La société rurale et le développement agricole du Khouzistan, *L'Année sociologique*, vol. 16, pp. 85-112.
- Warner, W.L., 1937. *A Black Civilization*. New York : Harpers.
- Watson, P.-J., 1971. The domestication of plants and animals, in R. Strever (ed.), *Prehistoric Agriculture*. New York : American Museum Sourcebooks in Anthropology, pp. 37-52.
- Wilson, A.T., 1926. The Bakhtiari, *Journal of the Royal Central Asian Society*, vol. 13, pp. 205-225.

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

- Wright, H.T. (éd.), 1979. *Archaeological Investigations in Northern Xuzestân, 1976*. Ann Arbor : Museum of Anthropology, The University of Michigan (Technical Reports, no 10; Research Reports in Archaeology, no 5).
- Wulff, H.E., 1966. *The Traditional Crafts of Persia*. Cambridge (Mass.) : The MIT Press.

Index des termes vernaculaires

- abâ 208
abâ-nemet 60, 208
adas 78, 193
adviya 193
âftâba 176
âhangar 21
alab 178
alaf 101
alaf-dâq 66
alâmat 65
alâmat-dâq 65
alâmat-kela 66
âl-bâveri 130
alus 32
anâr 193
âqö'i 165-166
ar 185, 189
âr 185
arâ 51, 106-107, 184
arak 204
araq-gir 147
ârbiz 21, 189
ardelon 185-186
arderu 185-186
areki 155, 156
arqot 196
arra 111
arzen 94, 110
âs 193
asal 200
asp 31, 41, 145
asparak 113
asruna 201
ašva 41
asyâw 185-188
aviza 147-148
âw 51, 184
âw-gušt 193, 200
âw-juš 201
âw-kask 198, 201
âw-namak 198
awsâr 144, 149
âw-torš 193, 201
âxon 87
âxor 51
âyeš (persan) 79
bâb 4, 6, 10
ba'da 37
baf 120, 123
bâf (persan) 120
bâfande (persan) 120
bâ-gelal 58
bâhâra 78
bâhi 80
bal 26
bâlâ 172
bâlak 147
bâlanda 91
balit 66, 110, 191
balit-bohol 191
ban 102
band 122-123, 155-156
bâr 14, 104, 233
bâr-band 53, 167, 169, 170, 172
bard 107, 109, 161
bard-âr 188
bard-celö'i 84
bard-piz 123
bard-sara 185-186
bard-zira 185-186
barf 184
bargelon 59, 60
barra 37
bat 130
baxs 4, 6
bâz 84
bâzâr 20, 21, 104, 208
behur 174
bengeš 130

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

- berenj 78, 192
berenj-suri 49
berestu 191, 194
bernow 97
bibi 133, 174
bibi-baf 133
bic 59
big 37
bigelon 59
bohon 153, 160-161, 165
bon-torna 162
bonzom 122-123
bonzom-jelow 122-123
bonzom-pâyñ 122-123
borg-bon 162
borxar 191, 194, 201
bošxâb 202
bota 180
boz 25, 28, 37
bozgelon 59
boz-kuhi 91
bron 59
buluk 4
bur 26
but 51, 105
- câdor 160, 173-174
câdor-šaw 175
câdor-zin 175
câkoš 109
câl 32
câla 178
câl-âr 188
capat 121
cap-câq 66
cap-dâq 66
cap-kela 66
caqu 61-62, 94, 101, 110, 202
cara 69-71, 120
câr-bandi 61
cârbon 25
câr-cu 163
câr-guš 66
cârzâ 37
cašma 51, 105
celâq-markabi 178
celâq-pisuz 178
celâq-turi 178, 188
cel-gol 26
celo-xorešt 201
- ceqâ 167
cerk 122-123
cexe 59
cinigar 120
cir 86, 165-166, 167, 169, 170
cišma 163
cit 219
cita 53
col 153-154, 156, 166, 167, 172, 175,
176
com 87
copoq 202-203
copoq-gili 202
cöy 194, 202
cöy-širin 202
cu 110
cudâr 75
cu-maškedu 196
cumcit 176
cu-piz 123
cupon 59, 60, 247
cuq 62
cuqâ 123, 128, 206-207, 214, 215, 250
cuqâ-cerki 207
cuqâ-livâsi 207, 212
cu-tamdâr 122-123
- dabit 208
dah 59
daker 85
dâlguš 26
dâmadon 178-179
dâmdâri (persan) 23
dâq-do 65
dâq-haft 66
dâq-hašt 66
dâq-noh 65
dar 163
dar-vâza 162-163, 180
dârxiš 81-84
dâs 85, 101
das-câl 188
das-gir 84
das-jelow 147-148
daška 119
dehâti 17
delo 85
deraxt 101
deraxt-gerdu 110
derg 215

Index

- deroš 119
dici 73, 88, 184, 195
dig 184-185
dik 117-118
dinak 185-187
din-awsâr 144
dineka 139-140, 141-143
din-gâ 94
diti 59
diza 32
dobor 37, 57
dodar-âqâ 4-5
do-daste 55
do-daste bâ qolf 55, 57
dohon 185-186
dokon 21
dokondâr 21, 75, 104, 107, 208, 215,
219
dolile-tahpor 97
domba 27-28, 200
domkaj 33
don 72, 167, 168, 170
dong 233
dorugarb 193
döšak 174
dozâ 37
dudâq 200
duldonga 185-186
dunerisa 185-186
duq 192, 197-198, 201
duwâ 192
duwâl 121
- eškoft 53
estekân 202
estin 153-154, 156
estina 185-187
cyvon 162
- fâmil 4-7
farsax 233
faxz (arabe) 5
fiya kerden 42
- gâ 29, 138, 233
gâgelon 59
gâhâne 81, 83-84
gâlâ 81, 83-84
gâlâ-âhani 81
galla 48, 56, 58
- galledâri 23
gallepâ 35, 63
gâ-miš 30
gâmus (arabe) 30
gandal 113
gandom 78, 185
gar 41, 167
garmæsir 13-17, 230, 240 et passim
gavan 101
gâwa 83, 84
gâwadâr 81-84
gaz 103-104, 120, 180, 233
gaza 32
gaždin 175
gel 113
geld-caqu 61-62
gelim (persan) 126, 128
gend 127
gerda 190, 192
gina 103-104, 180
giri 120, 233
giva 214-215, 220, 250
giva-lâstik 215
giva-taxti 214
givekaš 21, 214
giyâh 102
golâw 87
gorâz 91
gorbe-kuhi 91
gorg 91
gorz 62, 94
gowar 41
gusfand 25
gušt 198
- hab 233
haca 110, 142-144
hacern 87
hâga 200
halâl 198
halken-dâq 65
halo 26
halvâ 191, 194, 201
hambon 88, 114, 170, 175
hameduz 81
hamekaš 81-83
hammâl 162
har 31, 41, 138
harâm 199

- harama 42
hargelon 59
harra 59
hâš 59
hašara 92
heyvon 25, 91
hezâr-pîša 194, 202
hin-bâhâ 9
hin-bast 9
hin-cu 9-10
hol 28
holey 87
hormâ 193, 201
howli 41
hur 88, 141, 170, 175
huržin 126-128, 130, 139, 141-143,
145, 170, 175, 176, 208
huš 59
- il 4, 6
ilxâni 11, 18, 96
- jâjar 81
jang 9, 92
janger 85, 112
jâ-qolf 141
jar 81-82, 115
jarra 150
jâru 116
java 94
jâvârga 14, 153-154, 167
jelezqa 206, 218
jelow 131
jelow-gir 186
jeva 61
jija 33
jiyar 200
jiyar-safid 200
joft 81-82
jol 53, 82, 139-140, 143
jol-kacal 82
jom 184, 201
jow 49, 78, 233
jowa 217-219
jowalduz 119
junevar 91
juq 185-186
juq-taraf 185-186
- ka 49, 87, 113
kabâb 200-201
kacal 33
kacal-band 81
kad-bohon 155, 156
ka-don 167, 168, 169, 170
kaftâr 91
kâgel 113, 161
kahar 26, 32
kâl 26
kalak 151
kalâk 62
kâlak 214
kalang 15
kalântar 8, 11, 64, 188, 195
kalaws 193, 198
kal-dasti 191-192
kaleng 101, 110-111
kalepit 81
kalg 191
kalkit 21, 123
kalla 120, 200, 233
kalle-dâq 66
kalle-pâca 200
kal-patir 190, 192
kamar-band 211
kamca 184, 202
kamca-cu'i 184
kam-zur 9-10
kapar 160, 165-166
kâravân-sarâye 248
kare 195-198
kari 26
kâr-o-makâr 79
kâsa 186
kašf-lâstik 215, 220
kašk 198, 201
kate 192
katxodâ 11, 21, 64, 195
kâva 37
kawg 92
kawoda 78, 104, 110, 163
kâwor 43, 45
kazal 70, 116
kebrit 177
keldas 155
kelek (turc) 151
kella 26
kel-xonk 102
kešâvarzi 77

Index

- keşavarzi-âwi 78
keşavarzi-deymi 78
keşavarzi-fasli 78
ketri 194
kewu 26, 113, 130
keyl 184
keyvânu 172-174, 177, 178
kilit 141-142, 143
kiş 59
kivom 61-62, 95
kodari 219
kokuvang 92
kol 41
kola 205-206, 208, 250
kola-baca 220
kola-barra 53, 167, 168, 169
kola-cir 53
kola-morg 176
kola-xosrowi 205-206, 212, 250
kole 91, 93
kolejâ 218
kolije (Fârs) 115
kolom 163
komâj 184, 192
konâr 110, 116
kora 41
kor-bor 45
kordin 208-209
kork (persan) 70
korok 34, 115
korsi 178
kot 206
kowli 21, 115, 129
kucu 59
kuh-gere 93
kuluki 217
kuse-mâhi 35, 248
- lâ 81
lacak 216-217, 220
lagan 88, 184
lâmerdon 172-174, 177, 178
laqom 147-149
lâs 34
lat 123, 128, 153, 156
lawka 160, 165-166
ley 126, 127, 128, 175
lidin 81
lidinband 81
lir 161
- list 116-117
lok 146
lök (turc) 249
löklâ (turc) 249
lor 11, 19, 89, 98, 174, 201, 202, 207,
214, 226, 228
lubyâ 78
lük (?) 249
- mâdyon 41
mafal 140
mâhâla 84
mâhar 41, 138
mâhi 200
mâhi-giri 99
makina 187-188
makru 199
mâl 6-7, 145
malâfa 174
malâr 123, 196
man 51, 73, 84, 86, 88, 89, 106, 132,
233
mangul 58, 141-143
manqal 178-179
maqaş 180
mâr 175
maşk 105, 114, 135-136, 151, 170,
175, 184
maşkul 61, 114, 175
mâst 195-198, 201
maxmal 216
mâya 195
mâzu 114
meh 87, 122-123, 149, 155
melki dorrân (Fârs) 64
menjeq 216
mental 153
meraj 33
mesqâl 102
meynâ 216-217
mi 70, 116
miş 25, 37
mix 122-123
mix-besar 81
mix-tawila 55
morg 33
mos 50, 233
mostarâ 172
mostârom 81, 83
moti 58

- mowj 174
mur-zömin 175
- naft 107, 178
nahang 35, 248
najes 35
nakin 105
na'l 149
nâr 201
narboz 37
narhar 41
narmiš 37
našq-botišâ'i 127-128
našq-gâmasisi 127-128, 130
naylon 216
nemet 70, 116
nemetmâl 21, 116, 206, 208, 225
nemet-zirpâ 174
nešasta 84
nevek 50, 106, 184
ney 104
neyza 95
niła 32
nil-rang 113
nim-jow 233
niš 145
noftorband 141-143
nowand 41
nowpâlon 40, 41, 138
nowri 41
now-ruz 15
noxod 193
nun-o-pyâz 193, 201
nuwâla 35
nuzdin 40, 41
- ojâq 178
olmâs-namâ 216
otâq 161, 165, 176
owah 59
owlâd 4-8, 11
owza 26
- pâ 200
pahlu 200
palang 35, 91
pâlon 140
panir 195-198
pârina 41
parra 116, 117-118, 185-186
- pašm 69, 116
pâ-tifâl 162
patir 189-190, 201-202
patu 174
patu malâfa gerede 174
pâya 185
pâyn 131
pâzan 91
pel 40, 41
pelestor 83-84
pella 128-129, 130, 141
peston-band 44
pexal 87
peyxal 33
pirhan 206
piš 145
pisa 26, 32
piša 154-155, 156, 166
piš-band 220
piz 122-123
polo 192
polo-gušt 200
popic 215
poš-piz 123
poxâri 180
pšon 59
pü 59
puna 193
puren 87
pus-anâr 113, 114
pus-balit 113
pus-gerdu 113
puspor 96
pustin (persan) 115
pyâla 105, 184, 201
pyâz 193
- qabâ 208-209, 212, 250
qahve'i 113
qalam 32
qalbâr 21, 87
qal'e 163
qâli 123, 126-129, 131, 174
qâli-baf 128-131
qamme 94-95
qanât 105
qan-bor 194
qand 194, 202
qand-eskan 194
qandon 194

Index

- qand-pahlu 202
qânon 9
qârâ 189, 198
qârc 104, 193
qare-minâ 94
qâter 33, 41, 138, 145
qâter-šira 41
qazal 91
qeble 199
qeci 120
qermez 113, 130
qermez-donwa 113
qesâs 9
qeši 26
qesmat 4
qeyqâc 97
qir-âw 107
qodu 41
qolf 55, 143, 163
qor 58
qorbati 21, 70, 81, 83, 107, 112, 116,
178, 180, 206, 211, 215, 221, 225,
227
qorme (persan) 200
quri 194, 202
quš 93
- rama 48, 57
ramaxon 59-60, 247
ramazân 201
rameron 48
rana 84
râs-câq 66
râs-dâq 66
râs-kela 66
ra'yat 11, 18-19
rek 165-166
rekâb 147
rekâbi 130
reštan 122-123
riš-safid 11
ro 15
rofida 139-140, 141-143, 149
ronjok 21, 129, 191
rošqin 147
rot 81-82
rowqan 197-198, 200
runâs 113
runeki 140
ru-ta'da 174
- ruze 201
ryâl 107, 193, 195, 233
- šabba 162
sabz 32, 113
sâde-baf 123-126, 128, 130, 206
sadri 192
safid 26
safx 162
safx-ney 165-166
sag-das 33
šah 29
sajjâde (persan) 127
sâl 53, 211-214
salah 51, 115
salah-cini 115
šalâq 149
šalla 141
šalvâr (persan) 250
šalzan 85
šamak 162
samand 32
šami 178
šangol 40, 41
sardar 162
sardsir 13
sarkalla 144, 147-148
sarmec 193
sarpar 87
sar-sâhin 186
sar-tanir 178-179
sarv-o-kâj 131
sâvâr 145
sâvâr-bâzi 150
šawdar 50, 78
šaw-kola 205-206, 214
šawlâr 250
šawlâr-tang 211
say 34
sayu 34
sehis 36, 37, 57-58, 69
šekâl 91-92
sekâr-band 147
seku 162, 172, 177, 178
šenel 208-209
šeno 151
serwal (arabe) 250
seylun 193
sezâ 37
sib-zamini 193

- sigâr 202
şik 162
šiliq 119, 126, 132, 214
sine-band 147
sini 189, 201
šir 72, 195-198
širâza 130
šir-bâhâ 5, 60
šir-das 33
šišak 37
sistal 102
sizan-jowalduz 119
sizan-rot 81-82
six 200
six-jofti 180
six-ye-langi 180
sokol 162
soldom 33
šom 201
šon 59, 60
šonwa 116
šoqâl 91
soqdu 200
sorfa 189, 201
sorxa 32
šotor 249
šul 29
surati 113
sust 189
syâh 113
- ta'avon 9
ta'da 174
tâg 102
tahpor 96
tal 153, 156
tale 93
talvara 172, 176
tambâku 202-204
tamdâr 122-123
tanâf 118
tang 16
tanir 178-179
tanur 185-186
tapâla 72, 113, 181
tâpu 88, 171, 172
taqeš 105
târâb 105
târâq 58
tarka 62
- tarke-dâq 66
taryâk 204
taš 4, 6-7, 177
taš-kaš 180
tašme 119
tašme-gerdešin 119
tâsxa 176
tavara 185-186
taviza 116, 192
tawila 53, 171-172
taxt 214
taxta 95
taxt-kaš 21, 112
tâyefa 4-8, 10-11, 24, 31, 63, 112, 227,
241, 284
terât 146
tere 54
tifâl 161-162
tifâl-bard 165-166
til 33
tir 189-190, 191
tira 4-8, 10, 11
tirak 155-156, 167
tirboz 37
tirik 58
tištar 37, 43
ti-ti 59
tix-kabâb 66
tofang 95
tomân 21, 31, 33, 68, 69, 75, 76, 94,
96, 102, 103, 104, 132, 148, 157,
178, 188, 195, 202, 206, 207, 208,
215, 219, 233, 246, 248
tombon 208, 210-211, 212, 218-219
tombon-zanona 218-219
torba 61, 137-138
torši 195
towa 189-190
towis 26
towski 110, 189-190, 191
toxm 87
toxm-paši 84
tu 161
tuhi 92
tur 145
tutun 202
tuzini 147
- varak 83
varband 139-140

Index

- vârga 153-154
varuna 141-143
vârzâ 41, 68, 81, 84, 138
vasma 113
vaši 91
vâwš 83-84
veris 121, 135-136, 143, 144, 176
- waha 59
worâwoda 190
- xâk 107
xâk-andâz 180
xamir 189
xân 11, 19, 64, 66, 89, 93, 98, 104,
105, 110, 133, 160, 163, 173, 174,
188, 193, 201, 204, 205, 208, 212,
226, 228, 247
xar 31
xâr 50, 86, 102
xarmen 87, 167-170
xayyât 21, 208, 215
xelu 204
xem 72
xers 91
xersak 128, 131, 174
xersi 35
xešt 113, 131, 161
xešta 131
xeylon 204
xig 198, 200
xiš 80-81, 84, 233
xiš-bâhi 80-81
xiš-dârpâzani 80-81
xiš-mostârom 83
xiš-takdasti 83-84
xiš-ye-dombi 82, 247
xoft 93
xoma 116, 119, 126
xonwa 161
xordan 87
xorešt 193, 198, 200
xorjin (persan) 126
xorus 33
xorusi 33
xoška 202-203
xuna 161, 171-172, 177, 178, 185-186
xune (persan) 161
xunewar 4-6
- xuwwa (arabe) 17
xyâl 78, 193
- yâbu 41, 138
yâqi 145
yaron 37
yavâš 146
ye-guš-kela 66
yekandâz 162
yex 59
yeylâq 13-17, 230, 240 et passim
yorğa (turc) 249
yori (turc) 249
yorqe 249
yuz-palang 92
- zafrelyon 201
žaket 206
zahr-mâhi 99
zanjir-awsâr 144
zarcuba 193
zard 29, 32, 113
zerâ'at 78, 101
zerang 63
zidi 102
zidi-ketri 102, 180
zin 146-148
zira 202
zirguš 174
zir-šawlâr 211, 214, 219-220
zirtela 139-140
zir-xuna 185-186

Institut kurde de Paris

Table des matières

Avant-propos	vii
TECHNIQUES DES NOMADES BAXTYARI D'IRAN	
I Cadres généraux de l'action technique	3
L'organisation sociale des Baxtyâri	3
Le nomadisme et l'utilisation de l'espace	13
Nomades et sédentaires	17
II L'élevage	23
Importance et composition du cheptel, caractéristiques du bétail	23
La reproduction	35
L'alimentation du bétail	42
Garde et protection du bétail	51
Les produits de l'élevage	67
III L'agriculture	77
Les conditions générales de l'agriculture chez les nomades baxtyâri	77
Préparation du sol et ensemencement	79
Récolte et séparation des produits utiles	85
IV Chasse et pêche	91
Gibiers et techniques de chasse	91
Les armes	94
La pêche	99
V Cueillette et ramassage	101
Végétaux	101
Minéraux	105

VI	Techniques de fabrication	109
	Solides stables	109
	Solides fibreux	110
	Solides plastiques	112
	Solides souples	114
VII	Transports	135
	Portage humain	135
	Portage animal	138
	Flottage	150
VIII	Habitation	153
	Habitation proprement dite	153
	Organisation des campements :	
	l'habitation et ses dépendances	166
	Aménagement intérieur et mobilier de l'habitation	172
IX	Alimentation	183
	Les produits alimentaires :	
	préparation et conservation	183
	Absorption des aliments	201
X	Vêtement	205
	Vêtements masculins	205
	Vêtements féminins	215
	Vêtements d'enfants	220
	Bilan provisoire	223

ANNEXES

Note sur la transcription des termes vernaculaires	231
Principales unités de mesure et de poids utilisées par les Baxtyâri	233
Composition de deux campements	235
Etude de la composition de deux troupeaux ovins en 1970 et 1971	241

Table des matières

Notes	245
Bibliographie	253
Index des termes vernaculaires	261

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

L'impression et le brochage de cet ouvrage
ont été réalisés
par l'Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue



Achévé d'imprimer en novembre 1981
N° d'impression 5212
Dépôt légal 4^e trimestre 1981



Institut kurde de Paris

IMPRIMÉ EN FRANCE

INSTITUT KURDE DE PARIS
ENTRÉE N° 1761

39
DIG

Institut kurde de Paris

Techniques des nomades baxtyâri d'Iran

Dans ce livre, premier volet d'une étude ethnologique complète des Baxtyâri, pasteurs nomades des montagnes du sud-ouest de l'Iran, les techniques de cette tribu sont systématiquement inventoriées et classées, suivant la méthode définie par André Leroi-Gourhan, en techniques d'acquisition (élevage, agriculture, cueillette, etc.), techniques de fabrication (tissage surtout), techniques de transport (équitation, etc.) et techniques de consommation (habitation, alimentation, vêtement). La description est assortie de très nombreuses figures et photographies ainsi que, le cas échéant, de données chiffrées sur l'efficacité et/ou le rendement des différentes techniques.

Ce travail est conçu, en effet, comme une introduction à une étude d'anthropologie économique et sociale des Baxtyâri actuellement en préparation. L'auteur s'est donc efforcé de ne pas pratiquer une technologie désincarnée qui masquerait les hommes et leurs préoccupations, une anthropologie culturelle derrière laquelle disparaîtraient la société et ses contradictions internes : les différents degrés d'approfondissement de l'analyse technologique font notamment apparaître plusieurs «niveaux de culture» correspondant, les uns aux éléments de culture que tous les Baxtyâri se reconnaissent en commun, les autres aux éléments qui permettent de distinguer, par exemple, un chef (*xân*, «khan») d'un simple nomade (*lor*) (cf. la notion de culture de classe). D'autres conclusions, concernant division du travail et organisation sociale, nomadisme et histoire, etc., se dégagent également de ce travail, qui constitue ainsi l'étude la plus approfondie dont on dispose à ce jour sur la «culture matérielle» d'une tribu nomade du Moyen-Orient.

Jean-Pierre Digard est chargé de recherche au Centre national de la recherche scientifique où il dirige la Recherche coopérative sur programme n° 586 (Iran contemporain), et chargé de conférences (Anthropologie et ethnologie du Moyen-Orient iranien) à l'École des hautes études en sciences sociales. Il est en outre membre de l'Équipe écologie et anthropologie des sociétés pastorales de la Fondation de la Maison des sciences de l'homme.